PQ
2446
.C75
1858
SMRS

# LA COUCARATCHA

PARIS — TYPOGRAPHIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, 46, RUE SAINT-LOUIS

EUGÈNE SÜE

— ŒUVRES —

---

# LA COUCARATCHA

---

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

PANTHÉON DE LA LIBRAIRIE

26, rue de la Reynie, et rue Saint-Denis, 90

1858

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lacoucaratcha00suee

# LA CUCARACHA[1]

Aï que me piqua,
Aï que me araña.
Con sus patitas
La cucaracha.

*Chant populaire espagnol.*

Vers la fin de la guerre d'Espagne, je me trouvais à Chiclana, charmant village peu éloigné de Cadix, et renommé par l'efficacité de ses sources minérales; — on m'avait conseillé ces eaux pour parfaire la guérison d'une blessure assez dangereuse, et mon excellent hôte, don Andrès d'Arhan, en m'entourant de tous les soins attentifs d'une amitié délicate, me rendait presque ingrat envers la France, car en vérité j'avais honte de me trouver aussi heureux au fond de l'Andalousie.

On jugera de l'esprit et de l'âme de don Andrès, quand on saura que, lui témoignant un jour toute ma reconnaissance pour sa sollicitude si bienveillante et si paternelle, je lui demandais pourtant ce qui me l'avait gagnée? — Il ne me répondit que ces mots : — J'ai un fils de votre âge qui voyage en France...

Et l'on me pardonnera ces détails tout personnels, si l'on songe que le seul bonheur pur et vrai, que goûte peut-être

[1] Prononcez : *Coucaratcha.*

l'écrivain, est le plaisir de retracer le nom d'un ami, — une date précieuse pour son cœur, — un doux souvenir, — dans l'espoir presque toujours insensé — qu'après lui, ce nom, cette date, ce souvenir vivront encore un peu.

Un soir donc, un beau soir d'été, assis sous un magnifique berceau d'orangers, fumant de légitimes cigares réales, buvant à petits coups une délicieuse agria glacée, nous étions, don Andrès, moi et quelques amis, plongés dans une extase silencieuse, jouissant de la fraîcheur de la nuit, du parfum des orangers, et de cet état de torpeur si inappréciable dans les pays chauds.

Lorsque tout à coup, des castagnettes résonnent, une guitare prélude, et une voix jeune, suave, mais un peu traînante, se met à chanter un bolero... puis deux, puis trois... enfin une espèce de frénésie musicale et chantante semble s'emparer de l'invisible Orphée : les airs, les paroles se pressent, se succèdent avec une merveilleuse rapidité, et finissent par devenir presque inintelligibles.

— Dieu me sauve, c'est la Juana, — dit don Andrès.

La Juana était une paysanne dont le père était fermier de don Andrès; — une belle jeune fille, brune, grande, svelte, véritable type d'Andalousie.

— Holà, Juana! — appela don Andrès.

— A la voix du maître, — la Juana se tut, et bientôt nous la vîmes arriver avec ses deux sœurs, aussi fort jolies et vêtues comme la Juana de la Saïa, — avec des fleurs naturelles dans leurs cheveux noirs et chaussées de satin, — car en Espagne tout le monde est chaussé de satin.

— Holà, Juana! — dit le maître... — quelle mouche te pique?

— La *Cucaracha*... — répondit la folle jeune fille avec un éclat de rire mal dissimulé.

— C'est la *Cucaracha*, — dirent aussi les deux sœurs.

— Si c'est la *Cucaracha*, c'est différent, — reprit fort sé-

rieusement don Andrès; — mais alors dansez et chantez-la, mes filles. Qu'en dites-vous?... — me demanda-t-il.

— Moi, je dis bravo, mais la *Cucaracha?...*

— Allons, — dit le maître sans me répondre en frappant dans ses mains, — allons, *anda, anda, salero...*

Et la Juana se reprit à chanter de sa voix sonore et un peu monotone. Une des jeunes filles l'accompagnait sur trois cordes de sa guitare, tandis que l'autre, agitant des castagnettes, dansait une de ces seguidillas si gracieuses et si lascives.

C'était en vérité quelque chose de ravissant que ce groupe de trois belles filles doucement éclairé par la lune, dansant sous des orangers... — au son de ces paroles bizarres, accompagnées par le tintement de la guitare et le roulement des castagnettes qui se perdaient dans le silence de la nuit.

Et puis moi, je voyais tout cela, mollement couché sur un gazon épais, à travers la fumée d'un excellent cigare, sous un ciel d'Espagne, lorsque les étoiles brillent et que le rossignol chante... — Oh ! le plaisir était complet, — car le cadre valait le tableau...

Après une heure passée dans cette contemplation, la Juana se tut et les chants cessèrent...

— Oh ! la Juana... la *Cucaracha* est-elle donc déjà envolée ?...

— Oui, seigneur...

— Allez donc, mes filles, et dites à dona Cristiana que nous souperons tout à l'heure, et de veiller au gaspacho...

Et elles disparurent comme une rêverie d'Orient, comme un songe mauresque; — alors je pensai à demander à don Andrès de me dire enfin ce que c'était que la *Cucaracha.*

Selon leurs idées ou leurs traditions, ou plutôt d'après leur manie de tout personnifier... vous diriez, vous, poétiser, — la *Cucaracha* est la *Mouche causeuse.* — Quand ils se sentent une irrésistible envie de chanter ou de parler, ils disent que la *mouche les a touchés,* et il y en a comme vous voyez pour

une bonne heure; il existe même une chanson populaire sur la *Cucaracha,* je ne me la rappelle pas tout entière, mais elle commence ainsi :

Écoutez, écoutez,
Dans son vol
La Cucaracha m'a touché;
Elle est là.
Oh! qu'elle me pique!
Oh! qu'elle me démange!
La Cucaracha.
Écoutez,
— Il faut que je chante,
— Il le faut...

— Vous voyez que tout cela ne dit pas grand'chose; — mais je vois Massarédo... le souper doit être prêt, et le gaspacho à point. Nous soupâmes, et en effet le gaspacho était parfait.

Le but de tout cela est de faire comprendre ce que signifie ce mot la *Cucaracha* attaché en tête de ce recueil de contes, — sinon amusants, au moins variés.

Que si des critiques me demandent pourquoi j'ai plutôt appelé ce livre la *Cucaracha,* — que *Contes,* — je répondrai que cette naïve tradition espagnole m'a paru parfaitement rendre ce besoin insurmontable de conter ou d'écrire qui nous atteint quelquefois; car, ainsi que cette mouche aux mille couleurs, vive, indocile et légère, qui tantôt repose son vol inconstant sur le front pur d'une jeune fille ou sur la résille d'un hideux bohémien... l'imagination aussi emportée par une exaltation fiévreuse peut s'abattre sur une fraîche illusion ou sur une réalité sombre et fatale.

Que si le critique obstiné, non encore satisfait de cette explication, en veut encore une autre, — je lui dirai, puisqu'il le faut, que j'ai choisi ce titre, parce qu'il se liait par ma pensée à un des plus beaux moments de ma vie; à cet âge où parfois le repos, l'insouciance et la paresse coupaient si déli-

cieusement une existence active et voyageuse; à cet âge où j'amassais tant de souvenirs et tant de matériaux, — sans me douter jamais qu'ils serviraient un jour de base à l'éphémère et fragile monument que je tente d'élever.

Parmi ces deux contes maritimes qui complètent ce volume, il en est un, autrefois publié en partie dans *la Mode*, — qui est historique, sauf quelques détails. — Je veux parler du combat de Navarin. J'aurais désiré, dans cette relation, donner une marque de souvenir à d'excellents officiers de la marine royale, mes bons et chers camarades du *Breslaw*, — dire tout ce que je vis de courage, de sang-froid et de folle témérité prodigués par eux dans cette action meurtrière; mais il aurait fallu pour cela citer tout l'état-major du vaisseau, et ces nobles noms sont d'ailleurs écrits sur une des plus belles pages de notre histoire maritime.

Pourrai-je maintenant répondre à l'un des critiques les plus éclairés de notre époque, qui, tout en m'encourageant avec éloge à suivre la voie que j'ai tracée le premier, — m'a reproché de n'avoir jusqu'ici rien publié d'historique. — Je crois avoir dit quelque part, — qu'avant de faire mouvoir mes personnages au milieu d'événements historiques, j'avais voulu d'abord familiariser les lecteurs avec l'étrangeté de leurs mœurs et de leur langage.

J'ose considérer cette première partie de ma tâche comme à peu près remplie. Aussi m'occupai-je en ce moment d'une de nos phases maritimes les plus glorieuses et peut-être les moins connues par leurs résultats inespérés : — je veux parler de notre guerre dans l'Inde en 1780, — sous les ordres du bailli Suffren. Tel sera du moins le sujet de la *Tour de Koat-Ven*, roman historique qui, je crois, paraîtra bien prochainement.

Et je ne mets cette sorte d'importance à me justifier de ce reproche que parce que j'ai pressenti que notre histoire nationale maritime renfermait des ressources inouïes pour le ro-

mancier, et qu'à la question purement littéraire se joindrait peut-être plus tard une question sociale et politique d'un ordre élevé, si l'on pouvait amener les masses à concevoir l'importance de la marine en France.

Et qu'on me permette de rappeler encore ici ce que j'ai dit ailleurs[1].

« Ce que j'appelais de tous mes veux est enfin arrivé. Une mine puissante et féconde est ouverte. — Peu m'importe qu'on oublie celui qui l'a signalée, — si habilement exploitée par ceux que j'ai précédés, mais qui me dépasseront sans doute, elle enrichit la France d'une littérature nouvelle.

» Aussi déjà cette impulsion commence, cette littérature maritime se crée, se forme; le cercle s'étend. — Déjà des revues nous ont donné des excellents mais trop rares extraits des livres que nous promettent MM. Jal, Raybaud, Gozlan, Romieu. Enfin M. de Lansac et M. Corbière du Havre nous ont aussi donné des ouvrages maritimes complets et remarquables.

» Maintenant, en me voyant citer les noms d'écrivains aussi honorables, on comprendra et l'on excusera en moi, je l'espère, cette vanité de jeune homme, qui aime à compter les partisans qui se sont réunis à lui autour d'une bannière qu'il a plantée, mais qu'il n'a jamais eu la prétention de porter. »

EUGÈNE SÜE.

[1] Préface de la 4e édition de *Plik et Plok*.

# LA COUCARATCHA

---

## LE BONNET DE MAITRE ULRIK

A la bonne heure, c'est un hasard,
mais ça est.

C'était, je crois, en 1826, il me manquait un homme pour compléter mon équipage, et alors les matelots se recrutaient difficilement à Brest, car on armait beaucoup pour la marine militaire.

Un capitaine de frégate de mes amis m'enseigna l'auberge d'*Yvon-Polard*, un des plus grands *embaucheurs de recouvrance*.

En vérité ce sont des gens fort utiles que les embaucheurs, ils accueillent chez eux les matelots sans service et sans pain, les hébergent, les choient, les engraissent, et vienne un capitaine cherchant un équipage, il s'entend avec l'embaucheur, choisit ses hommes, et paye généreusement leurs dettes à l'hôte sur les avances que chaque matelot doit recevoir au jour de l'embarquement.

C'est donc jusqu'à un certain point la traite des blancs.

Or, j'allai trouver Yvon-Polard, rue de la Souris, à son auberge du *Chasse-Marée*; la rue de la Souris est infecte, étroite et sombre, il faut descendre huit ou dix marches pour arriver dans la salle basse de l'hôtellerie; et cette espèce de cave est tellement obscure, que, sans le secours de quelques lampes de fer, on n'y verrait pas en plein midi.

Au bas de l'escalier un petit homme roux, trapu et manchot vint à moi, il me demanda civilement ce que je voulais; quand il le sut, il cligna des yeux, d'un geste me recommanda le silence, me prit la main, me fit traverser un couloir noir comme un four, et après quelques minutes de marche, je me trouvai dans une petite salle éclairée par un soupirail.

Alors Yvon-Polard me dit à voix basse : — Mon officier, vous n'avez qu'à regarder et à écouter par cette fente... que vous voyez à cette cloison; il ne me reste que cinq *culottes goudronnées* à placer; ils sont là à courir bon bord; c'est l'histoire de rire en attendant de pousser au large. Vous pouvez les juger; ils vont tout à l'heure être soûls comme des soldats, et vous savez, mon officier, qu'alors on se déboutonne, qu'on fait voir sous quelle aire de vent on a l'habitude de naviguer. Vous ferez votre choix d'après ce que vous aurez vu, et nous nous entendrons pour le reste. Je vous laisse, mon officier.

Je collai mon œil à la fente, et je vis les cinq matelots assis autour d'une table noire et grasse, éclairée par la lueur douteuse d'une lampe. Deux femmes envinées, l'œil brillant, les cheveux épars, à la voix rauque, leur versaient à boire : ils étaient ivres ou à peu près. Au bout de cinq minutes, deux tombèrent sous la table.

Ils restaient trois : un jeune garçon de vingt ans, blond et frais comme une fille; le second était basané, vigoureux, bien découplé, et pouvant avoir quarante ans; quant au troisième, je ne pus voir sa figure, car il tenait sa tête cachée dans ses mains.

— Pour de vieux caïmans à peau salée, ils portent b..... mal la voile, — dit le jeune garçon en poussant dédaigneusement du pied le corps des deux matelots qui roulèrent sous les bancs... — Allons, toi... la Jambe de bois, verse... verse donc, cordieu! le gosier me démange...

Il s'adressait à une des deux femmes qui avait effectivement une jambe de bois...

Il vida prestement son verre, et continua, après s'être essuyé la bouche au revers de sa manche, et s'adressant à son compagnon basané :

— Est-ce que tu es aussi à la cape... toi, Pierre? Hé! mon matelot ?

— Non, — dit l'autre en baisant bruyamment les joues marbrées de sa compagne, qui rajustait sa coiffe... — Mais je pense que nous filons notre câble d'une drôle de manière... et que, si nous trouvons à embarquer, il nous restera de nos avances à peu près de quoi mettre dans l'œil d'un marsouin, et encore ça ne le fera pas loucher...

— Bah! bah!... on embarque ici et au premier port étranger on prend de l'air; on s'arrange avec un autre navire... et on chasse... sabordé le capitaine... comme nous avons fait à Saint-Thomas; tu sais bien... hein!... matelot?...

— Je le sais si bien que nous avons gagné quarante gourdes au change; que le capitaine a été obligé de prendre deux nègres pour nous remplacer, et qu'ils ont si bêtement manœuvré pendant un grain, que *la Petite Nanette* a chaviré au débouquement, et que le capitaine a été noyé...

— C'est sacredieu vrai! — dit l'autre avec un éclat de rire; — noyé comme un chien, noyé... aussi vrai que nous sommes aujourd'hui le 13 octobre, et que j'ai donné ma dernière gourde à ma mère!...

Je pensai intérieurement que ni l'un ni l'autre de ces deux compagnons ne mettrait jamais le pied sur mon navire. J'allais me retirer, fort peu satisfait de ma visite à Yvon-Polard, lorsque le marin qui n'avait dit mot jusque-là leva vivement sa tête d'entre ses deux mains, et s'écria avec un accent indéfinissable.

— Qui parle ici et du 13 octobre et de mère?...

Ce fut alors un hourra général, et des éclats de rire retentirent dans la chambre.

— Enfin, — dit le jeune matelot, — il a largué le câble qui amarrait sa langue.

— C'est heureux qu'il ne fasse plus le milord; on n'est pourtant pas trop déchirée, — dit la Jambe de bois en ajustant son fichu.

— Veux-tu un coup de grog? — dit Pierre en lui tendant un verre.

— A sa santé, car il est fou! — dit l'autre femme.

Et ils se mirent tous à hurler, en frappant sur la table avec leurs gobelets de fer-blanc: — A sa santé! à sa santé!... tandis que lui les regardait fixement et avec mépris.

Il pouvait avoir trente ans; ses traits étaient beaux mais pâles; ses cheveux noirs se joignaient à d'épais favoris noirs qui encadraient sa figure rude et sévère.

Du reste il portait un costume de matelot, de simple matelot, mais propre et soigné...

— A sa santé!... à sa santé! crièrent encore les autres avec un redoublement de rire et de bruit...

— Tu n'entends donc pas, sauvage! — hurla le jeune garçon, les yeux remplis de vin, les lèvres violettes et les bras tremblants et lourds.

— On boit à ta santé, monsieur l'Air en dessous, — dit la Jambe de bois en le tirant par la manche de sa veste.

— Allons, bois donc! tu nous embêtes, à la fin, — dit Pierre, tout à fait ivre, en lui heurtant violemment le verre contre les lèvres...

Ici je ne distinguai plus rien, car du premier coup de poing que donna l'homme pâle, la lampe s'éteignit, mais j'entendis un tapage infernal, des blasphèmes, des cris de douleur et de joie cruelle, et dominant sur le tout, la voix de l'homme pâle, qui criait : — Ah! chiens, vous parlez de mère et du 13 octobre; par Satan! ce sera la dernière fois...

Comme les gémissements devinrent étouffés, j'allais sortir pour appeler Polard, lorsqu'il parut.

— Allez vite, — lui dis-je, — ils se tuent là dedans...

— Ah bah!... mon officier, c'est l'histoire de rire... ils jouent.

— Les couteaux sont de la partie, — lui dis-je.

— Est-ce qu'Ulrik s'en est mêlé? — me demanda-t-il.

— Comment, Ulrik?...

— Oui, mon officier, le grand pâle, il s'appelle Ulrik; c'est qu'il est brutal en diable... et fort, fort comme un cabestan...

— Oui, oui, il s'en est mêlé; ainsi, allez vite, car ils s'égorgent... Entendez-vous ces cris?

— Ah bah!... N'y a pas de mal, mon officier; petite pluie abat le gros grain. Avez-vous fait votre choix?...

— D'abord, maître Polard, deux étaient ivres-morts...

— Je parie que c'est Cavelier et Jangras...

— C'est possible... les deux autres m'ont l'air de vrais corsaires.

— Le petit blond... pas vrai, mon officier, et le gros noirot?... Vous avez raison... Deux *faï-chiens*, deux carognes... Vous venez de la part du brave commandant B..., je ne voudrais pas vous tromper. Ici, il n'y a qu'Ulrik qui puisse vous convenir : c'est fort, c'est sage, mais sombre et taciturne en diable.

— Va pour Ulrik, — lui dis-je tout rêveur; — vous me l'enverrez à bord demain au coup de canon.

— Suffit, mon officier; j'irai avec lui pour les *avances*, comme de juste.

— A la bonne heure, je vous attends.

Au point du jour, Polard était à mon bord avec Ulrik; je les fis descendre tous deux dans ma chambre.

— Capitaine, — dit Polard, — voici Ulrik dont je vous ai parlé...

— Approche, — lui dis-je.

Il s'approcha. — Où as-tu navigué en dernier lieu?

— J'arrive de Lima, capitaine, passager sur le brick *l'Alexandre.*

— Passager!...

— Oui, capitaine.

— Pourquoi pas matelot?

— Parce que j'étais passager, capitaine.

— Et que faisais-tu à Lima?

— Je naviguais dans la mer du Sud... au service des Colombiens...

— Ah! diable... As-tu des papiers?...

— Non...

— Aucun?

— Si... un certificat du capitaine de *l'Alexandre*... Le voici.

— Il est bon... Veux-tu venir à mon bord?

— Comme vous voudrez, mais je ne vous y engage guère.

— Comment?

— Je m'entends, capitaine.

— Ne l'écoutez pas, — dit Polard, — c'est un braque; d'ailleurs, il me doit deux mois d'auberge; s'il fait l'original, je le mets dehors, et il ira coucher et vivre où il voudra...

— Alors, capitaine, prenez-moi... mais tant pis pour vous...

— C'est dit, je t'arrête... Polard, envoyez-lui son coffre ici;

nous compterons après pour ce qu'il vous doit... Et toi, mon garçon, tu vas aller là-haut, on est en train de rider les haubans et d'enverguer un hunier; nous verrons ce que tu sais... Va... Voilà ta pièce d'amarrage (*le denier d'adieu*).

J'avoue que la bizarrerie de cet homme m'avait singulièrement frappé et presque décidé à le retenir à mon bord.

D'ailleurs, sa figure, quoique sombre et triste, ne présageait rien de fatal...

Huit jours après, j'avais choisi Ulrik pour maître d'équipage, car jamais matelot ne s'était montré plus habile, plus prompt, plus entendu et plus au fait du service...

D'une régularité parfaite, il ne descendait jamais à terre; son service fini, il allait s'asseoir dans les porte-haubans d'artimon, et restait là des heures entières sombre et silencieux.

L'équipage, qui le craignait comme le feu, l'avait surnommé le *Croque-Mort*.

Mon chargement fait, je mis à la voile le vendredi 21 novembre, et sortis du port avec une jolie brise de sud-ouest. J'allais à Buénos-Aires.

Ulrich avait été plus sombre qu'à l'ordinaire le jour de l'appareillage... Il s'était approché plusieurs fois de moi comme pour me parler, puis s'était retiré sans mot dire.

Vers le soir la brise fraîchit; je fis serrer les perroquets, et nous louvoyâmes sous nos basses voiles pour nous tenir écartés de la côte.

— Eh bien! maître, — dis-je à Ulrik, — il vente bon frais... Qu'en penses-tu?...

— Capitaine... je vous avais prévenu, — me répondit-il d'un air grave et solennel qui m'imposa.

— Que veux-tu dire?

Lui, sans répondre à ma question, me saisit fortement le bras et murmura tout bas : — Faites sur-le-champ amener les perroquets et mettre les huniers au bas ris... le grain approche... la tempête sera affreuse... affreuse, je le sens là, — me dit-il en enfonçant ses ongles dans sa poitrine velue.

J'obéis machinalement, et bien m'en prit, car à peine cette manœuvre était-elle exécutée, que le vent souffla du nord-est

avec une furieuse violence; le jour baissa tout à coup et la mer devint horrible...

Nous passâmes la nuit sur le pont, et au point du jour le temps étant par trop forcé, nous relâchâmes au Havre...

Quand nous fûmes mouillés, Ulrik entra dans ma chambre, où je m'étais retiré pour prendre un peu de repos...

— Capitaine, — me dit-il, — je vous quitte.

— Tu me quittes, et pourquoi?

— Je ne puis vous le dire... mais il le faut... pour vous...

— Non, pardieu!... tu m'es trop utile... Où trouverais-je un maître comme toi!... Du tout, tu resteras, et j'augmenterai ta paye...

— Alors je déserterai...

— Non, car je te consignerai à bord, dans ta chambre, et je te mettrai aux fers, s'il le faut...

— Vous le voulez donc?... A la bonne heure... Vous verrez...

Et en prononçant ces mots, ses grands yeux gris prirent une singulière expression de pitié...

Mais le lendemain de cette entrevue, je ne sais pourquoi de sourdes rumeurs circulèrent dans mon équipage...

— C'est ce chien de Croque-Mort qui nous porte malheur, — disaient les uns...

— Avec un b..... comme ça à bord, c'est à y laisser sa peau...

Dès longtemps je connaissais la singulière superstition des matelots, qui attribuaient tous les événements pénibles de la navigation à un seul, espèce de bouc d'Israël qui était responsable de tout ce qui pouvait arriver de fâcheux; je fis en conséquence donner quarante bons coups de corde à chacun des deux meneurs qui avaient propagé ces idées stupides, et j'enfermai Ulrik dans sa chambre; puis je fis mettre à la voile le jour même, car la brise avait molli.

Nous sortîmes du Havre le 26, avec un bon vent qui nous éloigna bientôt du rivage. Une fois au large, je rendis la liberté à Ulrik.

— On a donc tanné le cuir à quelqu'un, capitaine? — me demanda-t-il.

— Un peu, à deux chiens... qui t'indiquaient à l'équipage

comme cause du mauvais temps, comme si ton souffle faisait grossir la mer, crever les voiles ou craquer les mâts!...

— Peut-être, — dit-il sourdement.

Je haussai les épaules et laissai mon pauvre maître, que je crus timbré.

Par une inexplicable fatalité, à la hauteur des îles de Palma et de Fer (Canaries), comme je faisais gouverner dans l'espoir de prendre connaissance de l'île Saint-Antoine, le temps se chargea de grains : la brise se fit, il venta grand frais, et la tempête devint bientôt si violente, que dans une bourrasque mon petit mât d'hune et mon bâton de foc furent emportés.

Alors une affreuse idée s'empara de l'équipage, consterné de cette perte, et les matelots s'avancèrent vers moi en poussant avec un horrible accent de rage ces cris frénétiques : — A la mer! à la mer, le Croque-Mort!... Il est cause de tout...

Je frémis... et regardai Ulrik. Pour la première fois, je le vis sourire... mais quel sourire, mon Dieu !

— Infâmes! — m'écriai-je en m'armant d'un anspect, — je vous assommerai comme des chiens si vous faites un seul pas.

— A la mer!... à la mer!... Nous ne voulons pas sombrer pour lui... A la mer!...

Ils s'approchèrent encore. Je me jetai au-devant d'Ulrik, qui me dit : — Laissez-les faire, c'est écrit.

— Laisser commettre un assassinat de sang-froid!... Non, non... Descends dans ma chambre, tu y trouveras mes pistolets; tu remonteras avec... En attendant, je vais les maintenir...

Et ce disant, je tournai rapidement mon anspect en m'avançant vers eux.

— Pardon, capitaine... mais le Croque-Mort y passera, — dit l'un d'eux.

— Oui, oui, il y passera, — répétèrent-ils avec fureur.

Et leurs cris dominaient le sifflement de la tempête.

Au même instant, un *nœud d'agui* me fut lancé; je tombai sur le pont et fus garrotté en un moment... J'écumais de rage en voyant Ulrik calme, les attendre impassible...

— A son tour maintenant, — cria le maître voilier, homme d'une taille énorme, en s'avançant vers Ulrik.

En ce moment, la tempête était si furieuse, que le navire

donna un violent coup de roulis, et presque tous les matelots roulèrent sur le pont.

— Profite de l'embellie ! — criai-je à Ulrik... — A ma chambre!...

Mais lui, s'élançant après les haubans d'artimon, fut d'un bond sur la lisse du navire.

— Je devrais, — cria-t-il aux matelots, qui se relevèrent blasphémant, — je devrais vous laisser commettre un crime inutile, car ma mort ne peut vous sauver que si elle est volontaire... Ce n'est pas pour vous, mais pour le capitaine, car il a une mère... une mère!—répéta-t-il avec un affreux grincement de dents.

Et il secouait les cordages avec fureur.

Je vivrais, je crois, cent ans, que je n'oublierais jamais ce sombre tableau. Je le vois encore, lui Ulrik, cramponné aux haubans, les cheveux flottants, sa pâle figure qui se détachait blanche sur le gris foncé du ciel, ses yeux flamboyants et les hideuses contorsions de sa bouche hurlant le mot... mère...

L'équipage, pétrifié, comme fasciné par cette résolution inconcevable, resta immobile, le regard fixe, attachant sur Ulrik des yeux hagards.

— Adieu donc, capitaine.

Ce furent ses dernières paroles, car il disparut.

— Hourra... hourra, vilain Croque-Mort! — cria l'équipage en frappant des mains.

On vint poliment me dégager de mes liens.

Je croyais rêver.

Le timonier, qui tenait la barre, fut renversé par un coup de mer, le navire vint au vent, et nous faillîmes engager. Cette violente secousse et cet effroyable péril me firent revenir à moi... Je me précipitai sur la barre, et j'y restai... commandant la manœuvre de ce poste, car le temps pressait.

— Vous voyez, chiens, — leur criai-je, — que le ciel vous punit de votre atroce forfait... La mort de ce malheureux fait-elle cesser la tempête? Elle augmente au contraire, elle augmente... Malédiction!... Dans une heure peut-être nous irons le rejoindre... lui...

L'équipage fut un peu démoralisé ; quelques-uns baissèrent

la tête lorsque l'infernal voilier reparut au grand panneau, portant un coffre...

— Va donc dans le même tombeau que ton maître le Croque-Mort! et que le bon Dieu nous laisse en repos, car nous n'avons plus rien à ce matelot de l'enfer.

Et le coffre fut lancé par-dessus le bord, aux acclamations de tout l'équipage, persuadé que la tempête cesserait quand il n'y aurait plus rien à bord qui eût appartenu au pauvre Ulrik...

Au contraire, la tempête redoubla de violence. J'entendis une horrible explosion; c'était notre grande voile que le vent venait d'emporter, d'emporter si rapidement, que je ne vis qu'un point blanc tourbillonner et disparaître en une seconde.

— Malédiction!... enfer!... — criai-je... — Dieu est juste!...

— C'est qu'il y a encore ici quelque chose au Croque-Mort, — dit l'imperturbable voilier. — Mousse, descends et cherche, et gare à ta peau si tu ne trouves rien.

. . . . . .

Cinq minutes après, le mousse remonta avec un vieux, vieux bonnet de laine rouge, oublié dans un coin de la chambre d'Ulrik...

— Allons, — dit le voilier en le jetant à la mer, — allons, on n'a plus rien à *lui... Tais-toi, et fais calme.*

Un hasard... (était-ce un hasard?) voulut que les deux ou trois dernières rafales qui nous avaient durement drossés fussent, comme on dit, la *queue du grain...* Le vent tomba, le ciel s'éclaircit, la brise souffla légère et la mer se calma... Depuis ce moment, notre traversée fut heureuse, fut la plus heureuse que j'aie faite, et nous arrivâmes à Buénos-Aires le 1er janvier.

*N. B.* Le lecteur m'excusera de ne pas lui dévoiler le mystère ou la fatalité qui semble se rattacher au mot *mère* et au nombre *treize;* mais ne l'ayant jamais su moi-même, je n'ai rien voulu ajouter qui pût dénaturer un fait vrai.

# VOYAGES

ET

# AVENTURES SUR MER

DE NARCISSE GELIN

PARISIEN

---

## CHAPITRE PREMIER

### COMMENT NARCISSE GELIN EUT L'IDÉE DE VOIR LA MER EN REGARDANT UN MOULIN A VENT

Narcisse Gelin était un bon jeune homme, bien doux et bien honnête; son père, Bernard Gelin, qui tenait un magasin de mercerie, rue du Cadran, lui fit donner une éducation libérale.

Aussi à dix-neuf ans, trois mois et un jour, Narcisse Gelin, ayant terminé sa philosophie, aurait pu, s'il eût voulu, raisonner fort proprement sur l'âme et les idées innées; mais Narcisse préféra ne pas raisonner du tout.

Doué d'une imagination ardente, vagabonde, puissante et désordonnée, sentant bouillonner en lui l'âme d'un poëte, il dit à son père Bernard Gelin :

— Je serai poëte... je suis poëte.

— Sois donc poëte, — dit Bernard, qui exécrait ses voisins et adorait son fils. — D'autant plus, — ajouta-t-il, — que ça vexera Jamot l'épicier, dont le fils n'est qu'un homme de lettres.

Et voilà comment Narcisse fut poëte.

Du jour où Narcisse fut poëte, il allait en coucou chercher la poésie aux Batignolles, à Vincennes et aux Prés Saint-Gervais. Il se pâmait devant les arbres poudreux des grandes routes, s'extasiait devant les moulins à vent, *dont la meule insou-*

*ciante broie également le froment du riche et du pauvre, et dont les ailes agitées par le vent ressemblent aux voiles d'un navire...*

A cette pensée de navire, Narcisse Gelin, qui n'avait jamais vu de navire, tressaillit. Tout à coup une pensée soudaine l'illumina : — La véritable poésie n'est pas décidément sur terre, se dit-il ; — elle est sur mer : là, une vie rude et énergique ; là, des tempêtes; là, des combats; là, des hommes forts ; là, des hommes âpres; là, des hommes à part... Je verrai la mer, j'irai sur mer.

Et, retournant à la boutique paternelle, il tourmenta, obséda, taquina, tortura tant et si bien Bernard Gelin que le bonhomme fit une petite pacotille d'objets qui devaient parfaitement se vendre aux colonies. Il ajouta cinquante louis, quelques larmes et sa bénédiction, embrassa Narcisse et le conduisit à la diligence de Brest.

Or il avait choisi Brest comme lieu d'embarquement, parce qu'un cousin de sa mère était écrivain du port.

Narcisse, arrivant à Brest, fut droit chez le cousin, lui exposa ses désirs, sa volonté de poëte et lui demanda ses conseils.

Le cousin était justement l'intime du capitaine de *la Cauchoise*, jolie goëlette en chargement pour la Martinique.

Le cousin arrêta le passage de Narcisse Gelin sur *la Cauchoise*, Narcisse eût voulu un nom peut-être plus poétique, plus sonore. *La Cauchoise* lui paraissait assez vulgaire; pourtant il se décida, le choix étant très-borné dans ce port militaire. Mais, en vérité, il eût bien donné dix louis de plus pour que la goëlette se fût nommée *l'Ondine* ou *la Phébé*. Il fallut donc se résigner; d'ailleurs il comptait se dédommager sur le nom du capitaine, car le capitaine devait s'appeler au moins d'*Artimon* ou *Stribord*. — Point, le capitaine s'appelait Hochard!!! — Malgré son bon naturel, ce fut un tort que Narcisse ne lui pardonna jamais.

On attendait un vent favorable pour sortir du goulet, et ce fut un beau jour pour Narcisse que le jour où son cousin lui dit : — Il faut pourtant faire connaissance avec votre navire : allons à bord.

Ils s'embarquèrent à *Recouvrance* dans un bateau de pas-

sage, et se dirigèrent vers *la Cauchoise*, mouillée en grande rade pour faciliter son appareillage. La houle était forte, le canot, petit et conduit par un *Plougastel*, roulait d'une affreuse manière. Narcisse comptait sur un accident, une émotion forte. Il n'eut que mal au cœur.

On accosta la goëlette. Narcisse faillit tomber deux fois à l'eau; mais, avec l'aide du cousin, il se guinda sur le pont.

En le parcourant d'un air effaré, il cherchait des visages rudes, marqués, bronzés, des têtes de forban. Il vit trois bas Normands blonds, frais et roses, qui buvaient du cidre sur l'avant et jouaient à la drogue.

Deux autres marins lavaient et étendaient du linge sur l'avant du navire.

— Il ne leur manque plus que de repasser pour être de parfaites blanchisseuses, — pensa Narcisse avec une cruelle répugnance. Narcisse fut introduit chez le capitaine *Hochard*; le capitaine n'était pas seul; il fit signe aux nouveaux venus de s'asseoir, et continua la conversation qu'il avait commencée avec un homme d'un embonpoint extraordinaire, qui se tenait debout devant lui.

Narcisse put à son aise examiner le lieu où il se trouvait : c'était une petite chambre boisée comme à terre, un canapé comme à terre, des chaises, une table, un plafond, une fenêtre, des gravures encadrées, tout cela comme à terre.

Narcisse soupira, et, avant d'abaisser ses regards sur le capitaine, il se figura, par la pensée, l'homme qui devait commander à la tempête, braver les éléments en furie.

Il devait avoir six pieds, un crâne de granit et des yeux flamboyants. Il regarda et vit M. Hochard; c'était un homme de quarante ans à peu près, d'une taille moyenne, maigre, d'une physionomie insignifiante, fort poli, des manières communes, mais prévenantes; de plus il portait une perruque blonde, des boucles d'oreilles, une redingote marron, un gilet noir, un pantalon bleu, des bas blancs et des souliers à boucles. Il est impossible de se rendre compte de l'affreux serrement de cœur qu'éprouva Narcisse quand il eut complété cet ignoble et prosaïque signalement.

De ce moment, il se proposa de demander au cousin s'il n'y

aurait pas moyen de débarquer en accordant une indemnité au capitaine.

Pour se distraire, il se prit à examiner l'interlocuteur de M. Hochard.

On l'a dit, l'interlocuteur était fort gros, d'une haute taille, chauve et très-coloré; deux petits yeux gris toujours en mouvement donnaient une rare expression de vivacité à sa bonne et joviale figure; son costume était celui d'un homme du peuple, une veste et un pantalon.

— Allons, allons, monsieur le capitaine, — disait le gros homme, — soyez raisonnable; ne rançonnez pas un pauvre diable comme moi; en vérité, six cents francs pour moi et mes caisses... c'est aussi par trop cher...

— Comme vous voudrez, — répondit le capitaine; — mais je n'ai qu'un prix, et je ne fais jamais marchander mes chalands.

Ses chalands!... — Narcisse n'y tenait plus; il se croyait assis près du comptoir paternel de la rue du Cadran.

— Mais enfin, — disait le gros homme, — que fait un homme de plus ou de moins sur un équipage comme le vôtre... monsieur le capitaine?

— Cela fait un dixième, voilà tout.

— Eh bien!... dix au lieu de neuf, puisque je ne demande qu'à manger avec vos matelots, monsieur le capitaine.

— Je n'ai pas deux prix, je vous l'ai déjà dit, — répondit imperturbablement le froid M. Hochard. — Je ne surfais jamais.

Ces débats faisaient bouillir l'âme de poëte de Narcisse.

— Allons donc, puisqu'il faut en passer par là, — dit le gros homme avec un profond soupir; — mais une dernière condition, monsieur le capitaine : mes caisses ont besoin d'air; je ne voudrais pas qu'elles fussent descendues dans la cale au moins; vous savez ce qu'elles contiennent, et l'humidité les pourrait gâter.

— On les placera dans le faux-pont.

— Et je pourrai les visiter quand il me plaira, monsieur le capitaine?

— Quand il vous plaira...

— Voilà votre argent, c'est chose faite, monsieur le capi-

taine, — dit le gros homme en tirant un sac de sa poche. Il paya en or, salua et sortit en trébuchant.

— En voilà un qui n'a pas le pied marin, — dit le cousin.

— C'est un pauvre diable ; il va faire voir des figures de cire aux Antilles, — dit le capitaine.

— Mais, mon cher, sa pacotille fondra au soleil, — riposta ingénieusement le cousin.

— Ma foi, ça le regarde. — Puis, saluant Narcisse, M. Hochard continua avec sa voix monotone :

— Mais nous ne fondrons pas, nous autres, je l'espère bien; aussi je suis enchanté, monsieur, de faire votre connaissance; j'ose croire que nous nous entendrons bien : vous serez ici comme chez vous, comme à terre, mon Dieu... pas la moindre différence. Je vous le répète... comme à terre.

Ici une grimace significative de Narcisse Gelin.

— Nous sommes au mois de juillet, nous appareillerons avec une brise faite, nous gagnons les Açores, les vents alizés, et nous arrivons à la Martinique... comme sur des roulettes.

Narcisse était désespéré...

— Pourtant, capitaine, — dit-il, — on n'a jamais vu de traversée sans tempête... sans...

— Bon Dieu! que dites-vous là, mon cher monsieur? Je suis à ma vingt-unième année de navigation, et, excepté quelques petits coups de vent par-ci par-là, j'ai toujours été favorisé de temps superbes... de temps magnifiques.

— Que le diable t'étrangle, toi et tes temps superbes, — pensa Narcisse, malgré le peu de logique de ce souhait.

— Si nous partions au mois de février ou mars, je ne dis pas, nous aurions bien à craindre quelque petite queue d'équinoxe; mais au mois de juillet!... — ajouta-t-il avec un air de joyeuse et intime conviction; — ah! mon Dieu... au mois de juillet... vous ne vous apercevez seulement pas que vous avez quitté la terre.

— Comme c'est agréable, — pensa Narcisse. Aussi, prenant son parti violemment : — Ne pourrai-je pas débarquer de votre bord, monsieur? — demanda-t-il au capitaine.

— Dieu du ciel! et pourquoi? Où trouverez-vous un meilleur navire, monsieur? Et quel équipage! Des bas Normands doux

et rangés comme des filles! ça se mène avec un fil; jamais un mot plus haut que l'autre; c'est sage et tranquille; jamais ça ne jure... Voyez-vous, pour la morale ou non, j'ai mes principes là-dessus, et je m'en suis bien trouvé; aussi est-ce moi qui ai toujours passé les religieuses que le gouvernement envoie aux colonies, et je vous assure que les saintes filles n'ont jamais eu à rougir d'un mot inconvenant...

— Allons... il ne manquait plus que cela, — dit impétueusement Narcisse.

— Sans doute, monsieur, je vous le répète, pour les égards, la sûreté, la tranquillité et les bonnes mœurs, vous ne trouverez jamais mieux que *la Cauchoise*. Aussi, croyez-moi, restez-y. — D'ailleurs, votre passage est arrêté, payé d'avance, signé, il me serait impossible de vous rendre un sou de ce que vous m'avez donné. — C'est la loi maritime. Si vous voulez voir les ordonnances...

— Non, monsieur, c'est inutile, — dit Narcisse atterré, foudroyé. — Le mal est fait, je le subirai, mais c'est une leçon dont je profiterai...

Et comme le capitaine Hochard allait recommencer ses litanies sur la sûreté, les égards et la politesse... Narcisse remonta courroucé sur le pont, descendit furieux dans son canot et ne reparut à bord de *la Cauchoise* que le jour de l'appareillage. Ce jour-là, il avait rencontré sur le port l'homme aux figures de cire qui lui avait proposé de prendre une chaloupe à eux deux pour porter leurs bagages.

Narcisse y consentit, serra le cousin dans ses bras et lui dit, les larmes aux yeux :

— Vous le voyez, cousin, vous le voyez... un temps magnifique, un petit vent de nord-ouest, une mer superbe. Comme c'est amusant! Embarquez-vous donc après cela... cherchez donc des émotions, des mœurs tranchées! oh! si c'était à refaire!...

L'homme aux figures de cire interrompit ses lamentations en faisant observer que la goëlette avait déjà fait deux fois le signal de venir à bord.

Narcisse se précipita dans la chaloupe en maugréant.

— Vous n'avez jamais navigué, monsieur? — lui demanda le gros homme.

— Non; et vous?

— Moi, mon Dieu, non, pas plus que vous, mon bon monsieur, je m'en vais aux *îles* pour montrer ces figures-là... et tâcher de gagner mon pauvre pain.

— Que représentent vos figures? — demanda machinalement Narcisse.

— Cette caisse-là... — répondit le gros homme, en montrant une des deux boîtes (elles avaient chacune à peu près six pieds de long sur quatre de large et d'épaisseur). — Celle-là représente la Passion de Notre-Seigneur, mon bon monsieur, et celle-ci le grand Napoléon, un Albinos aux yeux rouges, et sa sainteté le pape, mon bon monsieur.

— Ça m'est bien égal, pourquoi me dites-vous cela? — répondit Narcisse, enchanté de faire tomber sa mauvaise humeur sur quelqu'un.

— Je vous dis cela, — dit le gros homme avec soumission, — parce que vous me le demandez, mon bon monsieur.

— Laissez-moi tranquille, je ne vous parle pas, entendez-vous, intrigant! — hurla Narcisse, qui rugissait en voyant les rayons d'un beau soleil de juillet étinceler sur les vagues.

On accosta la goëlette... Le gros homme fit monter ses caisses à bord avec des précautions inouïes, et surveilla lui-même leur emménagement. Du reste, il amusa beaucoup les matelots bas normands par la maladresse avec laquelle il descendait les échelles des panneaux, et les bonnes gens riaient aux larmes en lui nommant les mâts et les manœuvres dont il écorchait les noms de la façon du monde la plus grotesque.

Le soir, à cinq heures un quart, *la Cauchoise* donna dans la panne, sortit du goulet, et suivit le cap à l'ouest-sud-ouest, par un joli frais du nord-est.

Narcisse resta sur le pont jusqu'au coucher du soleil, et au moment où cet admirable spectacle *rallumait en lui le flambeau de la poésie*, comme il allait savourer cet important tableau, qu'il regardait comme une compensation bien due à ses éternelles déceptions, il fut pris du mal de mer, et deux matelots le descendirent dans sa couchette.

L'homme aux figures de cire resta sur le pont jusqu'au soir,

et continua d'amuser les quatre marins de quart par son ignorance nautique.

Seulement, au moment de descendre dans le faux-pont, passant près du taquet, qui retenait l'écoute de grande voile, il s'aperçut que cette manœuvre n'était pas assez serrée, et, regardant bien si personne ne l'observait, il roidit ce cordage, en le tournant en croix autour du taquet avec l'habileté d'un marin consommé; puis il alla voir ses caisses.

---

## CHAPITRE II

### DES CHOSES SURPRENANTES QUE VIT NARCISSE GELIN DANS L'ENTRE-PONT DE LA GOELETTE

Narcisse Gelin ne dormait pas, Narcisse Gelin invoquait, — je ne dirai pas Dieu, car Narcisse avait reçu une éducation libérale, et le beau de l'éducation libérale est de ne pas croire en Dieu; — mais Narcisse invoquait Apollon et les muses. Le bon jeune homme croyait aux muses...

— Muses, — disait-il, — envoyez-moi, s'il vous plaît, un événement, une tempête, un naufrage, quoi que ce soit... mais de la poésie, pour Dieu, de la poésie ! J'ai quitté la boutique paternelle, mon foyer domestique, Paris, mon département, mon pays ! la France ! ma belle France, et vous comprenez bien, muses, que ce n'est pas pour vivre avec des commerçants, entendre parler commerce et marché, poivre et sucre... que l'on s'abandonne aux caprices des flots, au souffle dévorant de la tempête... Ainsi de la poésie... ô muses !... quelque chose de tranché, de heurté, de bizarre, de terrible, s'il vous plaît.

Je ne sais si les muses l'entendirent; mais il se passa tout à coup quelque chose de fort singulier dans l'entre-pont de la goëlette.

Le *cadre* (ou lit) de Narcisse était suspendu à l'arrière de cet entre-pont, au milieu d'un petit entourage en toile qu'on lui avait galamment installé; mais cette toile ne joignant pas

juste au plafond, un espace restait vide, et, à travers cette lucarne improvisée, Narcisse put jeter un coup d'œil investigateur dans le faux-pont.

Cet entre-pont était faiblement éclairé par la lueur d'un fanal placé près de l'archipompe, et cette lueur donnait en plein sur les deux caisses de l'élève de Curtius, posées droites et appuyées sur la muraille du navire.

Tout à coup Narcisse aperçut une masse qui lui parut d'abord informe, mais qui se dessina bientôt. Dans cette masse, il reconnut le gros homme, l'homme aux figures de cire.

— Le vil industriel vient voir ses caisses, — pensa Narcisse. — Va! butor à l'âme vénale, pense à ton commerce, penses-y, au lieu de rester sur le pont, puisque tu es assez heureux, assez robuste pour ne pas éprouver le mal de mer, au lieu de te laisser aller au doux *far niente* de tes rêveries, à voir trembler dans la mer les étoiles du ciel, à entendre...

Mais Narcisse interrompit tout à coup sa période, ouvrit des yeux énormes, suspendit sa respiration. Il crut rêver. L'homme aux figures de cire s'était approché de ses caisses, et, après un moment d'incertitude, il avait poussé un ressort. Le couvercle de la première caisse s'abaissait, et, à la lueur incertaine du fanal, Narcisse aperçut dans le fond trois figures : quelles figures! et ce n'était ni un Albinos, ni le grand Napoléon, ni sa sainteté le pape.

— C'est sans doute la caisse à la Passion, — pensa Narcisse; — mais je ne vois pas le Christ.

En effet, il n'y avait pas de Christ non plus.

— Après tout, — pensa encore le fils du mercier, — il ne les a pas habillés pour la route, de peur d'abîmer leurs costumes.

Mais voici que la scène change.

A un mot que dit le gros homme, les trois figures quittent le fond de la boîte, en sortent, et s'avancent empesées, droites et roides.

— Cet homme-là est un sorcier ou un furieux mécanicien, — se dit Narcisse en sentant le froid lui gagner les reins.

Mais voici que les trois figures étendent les bras, se détirent, se secouent, et rajustent les haillons dont elles sont couvertes.

— Pour le coup, ceci devient trop poétique; c'est forcé; *ce*

*n'est pas nature,* — pensa Narcisse en retombant glacé sur son oreiller.

Mais il voulut voir jusqu'à la fin le dénoûment de cette scène. Son âme de poëte se tendit, fit effort, et Narcisse Gelin se redressa et continua de regarder. Quand il se remit à sa lucarne, le gros homme avait sans doute ouvert aussi la boîte *à la Passion;* car, au lieu de trois ils étaient six, sans compter l'industriel, six armés jusqu'aux dents, et la lumière du fanal luisait, étincelait sur les lames de longs poignards, dont ils assuraient la garde dans leurs larges mains.

— Sommes-nous parés? — dit le gros homme à voix basse...

— Oui...

— Adieu! Va! — fit le Curtius. Et, lestes et adroits comme des chats sauvages, ils se hissèrent par les deux panneaux entr'ouverts.

Narcisse Gelin n'eut pas la force de pousser un cri; la sueur ruisselait de son front : il commençait à comprendre que ce pouvait bien être des pirates.

Et ce doute se changea en conviction, lorsque, après quelques cris étouffés, quelques trépignements sur le pont, il y eut un moment de silence à bord de *la Cauchoise,* et puis qu'un immense et retentissant *hourra* ébranla la goëlette jusque dans sa membrure.

Tout à fait fixé sur la moralité du gros homme, Narcisse le considéra dès lors comme un chef de pirates, et l'Albinos, le grand Napoléon, sa sainteté le pape, Jésus-Christ et les acteurs de la Passion comme des scélérats de sa troupe qui pouvaient avoir jeté à l'eau le capitaine Hochard et ses matelots, les estimables bas Normands, qui avaient de si bonnes mœurs.

Il y avait du vrai dans ses conjectures; et, par une singulière fatalité, par un étonnant caprice de notre organisation, cet événement qui devait le mettre en liesse et joie, puisqu'il lui promettait une vie rude et forte, des mœurs tranchées, heurtées; cet événement, dis-je, le trouva froid et prosaïque; on eût dit que son âme de poëte avait été frappée du même coup de poignard qui frappa au cœur l'honorable capitaine.

Et Narcisse Gelin commença de trouver le pauvre M. Hochard un être assez poétique, il le regretta même : il le poé-

tisa aux dépens du gros élève de Curtius; il poétisa tout, jusqu'aux matelots bas normands, qu'il avait maudits : eux si roses, eux si frais, eux si bonnes gens; il vit une belle opposition entre ces hommes si simples et les périls continuels qui les assiégeaient. Cette bonhomie au milieu de la tempête lui parut sublime; cette goëlette transportant tout à l'heure d'un monde à l'autre cette petite colonie simple, bonne, naïve comme un tableau de Téniers, lui parut avoir aussi sa poésie à elle, une poésie qu'il préférait de beaucoup à celle de *la Cauchoise*, maintenant montée par une demi-douzaine de scélérats, allant porter partout le meurtre et le pillage.

Et il se fit aussi une singulière révolution dans ses sympathies littéraires. Il se prit à adorer Gessner et ses *Idylles*, ses jolis moutons si blancs, son gazon si frais, ses arbres si verts, ses fleurs si parfumées : oh! qu'il regrettait ses bergers, et leurs flûtes, et leurs danses, et leurs chants, et la violette, et le corset des jeunes filles, et la cloche du soir, et le bêlement des troupeaux, et la nuit paisible et pure du joli village qui se mire aux eaux limpides du lac!...

— Oh! — disait Narcisse en se roulant dans sa couverture avec un frisson prodigieux... — oh! voilà une poésie vraie, douce et consolante! Oh! que je donnerais maintenant les vagues les plus monstrueuses pour un petit ruisseau qui glisse sur le sable, — les figures les plus tannées, les plus cicatrisées, pour une douce et gracieuse figure d'enfant ou de jeune fille... — Un ciel noir, orageux, fût-il sillonné de mille éclairs, et déchiré par les éclats de la foudre, pour le ciel pur et riant du mois de mai, au lever d'un beau soleil.

De pensées en pensées, de peurs en peurs, de regrets en regrets, Narcisse gagna le point du jour. Il commençait à voir la position en face.

— Que vont-ils faire de moi? — se disait-il...

Il allait peut-être se répondre à lui-même, lorsqu'un coup de canon retentit longuement sur l'immensité de la mer...

— Qu'est-ce que cela? — pensa Narcisse, — je n'ai pas vu de canon à bord.

Un bruit sec accompagné d'un sifflement assez aigu, l'étonna bien davantage, surtout quand il vit un boulet d'une jolie taille

entrer par le flanc du bâtiment, ricocher sur le plancher, du plancher au plafond, et du plafond aller se loger à moitié dans le bord opposé...

— Je suis perdu, — dit le poëte, les dents serrées, s'évanouissant de terreur.

---

## CHAPITRE III

### CE QUI ADVINT A NARCISSE GELIN, ET COMMENT IL EUT DE TERRIBLES SUJETS DE STUPÉFACTION

Quand Narcisse Gelin revint à lui, il était au grand air sur le pont de la goëlette, les fers aux pieds et aux mains, placé entre deux marins vêtus d'un pantalon blanc, d'une veste bleue et d'un petit chapeau couvert d'une coiffe blanche fort propre; chacun était armé d'un sabre.

Il tourna la tête, le malheureux, et il vit l'homme aux figures de cire, accommodé comme lui, et ses six compagnons verrouillés et cadenassés de la même façon, soumis à la même surveillance.

Puis à une encâblure de la goëlette, un beau brick de guerre, étroit, hardi, allongé, — pour le moment en panne, et portant à sa corne un large pavillon bleu, à croix rouge et blanche dans un de ses angles. — C'était le pavillon anglais.

— Pourriez-vous me dire, monsieur, — dit Narcisse en s'adressant au gros homme, — ce que tout cela signifie?

— Tiens, cet autre!... Je n'y pensais plus... cela signifie, mon garçon, que dans un quart d'heure... Mais, dis-moi, tu vois bien les vergues de ce brick...

— Qu'entendez-vous par les vergues? — fit gravement Narcisse...

— Ah! l'animal!... Ce bâton qui croise le mât en travers... Comprends-tu?

— Je comprends.

— C'est heureux. Vois-tu au bout de cela un homme accroupi, à cheval sur ce bâton ?

— Je vois l'homme accroupi.

— Sais-tu ce qu'il fait ?

— Je ne sais ce qu'il fait.

— Il arrange une corde.

— Pour ?

— Pour... nous pendre.

— C'est-à-dire... pour *vous* pendre... *vous!* mais pas moi.

— Ah ! c'te farce... toi comme nous, donc; tiens, est-il bégueule celui-là !

— Je ne suis pas bégueule, mais vous comprenez bien, mon cher ami, que cela ne peut pas être; vous êtes des pirates, à la bonne heure, mais je ne suis pas pirate, moi; je m'appelle Narcisse Gelin, poëte connu et domicilié à Paris, passager à bord, et pas du tout de votre bande...

— Alors, dis-leur... c'est trop juste...

— C'est ce que je compte faire... heureusement voici venir un officier.

Prenant alors l'air aussi digne que possible, tempéré pourtant par une nuance de soumission, Narcisse Gelin commença en ces termes :

« Je dois éclairer votre conscience, monsieur l'officier : parti comme passager à bord de *la Çauchoise*, c'est un heureux hasard que je n'aie pas partagé le sort de l'infortuné capitaine et de ses malheureux ma... »

L'officier l'interrompit alors en anglais, d'un air irrité, et donna dans cette langue un ordre aux matelots qui serrèrent les pouces de Narcisse de façon à les briser...

— Eh bien ! — reprit le gros homme, — sais-tu ce qu'il vient de dire ?

— Mon Dieu, non, — reprit Narcisse, tout tremblant, en regardant ses pouces.

— Il vient de dire : Bâillonnez ce chien, et voilà...

— Mais il n'entend donc pas le français ?

— Pas un mot, ni lui ni les autres.

— Mais, Dieu du ciel, vous savez l'anglais, vous...

— Comme ma langue propre... mon fils.

— Mais alors, dites-lui... tout... bien vite.

— Du tout... tu m'as appelé *intrigant* dans la chaloupe. Tu seras pendu, ça t'apprendra.

Narcisse allait répliquer, mais le bâillon l'en empêcha.

Il fit quelques gestes assez démonstratifs, mais cette pantomime toucha peu les Anglais.

— Pour te consoler, — lui dit le gros homme, — je vais t'expliquer tout cela, il est bien juste que tu saches pourquoi l'on te pend.

« Je m'appelle Benard; depuis vingt ans je fais la course; il y a environ six mois je montai un lougre, et quel lougre, mon fils! Je rencontre un brick anglais marchand, qui revenait de Lima, chargé de gourdes, je l'attaque et le prends. Comme il était un mauvais marcheur, je le coule et son équipage, je garde les gourdes et je file... Ce gredin de brick que tu vois là... me pince au vent le lendemain, je lui parais suspect, il vient à mon bord, visite tout, trouve les gourdes, quelques paperasses du capitaine que l'on avait bêtement gardées, et il comprend l'histoire.

» Au lieu de nous faire tous pendre, comme il en avait le droit, et comme il va le faire tout à l'heure, il nous met tous aux fers, et nous mène en Angleterre pour faire un exemple.

» Ma foi, là, je me tortille tant des pieds et des mains, que je dérape du ponton, je file à la côte, je fais marché avec un contrebandier qui me débarque à Calais. De Calais je viens à Brest. Je vois cette jolie goëlette en armement, je fais mon plan avec des amis que j'embauche; la malice des figures ne va pas mal; cette nuit, nous envoyons le capitaine d'ici pardessus le bord avec ses dix faï-chiens de Normands; tout va bien, très-bien, et il faut qu'au petit jour, nous ayons pour réveil-matin une visite de ce gueux d'Anglais, le même de la fois du lougre, c'est un entêtement ridicule de la part du bon Dieu; enfin l'Anglais, ce gueux de *même* Anglais, est venu à bord, a visité les papiers, m'a reconnu, et comme j'ai tout avoué, vu que sans cela j'aurais été pendu tout de même, il va faire notre affaire tout de suite, pour que ça ne soit pas remis indéfiniment, nous souquer à tous un bout de filin autour du cou, car il est bien sûr de ne pas rencontrer parmi nous un

cardinal ou un évêque. Je te parie que dans une heure, quoique tu m'aies l'air d'un chanteur, tu auras la respiration si gênée que tu ne pourras seulement pas chanter : *J'ai du bon tabac...* Ah ! mais voilà le signal, pavillon rouge en berne, c'est la danse... Adieu, mon agneau... Aussi, pourquoi diable m'as-tu appelé intrigant !... »

Il était moralement et physiquement impossible à Narcisse Gelin de répondre un mot; il se résigna, se confia à la Providence, ferma les yeux et sentit son cœur faillir.

Il ne pensait plus du tout à la poésie, et tout ceci était poétique pourtant, ce beau ciel, cette mer bleue, ces pirates garrottés, ces costumes pittoresques, cette justice si franche et si brutale, ce Benard avec sa force colossale, sa vie errante, ses crimes, sa piraterie.

Il faut l'avouer à la honte du fils du mercier, rien de tout cela ne trouva écho dans son âme; il ne pensait qu'à une chose, à la corde qui allait lui serrer le cou, et d'avance son gosier se contractait tellement, qu'il n'aurait pu avaler une goutte d'eau. Le pirate Benard avait merveilleusement deviné le phénomène physiologique : ainsi qu'il l'avait annoncé à Narcisse Gelin, ce dernier eût été dans l'entière impossibilité de chanter : *J'ai du bon tabac...*

On passa les pirates l'un après l'autre à bord du brick. L'un après l'autre on les hissa au bout-dehors de la grande vergue et au bout d'un cartahu, en réservant Benard pour la *bonne bouche,* comme il disait plaisamment.

Narcisse Gelin et Benard restaient tous deux seuls.

— Après vous, — lui dit Benard en ricanant; et quand le fils du mercier se sentit guinder au bout du cordage, les derniers mots qu'il entendit furent : — Ah ! je suis un intrigant!

Plaignez le poëte.

— C'est tout de même vexant de manquer une aussi belle affaire, — murmurait Benard à moitié chemin de la vergue.

Quand sa tête toucha la bouline : — Ah ! — dit-il, — voilà que je vais faire *couic...*

Et puis ce fut tout. Les corps des forbans furent jetés à la mer.

On mit un équipage à bord de la goëlette, qui gagna Portsmouth avec le brick.

Le père de Narcisse Gelin dit quelquefois d'un air de supériorité à son voisin Jamot l'épicier : — Mon fils le poëte est *aux îles*... il doit y faire une fameuse fortune.

Depuis trois mois il attend une lettre de Narcisse.

# CABALLO NEGRO Y PERRO BLANCO

## (CHEVAL NOIR ET CHIEN BLANC)

TRADITION D'ANDALOUSIE

C'est un bonheur que rencontre souvent la folie...
SHAKSPEARE, *Hamlet*, act. II, sc. II.

Si nous n'avions jamais aimé si tendrement, si nous n'avions jamais aimé si aveuglément, si nous ne nous étions jamais vus, jamais quittés, nous n'aurions jamais eu nos cœurs brisés...
BURNS.

A tú, — por tú, — para tú. —
*Azul y Negro.*

### § Ier

On dit que la folie est un mal, on a tort, c'est un bien. — Pour le fou pas de déception possible. — Le fou qui se croit roi ne perd jamais son royaume. — Le fou qui se croit Dieu ne voit jamais ses autels abattus. — Le fou est peut-être le seul dont la journée soit pleine; pour lui, jamais de ces moments de vide, de ces heures de néant, où l'âme s'engourdit et se glace. — Comme le grelot sonore qui, tremblant au bonnet du fou, ne rend qu'un son, mais bruit sans cesse... l'âme du fou ne renferme qu'une pensée, mais cette pensée retentit et vibre incessamment.

Le fou aime tout le monde, car il n'y a pour lui ni envieux ni méchant... si pourtant... il a un ennemi implacable, acharné, qu'il redoute par instinct, — c'est le médecin. Cet ennemi, qui tâche de lui rendre *la raison*, qui s'obstine à saper son trône, si la folie, fée prodigue et bienfaisante, l'a doté d'un trône; cet ennemi qui vient méchamment briser ses beaux diamants aux

facettes scintillantes, aux aigrettes de feu... si la fée lui a ouvert les mines éblouissantes de s'Talphaan.

∿∿

Pauvre... pauvre fou... il ne demande au monde qu'une couronne de carton... pour diadème... que quelques cailloux pour écrin; et on veut encore les lui ôter! — En vérité, c'est peut-être son infernale habitude d'envie et d'égoïsme qui pousse la société à dire à cette heureuse et folle créature : — Ta vie est concentrée dans une illusion qui fait ton bonheur, ta joie de chaque moment; tu prends ce carton pour une couronne impériale... ce n'est que du carton, du vil carton fait avec de sales guenilles... entends-tu bien... vois plutôt. — Et, les douches aidant, on le lui prouve; il y a des maisons pour cela, qu'on appelle philanthropiques.

∿∿

On dit que la folie est un mal, on a tort : c'est un bien; — c'est une puissante et profonde exaltation de l'intelligence, — c'est une vie toute spiritualisée; — une ivresse perpétuelle, une extase sans fin pour le fou. La folie est plus qu'un rêve, plus qu'une vision; c'est même quelque chose de plus que notre réalité à nous, car notre réalité peut nous échapper, la sienne jamais. — Le fou est poëte, il fait de la poésie en action, de la poésie toute positive, il la crée, il la voit, il la touche. — La pierre brute et terne à laquelle il dit : — Tu seras étincelante de mille rayons... étincelle à ses yeux. S'il dit aux guichetiers, à vous, à moi : — Vous êtes ma cour, vous êtes mes gentilshommes tout couverts d'or et de soie; à ses yeux, cela est ainsi qu'il l'a dit.

∿∿

Enviez donc le fou qui voit ce qui n'est pas, et plaignez l'homme de froide raison qui voit ce qui est. — Enviez surtout l'insensé qui n'a plus la mémoire; — cette plaie terrible de l'humanité qui flétrit l'avenir par le passé; la mémoire, qui

fait retentir la douleur d'un jour jusqu'au dernier de nos jours; la mémoire, qui est aux chagrins profonds ce que l'écho est au bruit.

Si vous doutez du bonheur des fous... alors écoutez une histoire bien vraie et bien malheureuse.

---

## § II

Prédia est un riche, riche village de cette belle Andalousie si brune et si dorée; la jolie rivière de Guadaléta le traverse et roule ses flots d'argent sous les noirs et gothiques arceaux d'un pont autrefois bâti par les Maures. Il y a sur les piliers de ce pont de belles campanules vertes, à fleurs roses qui courent sur les sculptures effacées et jettent chaque année de nouveaux germes dans les cassures de ces vieilles pierres tristes et sombres.

Au bout de ce pont, du côté de la plaine, est une maison silencieuse est isolée. — Des palmiers et des acacias touffus, formant un épais rideau de verdure, voilent et ombragent ses murailles; aussi de cette maison on aperçoit seulement la terrasse, et encore la tente dont elle est couverte ne se déroule-t-elle qu'au souffle de la brise du soir, brise fraîche et parfumée qui, venant de la mer, traverse de grands bois d'orangers en fleur. Cette maison est celle de Roméro.

De Roméro, fils de Madrid, et personne, pas même M. l'alcade, ne sait pourquoi Roméro, fils de Madrid, s'est retiré dans un obscur village de l'Andalousie. — Roméro a pour tous compagnons un vieux serviteur bohémien, un beau cheval noir de Cordoue et un lévrier blanc de la Sierra. Le cheval

est digne de la mangeoire de marbre des royales écuries d'Aranjuez, et le chien eût été payé bien des quadruples par feu monseigneur le duc de Sidonia, qui fit bâtir une maison complète et magnifique pour Mugardos, son grand lévrier blanc à pattes noires et à tête orange.

〰

Tout ce que les oisifs de Prédia savaient de Roméro, c'est que personne n'avait meilleur air que lui, lorsqu'il traversait le pont de la Guadaléta, monté sur son beau cheval noir, son cheval noir tout bruyant de sonnettes dorées, tout éclatant de houppes et de tresses de soie rouge, avec un beau bouquet de fleurs de grenadier fièrement posé de chaque côté du frontail, avec son mors d'acier qui brillait au soleil comme de l'argent, et dont les branches étaient si longues, si longues, qu'elles touchaient presque au poitrail.

〰

Les oisifs savaient encore que le cheval s'appelait Péliéko, et le beau lévrier Arsa... Car lorsque ce beau chien, bondissant à côté de son maître, sautait quelquefois jusqu'au cou de Péliéko ou appuyait ses pattes fines et nerveuses sur la croupe de ce noble animal, Roméro lui disait d'un air courroucé : — *Andate, Arsa!* — Et le pauvre chien, triste et soumis, suivait d'un air résigné, modérant sa folle joie et levant de temps en temps vers Roméro ses grands yeux noirs qui brillaient au milieu de sa tête si blanche et si effilée.

〰

Mais ce que les oisifs de Prédia ignoraient, et ce qu'ils auraient bien voulu savoir... c'était quelle main mystérieuse attachait les fleurs de grenadier au frontail de Péliéko; — quelle main avait brodé cette petite image de la Vierge que Roméro portait à son chapeau; — quelle main avait tressé ce collier de jones bleus encadré dans une bordure de corail noir qui entourait le cou du beau lévrier. Ils auraient voulu savoir

encore quelle voix avait dit à Roméro la couleur de son écharpe; — quel nom Roméro portait gravé sur la lame de son large couteau qu'il ouvrait si souvent et qu'il essuyait quelquefois; —quel nom enfin il invoqua, lorsqu'un jour, au milieu d'un pressant danger, il eut l'air de s'adresser à son bon ange.

Mais comment pouvait-on le savoir? Roméro avait un air si sombre et si altier, qu'il repoussait la confiance et l'indiscrétion. — Tous les soirs, tous les soirs, dès que le soleil se couchait derrière l'église de Saint-Jean, on voyait bien Roméro, suivi de son lévrier blanc et monté sur son cheval noir, tourner le tête du noble animal vers Médina... mais aucun oisif n'eût osé suivre Roméro, parce que, dès qu'on le suivait... ses regards étincelaient, — la vitesse de Péliéko devenait grande, — — et les dents blanches que montrait Arsa... semblaient bien aiguës.

---

## § III

Un soir donc, Roméro traversa le pont de la Guadaléta, au moment où cette jolie rivière ne paraissait plus rouler des flots d'argent, mais des flots d'or, tant le soleil l'inondait d'une dernière et vive clarté. — A cette heure tout scintillait de lumière, tout, jusqu'au vieux pont mauresque lui-même, lui toujours si triste et si noir, qui, coloré d'une teinte vermeille, déroulait alors les sculptures délicates de ses merveilleuses arabesques, comme un vieillard soupçonneux montre parfois les riches trésors qu'il tient soigneusement enfouis et cachés.

Un soir donc, Roméro laissant flotter ses rênes de soie rouge, la main passée dans sa ceinture couleur du ciel, s'en allait sur la route de Médina, chantant et roulant dans ses doigts le tabac parfumé de son cigaretto. Un soir donc, Ro-

méro s'en allait chantant une de ces anciennes ballades si naïves composées par Ortéga le chasseur, sur chaque jour de la semaine.

« *Samedi* me plaît, samedi me plaît bien plus que tous les autres jours, parce que c'est le jour où le chasseur, descendant des montagnes, essuie le canon de sa longue escopette aux ciselures d'argent, et secoue la corne de buffle qu'il porte attachée à un cordon de mille couleurs : il secoue sa corne de buffle, car la poudre en est épuisée; aussi les daims de la Sierra peuvent sans crainte bondir devant le chasseur.

» *Samedi* me plaît comme le souvenir, parce qu'il suit les jours de course solitaire dans les bois, les jours où le chasseur gravit la montagne, arrive au faîte, et là, s'appuyant sur son escopette, regarde au loin, au loin un village qu'il distingue à peine tant il est inondé de vapeurs. — Et le chasseur regarde ce village, parce que celle qui lui a donné le cordon de mille couleurs dont il est si fier habite ce village. — Il regarde en disant : — Se souvient-elle?

» *Samedi* me plaît comme l'espérance, parce que c'est le jour où l'on revoit celle dont les yeux cherchent vos yeux, celle qui rougit lorsque votre bouche effleure son oreille ; car elle sait que si vous lui dites bien bas : Cette nuit sous les amandiers, — elle sait que' demain elle sera toute rêveuse et confuse quoique heureuse en entendant vos pas. — *Samedi* est donc le plus beau des jours, puisqu'il plaît comme l'espérance et comme le souvenir. — Aussi *samedi* me plaît, *samedi* me plaît plus que tous les autres jours.

» Dimanche me plaît moins, parce qu'on regrette déjà *sa-*

*medi*, et qu'on pense avec amertume à lundi; dimanche me plaît moins... »

Mais Roméro s'interrompit tout à coup et n'acheva pas sa ballade, car la nuit était sombre, et il avait marché une lieue dans le chemin de Médina. — Roméro retourna brusquement la tête de son cheval du côté de Prédia, d'où il venait, siffla d'une façon particulière, flatta le cou nerveux de Péliéko, et lui ayant tendu la main, ce noble animal partit comme un trait, suivi du lévrier qui le dépassait en se jouant.

〰

Où va donc Roméro? Retourne-t-il à Prédia? on le dirait... mais non... car au lieu de traverser le village, il fait un long circuit, le tourne, le dépasse et court, court rapide dans la direction d'el Puerto, il court... baissé sur sa haute selle en excitant de sa voix l'ardeur de Péliéko, qui redouble de vitesse; il court! — Et dans cette course désordonnée, la longue ceinture de Roméro se déroule au vent, les flancs de Péliéko saignent, tant les éperons qui le pressent convulsivement sont aigus, et Arsa dépasse à peine le cheval... car Roméro a les yeux fixés sur une maison blanche qui devient de plus en plus visible, à travers les ombres transparentes de la nuit; car Roméro donnerait peut-être Arsa et Péliéko et son vieux serviteur bohémien, pour avoir vécu cinq minutes de plus, parce que dans cinq minutes il aura atteint cette maison blanche.

〰

Cette maison était celle de don Balthazar, le plus fameux tauréador de toutes les Espagnes, un vaillant gentilhomme de Murcie qui, un jour, ayant tué de sa propre épée sept taureaux dans le cirque, fut doué par la reine d'une royale chaîne d'or pesant cent doublons... un homme qui d'un coup d'œil vous jugeait de l'âge d'un taureau... — un homme qui, en voyant seulement la corne d'un novillo, vous disait s'il venait de Castille ou d'Aragon. Mais, par la couronne de la Vierge! pour venir le visiter au Puerto, il faut que Roméro ignore que don Balthazar est allé le matin même à Séville pour la magnifi-

que course de taureaux de demain, et que, après avoir aiguisé sa tranchante et lourde épée... don Balthazar s'est endormi en rêvant banderillas et chulillos.

---

## § IV

Pourtant Roméro s'arrête, et confiant Péliéko à son instinct, il fait un signe à son lévrier, qui s'accroupit près d'une petite porte dont son maître a la clef... et, Dieu me sauve! il faut que don Balthazar ait une bien grande confiance en Roméro pour lui laisser une pareille clef... au moins... — car cette clef ouvre non-seulement la porte du jardin, mais aussi celle du patio, du parloir, de la galerie, et aussi, sainte Vierge!... celle de la chambre où repose la senora Méina, épouse de don Balthazar devant Dieu et monseigneur l'alcade, — Méina dont il est si jaloux, — Méina son diamant, — Méina qu'il n'eût peut-être pas troquée contre la miraculeuse épée de Carréda qui, par son propre poids, s'enfonçait toute seule dans le cou d'un taureau.

〰

Quel silence! — Roméro était arrivé près de la porte de la chambre de Méina après avoir traversé une longue galerie en retenant son souffle! — Quel silence! — On entendait les battements précipités du cœur de Roméro... car sa main tremblait sur la clef qui grinçait faiblement dans la serrure, la main de Roméro tremblait... et pourtant la clef maudite eût-elle été rougie au feu, que si elle n'eût pas crié, Roméro l'eût pressée d'une main ferme et reconnaissante. Aussi sa respiration s'arrête... car il croit avoir entendu un mouvement de la duègne qui dort là... dans cette galerie dont il presse à peine les larges dalles... S'éveille-t-elle?... — Non, non, car Dieu est juste, et don Balthazar est à Séville... non... elle dort. — La clef roule doucement, la serrure cède, et, fort d'une expérience que les amants partagent avec les voleurs, au lieu d'entr'ouvrir la porte

peu à peu... ce qui fait bruire les gonds... Roméro la pousse brusquement d'un seul coup... et le profond silence de la nuit n'a pas été troublé.

〰

Une fois dans cette chambre, Roméro demanda au ciel ou à l'enfer de vivre encore une nuit, de posséder Méina et de mourir après; — car il lui semblait qu'une nuit de volupté pareille devait dévorer tout ce qui lui restait d'existence... il lui semblait qu'après cette nuit si ardemment attendue, cette nuit, la seule qui pût être à lui... il fallait mourir... il croyait qu'un tel bonheur devait le tuer; — et cette pensée était plus forte que le raisonnement... plus forte qu'une conviction intime du contraire, c'était un pressentiment.

〰

Roméro avait eu bien des liaisons, et éteint bien des désirs; mais il aimait pour la première fois. — Le souvenir de ce qu'il avait ressenti jusqu'alors le lui prouvait; jusqu'alors jamais une pensée amère ne s'était mêlée à ses plaisirs insouciants, et comme il contemplait avec amour la figure de Méina pendant son sommeil, cette figure si pâle et si belle... il se sentit tout à coup accablé sous le poids d'une tristesse indéfinissable, et une larme brûlante roula dans ses yeux : à cette sensation d'abord inexplicable, à la fois atroce et enivrante, Roméro comprit que dans toute passion profonde et vraie il est des émotions d'une amertume poignante, — des idées fatales attachées à la certitude de tout bonheur inespéré, immense... des idées de mort quelquefois, — peut-être parce que ce bonheur étant le but qui absorbe, concentre tout notre être, — ce terme atteint, il n'y a plus que le néant à craindre ou à espérer.

〰

Puis ces pensées de tristesse et d'amertume passèrent rapides dans l'âme de Roméro. Il revint à lui, et, ainsi qu'un homme bercé par un songe enchanteur et encore assez soumis

à l'influence de sa raison pour craindre de s'éveiller, ainsi Roméro se voyant si près de Méina n'osait croire à la réalité d'un pareil bonheur. — Oh! — se disait-il... — oh! la voir là... couchée, sa tête mollement appuyée sur son bras; oh! pouvoir effleurer de mes lèvres ses paupières fermées, et cette longue, longue ligne de cils bruns et soyeux qui s'étend au-dessous de ses sourcils étroits et arqués... — oh! pouvoir baiser ce menton si doux, si frais, et ce joli cou aux veines bleues... — oh! pouvoir caresser de mon souffle ce sein arrondi qui se distingue à peine par son éclatante et pure blancheur des dentelles qui le voilent à demi... — oh! sentir cette haleine de jeune femme s'échapper suave et amoureuse de cette bouche aux petites dents perlées... — oh! étreindre ces formes élégantes si voluptueusement dessinées par ce souple et complaisant tissu...

Et se dire : Tout cela est à moi! — Elle si réservée, si contrainte, si observée dans le monde, que j'ose à peine toucher ses doigts roses et effilés; elle qui sous la mantille cache à tous les yeux ses épaules et sa gorge, elle qui devant ce monde n'a pour moi que des paroles sèches et glaciales... pour moi elle aura bientôt des mots d'amour qu'elle me dira sa joue sur ma joue, sa main dans mes cheveux. Tous ces trésors dont le soupçon seul m'enivre, elle me dira bientôt : — C'est à toi... à toi seul, mon amant; à toi seul mon cœur les donne... les donne avec ivresse... car je conçois maintenant le bonheur d'être belle...

Et Roméro transporté éteignit une lampe qui brûlait devant une madone, et voila cette pieuse image selon la superstition ou la pudeur espagnole. — Alors il s'approcha de Méina, qui dormait toujours, et penché vers elle, aspirant son souffle avec délices : — Mon ange... c'est moi... ne crains rien... — dit-il d'une voix si basse qu'elle se perdit aux lèvres de la jeune femme... — Mais les lèvres parurent entendre... car elles murmurèrent aussi : — Roméro... mon ange... ou plutôt mon

démon... — Et il y eut un moment où les pleurs de Méina et de Roméro se confondirent. — Lui priait; — elle refusait. — Mais il y avait tant d'amour dans ses refus qu'ils enivraient encore Roméro, qui pressant de sa bouche amoureuse les beaux yeux de Méina toute frémissante : — Oh! mon ange, — lui disait-il, — je veux te devoir à ton amour... car j'aime mieux, vois-tu, un regard donné qu'un baiser ravi! Tu m'accordes tant... mon Dieu... que je n'ose demander... à toi je sacrifierais mes désirs, mon amour! Je te le dis, ange de toute ma vie, ange, ange adoré, je ne veux rien que donné par toi... car en toi j'idolâtre tout... jusqu'à tes refus.

Et Méina, vaincue par tant d'amour et de soumission, dit enfin : — Mais tu veux donc que je meure, ou que je devienne folle... dis... tu le veux... tu veux que je devienne folle... Eh bien!... oui... tu verras si je t'aime au moins... — et c'étaient alors ses lèvres séchées par le désir qui cherchaient les lèvres de Roméro... et c'étaient ses beaux bras qui entouraient le cou de Roméro pour l'attirer et le presser sur son sein qui brûlait... car elle aimait bien aussi... puis elle eut encore la force de dire : — Et la madone, mon Roméro?... — Elle est voilée, mon ange...

---

## § V

Le lendemain, les oisifs de Prédia regardaient attentivement du côté d'el Puerto, car ils voyaient de loin s'avancer un cheval noir avec des tresses rouges et des fleurs de grenadier au frontail... mais le cheval était sans cavalier. — Eh mais! — dirent-ils, — c'est le cheval noir de Roméro... mais où est donc Roméro et son beau lévrier?... — Et comme le cheval passait près d'eux, ils virent du sang à ses pieds... — Serait-il donc arrivé malheur à Roméro? — dirent-ils encore, car ils ne le haïssaient pas, malgré son air sombre et dédaigneux. A

ce nom de Roméro... le pauvre cheval qui passait près d'eux tourna la tête comme s'il eût compris le nom de son maître, poussa un hennissement plaintif et prit tristement le chemin du pont de la Guadaléta... du vieux pont mauresque maintenant noir et silencieux.

—Roméro,—reprirent les oisifs,—a pris hier soir la route de Médina, qui est au nord. — Comment son cheval revient-il seul et ensanglanté par la route d'el Puerto, qui est au sud? — Mais, Dieu me sauve! — dit l'un, — voici don Balthazar d'el Puerto, le vaillant tauréador que l'on croyait à Séville... le voici monté sur son grand cheval rouan... — Sainte Vierge! il est bien pâle, il va nous instruire peut-être, lui qui vient d'el Puerto... du sort de Roméro. — Holà! seigneur don Balthazar, qui venez d'el Puerto, y avez-vous vu un chien blanc et un jeune cavalier monté sur un beau cheval noir?

— Oui, messeigneurs, le cheval noir avait des houppes rouges, et le chien blanc un collier noir et bleu. — C'est cela, seigneur don Balthazar. — Le cheval avait des houppes rouges... — moins rouges pourtant, messeigneurs, que le sang qui sort de la gorge du maître et du chien. — Que voulez-vous dire, seigneur don Balthazar? — Oh! je veux dire que je viens trouver M. l'alcade, pour le prier d'envoyer le corps de Roméro au cimetière, car je l'ai tué, — et ma femme Méina... à l'hospice des fous, car elle est folle. — Et sans dire plus, le seigneur don Balthazar tourna la tête de son grand cheval rouan du côté de la place des Cinq-Tours. — Moi qui avais vu passer don Balthazar avant que Roméro eût quitté Prédia, — dit l'un, — je l'aurais averti... mais le voyant se diriger vers Médina... je n'ai eu garde de penser qu'il s'en allait au Puerto. — Comme ma femme va toujours dans la rue de Gédéo, il faudra que j'espionne dans la rue de Jallo, qui est à l'opposé, — dit un autre.

## § VI

Don Balthazar avait dit vrai : soupçonnant l'amour de sa femme pour Roméro, il était revenu de Séville trop tard pour lui, trop tôt pour Roméro et Méina; car, vous le savez, Roméro fut tué sous les yeux de sa maîtresse, et, à cet horrible spectacle, Méina perdit la raison. — Une fois folle, Méina, qui depuis longtemps était pâle et triste, souffrante et rêveuse, devint plus belle que jamais, plus heureuse que jamais; car avec sa raison le souvenir de cette nuit fatale avait disparu... Tout a disparu de son cœur pour faire place à cette conviction fixe et immuable : — *qu'elle est restée seule sur la terre avec Roméro.* — Aussi, Méina est maintenant heureuse; car avant sa folie... c'est à peine si elle osait prononcer le nom de Roméro, — ce nom qui faisait tout vibrer en elle, — ce nom qu'elle n'entendait pas sans palpiter, — ce nom qu'elle avait toujours aux lèvres, et qu'il fallait cacher, — ce nom qu'elle seule redisait sans cesse, — ce nom dont elle combinait les lettres de mille façons, pour y chercher un présage de joie ou de larmes.

Qu'elle est heureuse ! — Ce nom, elle peut le dire maintenant, et elle le répète à chaque minute du jour. — Ces aveux qu'elle pouvait à peine faire à son amant, car les instants où elle voyait Roméro étaient si rares et si rapides que les baisers étouffaient les paroles; ces aveux, elle les lui fait maintenant sans honte. Ces caresses ardentes et passionnées dont le seul souvenir la transportait, elle lui en parle maintenant sans rougir... Elle qui osait à peine autrefois cueillir la fleur qu'elle aimait pour la baiser en cachette et la donner ensuite à Roméro, qui pressait alors cette fleur chérie sur sa bouche, sur ses yeux, sur son cœur avec une ivresse délirante, maintenant elle dit à Roméro en l'entourant de ses deux bras : — Mets cette

fleur sur mon sein, Roméro! cette pauvre fleur arrachée à sa tige, et qui va mourir, car nos baisers l'ont toute fanée...

Elle dit à Roméro : « Quel bonheur, dis, mon amour, que nous soyons restés nous deux seuls sur la terre; car maintenant, vois-tu... le soleil ne brille plus que pour nous deux. Pour nous deux seuls les fleurs sont fraîches et parfumées; ces oranges vermeilles, ces figues empourprées... tout cela est pour nous deux seuls, mon Roméro... et quand la nuit la lune se lève et répand à flots sa tremblante et pâle clarté que tu aimes tant... c'est pour nous deux seuls qu'elle se lève, Roméro... Ce ciel bleu, ce ciel tout brodé d'étoiles qui ravit si souvent nos regards... pour nous deux seuls il scintille, mon Roméro. — Pour nous deux seuls... quand, nos bras enlacés, nous confions nos soupirs d'amour à la voûte embaumée des amandiers, pour nous deux seuls le tuléa chante d'un ton si plaintif et si doux, en laissant bercer son nid au souffle expirant de la bise...

» Et puis, conçois-tu, mon Roméro, tout ce qu'il y a de grand et de profond dans cette pensée : que la nature entière n'existe plus que pour nous deux!... Et puis, si tu savais aussi comme ces mots *nous deux* résonnent doucement à mon oreille... Toute notre vie est dans ces deux mots, n'est-ce pas, mon ange?... mots charmants qui devraient n'en faire qu'un. — *Nous deux*, pensée d'égoïsme et d'amour à la fois, car il fallait que cela fût ainsi, Roméro, nous deux devions être sacrifiés au monde, ou le monde à nous deux. — Et puis encore, vois comme Dieu nous bénit, en nous ôtant la mémoire des sens; — ainsi, mon amour... jamais la satiété ne nous atteindra de son souffle glacé... parce que la satiété, c'est le souvenir; et que le désir, c'est l'espérance. »

Mais, au nom du ciel, puisque Roméro est mort, dites-moi

quel malheureux peut servir de jouet à cette folle? Quelque fou comme elle, n'est-ce pas? Car quel homme doué d'une tête qui pense, et d'un cœur qui bat, pourrait, sans mourir de désespoir, entendre cette voix si pure et si tendre lui dire : Oh! que je t'aime, Roméro! s'il n'était pas Roméro? — Qui pourrait sentir, sans frissonner de rage, cette main si douce et si blanche presser la sienne, cette tête ravissante s'appuyer sur son épaule, s'il n'était pas Roméro? Oh! se dire : En m'appelant, ce n'est pas moi qu'elle appelle, c'est Roméro... ce n'est pas ma main qu'elle presse, c'est la main de Roméro! — *Lui*, toujours et partout; *lui*, idée fixe, seule éternelle; pensée qui occupe jusqu'aux plus intimes replis de son cœur; *lui*... pensée devant laquelle a disparu le monde entier, parce que, avant que d'être folle, le monde entier lui était odieux, car elle sacrifiait à ce monde le seul bonheur qu'elle eût jamais compris. — *Lui*, seul souvenir où se soit réfugiée tout entière cette âme si naïve et si aimante... Oh! se dire tout cela... Mais c'est un épouvantable supplice... Encore une fois, c'est quelque fou qui l'endure, ce supplice! car la folie, mille fois la folie... plutôt que la raison à ce prix...

Oh! non; non, ce n'est pas un fou qui endure ce supplice; c'est un homme qui a toute la raison nécessaire pour analyser et comparer une à une les atroces douleurs qui le déchirent; c'est un homme qui a tout le sens voulu pour pouvoir blasphémer justement le passé, le présent et l'avenir; cet homme, c'est le seigneur don Balthazar l'homicide, don Balthazar qui a tué Roméro, et n'a pas porté la peine des meurtriers, parce que les lois faites par les hommes lui donnaient le pouvoir de tuer impunément.

Mais d'autres lois avaient d'avance vengé Roméro. — Ces lois que la nature met au cœur de chaque être à qui elle a donné une âme... ces lois qui nous disent : — Ton âme isolée est incomplète; cherche sa sœur, son autre âme. Si tu la trouves, c'est que Dieu t'aura béni; parce que deux âmes fondues en une seule, c'est le ciel. — Si tu la rencontres... oh! tu te sen-

tiras entraîné vers elle par un penchant invincible; et cette sympathie inexplicable t'emportera, t'élèvera bien au-dessus des considérations sociales pour te faire éprouver tout le bonheur qu'il a été donné à l'homme de sentir : comme l'aigle qui s'élève au-dessus des nuages pour planer plus près du soleil et ressentir la chaleur de ses rayons éblouissants!

Et puis, pour que ce bonheur soit complet, il y aura du courage à le chercher, à braver les clameurs confuses des mots de déshonneur et d'infamie... du courage à braver la mort même, une mort qui reste impunie, une mort que la société cite avec orgueil comme juste et morale, une mort dans l'ombre. — Un lâche poignard qui vous tue désarmé. — Une mort qui vous frappe. — Bénie soit-elle. — Qui vous frappe comme elle a frappé Roméro, au milieu des plus ravissantes voluptés. — Une mort, enfin, qui vous absout, puisqu'elle vous punit.

Oui, Roméro est vengé; — car don Balthazar, si fier, ne veut pas que celle qui porte son nom serve de risée aux valets. — Seul, il s'est enfermé avec elle... avec elle seule... dans la maison d'el Puerto. — Avec Méina, plus belle qu'elle ne l'a jamais été; elle est fraîche et rose... ses lèvres sont vermeilles, son teint éclatant. Seulement ses yeux sont fixes, fixes comme les yeux des fous... mais sa voix est toujours douce et pure... et, sainte Vierge! don Balthazar l'entend souvent, sa voix; car c'est à lui qu'elle dit encore en souriant, la tête penchée sur son épaule :

« Roméro, mon amour, te souviens-tu du premier jour où je te vis! Ton regard s'attacha d'abord au mien, et comme je baissais les yeux pour les relever bientôt... je rencontrai encore les tiens... Alors je rougis... et une soudaine pensée de bonheur commença de poindre en mon cœur. — Roméro, te

souviens-tu de ces fleurs jalouses qui me cachaient à ta vue? car c'est à peine si entre deux touffes de roses je pouvais t'apercevoir... tant il y avait de fleurs, de tristes fleurs, quoique brillantes de mille couleurs, sur le tombeau de ma pauvre mère... Eh! vois, mon amour... tout ce que cette première entrevue aurait paru présager de funeste... si l'on croyait à la fatalité...

〰

» Roméro, te souviens-tu d'une autre fois... où Perdita... cette femme que je haïssais sans savoir pourquoi, appelait en vain tes regards qui ne quittaient plus mes yeux... mes yeux qui te souriaient... qui te disaient... — Aime-moi... je t'aimerai mieux qu'elle! — Te souviens-tu encore, Roméro, de ce jour où tes premières caresses m'avaient comme enivrée; que j'étais toute pâle; que mes lèvres étaient blanchies, mes yeux fermés; et qu'il me fallut tomber dans tes bras, tant l'émotion était irrésistible et profonde!

〰

» Roméro, te souviens-tu de cette belle, belle étoile du soir qui se levait si étincelante derrière les orangers, et que me la montrant tu disais : — Mon ange, vois-tu notre étoile, — mystérieux emblème d'un amour caché? Combien de fois nos yeux l'ont suivie dans sa course et l'y suivront encore! — Oh j'aime cette étoile, parce que nous l'avons admirée ensemble, et que de bien douces pensées s'y rattachent. Aussi, combien je maudis le nuage jaloux qui me la dérobe parfois, ma belle étoile! — Je le maudis comme je maudis ta mantille quand elle me cache ton regard; — comme je maudis le bruit qui couvre ta voix. Et puis encore, mon ange adoré, j'aime cette étoile parce que, indifférente à tous, elle n'est précieuse qu'à moi seul. — Pareille à un cœur aimant, ignoré de tous, et connu d'un seul, — brille, brille parmi tes sœurs, belle étoile; décris ta courbe, monde inconnu, et emporte avec toi un secret que tu ignores. — Va! c'est un confident discret, Méina; et si tu ne m'oublies pas, confie-lui chaque soir une pensée ou un sou-

venir : car chaque soir je passe de longues heures à lire dans son disque scintillant.

» Roméro, te souviens-tu de ce petit enfant aux longs cheveux bouclés : — tu étais loin de moi, je baisais sa petite bouche si fraîche et si rose, et puis je l'envoyais vers toi... Tu la baisais aussi... Et cette jolie bouche enfantine servait ainsi de messagère à nos baisers...

» Roméro, te souviens-tu de cette lettre que tu m'écrivais en partant, et qui commençait ainsi :

« Sais-tu que l'amour rend cruel, Méina? Tiens, vois-tu ! loin » de toi, je souffre une torture affreuse... oh ! affreuse. Eh bien, » j'aurais une joie ineffable à savoir que tu souffres aussi ; — » que toi aussi tu as de ces brisements de l'âme... à chaque » doute, à chaque pensée d'oubli... que toi aussi tu éprouves de » ces terreurs profondes, de ces moments de rage et de dés- » espoir, qui font naître les vœux les plus atroces... car quel- » quefois, Méina.. — pardonne, — quelquefois j'ai désiré te » savoir morte... morte... maintenant que tu m'as aimé... — » Mais, dis-le... dis... ange adoré... éprouves-tu cela, toi ? Oh ! » si tu l'éprouvais aussi, — si chaque battement douloureux de » mon cœur répondait dans le tien, si alors que pleurant loin » de toi... je dis : Méina, — ton cœur m'entendait et répondait : » Roméro ! »

Puis s'interrompant, et secouant sa jolie tête d'un air de fierté... « Vois-tu, mon Roméro, — disait Méina, — vois-tu que je la sais, ta lettre? car le souvenir m'est resté pour tout ce qui est *toi*, — mais depuis que nous sommes seuls sur la terre,

j'ai oublié tout le reste, Roméro...—Ma mère? je ne me souviens plus de ma mère... — Mon enfance? je ne me souviens plus de mon enfance... parce que tu n'étais pas là, *toi*, — et qu'il me semble que toujours, toujours j'ai été comme maintenant, seule au monde avec toi. »

Et c'est don Balthazar qui entendait tout cela.—Aussi, trouvant un jour ce supplice au-dessus de ses forces, et ne voulant pas devenir fou à son tour, don Balthazar alla consulter un savant praticien qui avait un secret infaillible pour guérir les fous,—moyennant beaucoup d'argent.—L'homme habile vint voir Méina, et dit — qu'il y avait de l'espoir!!!—Aussi le misérable piqua ce joli corps de mille façons, coupa les longs cheveux bruns de cet ange pour lui mettre un horrible topique sur la tête, disjoignit presque ses membres délicats par d'affreuses secousses électriques; —et à chaque gémissement de la pauvre femme, le savant répondait en frottant ses grandes mains osseuses : « Tout va bien. Oh! voyez-vous, seigneur Balthazar! c'est que mes moyens sont sûrs... » Tout allait bien en effet... oh! bien... car la mémoire commençait à revenir; — et pourtant don Balthazar éperdu... à genoux... rien qu'en voyant les regards que Méina lui jetait en passant ses mains sur ses yeux, comme si elle se fût éveillée d'un songe... — don Balthazar eût tout donné pour qu'elle redevînt folle... — Mais il n'était plus temps; — les beaux secrets du savant n'allaient pas si loin : il fallait Roméro pour cela...

Et à mesure que la mémoire revenait à Méina, ses yeux si brillants se voilaient, ses joues devenaient pâles et sa bouche perdait son sourire : — car la mémoire, chassant devant elle le riant mensonge qui était toute la vie de Méina... la mémoire s'avançait terrible et funeste... chargée de souvenirs déchirants... s'avançait comme une vague lourde et sombre qui déroule en mugissant des eaux tonnantes, et change en abîme

noir et profond... une plage naguère calme et dorée de tous les feux du jour...

Avec la mémoire, la première pensée qui s'offrit à Méina fut encore pour Roméro ; — mais ce souvenir cruellement exact lui rappela que Roméro était mort... mort assassiné à ses yeux. — Oh ! ce souvenir inexorable ne lui mentit pas comme les consolantes illusions de sa folie ; — ce souvenir la rejeta brutalement au milieu de cette épouvantable nuit d'amour et de meurtre, de voluptés inouïes et de cris de mort. Une seconde fois elle entendit les dernières paroles de son Roméro... elle sentit encore son sang jaillir sur elle... — Elle se vit à genoux devant Balthazar... criant éperdue : « Oh ! ne le tuez pas... tuez-moi plutôt... tuez-moi aussi... » Une seconde fois elle entendit le rire atroce de Balthazar, lorsque, appuyant son large pied sur le corps inanimé de Roméro, il le frappa au visage avec son épée de tauréador en lui disant : « Lâche et traître, je suis vengé ! »

Puis sa seconde pensée fut pour son mari. — Il était là... lui qui avait tué son Roméro, son amant à elle, désarmé, faible et surpris ; il l'avait tué sans défense, et puis encore il l'avait appelé lâche ! et puis encore il l'avait frappé au visage... — Alors Méina éprouva pour Balthazar la haine la plus profonde. — Et cela sans remords. — Le sang de Roméro avait déjà payé Balthazar. — Elle, bientôt, allait aussi s'acquitter envers lui. Balthazar était vengé : elle pouvait donc le haïr.

Et puis Méina vint à se demander : « Maintenant... quel sera le terme de mon atroce existence ? — Demain, aujourd'hui, — se dit-elle, — la même pensée infernale va m'obséder. — *Mon mari que je hais — a tué mon amant que j'aimais.* — C'est sous le poids de ce souvenir qu'il va falloir vivre... vivre toute

ma vie... — Cet affreux tableau de sang et de meurtre... incessamment il sera là... devant mes yeux !... — et puis le monde, avec sa morale égoïste, inflexible et froide, viendra compter mes larmes et les peser pour savoir si je pleure ma faute ou mon Roméro. — Parce que je n'ai pas le droit de pleurer mon amant devant son meurtrier. — Et puis peut-être un jour ces impressions si amères s'effaceront, et j'oublierai Roméro, et sa mort, et son amour... peut-être... Oh! non, non, mon Dieu, j'irai à toi coupable... mais d'un seul crime.

〰

» Alors, dit Méina, — je vois bien qu'il faut que je me tue. — Pourquoi vivrais-je!... — Aussi pourquoi m'ont-ils guérie? j'étais si heureuse étant folle! quel mal leur faisais-je ainsi? A leurs yeux j'étais punie... puisque je devais être punie... — A leurs yeux... oui... mais ce n'était pas le compte de leur vengeance... Il fallait qu'ils me rendissent la raison pour l'assouvir, leur vengeance ! — La raison ! ! — Aussi maintenant je vais raisonner ma souffrance, — me rappeler si ma douleur d'hier a été aussi vive que celle d'aujourd'hui, et songer à ce que sera celle de demain. — Et puis je comprendrai les rires insultants quand on me montrera au doigt en disant : — Voilà la folle. — Je comprendrai ! quand les mères diront à leurs filles : — Voyez, comme le doigt de Dieu l'a frappée ! — Je comprendrai ! quand les maris diront à leurs femmes : — Balthazar a tué son Roméro, madame... — Voilà pourtant ce que j'endurerais avec la raison qu'ils m'ont rendue ; mais moi je ne veux pas ! »

〰

Telles furent les pensées de Méina quand on l'eut arrachée à sa folie. — Aussi elle se tua.

〰

Pour cette cause, on ne voulut pas dire à l'église les prières des morts sur sa tombe. — Elle fut, comme Roméro, enterrée

loin des lieux bénits. — Personne ne suivit son cercueil dans le champ inculte et couvert de ronces où on le jeta; personne que sa vieille, vieille nourrice. — Et comme elle avait planté en pleurant une pauvre croix sur la terre où reposait celle qu'elle avait bercée toute petite, — le prêtre fit ôter la croix, parce que Méina était morte en païenne. — Mais la vieille nourrice reconnut bien l'endroit, et vint chaque soir, enveloppée dans sa mante, y dire de saintes prières et demander au ciel d'absoudre son enfant. — Car elle appela toujours Méina son enfant.

Don Balthazar vendit sa maison d'el Puerto et le champ où reposait Méina; puis, avant de partir pour Séville, fut trouver le vieux serviteur bohémien de Roméro pour lui acheter le beau cheval de son maître, afin de se servir dans les courses de ce vaillant animal. — Le vieux bohémien le vendit pour beaucoup d'or, et dit à la mère de Roméro, qui eût été si heureuse d'avoir au moins le cheval de son fils... puisque son chien avait été tué... il dit à la mère de Roméro : — Madame, le cheval est aussi mort. — Don Balthazar se servit longtemps de Péliéko, qui s'était encore plus attaché à lui qu'à Roméro.

On dit que la folie est un mal; on a tort, — c'est un bien.

# LE PRÉSAGE

## LA VEILLE

19 octobre 1827

. . . . Un noir pressentiment!

Byron.

Par une jolie brise de sud-est, les escadres alliées croisaient devant la baie de Navarin. Tantôt on découvrait des maisons blanches, des palmiers, des terrasses; tantôt les hauts rochers de l'île Sphactérie dérobaient à tous les yeux l'entrée du bassin où la flotte turco-égyptienne était alors mouillée; car on voyait par instant ses mille mâts se dresser au-dessus des montagnes avec leurs pavillons rouges et leurs signaux de toutes couleurs.

Les Anglais occupaient la droite de la ligne, les Français le centre, les Russes la gauche.

Il était deux heures, et l'officier de quart à bord du vaisseau *le Breslaw* n'interrompait sa promenade mesurée qu'il faisait sur la dunette que pour braquer sa longue-vue sur l'étroite passe de la rade. Il venait encore de regarder de ce côté avec attention, lorsqu'il s'aperçut que les voiles fasiaient, et qu'on allait masquer. — Laisse arriver... laisse arriver! — cria-t-il aussitôt; et, courant au pied du mât d'artimon, il se pencha sur la galerie qui dominait la roue du gouvernail, et s'écria quand le mouvement fut exécuté :

— Quel est donc le butor qui est à la barre? Comment c'est toi, Mulot... toi, un de nos meilleurs timoniers... Mais à quoi penses-tu?

— Pardon, capitaine, — répondit Mulot, — mais c'est que voilà déjà trois fois que mon couteau s'ouvre tout seul, et...

— Eh bien! quoi, et?

— Et je pensais que c'est un mauvais présage, — dit le vieux matelot d'un air honteux.

— Maître Mulot, vous n'êtes qu'un sot; comment, à votre âge, avec votre expérience... croire à ces bêtises...

— Bêtises si vous voulez, capitaine... C'est donc pour ça qu'avant Trafalgar mon épissoir [1] est tombé deux fois sur la pointe!...

— Eh bien? — demanda l'officier en souriant de l'air grave et solennel que prenait le timonier...

— Eh bien! capitaine, cela ne m'annonçait rien de bon... Voyez plutôt, — dit-il en promenant son doigt sur une bonne cicatrice qui commençait à l'œil gauche, partageait le nez et allait se perdre dans ses épais favoris grisonnants.

— Tais-toi, vieux fou, gouverne droit, — répondit l'officier en retournant à son poste.,

— Eh bien! vous verrez, capitaine, — dit tristement Mulot en faisant tourner la roue du gouvernail de façon que toutes les voiles s'emplirent et que ce vaillant vaisseau, reprenant son aire, donna une légère bande sur tribord.

— Enfin, — dit l'officier en suivant avec sa longue-vue la manœuvre d'un petit canot qui, sortant de la baie de Navarin, se dirigea vers le vaisseau amiral... — enfin nous allons savoir du nouveau.

Et de fait, au bout d'un quart d'heure, trois pavillons de couleurs différentes se hissaient à la corne de la gracieuse et coquette frégate française qui portait si fièrement le pavillon amiral du chevalier de Rigny. — Pilotin! — cria le capitaine, — prévenez l'officier de signaux.

Le pilotin fit le salut militaire, descendit rapidement, et remonta bientôt suivi d'un enseigne de vaisseau.

— Diable!... grande nouvelle, — dit ce dernier à son camarade après avoir observé le signal; — tu vois, mon cher, on appelle les capitaines de vaisseau à bord de l'amiral... Dieu veuille que ce soit pour nous donner l'ordre de combat, car nous finirions par moisir ici. Je vais toujours prévenir le commandant.

[1] Instrument de fer qui sert à travailler dans les cordages.

Peu de temps après, le navire était en panne, le canot du capitaine de vaisseau se balançait au pied de l'échelle de tribord, et les canotiers, respectueusement découverts, debout, les avirons levés, attendaient cet officier supérieur; puis trois coups de sifflet retentirent. Le patron de l'embarcation saisit le tire-veille qui flottait au long de l'échelle. Le commandant descendit, se plaça sur les riches tapis fleurdelisés qui couvraient l'arrière, et donna l'ordre d'aller à bord de *la Sirène*.

A peine cet événement avait-il été connu à bord que les matelots s'étaient portés en foule sur le gaillard d'avant; les officiers avaient envahi la dunette; et les conjectures sur l'issue de l'entretien que le commandant allait avoir avec l'amiral occupaient diversement les esprits.

— Que pensez-vous de ça, maître Rénard? — demandait un jeune quartier-maître à un grand homme sec et jaune qui, assis sur la drôme, rendait alternativement la fumée de sa pipe par le nez et par la bouche.

— Eh donc! mon garçon, — répondit gravement ce personnage, — je pense que le commandant a le cap sur *la Sirène*, et qu'il va probablement l'accoster tout à l'heure... eh donc!

Ce *eh donc!* était comme une parenthèse entre laquelle le maître canonnier encadrait toutes ses phrases.

— Pardieu, maître, — répondit le jeune homme, — belle malice; c'est comme si je vous apprenais qu'une vergue de perruche est plus petite qu'une vergue de basse voile... Je vous demande si vous croyez qu'on chatouillera la lumière de vos canons pour les faire tousser.

— Eh donc! mon garçon, si l'on croit ce qu'on veut, je le crois; car, vrai, c'est dommage de laisser toutes ces braves personnes accroupies sur leur affût, ne parlant pas plus qu'une vieille femme à vêpres, eh donc!

Et il pleurait presque, le digne homme, en montrant avec douleur la ligne de caronades muettes qui bordait les passavants du vaisseau.

— C'est bien vrai, maître Rénard, c'est dommage; car il paraît que ces caïmans de Turcs ont tout mis vent dessus vent dedans chez les Grecs, qui, d'un autre côté, sont une espèce

de vermine bien malfaisante... Mais vous me direz à ça, la liberté : car le gouvernement est dans son tort... Et c'est humiliant pour un Français né libre, de voir la liberté qui...

— Eh donc! mon garçon, quand j'étais sergent aux marins de la garde, que notre brave amiral y était capitaine, on m'aurait proprement tanné le cuir si j'avais politiqué.. Eh donc! tu politiques... ainsi, tais-toi... fais comme mes canons... Quand on dit feu, fais feu, —quand tu as fait feu... muet,— eh donc!...

— Mais, maître Rénard, on a du sang dans les veines... on est Français... et on est libre, or on peut bien dire que la liberté...

— Eh donc! mords ta langue, sacrebleu! tu n'es encore qu'un mousse, et tu veux parler. Je me suis bien tu, moi; j'étais sur *le Vengeur*, j'étais aux brûlots de Rochefort, j'étais en Russie... Eh bien! après tout cela, ils m'ont fourré sur une frégate commandée par un vrai faï-chien, car un jour d'appareillage on lui demandait s'il fallait larguer les huniers... eh bien! il a répondu qu'il allait voir dans ses instructions si le ministre le permettait.

— Ah! quelle farce... Ma petite sœur en ferait autant!

— Eh donc! pourtant ce navigateur-là m'aurait envoyé prendre un trois-ponts avec une piguière, que j'aurais obéi; je me serais fait couler sans rire et sans demander pourquoi. Ainsi, je te le répète, garçon, et écoute ceci, car c'est un problème bien connu : *Ne vous inquiétez de la gargousse que lorsqu'il faut y mettre le feu...* eh donc!

— A la bonne heure, maître; mais c'est vexant par rapport à la liberté que...

— Eh donc! fais comme moi, cordieu, mon garçon, occupe-toi... Est-ce que j'ai le temps de politiquer, moi? je pense à ma famille.

— Mais vous n'êtes pas marié, maître Rénard! vous n'avez pas de famille, vous!

— Eh donc! quand on n'en a pas, on s'en fait, mon garçon. Eh donc! je te parle de mes canons. Tiens, mes grosses pièces de trente-six, je les appelle les papas... mes petites pièces de dix-huit, les enfants, et mes jolies caronades, les mamans.

Vois comme c'est sage, rangé, posé, soigné; c'est pas ça qui politiquerait... Ah! si le bon Dieu était juste, il leur donnerait de la besogne... Eh donc! tu les verrais, garçon... tu les verrais, — dit le maître en roulant ses yeux qui brillaient comme des étoiles. — Mais, — reprit-il, — voilà le commandant qui rallie le bord; nous allons savoir quelle est la brise qui souffle.

Le commandant arriva sur le pont; son air était radieux, et il portait quelques papiers à la main :

— Monsieur, — dit-il au capitaine de frégate en entrant chez lui, — faites assembler l'état-major dans la chambre du conseil.

— Bon, nous allons rire! — dit maître Mulot en portant ses yeux de la boussole aux voiles, et des voiles à la boussole.

Rien n'avait positivement transpiré sur les projets de l'amiral, et pourtant, une heure après l'issue du conseil, tout était dans l'agitation à bord du *Breslaw*; le calme et le silence ordinaires avaient fait place à une sorte de joie frénétique; on se serrait la main, on riait, on blasphémait le plus gaiement du monde; les apprentis matelots surtout ne se possédaient pas.

— Eh bien, — dit un tout jeune homme à l'œil brillant, au teint coloré, en s'approchant du maître Rénard, — eh bien, maître, ça va chauffer... demain... Je donnerais deux mois de paye pour y être déjà, et vous?

— Moi, — dit gravement le canonnier, — eh donc! j'aime mieux ça qu'un coup de vent; — et il se remit à mâcher son tabac, car la réserve et la gravité des vieux marins contrastaient singulièrement avec la guerrière effervescence des novices. Ce n'était pourtant pas sans une sorte de satisfaction que les anciens souriaient à ce jeune enthousiasme naissant à l'idée d'un premier combat; mais, habitués dès longtemps à de telles affaires, ils savaient aussi que cette exaspération momentanée ferait bientôt place à des pensées plus sérieuses.

Les batteries furent dégagées des chambres, des cuisines, des cabanes et de tous les emménagements temporaires qu'on avait pu établir; on doubla les suspentes des basses vergues avec des chaînes de fer; les hunes furent garnies de pierriers et d'espingoles; on prit enfin toutes les mesures nécessaires en cas de combat.

L'exaltation des apprentis marins avait encore été augmen-

tée, s'il est possible, par ces manœuvres rapides, ces travaux violents et insolites; mais lorsque tout fut fait, lorsqu'un peu de repos eut calmé cette fièvre ardente, on put s'apercevoir d'un curieux changement dans le moral d'une partie de l'équipage; les vieux marins conservèrent cette expression d'insouciance et de fermeté qui leur est habituelle, mais les jeunes gens devinrent silencieux, pensifs; ils s'isolèrent, en recherchant cette solitude qu'on trouve même sur un vaisseau. Alors ce fut au pays qu'ils rêvèrent, puis à leurs affections, à leurs projets. Alors seulement ils purent songer aux chances d'un combat qu'ils allaient affronter bravement; mais ce ne fut pas la crainte qui éteignit leur gaieté, non, ce fut la préoccupation mélancolique et religieuse que l'on éprouve quand on doit assister pour la première fois à une affaire décisive.

Le commandant, qu'une longue et glorieuse carrière militaire avait mis à même de connaître parfaitement cette admirable classe d'hommes, monta sur la dunette, et après une courte et énergique allocution :

— Eh bien! mes enfants, — leur dit-il, — est-ce que nous ne dansons pas ce soir? c'est pourtant le moment. Allons, allons, une ronde... Messieurs les officiers, donnez l'exemple.

A ces mots, la joie renaît sur toutes ces figures assombries; on monte des fanaux sur le pont, car la nuit était venue; on se prend par la main, et, matelots, maîtres, officiers, sans distinction de rang, se prennent à danser sur le gaillard d'arrière du vaisseau. On chante des airs de France, des chansons de France, des refrains de France; et c'était chose bizarre que de voir douze cents hommes, qui allaient le lendemain courir à d'affreux périls, tournoyer avec gaieté sur une planche qui les séparait de l'abîme, et préluder à un effrayant combat naval par une valse joyeuse et folle. Il y avait enfin je ne sais quel vivant souvenir du pays dans ces chants nationaux, dans ces airs de nos fêtes, qui se perdaient dans l'immensité et allaient mourir aux oreilles d'Ibrahim.

Au bout de deux heures, le commandant, ne voulant pas laisser trop fatiguer ces hommes qui avaient besoin de toutes leurs forces et de toute leur énergie pour le lendemain, donna le signal de la retraite. On fit l'appel, et chacun, prenant son

hamac, descendit dans les batteries et se suspendit à sa place habituelle.

Quelque temps encore on put entendre des rires étouffés, d'énergiques saillies, des bons mots de corps de garde, de longues discussions sur le courage des Égyptiens, sur la manière d'éviter les brûlots... Puis, peu à peu, toutes ces voix se turent, et le plus profond silence régna sur le vaisseau, qui naviguait sous une petite voilure en attendant le jour.

A ce tumulte bruyant et animé succédait un calme imposant; chaque officier était descendu dans sa chambre étroite et obscure. Là, vinrent aussi éclore les pensées mélancoliques.

Alors chacun regarde avec amour ce réduit où se sont passées tant d'heures de molle rêverie, de délicieuse paresse, où sont éclos tant de brillants et fantastiques projets. L'un ouvre son bureau et relit encore une fois les lettres d'un vieux père, d'une maîtresse, d'une sœur. L'autre pense longtemps au passé, peu au présent, chasse un noir pressentiment, et écrit quelques lignes à la hâte. Ce sont les dernières dispositions, les derniers aveux d'un soldat mourant; c'est une prière, un mot d'adieu... un souvenir pour une femme, pour une mère... qu'on remettra à un ami dans le cas où l'on serait tué...

Et l'on s'endort, et l'on dort bien, parce qu'avant tout on est homme de courage, parce que l'on a payé sa dette à la nature, à un sentiment vrai, et que le lendemain, au bruit du tambour, il faut être inflexible, froid et dur; et qu'au milieu des éclats de mitraille, du sifflement des boulets, du craquement des mâts et des cris des mourants, il reste peu de place dans le cœur pour un sentiment tendre, pour une fraîche pensée d'amour.

Mais au moins ceux-là peuvent, pendant ces longs quarts qui précèdent le combat, évoquer de riantes images, et vivre quelques heures encore de cette vie de douces fictions; mais celui sur qui pèse une immense responsabilité, l'amiral, oh! celui-là est bien malheureux, car il n'a pas une pensée à donner à sa vie intérieure, un battement de cœur à ses émotions d'homme! Dans le silence et la méditation, il lui faut calculer les mille chances d'une bataille meurtrière, le mouvement de l'escadre qu'il commande; il lui faut de l'audace pour conce-

voir, du sang-froid pour exécuter. Il ne dort pas, lui; il veille pour tous, car ils sommeillent tranquilles à l'abri de son nom. Aussi, à travers les deux fenêtres de l'arrière de *la Syrène*, on put voir, à la lueur d'une lampe, un homme, jeune encore, les yeux fixés avec une attention dévorante sur un plan de combat, sourire, et marquer avec égoïsme le poste de combat de sa frégate protégée, au plus fort du péril.

Une autre scène se passait sur l'avant du *Breslaw*. Maître Mulot et maître Rénard étaient assis chacun sur le bord d'une petite couchette qui bordait leur cabane commune, entre eux étaient une bouteille et des gobelets de fer-blanc.

— Ainsi c'est convenu, Rénard, — dit Mulot... — dans le cas où je serais déralingué... autrement dit tué...

— Eh donc! matelot, je prends Georges avec moi.

— Ça t'embêtera peut-être?...

— Oui, mais que veux-tu qu'il fasse sans toi, ce pauvre petit? — Il n'y a rien de tel, vois-tu, Mulot, que l'œil d'un père, — que l'œil d'un père pour voir si vous vous promenez bien sur un bout-dehors, et si vous serrez promptement une voile pendant un grain!

— Merci... oh bien, merci... Rénard.... car c'est étonnant, je ne peux pas surmonter ça... je suis sûr de filer mon câble demain... deux fois mon couteau s'est ouvert tout seul... hein?

— Eh donc! c'est pas pour t'effrayer, mais c'est peu rassurant...

— Enfin, Dieu est Dieu... mais ça me vexe pour Georges.

— J'en aurai soin... Eh donc! je te le promets...

— Pauvre petit!... regarde donc comme il dort...

Et les deux marins s'approchèrent doucement d'un hamac suspendu dans un coin de la cabane. Là un enfant de dix ans dormait paisiblement, et sa figure avait même, pendant son sommeil, une expression de gaieté et de finesse singulière pour un âge aussi tendre...

Maître Mulot le considéra un instant en silence... Puis ses yeux se mouillèrent, et une larme roula sur les joues de son fils.

— S.....! — dit-il en l'essuyant du revers de sa grosse main goudronnée, — s.....! je ne suis pas un lâche... et tiens, Rénard... je voudrais que ce s.... combat n'eût pas lieu...

— Eh donc! est-ce que je ne suis pas là... matelot?— s'écria Rénard en se jetant dans les bras de Mulot et fermant ses yeux pour qu'il ne vît point qu'il pleurait aussi...

— C'est égal, Rénard... mon bon matelot... c'est égal... je ne suis pas tranquille... Ça t'est bien aisé à dire, toi qui es sûr de ne pas y laisser ta peau, à cette chienne de danse.

— Ça, c'est vrai, j'ai soufflé trois fois mon fanal, et trois fois je l'ai rallumé en le levant en l'air... Ainsi, je suis sûr de rester. Alors qu'est-ce que tu as à craindre?

— Pauvre Georges, — dit Mulot. — Lui qui est si vif et si espiègle... Enfin, l'autre jour, je ris rien que d'y penser, n'a-t-il pas mis le grand panneau de la batterie en bascule, de façon que le petit gredin s'est fait poursuivre par trois novices de ce côté-là... Lui, qui savais la chose, a sauté par-dessus le panneau, — et les trois sauvages de novices, qui ne le savaient pas, ont cabané au fond du faux-pont; — même qu'il y a eu un de ces brutaux qui s'est arrangé les jambes si drôlement, que le major croyait qu'il faudrait lui en *ôter* une.

— Le fait est, Mulot, — dit gravement Rénard, — que Georges promet d'être un bien joli sujet, et qu'il a des dispositions que je soignerai si tu crèves... tu peux y compter.

— Enfin, mon vieux Rénard, adieu et merci, si je ne te revois pas après le bastringue.

Et ces deux hommes s'embrassèrent cordialement, après quoi ils s'étendirent sur leur couchette en attendant le point du jour; car on devait entrer de vive force dans la rade au lever du soleil.

---

## LE COMBAT

20 octobre 1827

Triste... triste...
Gœthe.

Voici le jour, voici que le soleil commence à dorer de ses rayons ces eaux si bleues, si fraîches, si transparentes de la

Méditerranée, et c'est à travers une légère brume que se dessinent les hauts rochers de Sphactérie. Lève-toi, pauvre matelot; lève-toi, secoue tes membres engourdis, ploie ton hamac, et cours aux roulements du tambour. — On parle bien et beaucoup du tranquille sommeil de ces héros qui dormaient avant le combat... que de héros, mon Dieu, dans ces longues batteries! car leurs ronflements surmontent, je crois, le bruit de la caisse.

On monte, on fait l'appel, et c'est plaisir que d'entendre ces voix mâles et sonores répondre à chaque nom; seulement, chacun se dit en regardant ses voisins avec l'air du plus grand intérêt : — Ce soir, peut-être, ces rangs si pressés seront éclaircis; ces voix, maintenant retentissantes, feront entendre des râlements sourds et étouffés, et ces bonnes figures brunies par le soleil seront pâles et sanglantes. — Mais, après tout, comme il faut des morts et des blessés, autant que ce soit eux que moi; — c'est si naturel!

A dix heures, chacun reçut l'ordre de se rendre à son poste de combat. Les armes furent montées sur le pont, et l'on ouvrit la soute aux poudres.

Je descendis alors dans la batterie de trente-six; c'était un admirable spectacle! Le jour, ne pénétrant que par les sabords, éclairait toutes les figures en reflet, à la manière de Rembrandt, puis glissant sur les canons noirs et polis, scintillait sur le brillant acier des platines, tandis que le milieu et l'avant de la batterie restaient dans l'ombre; seulement, par un caprice de la lumière, le fer des piques et des sabres qui garnissaient le cabestan luisait par intervalles comme autant de vifs éclairs. Tous les matelots, coiffés d'un petit chapeau de paille, vêtus seulement d'un pantalon et d'une chemise serrés autour des reins par une ceinture rouge, entouraient silencieusement leurs pièces.

Les mèches brûlaient, et chaque pointeur, appuyé sur la culasse du canon, tenait la longue corde qui fait jouer la batterie; car à bord les canons font feu comme des fusils, au moyen d'un chien et d'un bassinet.

A l'arrière, le plus ancien lieutenant du vaisseau donnait ses ordres à un enseigne et à quelques aspirants qui devaient

surveiller et hâter la manœuvre; puis Rénard, le maître canonnier, allait, venait, tournait et parlait à chaque homme et à chaque canon, tantôt avec des menaces, tantôt avec des encouragements ou des flagorneries sans pareilles.

Arrivé près de la cinquième pièce de tribord, il s'approcha, et, après un long et penétrant coup d'œil jeté sur son affût : — Eh donc!... c'est toi qui pointes ce canon-là, Guilbo? — dit-il à un grand garçon qui jouait avec sa corne d'amorce.

— Oui, maître...

— Ah çà!... tu connais son *caractère*... tu sais que c'est *l'Enragé*... qu'il porte dix toises de plus que les autres, mais qu'il a un fameux recul? Ainsi, veille à tes pattes...

— Merci, maître...

— Eh donc! mes enfants, soyez attentifs; pour des novices, vous allez avoir *celui* de vous trouver à une fameuse danse. Surtout du calme, et n'ayez pas peur du sang; car, voyez-vous, quand une blessure saigne... c'est bon signe...

A ce moment Mulot sortit du faux-pont, son visage était radieux et il tenait Georges par la main.

— Bonjour, matelot! — dit-il à Rénard en lui frappant joyeusement la tête avec sa longue-vue.

— Eh donc! mon vieux, nous sommes bien gai ce matin... Ah! tu sens la poudre... tu sens la poudre...

— D'abord... et puis... je suis sauvé; tu n'auras pas la scie de te charger de mon fils, car je verrai grandir Georges.

— Eh donc! qui t'a dit cela?

— Tiens, Rénard, ce matin, je n'y ai pas tenu; j'ai été trouver le capitaine de frégate qui est un bon, un ancien, et je lui ai dit : Capitaine, vous me connaissez, je ne suis pas un poltron, eh bien! au lieu d'être à la barre sur le pont, laissez-moi gouverner à la barre de rechange. — Mulot, qui me dit, on ne peut rien refuser à un vieux comme toi; vas-y et veille au grain. — Tu vois, matelot : l'histoire de mon couteau me disait bien de craindre si j'avais été à mon poste; aussi c'est là que le boulet viendra pour me chercher, mais il ne trouvera rien du tout... vieux... rien du tout... sera-t-il vexé! Enfoncé le boulet!... — s'écria le bonhomme en embrassant son fils.

— Oui, compte là-dessus, — dit Rénard en lui-même... —

comme si celui qui de là-haut dirige les boulets qui nous envoient en dérive, comme si celui-là s'était jamais trompé... Il vous avertit par des présages, c'est déjà beaucoup.

— Aussi, à tantôt, mon matelot! — dit gaiement Mulot; — tiens, je te laisse Georges : il est pourvoyeur à la onzième pièce.

— A tantôt, — dit Rénard, — mais avant embrasse-moi toujours.

— Bah! nous sommes parés toi et moi; après, à la bonne heure.

— *Après*, — murmura tristement Rénard; puis, tendant sa main au timonier : — C'est égal, mon vieux... c'est une idée que j'ai comme ça.

— A la bonne heure! — dit Mulot en se jetant dans les bras de son ami, qui le pressa plus fortement que de coutume. — Ils se séparèrent, et Rénard, en le voyant monter dans la batterie de dix-huit, s'écria douloureusement : — Ça me fait un ami de moins et un fils de plus. Sacrebleu! qu'il vive, mon vieux matelot, et j'adopte tous les mousses du onzième équipage, s'il le faut.

Un roulement de tambour prolongé annonça que le commandant inspectait les batteries; il descendit, et après un sûr et rapide examen des hommes et des pièces, il remonta sur le pont après avoir adressé à l'équipage quelques mots encourageants.

Il était alors midi; il vira de bord afin de ranger la côte de Morée et de doubler la pointe qui cache les fortifications de Navarin et forme l'entrée de la baie.

Cette manœuvre était claire et significative; mais quand *l'Asia*, portant le pavillon amiral anglais, suivi du *Genoa* et de *l'Albion*, donna dans la passe, on ne conserva plus de doute sur l'issue de l'événement.

Après eux venait *la Sirène*. A une légère embardée que fit *le Breslaw* on put la voir un instant, marchant avec grâce sous ses huniers et se dressant sous son pavillon.

Cette vue électrisa les matelots, qui se penchèrent aux sabords.

— A-t-elle l'air fier! — dit l'un.

— Eh donc!... c'est qu'elle sait qui elle porte, mes garçons... C'est comme un cheval, voyez-vous, ça connaît son maître...

Enfin un bateau marchand, une bouée, une cassine à calfats que monterait un amiral... ça se verrait tout de suite...

— Mais, maître Rénard, — dit un autre, — pourquoi donc les Anglais passent-ils avant nous?

— C'est pour essayer les canons de *Brahim*, mes enfants; mais quand il s'agira de mordre, nous serons sur la même ligne. Allez, c'est pas notre amiral qui se laissera mettre le cap sur lui. C'est là un malin! Oh! il n'y a pas moyen de voir, comme on dit, ce qu'il a dans son bidon... Il les a tous enfoncés avec ce qu'il appelle, je crois... sa... sa *plomatie;* maintenant il va recommencer avec ses canons, et soyez calmes, garçons, je l'ai vu exercer... il en joue drôlement, du canon!

A ce moment l'immense porte-voix qui correspondait du pont à la batterie basse résonna et fit entendre ces mots : — Canonniers, à vos pièces... et surtout ne faites pas feu avant l'ordre...

Le lieutenant, l'enseigne et les aspirants répétèrent cet avis.

On doublait alors la pointe et l'on put apercevoir la ville et les forts qui s'élevaient en amphithéâtre, et sur la côte l'escadre turco-égyptienne embossée en fer à cheval, ayant à droite trois vaisseaux de ligne, au fond vingt frégates de 60, et sur la gauche d'autres frégates d'un moindre calibre, puis des corvettes et des brieks qui, formant une seconde et une troisième ligne d'embossage, devaient par leurs feux croisés soutenir les navires du premier rang.

Jamais, je crois, de mémoire de marin, on n'avait vu un tel nombre de vaisseaux de guerre resserrés dans un aussi petit espace, dans une baie qui n'avait pas une lieue de profondeur.

Le plus grand silence régnait parmi les matelots, qui regardaient attentivement les vaisseaux anglais mouiller bord à bord des Égyptiens à une portée de pistolet.

— Bon, — dit tout bas Rénard, — voici notre amiral qui ne se gêne pas, la meilleure place... vergue à vergue avec l'amiraute... une frégate de 60 à bâbord, un autre à tribord, sans compter les corvettes... sacrebleu... quel beau mouillage!... est-elle gourmande, cette *Sirène*... il lui en faut trois à combattre... eh dame!... voilà ce que c'est que d'être montée par un amiral qui veut faire *culotter* son pavillon à cette fumée-là...

mais patience, notre commandant en mange aussi, et nous aurons notre part...

A l'entrée du port, à gauche, étaient mouillés deux goëlettes et trois sacolèves. Le commandant de la corvette anglaise *le Dearmouth* envoya deux embarcations pour se saisir de ces bâtiments que l'on supposait être des brûlots... Les Anglais furent accueillis à coups de fusil par les Égyptiens, et presque au même instant un coup de canon, tiré par un bâtiment turc sur *la Sirène*, tua un homme de son équipage.

Aussitôt l'amiral de Rigny engagea le feu, les amiraux anglais et russe suivirent son exemple, et le combat devint général.

Au bout de dix minutes la brise qui soufflait avait entièrement cessé, neutralisée par les épouvantables détonations de cent navires de guerre qui roulaient et retentissaient encore dans les montagnes qui cernent la baie; un immense dais de fumée planait au-dessus du bassin dont l'eau était criblée par tant de milliers de projectiles, qu'elle semblait troublée par des gouttes de pluie...

On ne voyait autour du *Breslaw*, qui profitait du dernier souffle de vent, qu'une vapeur noirâtre, éclairée de temps en temps par des flammes rapides; enfin ce beau navire atteignit le fond de la ligne d'embossage et mouilla par le travers d'un vaisseau turc, qui, ayant pris l'amiral russe en poupe, faisait à son bord un ravage horrible par ses volées de bout en bout...

Cette effrayante canonnade colora tout à coup la batterie du *Breslaw*, les matelots restèrent silencieux et calmes... seulement quelques jeunes gens pâlirent, l'immense porte-voix résonna de nouveau et l'on entendit : — Feu, feu... tribord...

Ce commandement était à peine répété par les officiers, que la volée partit aux cris de vive le roi !

— Eh donc ! bravo, mes garçons ! — s'écria Rénard qui, penché sur un sabord, avait suivi l'effet de la bordée, — encore une pareille et le pavillon rouge verra que notre poudre est bonne.

— Prenez garde ! prenez garde ! — cria-t-on sur le pont à l'entrée du grand panneau, — un blessé ! dégagez l'entrée de la cale. — En effet, une espèce de fauteuil amarré avec des cordes s'affala peu à peu, et lorsque l'homme tout sanglant

qui descendait attaché sur cette machine passa devant un petit mousse qui courait porter un boulet à la onzième pièce, on entendit une voix mourante s'écrier d'un ton déchirant : « Georges !... » C'était le vieux Mulot qui appelait son fils pour la dernière fois. — On lâcha une seconde volée : la fumée remplissait alors la batterie, et les cris discordants des mousses, qui, penchés à l'entrée de la soute aux poudres, demandaient des gargousses, se mêlaient au commandement des officiers et au bruit de l'artillerie.

Le combat était alors dans toute sa fureur; et la chaise suffisait à peine pour descendre les blessés, dont les plaintes s'étouffaient bientôt dans les profondeurs de la cale.

Tout à coup un sifflement aigu et rapide traverse la batterie, et deux coups secs, éclatants, retentissent. C'était un boulet ramé qui, entré par un sabord d'arcasse, ricocha sur deux pièces, tua un homme, en blessa deux, et se logea dans la préceinte.

— Otez ça, — dit Rénard en montrant le cadavre sanglant, — ça distrait.

Un cri perçant se fit entendre à la huitième pièce.

— Qu'est-ce donc, Rénard ? — demanda l'officier qui, calme et froid, commandait le feu par un mouvement de son épée. Le maître y courut et vit un chargeur dont le poignet avait été écrasé par un boulet sur la gueule de sa pièce.

— Eh donc ! — dit Rénard, — quel est ce braillard ? il crie comme une mouette.

— Maître, — dit le pointeur, — c'est Mélon qui vient d'oublier sa main sur son canon et de laisser retomber le refouloir.

— Sainte Vierge ! sainte Vierge ! — criait le pauvre novice breton qui voyait le feu pour la première fois, — sainte Vierge ! c'est un mauvais poste que celui de chargeur.

— Eh donc ! — dit Rénard en le poussant dans la cale, — va faire entortiller ton moignon ; mais, sacredieu, tais-toi ! Si tu n'en manges plus, n'en dégoûte pas les autres... Allons, garçons, n'écoutez pas ce paroissien ; c'est une fameuse place à prendre que la sienne, car le même coup n'arrive jamais deux fois.

— Ça, c'est sûr, aussi j'y vais, maître, — dit le servant de droite, — à moi le refouloir... — Et comme il s'avançait pour charger, un biscaïen lui fracassa l'épaule droite.

— Eh donc! c'est particulier. Ote-toi de là, mon garçon, va te faire panser, et voyons qui cédera de nous deux, — dit Rénard en prenant la place du matelot blessé.

A cet instant, une des frégates turques que *le Breslaw* combattait, coupa ses câbles et laissa porter sur ce navire afin de tenter l'abordage.

Je la vois encore : à son avant était sculptée une espèce de chimère colossale peinte en rouge avec des yeux verts... Au milieu de la vapeur bleuâtre de la poudre, elle s'avançait, s'avançait, et l'on distinguait ses passavants couverts de nègres et d'Arabes presque nus, armés de poignards et de haches; puis, monté sur un porte-hauban de misaine, un officier égyptien, petit et assez jeune, vêtu de bleu avec un turban dont les plis en désordre flottaient sur son cou. De sa main droite il semblait désigner le grand mât du vaisseau.

Tout à coup notre volée partit comme le beaupré de cette frégate allait s'engager dans nos haubans d'artimon. On entendit un cri effroyable, immense, qui un instant domina le bruit infernal du combat; et quand la fumée fut dissipée on ne vit de la frégate égyptienne que son avant, qui resta quelques secondes à la surface de l'eau et disparut tout à fait en laissant une large traînée de matelots qui tentèrent de gagner le rivage ou de s'accrocher aux manœuvres pendantes le long du bord.

A cette vue, l'équipage poussa des cris d'une joie frénétique qu'augmentait encore l'espèce d'ivresse causée par l'action du combat et l'odeur de la poudre.

Bientôt une rumeur sourde circula sur le pont, puis gagna les batteries, et l'on apprit enfin que le commandant la Bretonnière venait d'être blessé sur son banc de quart.

En effet, quelques minutes après, le fatal fauteuil s'abaissa, portant le brave capitaine du vaisseau, qui s'arrêta et dit, oubliant ses douleurs : — Bravo, mes amis, le onzième équipage se couvre de gloire; de cinq frégates que nous avions à combattre, il n'en reste que deux; le feu du vaisseau turc est

éteint; nous avons sauvé l'amiral russe. Continuez, mes amis... continuez...

Ces mots électrisèrent l'équipage. — Vengeons notre commandant! — s'écrièrent-ils, et, malgré les cris des blessés et des mourants, malgré le vide que l'on apercevait à chaque pièce, les volées furent plus nourries que jamais. — Pointez à fleur d'eau, — criait Rénard, — à fleur d'eau, mes enfants, voyez, cette *turque*-là est déjà démâtée de son grand mât... Vingt boulets dans sa coque, et c'est cuit.

A peine achevait-il ces mots, qu'une effroyable détonation se fit entendre; une immense colonne de fumée blanche et compacte, très-étroite à sa base, se déroulant à son sommet en forme de larges volutes, enveloppa la frégate qu'on allait canonner, et quand cette vapeur s'éleva un peu au-dessus de la surface de l'eau on ne vit que l'arrière du navire turc qui flamboyait au milieu de la mer. Le capitaine avait mis le feu aux poudres et s'était fait sauter.

— Le chien, — dit Rénard, — nous aura mordus en mourant; gare les débris et les éclats, j'aimerais mieux une franche bordée de 36...

En effet, les voyages réitérés de la chaise annoncèrent que les prédictions de Rénard s'étaient réalisées, et que l'explosion de la frégate nous avait couverts de débris brûlants et tué ou blessé beaucoup de monde.

A chaque instant les boulets se croisaient dans les batteries, traversaient les œuvres vives, perçaient le pont, et c'est avec une singulière insouciance que les matelots les voyaient alors ricocher et bondir...

Il était cinq heures et demie, le roulement du canon s'affaiblissait, la fumée devenait moins intense, et l'on s'apercevait que le combat tirait à sa fin; à six heures, ce que l'on pouvait appeler comparativement du calme remplaça cette bataille meurtrière, la nuit s'approchait, la flotte égyptienne était totalement désemparée, et les Turcs se jetaient à la côte en incendiant leurs bâtiments de commerce...

On fit alors prendre quelques moments de repos aux équipages, et on leur distribua des rafraîchissements.

Alors seulement les officiers que leur poste avait retenus dans

les batteries purent monter sur le pont. Ce fut là une émotion impossible à décrire, ce qu'on ne peut comprendre qu'après l'avoir éprouvé.

Nous nous revîmes tous, et il faut savoir avec quel plaisir on se retrouve; on se serre la main après avoir lutté pendant cinq heures contre un péril imminent. Ce fut du plus profond du cœur que chacun félicita son camarade de son bonheur.

Ce premier moment d'exaltation passé, on donna un coup d'œil au vaisseau, à la rade...

Quelle différence !... Ce matin il fallait voir ces agrès, ces manœuvres soigneusement rangées, ce pont si blanc, ces canons si luisants, ces drômes si étincelantes; tout cela ce soir est brisé, rompu, sanglant, les manœuvres éparses encombrent le pont, les vergues percées, hachées, pendent au travers des cordages, les voiles sont à jour et le pont est rougi d'un noble sang.

Et quelle nuit ! à chaque instant des explosions, à chaque instant des navires en feu qui, sans direction, se croisaient en tout sens et menaçaient de nous incendier; nous savions bien que nous avions l'avantage, mais nous ignorions nos pertes, seulement un canot de l'amiral russe vint remercier *le Breslaw* de l'assistance que ce vaisseau lui avait prêtée.

On illumina les batteries, les canonniers restèrent jusqu'au jour couchés près de leurs pièces; car on savait que les Turcs devaient le lendemain tenter un dernier effort, et engager de nouveau le combat avec une réserve qui n'avait pas donné pendant l'action.

Après avoir inspecté sa batterie, maître Rénard monta sur le pont et s'avança vers la roue du gouvernail, où se tenait alors un timonier... il s'aperçut en frémissant que la barre était ensanglantée : — Dis-moi, mon garçon, as-tu gouverné pendant l'affaire ?...

— Oui, maître Rénard, car c'est moi qui ai remplacé maître Mulot.

Rénard frissonna.

— Mais je croyais, — ajouta-t-il après un moment de silence... — je croyais qu'il était à la barre de rechange dans la batterie de 18.

— Oui, maître Rénard, il allait y descendre, mais le voilier

s'est mis à rire comme il passait, en disant : « Tiens, voilà un ancien qui s'affale en bas, parce que ça va chauffer... est-ce que les dents lui claquent ? » En parlant par respect, maître Rénard, c'était une bêtise, parce que tout l'équipage savait que le maître timonier était un bon qui en avait vu des grises dans le temps de *l'autre*...

— Eh bien !... achève...

— Alors, maître Rénard, l'ancien est remonté, il a pris la barre en disant au voilier : « Si j'en reviens, ce sont tes dents qui claqueront. » Enfin, maître, à la première volée que le vaisseau turc nous a envoyée, j'étais là, tout près, j'ai fermé les yeux, et en les rouvrant j'ai vu maître Mulot couché par terre, la tête sur un habitacle... le boulet l'avait pris là... — dit le jeune homme encore pâle à ce souvenir... — là. — Et il montrait sa poitrine... — C'est moi, maître, qui l'ai amarré sur la chaise, et je l'ai entendu qui disait bien bas : « Je le savais... pauvre Georges ! » Et voilà tout ce que j'ai vu, maître Rénard.

A ce moment on entendit des cris. — Qu'est-ce que c'est ? — demanda Rénard.

— Ah ! maître, ce sont ces vermines de mousses qui jouent ensemble avec le petit Georges, je reconnais sa voix... Tenez, ils sont là, sur l'avant, près de la poulaine.

Rénard se dirigea vers l'avant et vit une douzaine de mousses, noirs de poudre et de fumée, qui entouraient Georges.

— Mais va donc te faire panser, — lui disait l'un.

— Je te dis que non, je ne veux pas, moi, c'est rien du tout...

— Rien du tout, mauvais gamin, — dit un canonnier d'un air courroucé, — rien du tout... C'est rien du tout que deux doigts d'emportés... Cette petite canaille-là est *estropiée*, et il dit que c'est rien du tout... Répète-le encore et tu vas voir ! — dit le philanthrope en levant la main sur Georges.

— Je vous dis, moi, — reprit fièrement l'enfant, — qu'on ne me pansera pas maintenant, mon père le saurait... et ça le vexerait... Puisqu'il est blessé lui-même, faut pas que je l'inquiète pour une misère...

— Ah ! oui, ton père... — reprit le canonnier, — ton père... joliment... il est...

La phrase fut interrompue par le plus glorieux coup de poing qu'un homme ait jamais reçu : — Te tairas-tu, carogne, — dit maître Rénard en menaçant encore l'indiscret... Puis se retournant vers Georges :

— Toi, viens en bas, mon enfant...

— Voir mon père, maître Rénard? — dit l'enfant en cachant sa main ensanglantée.

— Non, mon petit... non... demain... ou après... en attendant, couche-toi là... près de cet affût... En attendant, c'est moi qui serai ton père. Entends-tu... je t'aimerai bien; mais, sacredieu, n'aie pas peur.

— Oui, maître Rénard, — dit Georges tout tremblant... et n'osant pleurer au souvenir du gros baiser que son père lui donnait tous les soirs.

— Sacredieu!... — pensa Rénard en s'enveloppant dans sa capote, — hier, à cette heure-ci, mon vieux matelot était près de moi... et aujourd'hui... Pauvre Mulot, va!

Et il s'assit aux pieds de Georges en attendant le jour.

---

## LE LENDEMAIN

21 OCTOBRE

— Enfin!!!

UN ANONYME.

Le spectacle que le soleil éclaira de ses premiers rayons dans la baie fut imposant et terrible. Le ciel était pur et transparent, le sommet des montagnes se colora d'une brillante teinte de pourpre; et, à mesure que le soleil devenait de plus en plus vif, on découvrait la rade d'une manière distincte. Nous avions *évité* pendant la nuit, et nous nous trouvions en face de l'entrée de la rade.

Nos premiers regards cherchèrent avidement les vaisseaux français. *Le Trident* avait peu souffert, *le Scipion* était noirci par le feu d'un brûlot, et *la Sirène* était démâtée de son mât d'artimon.

Mais autour de nous quelle scène de dévastation! une mer chargée de débris et de cadavres, des navires désemparés, criblés de boulets, à moitié brûlés, des embarcations chargées de blessés et de mourants qui imploraient du secours, et plus loin un immense incendie qui dévorait la flotte marchande et faisait presque pâlir la lumière du soleil.

A gauche, sur les rochers de l'ancien Navarin, deux belles frégates égyptiennes étaient échouées, et le feu commençait aussi à les consumer. On voyait sur la côte des bandes de Turcs qui, la torche à la main, brûlaient leurs navires échoués, plutôt que de les voir pris par nos escadres.

On peut avoir une idée de cet affreux tableau quand on saura qu'il restait à peine vingt navires d'une flotte de deux cents bâtiments de guerre ou de commerce...

Insensiblement les communications s'établirent, alors nous sûmes et l'admirable combat soutenu par *l'Armide* (capitaine Hugon), et la perte énorme que *la Sirène* avait faite; c'était plus des deux tiers de son équipage tués ou blessés, son mât d'artimon abattu, et l'héroïque sang-froid de M. de Rigny, et la morne stupeur de l'équipage quand on vit tomber l'amiral de son banc de quart, et le délire de joie quand on le vit se relever tranquillement et reprendre sa phrase de commandement où il l'avait laissée... Nous sûmes enfin cette noble et fière rivalité qui embrasait les escadres alliées, et notre gloire maritime encore exaltée par les Anglais et les Russes, qui partagèrent aussi les dangers.

L'énergie passagère que les Égyptiens avaient déployée en incendiant leurs vaisseaux fit bientôt place à un inconcevable abattement; ils se retirèrent dans les montagnes pour rejoindre Ibrahim, et nous laissèrent maîtres des forts presque démantelés.

Trois jours après nous quittions la rade, trois jours après, d'une flotte qui avait coûté des prodiges d'intelligence, des sommes énormes, il ne restait que quelques bâtiments épars et des cadavres.

Favorisés par une assez forte brise, nous sortîmes enfin de cette baie.

Huit jours après notre sortie de Navarin, nous étions à Malte;

et là, comme en Angleterre, comme en Russie, nous entendîmes une mélopée d'admiration s'élever en faveur de notre brave amiral, qui sut, pendant trois ans, assurer notre supériorité et notre influence dans la Méditerranée. Après avoir reçu à Malte l'accueil le plus cordial du gouverneur, lord Posomby, nous partîmes pour Toulon, où *le Breslaw* arriva vers la fin de novembre. Après une quarantaine d'un mois nous entrâmes dans le port, où le vaisseau désarma.

# CRAO

. . . . . — Va-t'en, bossu!
— Je suis né comme cela, ma mère.

BYRON, *les Métamorphoses du Bossu.*

---

## CHAPITRE PREMIER

### CRAO

Il y avait, ce soir-là, bal chez le comte de Lussan, qui habitait un fort bel hôtel de la rue Saint-Dominique; une longue file de voitures stationnait dans les rues adjacentes, et une foule de laquais, vêtus des livrées les plus connues, encombraient le péristyle de l'hôtel tout éblouissant de lumières, tout verdoyant de fleurs et d'arbres verts.

A une étroite et basse berline brune, traînée par deux magnifiques chevaux gris de la plus haute taille, un instant arrêtée devant une immense porte de glaces, succédait un coupé jaune dont l'intérieur était si brillamment éclairé par ses deux grandes lanternes, qu'on distinguait parfaitement les traits d'une ravissante jeune femme qui était seule.

Au moment où les valets de pied ouvrirent la portière, un jeune homme descendu d'une voiture qui suivait ce coupé, vint offrir son bras à cette jolie femme, qui, s'appuyant svelte et légère, ramena sur ses belles épaules les plis de son manteau pourpre, et dit à voix basse : — Que je vous sais gré du sacrifice que vous m'avez fait, Georges, en insistant pour me laisser seule dans ma voiture, et venir dans la vôtre avec M. de Cérigny! Sans votre attentive précaution, c'était fait de ma toilette...

— C'est pourtant pour d'aussi graves intérêts que j'ai perdu le bonheur d'être quelques instants de plus auprès de vous, Hortense! — répondit Georges en souriant.

— Mon Dieu, n'est-ce donc pas pour vous que je me pare,

Georges... et mes succès ne sont-ils pas les vôtres! — répondit Hortense avec un sourire enchanteur. Mais le damné Georges, ingrat comme un obligé, allait peut-être combattre cette naïve logique de coquetterie qui fait le désespoir des maris et encore plus celui des amants. — Il n'en eut heureusement pas le temps, car un homme d'un âge mûr et d'une tournure encore très-élégante, vint l'interrompre en lui disant : — Georges, voulez-vous bien donner le bras à madame de Cérigny; j'ai deux mots à dire à M. de Mersac, qui vient de demander ses gens.

L'homme d'un âge mûr était le mari d'Hortense, M. le marquis de Cérigny. — M. Georges de Verneuil, qui donnait son bras à la marquise, était un peu parent de M. de Cérigny, et fort l'amant de sa femme.

Pendant qu'Hortense rajustait devant une psyché les longs rubans qui flottaient sur ses manches, et que M. de Verneuil la débarrassait de son manteau, on entendit des éclats de rire assez distincts quoique confus, et au même instant deux jeunes gens et une autre très-jolie femme entrèrent dans l'antichambre en riant et répétant : — En vérité, c'est Quasimodo... — Puis apercevant madame de Cérigny : — Eh! bonsoir, ma chère Hortense, — lui dit familièrement la nouvelle venue. — Ah! mon Dieu, nous venons de voir la plus étrange figure du monde... un monstre... Tenez, le voilà qui traverse le péristyle, poursuivi par les huées des domestiques.

En effet, un bossu, le plus déplaisant bossu qu'on pût s'imaginer, vêtu d'une espèce de carrick, mouillé, trempé, armé d'un énorme parapluie, et portant une lumière éteinte, traversait le vestibule, afin de chercher la petite porte qui conduisait au grand escalier de l'étage supérieur; mais cette malheureuse porte étant cachée et obstruée par les caisses et les arbustes, l'infortuné bossu ne pouvait arriver à la découvrir, et les ris des valets et les épithètes bouffonnes allaient crescendo; au salon c'était Quasimodo, à l'antichambre c'était Mayeux.

Enfin, le misérable perdant la tête, traqué comme une bête fauve qui cherche son repaire, fit un crochet, grimpa les marches du rez-de-chaussée où se donnait le bal, et se trouva face à face avec les deux jolies femmes et les trois jeunes gens...

Cela fit en vérité un contraste étrange.

D'un côté, ces femmes toutes fraîches, toutes roses, aux épaules nues, aux bras nus à moitié couverts de leurs gants blancs, ces femmes étincelantes de pierreries, embaumées par le suave parfum des fleurs qu'elles avaient à la main, au corsage, à la tête, ces femmes chaussées de satin, foulant des tapis éclatants; — ces hommes beaux, bien faits, élégants, parés; — ces laquais qui tenaient leurs manteaux de soie, ces chasseurs au costume vert tout chamarré d'or, avec leurs panaches ondoyants : tout ce groupe inondé de lumière, entouré de feuilles et de fleurs, pendant que la pluie ruisselait dans la rue sombre et déserte; tout ce groupe personnifiant l'opulence, la joie, la jeunesse, le rang, la beauté, le goût, la vie enfin.

Et de l'autre côté, un être seul, hideux, affreux à voir, mouillé, sale, grotesque, laid, repoussant, se trouvant jeté par son mauvais destin dans cette atmosphère de luxe et de joie, comme un hibou au milieu d'une fête de village en plein soleil, au bruit des violons et des cris d'ivresse, — un être difforme enfin, qui personnifiait, lui, la laideur, la privation, l'envie, la haine, en un mot, résumant toutes les misères humaines, comme le groupe éclatant résumait toutes les félicités de ce monde.

Je le répète, ce contraste était si frappant, que les jeunes gens et les jeunes femmes n'osèrent plus rire, car ils avaient cette pudeur de la richesse de bon goût qui se voile toujours le plus possible devant l'infortune.

Le bossu, d'abord stupéfié à la vue de tant de beauté, comme les autres l'avaient été à la vue de tant de laideur, fut rappelé à lui par l'exclamation de l'un des jeunes gens qui s'écria : — Mais c'est Crào, le secrétaire de M. de Lussan.

Le bossu fit alors un nouveau crochet, sortit de l'antichambre, trouva enfin la bienheureuse porte qu'un des gens de l'hôtel avait ouverte par pitié, enjamba une caisse de grenadiers et disparut, mais non sans avoir jeté aux heureux du jour un regard qui les terrifia presque, tant il y avait de haine implacable et d'envie désespérée dans ce regard de vipère.

Une fois le bossu parti, l'impression que cet incident avait causée disparut; les portes du salon s'ouvrirent, de nobles noms furent annoncés, et M. de Lussan vint prendre les bras de ma-

dame de Cérigny et de son amie pour les guider au milieu des appartements les plus somptueux, où s'était réunie l'élite de Paris.

---

## CHAPITRE II

### LE BAL

> Mais juge de ma surprise quand je reconnus en arrivant la pauvre et chère mistriss Horner, avec ses bras autour des reins d'un homme énorme, à la hussarde, que je n'avais jamais vu. Pour tout dire, les bras de cet homme enlaçaient presque toute la taille de mistriss Horner, et ils tournaient, tournaient, et tournaient sur un maudit air de Jock, ils tournaient comme deux hannetons traversés de la même épingle.
>
> BYRON, *la Walse.*

Le tout est de s'entendre.

Hortense de Cérigny avait dit à Georges : — Mes succès sont les vôtres ; — de sorte que dans la pensée de cet ange, ce n'était pas pour elle qu'elle était coquette, c'était pour Georges. — C'était afin que Georges eût autour de lui (dans la personne de sa maîtresse, il est vrai) la cour la plus assidue. — Ainsi ceux qui entouraient Hortense d'attentions ne se doutaient guère que c'était pour Georges qu'ils se montraient si prévenants. Cela était pourtant ainsi. Ce n'était pas Hortense qu'on flattait, c'était Georges. — On admirait la parure, l'élégance, le goût de Georges, c'était à Georges qu'on disait de ces délicieuses choses qu'une femme sait oublier dès qu'elle les a entendues, pour avoir le plaisir de les entendre encore. — Enfin, Georges, toujours dans la personne d'Hortense, était certainement celui dont on s'occupait le plus cette nuit-là... et pourtant il y avait une réunion de bien jolies femmes à ce bal.

En vérité... ce Georges eût été un grand misérable, s'il n'avait pas ressenti la plus profonde reconnaissance pour tout ce qu'Hortense faisait pour lui, car elle se sacrifiait... en vérité... Elle tenait surtout dans ce moment à attirer, toujours pour cet excellent Georges, les hommages d'un gros blond, frais et

frisé, par une foule de gracieusetés décentes, qui devaient finir par attacher en esclave le gros blond à son char. Aussi les yeux humides et brillants, le rire sur ses jolies lèvres, elle semblait dire à Georges : — Vois-tu! c'est pourtant pour toi!

Heureusement que Georges n'était pas ingrat, — non : — aussi, touché presque jusqu'aux larmes de tout ce que madame de Cérigny faisait pour lui, il voulut s'en montrer digne : — Mes succès seront les vôtres, m'as-tu dit, — pensait le digne jeune homme; — va, Hortense, je ne serai pas ingrat... aussi les miens vont être les tiens... et, sur ma parole, ma générosité dépassera la tienne.

Alors ce bon et reconnaissant Georges alla s'asseoir près d'une femme de la plus merveilleuse beauté, qu'il choisit justement parce que, par je ne sais quel instinct, Hortense l'avait prise en haine. Il s'en occupa toute la soirée, mit toute la grâce, tout l'esprit possible dans sa conversation, et comme Georges était un homme dont les soins devaient toujours être très-recherchés... madame de Cérigny commença à s'apercevoir qu'elle faisait à son tour, — dans la personne de Georges, — une impression fort vive sur madame de ***, car ce bon Georges tâchait de rendre à sa maîtresse ce qu'elle faisait pour lui.

Mais voyez combien le cœur d'une femme renferme d'amour et de dévouement! Hortense fit tout à coup ce raisonnement de sublime abnégation : — Je veux bien, — pensa-t-elle, — je veux bien me sacrifier pour Georges, lui tresser une couronne de toutes les fleurs que je cueillerai sur mon passage; — mais je ne saurais être assez égoïste pour exiger qu'à son tour il fasse autant pour moi; oh! non, ce qui fait le charme du dévouement, c'est de se dévouer seule, — c'est de ne souffrir aucune réciprocité; — je veux donner et qu'on ne me rende jamais, — pensait encore l'adorable femme dans le naïf désintéressement de sa belle âme.

Or, profitant du tumulte d'une contredanse, madame de Cérigny vint s'asseoir près de madame de ***, et, en disant les choses du monde les plus flatteuses et les plus aimables à celle qu'elle haïssait d'une haine toute féminine, elle trouva encore le moyen d'interrompre un tête-à-tête qui la troublait si fort.

Je ne sais plus quel est le grand moraliste; ce n'est ni Pla-

ton, ni Sénèque, ni Pascal, ni Plutarque, ni Locke, ni Bacon, ni Bossuet, ni... ni... (enfin le nom m'est échappé) quel est le grand moraliste qui a dit qu'un homme de sens devait toujours avoir deux maîtresses qu'il tenait comme les chevaux d'un tandem, l'une près, et l'autre loin.

Georges éprouva toute la vérité de cet aphorisme... car ayant invité Hortense pour danser le galop, Hortense promit à Georges de ne plus chercher à lui obtenir l'amour du gros blond, et lui fit jurer à son tour d'être d'une froideur glaciale avec cette madame de ***. Comme à toutes ces protestations et à toutes ces demandes Hortense ajouta qu'elle *mourrait* si Georges ne croyait pas les unes et n'accordait pas les autres, il crut, et accorda tout, ne voulant pas avoir à se reprocher *la mort* d'une aussi ravissante créature.

M. de Cérigny, lui, ne dansait ni ne jouait, mais il était aussi assidu que possible auprès de madame de Lussan, qui lui donnait tous les moments qu'elle pouvait arracher à l'ennui de recevoir. Enfin, jusqu'au jour ce ne furent que danses et folles joies au son d'une musique enivrante, devant des glaces étincelantes qui disaient aux belles : Vous êtes belles... et qui étaient muettes pour les laides, car les laides ne les interrogeaient pas.

Tout se passa dans l'ordre : les maris parlaient politique ou whist, — les amants en titre dansaient par devoir, — car il y a une justice au ciel; et ceux qui aspiraient à les remplacer ne dansaient pas. — Ils aimaient mieux, offrant leur bras pendant une contredanse qu'on avait refusée, jouir du doux et favorable mystère, autorisé par une longue promenade dans les allées tortueuses d'une serre chaude contiguë au salon et formant un délicieux jardin au milieu de l'hiver.

Pendant ce temps l'amant en titre rajustait ses cheveux, s'essuyait le front, quêtait *des vis-à-vis pour la prochaine*, — ceci, je crois, se dit ainsi; — et, grâce au fréquent exercice qu'il prenait, la gorge desséchée par une soif dévorante, l'amant en titre appelait des yeux les maîtres d'hôtel et leur plateau de vermeil avec l'inexprimable angoisse d'un malheureux voyageur qui, égaré au milieu d'un désert brûlant, chercherait au loin, d'un regard désespéré, une bienfaisante oasis.

Pendant ce temps, alors l'amant qui n'est pas en titre soupire, prend sa voix douce, flatte, ment, prie, fait des serments, et parle de son rival avec un désintéressement si cruel, une bienveillance si perfide, qu'à la première entrevue on trouvera au pauvre amant une qualité désespérante, et il n'en faut pas, heureusement, davantage pour amener une rupture.

Enfin, tout fut au mieux, et le jour commençait à poindre qu'il y avait encore dans le premier salon de l'hôtel de Lussan de jolies femmes un peu pâlies, coquettement encapuchonnées dans leurs manteaux ou dans leurs petites mentonnières de soie, et que semblable à, — la comparaison est hasardée, — semblable à la voix qui au jour du jugement appellera chaque humain par son nom, — la voix des valets de chambre de M. de Lussan venait annoncer à chaque belle paresseuse que ses gens l'attendaient.

Six heures sonnaient comme les dernières voitures faisaient résonner les vitres de l'hôtel, c'était le coupé du marquis et de la marquise de Cérigny et celui de Georges qui s'en allait seul.

Après un moment de silence, M. de Cérigny dit à sa femme :

— En vérité, ma chère amie, je ne vous ai jamais vue plus jolie que ce soir... votre toilette était d'un excellent goût... madame de Lussan me la faisait remarquer.

— Mais savez-vous que c'est une louange cela, monsieur de Cérigny? madame de Lussan a le droit d'être sévère!... elle qui se met toujours si bien...

— N'est-ce pas, Hortense? A propos... j'ai pris sur moi de lui promettre de vous mener à Lussan cet été... ai-je eu tort?...

— Pouvez-vous le penser, mon ami?... ne savez-vous pas que j'aime de tout mon cœur cette chère Emma?

— Que vous êtes bonne, Hortense, et puis vous trouverez à Lussan beaucoup de gens de votre société, les Marsac y seront, les d'Alby, madame de Verneuil, et peut-être Georges accompagnera-t-il sa tante; j'ai oublié de le lui demander, mais les d'Alby y seront pour sûr...

— Oh! je ne crois pas que M. de Verneuil puisse venir à Lussan, il nous a dit, ce me semble, qu'il s'était promis à M. d'Hermilly.

— Tant pis, j'en serais désolé, car je lui suis dévoué comme

à un parent, et je l'aime comme un ami, malgré la disproportion de nos âges.

— En vérité, monsieur de Cérigny, — dit Hortense avec l'air du plus aimable reproche, — ne faites donc pas de la fatuité de vieillesse, cela ne vous va pas encore, je vous en avertis.

— Mais vous me gâtez, Hortense... — dit le marquis en baisant la main de sa femme.

— Non, je vous assure, Victor, vous êtes charmant quand vous voulez... et vous voulez toujours...

— Et vous donc, Hortense, n'êtes-vous pas parfaite pour moi!... Pourquoi donc, mon Dieu, se lier à jamais l'un à l'autre, si ce n'est pour se rendre mutuellement la vie le plus supportable possible? — c'est là le véritable esprit du mariage.

La voiture s'arrêta devant l'hôtel de Cérigny. — Le marquis conduisit sa femme jusqu'à l'entrée de la galerie qui menait à ses appartements, et rentra dans les siens.

---

## CHAPITRE III

### EMBARRAS

Il était au désespoir;
Résolu, dans cette aventure,
De ne pas épargner sa main ni son savoir.
. . . . . .

HAMILTON, *Poésies.*

Je conçois la haine quand elle peut conduire à la vengeance; mais une haine cachée, sans espoir, qui ne peut pas même dire tout haut : Je hais! — une haine qui vit sur elle-même, — amère nourriture! est une triste, triste passion.

Figurez-vous un tigre muselé, enchaîné dans une cage obscure, et voyant hors de la portée de ses griffes de jolies gazelles luisantes et dorées bondir et s'ébattre au soleil sur l'herbe, parmi les touffes de lilas en fleurs, et venir brouter en paix des feuilles de roses, presque sur la cage de l'animal féroce, dont

elles ne soupçonnent pas l'existence, et qui ne peut même troubler ces joies innocentes par ses rugissements...

Telle était à peu près la position de Crâo, le bossu, dans l'hôtel de Lussan... Ce misérable haïssait tout ce qui était jeune, heureux et beau : — parce que l'envie est chez l'homme plus qu'une passion qui naît et meurt, plus qu'un sens qui s'émousse ; — c'est un instinct, — et cet instinct organique, intime, vital, prend l'homme au berceau et le dépose dans la tombe.

Chez les hommes qui ont de l'avenir, — l'envie devient ambition et non pas haine, — parce qu'on ne peut haïr franchement ce que l'on peut obtenir.

Mais chez ceux qui voient un mur d'airain s'élever entre leur envie et leurs prétentions, l'envie devient haine, haine sourde ou turbulente, mais toujours implacable. — Aussi toute loi politique ou sociale, largement entendue, ne devrait tendre qu'à résoudre cette question : — L'impossibilité physique d'une possession égale et commune étant démontrée, — mettre ceux qui possèdent à l'abri des effets de l'ENVIE de ceux qui ne possèdent pas. — Or ou esprit, — blason ou génie, — emploi ou patrimoine, — chaumière ou royaume, — peu importe. Le pauvre qui possède un sou a son envieux dans celui qui ne possède rien.

Ainsi donc, Crâo, laid, bossu, ignoble, ayant l'intime conviction de ne devenir jamais beau, bien fait et élégant, enveloppait tous *ses contrastes* dans une exécration cordiale.

Surtout pendant les heures qui suivirent son étrange apparition sous le péristyle de l'hôtel, jamais il n'avait senti plus amèrement l'horreur de sa position.

Le comte de Lussan avait élevé Crâo par pitié. — C'était le fils d'un de ses piqueurs tué à la chasse par accident. Comme cet enfant, né difforme et infirme, ne pouvait rendre aucun service dans sa maison, M. de Lussan l'avait mis en état d'être à peu près son secrétaire, en lui faisant donner une éducation passable. Ordinairement Crâo regagnait les combles où il logeait par un escalier de service ; mais les préparatifs de la fête ayant masqué ce passage, il avait été obligé de venir chercher une autre entrée sous le vestibule où lui arriva l'aventure que vous savez.

Il avait souvent vu venir à l'hôtel M. de Cérigny, sa femme et Georges, et comme les laquais sont toujours les premiers instruits des intrigues, Crâo connaissait parfaitement les rapports qui liaient si intimement toutes ces heureuses personnes; mais il connaissait aussi les tolérances mutuelles qui rendaient ces liens si difficiles à briser.

Et c'est ce dont Crâo enrageait; car Georges et Hortense étant à ses yeux le type du beau et du bonheur, le vilain bossu eût mille fois donné sa chétive existence pour changer cette félicité en tourment. — On concevra l'embarras de Crâo en lisant ce qui suit.

---

## CHAPITRE IV

### QUARRÉ PARFAIT

> N'ayant pas même l'ennui d'un frère, elle était la plus libre de celles qui se soient jamais mirées dans une glace.
>
> BYRON, *Don Juan.*

> Dans la suite, Callias, riche Athénien, étant devenu amoureux de la femme de Cimon, Cimon la lui céda; dans tout le reste de sa conduite, Cimon fit paraître une admirable grandeur d'âme : on le proclamait l'égal de Miltiade...
>
> PLUTARQUE, *Hommes illustres. Vie de Cimon.*

Le marquis de Cérigny, quoique fort riche, n'avait épousé sa femme que pour son immense fortune et par pure convenance de cour; Hortense était brune, et M. de Cérigny n'aimait que les blondes; — Hortense avait un esprit frivole, insouciant, léger, et M. de Cérigny, déjà sur le retour, cherchait dans une femme des idées fortes, arrêtées, une conversation variée, dans laquelle il ne dédaignait pas même une nuance de pédanterie; et toutes ces qualités se trouvant réunies au suprême degré chez madame de Lussan, blonde d'ailleurs du plus beau cendré, il s'y était fort attaché longtemps même avant son mariage.

Ce nouvel état changea peu la vie de M. de Cérigny; seulement il s'occupa de sa femme comme d'une jolie maîtresse pendant les premiers mois de son mariage, parce que son amour pour les blondes n'était pas assez exclusif pour l'empêcher d'apprécier la ravissante beauté d'Hortense si fraîche et si brune. Mais comme ni son cœur, ni son esprit n'étaient intéressés dans cette liaison passagère avec sa femme, M. de Cérigny, ayant usé ses désirs, revint à madame de Lussan, fit la part des convenances, fut du meilleur goût avec madame de Cérigny, lui laissa la plus entière liberté et vécut avec elle dans une intelligence parfaite.

Hortense, orpheline fort riche, n'avait aussi épousé M. de Cérigny que pour sa brillante position; pourtant elle s'arrangea parfaitement des soins de son mari pendant les premiers mois de leur union. — Ayant beaucoup vécu dans le monde, attentif, prévenant, spirituel, encore rempli de grâce, malgré ses cinquante ans, il ne pouvait que paraître agréable à une jeune femme dont le cœur sommeillait; et puis le marquis avait donné à Hortense un train des plus magnifiques; ses relations et celles de sa femme les mettaient à même de choisir leur société dans le monde le plus recherché; ils avaient une terre presque royale à quarante lieues de Paris, une fortune immense et assurée... ils s'accordaient réciproquement une entière liberté; — que pouvaient-ils désirer de plus?

Il est vrai que le bonheur de M. de Cérigny était complété par sa liaison avec madame de Lussan, et qu'Hortense, elle, se voyant libre, et comprenant sa position, flottait encore incertaine entre les mille hommages qu'on lui offrait; — mais le hasard, ou plutôt une démission de secrétaire d'ambassade que donna M. Georges de Verneuil, amena ce jeune homme à Paris. — Parent éloigné de M. de Cérigny, il en fut parfaitement accueilli, devint très-assidu chez lui, et rendit bientôt ses soins à Hortense.

Georges de Verneuil avait trente ans, était fort distingué, fort riche et fort aimable; il avait été très à la mode avant sa mission en Russie, et, pour tout dire, madame de P..., une des femmes les plus citées de Paris pour son esprit et sa grâce, l'avait mis dans le monde qu'il n'avait pas vingt ans.

Ce qui surtout décida le choix d'Hortense en faveur de Georges fut encore moins la réunion des perfections que nous venons d'énumérer qu'une facilité de mœurs et une tolérance qui la charmèrent, — car Georges ne lui parla jamais de ces amours *profonds, irrésistibles, forcenés,* qui effrayent toujours une femme du caractère d'Hortense; il ne la menaça pas non plus de ces sentiments *éternels* qu'une femme doit refuser toujours, à la seule pensée de cette épouvantable condition d'*éternité!*

Non, Georges lui parla de l'amour comme d'une jolie distraction, qui aidait à attendre l'heure du bal ou de l'opéra, — comme d'une futilité gracieuse, exquise, pour compléter une vie d'élégance et de luxe, — comme d'un passe-temps qui en employait peu ou beaucoup, selon celui qu'on avait à perdre, — et qui enfin poétisait mille choses sans cela pâles et inanimées... un bouquet... un meuble... un tableau... une lettre... non d'une poésie sombre et terrible... mais d'une poésie fraîche et riante...

Il ne parla pas non plus de la jalousie, ni de ses transports. « Voyez-vous, Hortense, — lui disait-il dans ces rapides et heureux moments où l'on est déjà plus qu'ami et pas encore amant... — voyez-vous, Hortense, je n'ai jamais compris la jalousie, en ce sens que changer d'amour est un droit *imprescriptible* que toute femme acquiert en prenant son premier amant; celles qui n'abusent pas de ce droit ont, je crois, raison pour leur réputation, car la réputation, Hortense, est comme ces frêles bijoux dont l'éclat et la fraîcheur font tout le prix; or la réputation est précieuse, voyez-vous, Hortense. Oh! la réputation... les sévères moralistes ont bien raison de la prêcher aux femmes! car elle donne bien plus de prix à leur conquête; accordant beaucoup, elles peuvent exiger beaucoup. Il faut donc qu'une femme mariée, pour conserver vierge cette inestimable réputation, — il faut donc, Hortense, qu'elle se voue à la sagesse ou à son synonyme, le mystère; — mais, entre nous, je crois, Hortense, la sagesse plus facile (bien entendu avec un amant) que le mystère avec plusieurs, — c'est à considérer.

» Quant aux femmes qui abusent du droit dont nous parlons,

et qui ont beaucoup d'amants, — elles ont encore raison : — d'abord, parce que cela leur plaît; ensuite, parce qu'elles le peuvent, rien au monde n'étant capable de les empêcher, quand elles le *veulent*. Or, à votre avis, Hortense, que peut faire un pauvre amant devant deux arguments aussi positifs? A quoi bon la jalousie? à se rendre odieux. — Il vaut bien mieux croire en aveugle, se laisser aller au bonheur tant qu'il nous berce, et au moindre refroidissement, — ou même avant, ce qui est plus sûr, — devenir plus tendre qu'on ne l'a jamais été... et aller porter ses hommages ailleurs.

» Et tout cela, Hortense, sans douleur, sans émotion, sans chagrin, parce que l'amour n'a pas passé l'épiderme, car à quoi bon faire d'un plaisir ravissant une odieuse torture? — Ce qu'on appelle *les passions senties* ne mènent pas à autre chose, et il est fort heureux qu'elles soient rares, sans cela l'existence ne serait pas tenable.

» Insouciants et bénins que nous sommes, ne creusons donc ni la vie, ni les sentiments... Jouissons du présent, du jour, de l'heure, de la minute, et ne voyons dans l'avenir qu'un plaisir nouveau. »

Toute cette belle philosophie amoureuse, insouciante et facile, plut fort à Hortense, qui ne concevait pas autrement l'amour. — Les femmes véritablement passionnées calculent sa puissance par les larmes qu'il leur a fait verser; Hortense voulait calculer par les plaisirs qu'elle en attendait. — Georges fut donc heureux, — parce qu'il fut sincère; d'autres, aussi frivoles que lui, avaient cru faire rage en parlant de passion, — ils firent peur. Lui fit mieux, — il amusa.

La position d'Hortense se dessinant enfin, elle n'eut plus rien à envier à son mari.

Au premier été, M. de Cérigny pria sa femme d'inviter madame de Lussan à venir à leur terre, — M. de Lussan ne quittant jamais Paris, ayant depuis fort longtemps une habitude à l'Opéra. Hortense, ravie d'être agréable à son mari, qui ne pouvait se passer de Georges, fit mille grâces à madame de Lussan; tout s'arrangea donc pour le mieux. L'été, on se réunissait dans les terres de Lussan ou de Cérigny. — L'hiver, on voyait le même monde, et l'on avait les mêmes jours aux

Bouffes et à l'Opéra, — car Georges complétait la loge de madame de Cérigny avec sa tante la baronne de Verneuil.

Ces amours adultères, comme on dit, — si arrangés, si calculés, si tranquilles, si près de la vie habituelle; ce bonheur calme qu'on citerait comme exemple aux mères de famille s'il était licite, tout cela ne doit pas surprendre en vérité. — Qui donc affirmerait que la plupart des liaisons *en dehors* entraînent avec elles des remords affreux, des tortures et des cris!... Non, mon Dieu, il est quelques drames, quelques maisons maudites du ciel où cela se passe ainsi, mais c'est fort rare. — Ordinairement tout ceci s'encadre dans les mœurs. — Les criminels sont parfaitement vus, et heureusement ne l'est pas qui veut.

Et puisque nous parlons d'adultère, pourquoi donc le peindre les yeux si caves, les joues si creuses, les cheveux si hérissés, parlant de mort et de charbons ardents, sacrant, jurant par sang et poignard.

— J'ai presque toujours vu, moi, cet excellent hôte coquet, frisé, élégant et réjoui. — S'il parlait de mort, c'est dans ces moments fortunés où les plus vivaces disent : — Je meurs.—Ce bon hôte avait toujours aux lèvres de sensuelles et lascives paroles. — Admirable Protée, tantôt il soupirait d'une voix douce et tendre, tantôt il étincelait en reparties folles, vives et spirituelles. — Accueilli, fêté, choyé, non par les pères et les maris, mais ce qui mieux est, — par leurs femmes et par leurs filles, il vivait comme cela longtemps, fort longtemps, puis étant arrivé à la vieillesse, alors il faisait succéder la théorie à la pratique, confiait ses traditions aux jeunes gens, souriait à ses élèves, et, véritable phénix, renaissait en eux.

Je ne soutiendrai pas que ceci soit moral, mais je le maintiens pour *vrai*, et j'aime mieux la vérité que la morale fausse et peureuse.

Et ceci est vrai, parce qu'il est fort rare qu'une femme se donne, emportée qu'elle est par une passion irrésistible et profonde, que l'on excuserait en pensant à l'immense supériorité de celui qui l'aurait fait naître, parce qu'il est rare cet amour ardent et chaste, quoique criminel, qui sacrifie tout à celui qui a su l'inspirer. — Il est rare cet amour sublime qui pleure

à mains jointes des larmes de bonheur et de remords, et qui, bravant convenances, devoirs, famille, monde, peut, par ses excès, par sa violence même, commander le respect et l'admiration des hommes!... Non, non, ce n'est pas ainsi qu'une femme se donne, c'est du moins une curieuse exception; — et bénie soit l'exception, car une telle maîtresse doit avoir à sajarretière le poignard andalous.

Non, non, ce n'est pas une fatalité aussi entraînante qui jette bien des femmes dans des bras tendrement ouverts. — C'est... c'est... je ne sais quoi... c'est la lecture d'un roman, — l'oisiveté, — la solitude, — l'ennui, — une jolie tournure à cheval qu'elles auraient remarquée au bois... c'est le moyen d'utiliser leurs regards par les œillades... doux regards qui, sans cette tendre correspondance, seraient sans but et sans éclat; car rien ne sied aux yeux comme de dire à un amant : « Je t'aime. » Ce qui les séduit encore, ces beaux anges, heureusement un peu déchus, c'est un compliment, une fadeur et surtout l'indifférence qu'on leur témoigne; — c'est le désir de faire comme leurs amies de pension... c'est l'enivrement perfide d'une valse. — Ce qui les damne encore si voluptueusement, c'est une intimité de femme... la crainte du ridicule... encore une fois, c'est je ne sais quoi... moins que rien... moins qu'un rêve. — Leur premier rêve d'amour est toujours si beau... si doré...

Après cela, comment voulez-vous qu'une passion forte et désordonnée aille jaillir de ces petites sensations, frêles, délicates, pailletées et coquettes... comme les robes de bal qui ne gardent qu'un jour leur éclat fragile et brillant. — On ne quitte ni père, ni monde, ni mari pour cet amour-là. — Cet amour est si peu gênant, si discret, si commode, tient une si petite, si petite place, — qu'il faudrait être de profonds envieux ou de grands sots pour le contrarier.

Cet amour-là... mon Dieu! — c'est le sylphe mignon de Nodier, son ravissant Trilby, si joli, si bienfaisant, si moiré, si diapré, si imperceptible, qu'il faut être un Dougal, oui, un Dougal pour le chasser du foyer... Aussi, voyez ce qu'il lui advient au Dougal, et comme il s'en repent après...

Voyez comme sa femme Jeannie, toujours si douce et si

accorte devient triste et maussade, comme elle fronce ses beaux sourcils, comme les troupeaux du Dougal s'égarent, comme ses filets sont malheureux... ses guérets moins riches... depuis que ce pauvre Trilby n'est plus là heureux de se rouler dans une boucle des noirs cheveux de Jeannie, ou de se suspendre, sans y peser, aux anneaux d'or de ses oreilles. — Et qu'importe au Dougal... je vous le demande?

Aussi qu'arrive-t-il? que le Dougal, confus, est obligé de rappeler Trilby. — Alors Jeannie redevient rose et souriante, les moissons riches et les filets lourds...

A Paris comme en Écosse, nous avons bien des Trilbys, bien des Dougals et bien des Jeannies. — Bon Nodier! — Seulement nos Trilbys sont d'une essence moins éthérée que les tiens; mais qu'est-ce que cela peut fait aux Dougals?

Or, cet amour-là était l'amour de Georges et d'Hortense, et M. de Cérigny n'était pas un Dougal.

D'après ces données *topographiques* du moral de nos amoureux, on voit que Cràò, le maudit Cràò, devait regarder comme impossible de ronger les fils si sagement tissés qui enchaînaient et liaient ces existences admirablement entendues.

Aussi le vilain bossu passa-t-il dans sa mansarde la plus épouvantable nuit du monde, et se fit peur à lui-même le lendemain matin, tant il se trouva laid.

---

## CHAPITRE V

### LE CHATEAU DE LUSSAN

> Je le tiens, le voilà conçu; l'enfer et la nuit feront éclore à la lumière ce fruit monstrueux.
>
> SHAKSPEARE, *Othello*, acte I.

A quelques mois de là, toute notre petite nichée d'amants, de maris et de maîtresses, s'était rassemblée au château de Lussan; — suivant son usage, M. de Lussan était resté à Paris pour l'Opéra, — et sa femme faisait les honneurs de sa terre à

M. et à madame de Cérigny, à M. Georges de Verneuil, à sa tante, à M. et à madame de Mersac et à leur fils, à M. et à madame d'Alby, — enfin, pour se procurer encore plus de liberté en réunissant plus de monde, madame de Lussan avait invité quelques voisins de terre fort insignifiants et habilement choisis pour ne donner aucun ombrage ni aux amants ni aux maîtresses.

Je ne sais comment Crâo était parvenu à accompagner madame de Lussan, il s'était fait charger, je crois, par son maître, de quelques affaires à régler avec les régisseurs; toujours est-il que le bossu se tapissait là dans sa haine comme une araignée dans sa toile.

Lussan, situé au centre de la Bourgogne, était un des plus magnifiques châteaux de France; des bois immenses rigoureusement gardés, et percés comme des forêts royales, promettaient une chasse admirable. Aussi M. de Lussan entretenait-il à sa terre un fort bel équipage à l'anglaise pour pouvoir y chasser deux ou trois mois d'hiver.

C'était à la fin d'août, le soleil se levait à peine, et déjà les piqueurs sonnaient le réveil, les chevaux piaffaient devant le perron, les chiens aboyaient, impatients, car on avait fait le bois pendant la nuit, et la forêt était si proche du château qu'on pouvait entrer en chasse presque au sortir du parc.

Enfin, mesdames de Cérigny, de Lussan et les autres femmes descendirent du perron accompagnées de Georges, de MM. de Cérigny, de Mersac, etc., etc.

Les dames se placèrent dans des calèches découvertes pour suivre la chasse, et les hommes montèrent à cheval. — Quoique blasée sur les éloges qu'on s'accordait à faire de son amant, Hortense ne put s'empêcher de sourire de bonheur en entendant les autres femmes vanter la tournure de Georges.

En effet, il était impossible d'avoir meilleur air que lui. — Son habit rouge dessinait parfaitement sa taille élégante, encore serrée par le ceinturon de son couteau de chasse. Il était coiffé d'une petite casquette de jockey en velours noir, et je terminerai en disant qu'il portait des bottes à revers faites par le fameux Crobby de Londres; quant à sa culotte de daim blanc à la fois ample et juste, elle avait une coupe insaisis-

sable pour tout autre que pour l'artiste qui avait résolu ce problème.

Le cheval de chasse que Georges maniait avec une audace et une grâce parfaites était (selon la dernière mode anglaise) de pur sang, nerveux et découplé comme un coureur.

M. de Cérigny, vêtu comme Georges, et encore de la plus charmante tournure, montait au contraire, ainsi que les autres chasseurs, des chevaux de demi-sang, d'une proportion plus forte et plus ramassée, de véritables types du *hunter*.

Les voitures partirent, et les hommes accompagnèrent jusqu'à ce qu'ils fussent sous bois.

La calèche de madame de Lussan avait un attelage croisé de quatre chevaux noir zain et gris sanguin, menés en Daumont par deux petits postillons à chapeaux gris et à vestes rayées bleu et blanc.

Un morne et profond silence succéda tout à coup au bruyant tumulte qui avait retenti si matin dans les cours du château. — Car, excepté les gens, personne n'y était resté... Je me trompe, j'oubliais Crão qui, réveillé comme les autres, se tenait encore accoudé sur la fenêtre d'une petite tourelle où il logeait.

Le bossu avait suivi d'un œil irrité toute cette cavalcade si étincelante, si folle, si dorée; il avait vu reluire au soleil levant le cuivre des cors, les harnais des chevaux, les galons des livrées; il avait vu à travers des tourbillons de poussière tout ce luxe s'ébranler et partir. — Il avait vu les écharpes des femmes se gonfler comme autant de petites voiles de mille couleurs soulevées par le vent frais du matin. — Il avait vu les habits rouges des hommes se découper éclatants sur le vert des prairies. — Il avait vu ces élégants cavaliers se pencher aux portières, et faire bondir leurs chevaux, pendant que de jolies mains de femmes, agitant des mouchoirs brodés, faisaient aux chasseurs des signes d'amour et d'adieu.

Et toute cette heureuse et ardente jeunesse, encore animée par ces sourires de femmes, par les sons vibrants et sonores des fanfares, par le glapissement des chiens, s'était élancée à un plaisir enivrant... pendant qu'il restait là, lui Crão, seul, oublié, chétif, laid, difforme, repoussé; lui, bouffon dont on

riait, lui, qui n'aura jamais ni chevaux, ni femmes, ni plaisir...

« Et ajoutez, pensait le bossu, que ce n'est encore là qu'une petite fraction de leur délicieuse existence! Ils vont revenir de la chasse, alors ce sera la toilette, une table exquise, — et puis, après dîner, ce sera une fraîche promenade sur l'étang, autour du pavillon où se donne le concert, dont l'écho répète l'harmonie. — Après le concert, ce sera le bal, — et puis le soir, sous les allées sombres, ce seront des baisers d'amour ardents et défendus, — des soupirs de l'attente... des promesses passionnées de rendez-vous pour la nuit. — Et enfin, la nuit, des voluptés enivrantes. — Et tout cela sans crainte, sans remords; pour eux la morale et les lois, tout est muet!... — Et dire que jamais, mais jamais, je n'aurai, moi, non pas la certitude, mais seulement l'espoir d'un pareil bonheur... Je ne serai pas seulement comme le valet ou le chien qui jouissent du luxe du maître... Oh! que c'est affreux à penser... affreux... affreux... »

Et puis, il ajoutait en se regardant et en riant d'un rire atroce : « Ah! ah! mais aussi comme je suis fait... Mire-toi donc, monstre, mire-toi sans t'effrayer... Compare-toi donc à ce Georges avec sa taille svelte, avec sa figure de femme... Monte donc comme lui un cheval fougueux! Va, bossu... va tournoyer dans une valse... et presser comme lui dans tes grandes mains sèches le corps amoureux de sa maîtresse, madame de Cérigny... Va... pourquoi donc pas?... on te regarderait, sur ma foi, autant et plus qu'on ne regarde ce Georges... ce serait nouveau, et on s'en s'amuserait, sauf le dégoût... Ah... ah...»

Il y avait presque du délire dans le ricanement de Crâo... Puis il reprenait d'un ton plus calme : « Oh! ce Georges... cette Hortense... oh! je les hais... ils sont si heureux... Mais qui pourrait donc me venger d'un bonheur aussi atroce pour ceux qui ne le partagent pas. »

A ce moment on frappa un coup à la porte du bossu. — Qui est là? — dit-il avec impatience. — Moi, — répondit une voix mâle et forte. Une étincelle illumina soudainement les yeux verts du bossu. — Il ouvrit.

## CHAPITRE VI

### LE BARON MARCEL DE LAUNAY

Que n'ai-je eu de bonne heure un ange dans ma vie !
SAINTE-BEUVE, *Consolations.*

Celui qui entra chez Crâo était un jeune homme brun, basané, d'une taille athlétique et massive, d'une tournure gauche, empêchée, sans aucune distinction. Ses traits paraissaient communs, rudes, et ses yeux noirs étaient voilés par d'épais sourcils. Prodigieusement développé pour son âge, on lui eût donné trente ans et il n'en avait que vingt. — De longs et larges favoris touffus d'un noir roux entouraient sa figure carrée, ses épais cheveux épars retombaient sur son front large et proéminent; somme toute, il était laid.

Puis, il avait dans son costume autant de négligence que dans sa personne. — Il portait de hautes guêtres de cuir jaune luisantes de vétusté, une culotte de peau, et une vieille veste de velours vert, tout usée, sur laquelle se croisaient les cordons de sa poudrière et le baudrier de son carnier, la chaînette de sa fourchette, et une foule d'autres ustensiles de chasse; joignez à cela qu'il était coiffé d'un énorme berret basque, rouge-sang, et que ses deux larges mains tannées et velues reposaient sur le canon court et un peu é usé d'une carabine à un coup, et vous aurez le signalement complet du personnage.

C'était M. le baron Marcel de Launay, fils du comte de Launay, fort proche parent de M. de Lussan.

Le père de Marcel passait sa vie dans une fort belle terre qu'il possédait au milieu des Pyrénées. — Chasseur déterminé, depuis vingt ans il n'avait pas quitté cette retraite, mais comme il voulait que son fils se façonnât aux bonnes manières, depuis quatre ans il l'envoyait pendant quelques mois à Lussan, sachant que madame de Lussan y recevait la meilleure compagnie.

Malheureusement Marcel avait le monde en horreur; élevé dans ses montagnes, irascible, emporté, habitué à faire supporter sa colère à ses gardes, à ses fermiers, ou à ses paysans, qui conservent encore, dans cette partie de la France, les habitudes et les traditions féodales, — Marcel se trouvait fort gêné, fort mal placé au milieu de l'élégante société du château de Lussan.

Sa sauvagerie d'enfant amusa d'abord. — Madame de Lussan et ses amies parvenaient quelquefois à le retenir dans le salon, alors on l'entourait, on le taquinait, on le faisait danser, on jouait à mille jeux, — et Marcel se prêtait à toutes ces gentillesses avec autant de grâce qu'un ours en pareille société. — Puis, quand il s'ennuyait par trop, s'il ne pouvait s'échapper par la porte, il sautait par une fenêtre.

Mais à mesure qu'il grandit, on se lassa de ce caractère farouche, ce dont Marcel se soucia peu, enchanté qu'il fut de pouvoir alors passer sa vie dans les bois à chasser tout seul; — car il ne comprenait pas et méprisait souverainement la chasse telle que l'entendaient les hôtes de Lussan. — Chasse de petites filles, — disait-il.

Le père de Marcel avait voulu élever son fils près de lui. — Le curé de sa terre s'était chargé de l'éducation de Marcel. — C'est avec toutes les peines du monde qu'il était parvenu à lui apprendre le français à peu près correctement. — Le caractère, les impressions, les désirs de ce jeune homme étaient donc dans toute leur naïveté et leur énergie native. — La lecture n'avait pas même modifié l'organisation première du moral de Marcel. — C'était un homme d'une nature vierge et abrupte, avec des sens neufs et purs, — une intelligence étroite, mais juste, — une volonté de fer, — l'imagination ardente, et quelque peu poétique des gens qui vivent dans la solitude des bois et des montagnes. — C'était enfin une nature toute primitive qui avait conservé ses aspérités, n'ayant pas encore subi le frottement du monde.

Chez un tel homme, les passions ne pouvaient être ni précoces, ni factices, ni calculées. Arrivant à terme, elles devaient être naturelles, instinctives, mais aussi d'une violence indomptable. Le complément moral de ce caractère était une

timidité et une défiance sans bornes, — qui prenaient source dans un singulier mélange de modestie et d'orgueil.

Quand Marcel comparait sa tournure gauche, épaisse, embarrassée, aux formes sveltes et élégantes des autres jeunes gens du château, si lestes dans un bal, si gracieux à cheval, si coquets, si aimables, il se sentait inférieur et humilié. — Puis, quand il venait à perdre, par la pensée, ces êtres si frêles et si jolis au milieu de ses montagnes des Pyrénées hautes et sombres, parmi leurs précipices sans fond et leurs forêts de pins noirs et tristes... à les exposer à la rencontre d'un ours... avec lequel il fallait lutter corps à corps ou périr... alors Marcel se sentait grandir à ses propres yeux, et souriait complaisamment, en redressant sa haute taille, au souvenir de maints combats pareils, dont il était sorti victorieux, et méprisant profondément ces jeunes gens efféminés; c'est à lui qu'appartenait alors toute la supériorité.

Mais comme, excepté lui, personne n'eût peut-être apprécié cette différence, il s'isolait le plus possible et attendait avec une inconcevable impatience le terme de ses malencontreux voyages à Lussan.

Depuis quelque temps, son goût pour la solitude paraissait encore avoir augmenté. — C'était le premier été qu'Hortense venait passer à Lussan, et je ne sais s'il était donné à cette insouciante et jolie femme de faire ressentir à Marcel les premières émotions de l'amour. Mais alors, chez lui cette passion semblait se manifester comme chez les bêtes sauvages, car depuis l'arrivée de madame de Cérigny, jamais il n'avait paru plus irascible, plus taciturne et plus farouche.

La seule personne du château avec laquelle Marcel se sentait à l'aise, c'était Crâo; auprès du bossu, il avait une supériorité positive, et puis lui soupçonnant à peu près les mêmes motifs que ceux qu'il avait pour haïr les autres, — il s'en était rapproché. Ce fut donc à Marcel de Launay que Crâo ouvrit sa porte.

## CHAPITRE VII

### CONVERSATION

Causons un peu.
GŒTHE.

On l'a dit, la figure de Marcel était plus sombre que de coutume; il posa sa carabine sur le lit de Crâo et se jeta sur un fauteuil.

— Bonjour, monsieur Marcel... Vous n'êtes donc pas à la chasse avec tout le monde?... — demanda le bossu.

— Non...

— Vous aimez pourtant bien la chasse, monsieur Marcel.

— Oui, mais il y a des gens avec lesquels je ne l'aime pas...

— Pourtant madame de Lussan est bien bonne pour vous, monsieur Marcel.

— Je le sais...

— M. de Cérigny... et ces autres messieurs aussi... M. Georges de Verneuil aussi... — Et le bossu appuya sur ces derniers mots.

Marcel fit un mouvement.

— Celui-là... je ne puis le souffrir... — dit-il avec vivacité.

— Oh! ni moi non plus, monsieur Marcel.

— Pourquoi cela, Crâo?...

— Parce que... je ne sais... moi... mais il a l'air si fat, si impertinent... si vain!

— C'est bien vrai, Crâo... un air évaporé, des manières de femme... Ce n'est pas un homme cela... — dit vaniteusement Marcel, et regardant ses mains nerveuses, qu'il comparait mentalement aux mains blanches et effilées de Georges.

— Je suis sûr qu'il met un corset, monsieur Marcel.

— Pas possible! — Et après l'affirmation du bossu, Marcel partit d'un long éclat de rire que celui-ci partagea.

Après un moment de silence, Crâo reprit d'un air mystérieux:

— Toutes ces fadaises-là, voyez-vous, monsieur Marcel, n'en

imposent pas aux femmes... elles aiment un homme qui soit homme... qui enfin ait l'air d'un homme... — Et Crâo accentua longuement ces mots.

— Tu te trompes, Crâo, elles admirent un air efféminé, et ces sottes recherches de parure...

— Pas toutes, monsieur Marcel.

— Ma foi, le plus grand nombre. — Mais il me semble, au contraire, que, si j'étais femme, je voudrais pour mari ou pour amant un homme... qui...

Il hésita.

— Comme je vous l'ai dit, un homme qui ait l'air d'un homme, monsieur Marcel, — dit le bossu en l'interrompant, — un homme robuste... basané... brun...

— Un homme qui ait un bras pour la porter ou la défendre, Crâo.

— Un homme qui ne chasse pas comme les femmelettes, mais comme vous, monsieur Marcel, qui lasseriez un sanglier à la course.

— Tu me flattes, Crâo.

— Non, monsieur Marcel; si j'étais femme... je voudrais un amant comme vous...

— Toi, je le crois bien; mais que le diable m'emporte si je voudrais d'une femme comme toi.

Un éclair imperceptible brilla dans les yeux de Crâo; mais il continua sans sourciller :

— Oh! monsieur Marcel, je dis moi, moralement s'entend; car je sais bien que physiquement, je suis laid et repoussant, — ajouta-t-il avec tristesse et humilité.

— Allons, j'ai eu tort, — dit Marcel, — j'ai eu tort, Crâo; ne m'en veux pas de t'avoir dit cela... mais je suis d'une humeur...

— Vous, monsieur Marcel?

— Tiens, il faut te le dire, j'aurais plus de plaisir à mettre une balle dans cet habit rouge que dans l'épaule d'un daim...

— Et moi, je vous dis que c'est très-mal, et que c'est plutôt lui qui devrait avoir cette pensée à votre égard.

— Et pourquoi? n'est-il pas heureux?... n'est-il pas...

Ici Marcel se tut.

— Il est... il est... car je devine votre pensée, et je puis vous le dire entre nous, il est l'amant d'une femme que vous aimez; eh bien! ce n'est pas vrai. Il n'en est rien... je vous le jure... moi.

— Tais-toi, Crâo... tais-toi... — dit violemment Marcel.

— Et bien mieux : je vous dirai, moi, qu'il ne tiendrait qu'à vous de...

— Crâo... ne raillez pas... — dit Marcel avec colère.

— J'ai des preuves, — articula rapidement Crâo.

— Des preuves! des preuves! — répéta Marcel en se levant de toute sa hauteur et attirant le pygmée près de lui et le regardant bien en face : — des preuves, Crâo!... ne répète pas une pareille parole sans montrer tes preuves, ou je te tue...

— Je ne puis pas vous les montrer... mais vous les dire... monsieur Marcel... mais lâchez-moi.

— Mensonges... — dit le géant, en repoussant Crâo avec dédain.

— Mensonges... mensonges... — répétait le bossu avec un air d'intime conviction... — Mensonges, à la bonne heure... comme si je ne l'avais pas vue vingt fois, dans les premiers jours de son arrivée au château, vous suivre du regard; comme si elle ne vous soutenait pas toujours contre les autres, quand ils se moquent de vous... comme si elle n'était pas toujours la première à vous appeler dans le salon.

— C'est vrai, Crâo, dans le commencement... mais c'était pour me tourmenter et rire à mes dépens...

— Sans doute, monsieur Marcel, elle rit à vos dépens, maintenant peut-être, parce que vous n'avez pas su la comprendre. Elle rit à vos dépens, parce que vous ne concevez pas qu'un homme comme vous plaît toujours, lors même que ce ne serait que par singularité... Elle rit à vos dépens, parce que vous ne voyez pas que son M. Georges l'ennuie à périr avec ses prévenances et ses attentions, parce qu'après tout, qu'a-t-il pour plaire? Une figure de fille, des cheveux frisés, un jargon, des fadeurs... Au lieu que vous, monsieur Marcel, vous, vous êtes bien plus beau de cette beauté mâle et forte dont nous parlions; si vous lui racontiez vos chasses dans les Pyrénées, comme vous me les racontez à moi, elle ne cesserait pas de

vous entendre... Vous pouvez me croire, moi; qu'est-ce que cela me fait, à moi, de vous dire tout cela; moi, toujours seul, isolé, méprisé, laid, repoussant, aussi loin de la beauté de M. Georges que de la vôtre. Je n'ai aucun intérêt à vous donner la préférence... n'est-ce pas?... je dis ce que je sens et ce que je sais... voilà tout.

— Ce que tu sais... Crâo!... — dit Marcel, cette fois d'un air seulement dubitatif.

— Mais, monsieur Marcel, résumons : n'est-il pas vrai que dans les premiers temps elle vous recherchait, vous engageait à venir au salon, au lieu de rester dans les bois?...

— C'est vrai...

— N'est-il pas vrai qu'après cela elle a été froide et réservée avec vous, et qu'elle ne vous parlait plus que de loin en loin?...

— C'est encore vrai.

— Et enfin, que maintenant elle a l'air de ne pouvoir pas vous supporter... elle vous évite autant qu'elle le peut?

— C'est encore vrai, — dit Marcel avec un soupir.

— Eh bien! n'est-ce pas clair? vous lui avez plu, elle vous l'a laissé voir, vous n'avez pas voulu la comprendre, et elle est furieuse... elle qui était si bien disposée pour vous, qu'un jour... mais je me tais... vous diriez... Mensonges...

— Non, non... dis, Crâo, dis...

— Non, vous ne me croyez pas...

— Crâo!

— Eh bien donc, un jour, madame de Cérigny, en me rappelant la peur que je lui avais faite un soir qu'elle était venue au bal à l'hôtel, elle me dit, je l'entends encore : « Que veux-tu, mon pauvre Crâo, je suis fâchée de ce premier mouvement, qui t'aura blessé, mais tu sais bien que tu n'es pas beau, que tu n'as pas la taille de monsieur Marcel... »

— Elle a dit cela... vrai... vrai... Crâo!

— Et bien d'autres choses, ma foi.

— Tiens, tais-toi... je m'en vais, car tu me rendrais fou, — dit Marcel en sortant précipitamment.

Crâo le regarda d'un air satisfait, et laissa échapper cette seule exclamation :

— Ah! ah!

Mais le son était si guttural, si rauque, si fauve, qu'on eût dit le rire d'une hyène... Puis il ajouta en frottant ses mains maigres et jaunes l'une contre l'autre :

— J'aime beaucoup le bossu Rigaudin de la *Maison en loterie,* je veux faire à peu près comme lui, et mieux, si je puis.

---

## CHAPITRE VIII

### RÉFLEXIONS

Je te vois bien, toi, avec ton bonnet rouge.
BURKE, *la Femme folle.*

Marcel fut tout d'un trait jusqu'au plus épais d'un fourré; là, il s'assit pour rêver à tout ce que venait de lui dire Crâo... Puis, ne pouvant garder la même position, il se leva et se prit à marcher à grands pas, tant son esprit était violemment agité.

Le malheureux repassait dans sa tête les moindres occasions où il s'était trouvé avec Hortense, — et sa mémoire les lui retraçait avec une lucidité merveilleuse. Il se souvenait du moindre mot, du moindre geste, du moindre regard... Aussi, tantôt il s'abandonnait aux élans d'une folle joie, — tantôt accablé, la tête penchée, il sentait son cœur se gonfler.

La conduite d'Hortense à son égard avait été pourtant toute naturelle. — Au château de Lussan, habitué qu'on était de traiter Marcel comme un enfant, il était tout à fait sans conséquence à cause de son âge et de son caractère. — Comme tous ceux qui ne le connaissaient pas, Hortense s'en était amusée — de loin, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme une jeune fille s'amuserait avec un loup enchaîné; puis après, l'indifférence avait succédé à la curiosité, et presque le dédain à l'indifférence; — car Hortense, habituée qu'elle était aux manières polies, distinguées, aux recherches de toilette les plus minutieuses des hommes de la société, devait plus que personne éprouver une antipathie pour ce jeune homme rude et grossier.

Une femme moins frivole et moins légère eût peut-être cédé au désir de lire dans ce cœur si jeune et si neuf, et d'y voir éclore des sensations fortes et naïves; mais de telles femmes sont rares, et, il faut l'avouer, des amants comme Marcel offrent peu d'attraits; enfin Hortense était peut-être la femme qui dût sentir l'éloignement le plus prononcé pour Marcel.

Et pourtant Crâo avait interprété sa conduite avec une malice infernale, en changeant en un sentiment tendre l'accès de curiosité que le caractère singulier de Marcel avait un instant fait naître chez Hortense, et en démontrant à ce malheureux que l'indifférence et le dégoût qui avaient suivi n'étaient autre chose que le dépit qu'éprouvait madame de Cérigny de voir ses avances rejetées.

Le premier espoir d'être aimé mettait Marcel hors de lui; sans positivement croire ce que le bossu lui avait dit, il ne pouvait se refuser à l'évidence des faits. — Ce maudit bossu avait encore tiré le meilleur parti possible de la beauté de Marcel dans le portrait qu'il en avait fait. — L'amour-propre, l'ignorance du monde, les désirs, le sentiment vague de supériorité qu'il ressentait parfois, finirent sinon par persuader Marcel que madame de Cérigny s'occupait de lui, au moins à ne pas lui faire envisager un tel amour comme chimérique. Avec un caractère comme celui de Marcel, c'était déjà un pas immense... Toutefois, toujours défiant, — il se promit d'attendre et de ne pas livrer son secret avant d'avoir de nouvelles preuves.

---

## CHAPITRE IX

### THÉATRE

> L'homme est ainsi fait, qu'à force de lui dire qu'il est un sot, il le croit.
>
> PASCAL, *Pensées*, XLVIII.

Le lendemain de la partie de chasse, — les hôtes de Lussan étaient rassemblés dans un charmant pavillon situé au milieu d'un étang immense, et le majestueux rideau de verdure que

formaient les arbres du parc se détachait noir sur le ciel encore doré par les dernières lueurs du soleil, couché depuis quelque temps.

Il faisait une fraîcheur ravissante, les piqueurs de M. de Lussan exécutaient au fond du bois de mélodieuses fanfares dont l'harmonie lointaine était répétée à l'infini par les échos.

— Que cette fanfare de Guillaume Tell fait ainsi un admirable effet! — dit Georges, abandonnant sa glace pour écouter avec plus d'attention.

— C'est à M. de Cérigny que nous devons pourtant cette idée merveilleuse de faire tous les soirs donner de la trompe dans la forêt, — dit madame de Lussan.

— Il n'en fait jamais d'autres... — répondit Hortense.

— Et pourtant, — reprit Georges, — j'ai moi une idée qui vaut au moins toutes celles de M. de Cérigny...

— Voilà de la présomption, monsieur de Verneuil, — dit Hortense...

— Voyons, Georges, — repartit M. de Cérigny... — voyons votre idée... je ne cède pas d'avance mes avantages.

— Eh bien, madame, — dit Georges en s'adressant à madame de Lussan, — vous avez ici une charmante salle de spectacle... et il est affreux que personne... pas même Cérigny, n'ait pensé à y ajouer la comédie...

— Bravo, bravo, l'idée est parfaite, — répéta-t-on en chœur, — c'est délicieux; — cela vaut bien mieux que les fanfares de M. de Cérigny. — Quand jouons-nous? — que jouons-nous? — l'opéra? — le drame? — le vaudeville? — ce sera charmant! — je n'oserai jamais! — et des costumes?

Telles furent les approbations, les interjections et les questions que suggéra le projet de Georges.

— C'est arrêté, nous jouons la comédie, — dit madame de Lussan. — Crâo copiera les rôles et servira de souffleur, ma femme de compagnie tiendra le piano, le régisseur aura son violon, — le maître d'hôtel sa flûte, et un de nos gens qui donne du cor d'harmonie complétera l'orchestre. — Ce sera délicieux... Approuvé... approuvé... Seulement, que jouerons-nous? — demanda M. de Mersac. — Jouons *Hernani?* — Oh! bien, oui, c'est romantique ça. — *Hoc turpissimum est,* —

s'écria le fils de M. de Mersac, lycéen de seize ans, qui ne pouvait dire une phrase sans la finir en latin, depuis qu'il était en vacances, — pure contrariété. — Le misérable au collége avait ses *humanités* en horreur.

— Comment, vous parlez encore votre vilain latin... Jules, — dit en minaudant madame d'Alby, qui avait promis à la mère de Jules de ne rien lui passer d'inconvenant...

— Nous ne serons pas assez, — objecta M. d'Alby.

— Mais les voisins de terre qui nous arrivent demain?... pensez donc quel renfort... — reprit madame de Lussan... — Seulement, *Hernani*... pour commencer... ce n'est pas aisé.

— Et puis, au fait, c'est romantique, — dit madame d'Alby, qui paraissait partager les opinions littéraires du jeune lycéen.

— Pourquoi pas jouer *Faust* de Gœthe tout de suite? — reprit M. de Mersac...

— Vous croyez rire... — dit M. de Cérigny... — eh bien! j'y pensais...

— Le fait est, — reprit madame de Lussan, — que ce serait piquant... Si nous en essayions?...

— Ce sera bien ennuyeux, — dit l'un...

— Aimez-vous mieux *Athalie?* — reprit un autre.

— Je préférerais cela.

— Par exemple!...

— Mais quels vers!...

— Votre Gœthe est un fou...

— Votre Racine est si froid...

Et cette malencontreuse question littéraire allait encore être débattue, si madame de Lussan n'eût assuré que le frais du soir commençait à gagner. La discussion ne fut pas abandonnée; — on monta en bateau, et on était arrivé dans le salon du château, qu'elle n'était pas résolue; — seulement il fut arrêté qu'on jouerait, — mais quoi?

— D'abord, avons-nous ici des pièces de théâtre? — dit M. de Cérigny à madame de Lussan.

— Je le crois. Il faudrait demander cela à Crào, qui est chargé de la bibliothèque.

— S'il y en avait, ce serait bien mieux, on éviterait ainsi l'ennui d'écrire à Paris, l'attente de recevoir la réponse; — ce

serait au moins huit jours de gagnés; — sans cela, le temps de faire des costumes, d'apprendre les rôles... — bah! — ce serait remis à trop loin.

— Sans doute, — répéta tout le monde avec cette impatience de gens heureux, qui, une fois un plaisir convenu, donneraient tout au monde pour en jouir à l'instant même.

— Cela est bien simple, — dit Georges, — je vais faire demander Crâo à la bibliothèque, et savoir au juste quelles sont nos richesses.

Quand Georges arriva dans la bibliothèque, il y trouva Crâo, qui le salua respectueusement.

— Je suis aux ordres de monsieur le comte.

— Dites-moi, Crâo, nous voulons jouer la comédie, avez-vous ici des pièces de théâtre?

— Je ne crois pas, monsieur le comte. — Je vais consulter mon catalogue... — Puis, feuilletant un lourd registre... — Monsieur le comte, nous n'avons ici qu'un théâtre étranger, et encore c'est une traduction de Shakspeare...

— Voilà tout?

— Voilà tout, monsieur le comte... Ah! j'oubliais. J'ai, moi, un vaudeville... c'est ma pièce favorite...

— Quel est-il?...

— *La Maison en loterie*, monsieur le comte.

— Vous n'y mettez pas d'amour-propre au moins.

— Que voulez-vous, monsieur le comte... Le rôle de Rigaudin m'a toujours séduit.

— Mais c'est un fort vilain rôle...

— Il est amusant, monsieur le comte.

— A la bonne heure dans l'étude du notaire... mais ici, mon pauvre Crâo, vous auriez bien du mal à brouiller quelqu'un...

— Oh! ce n'est pas comme cela que je l'entends, monsieur le comte, je parle du rôle d'observateur...

— Bon Dieu! et qu'observe donc monsieur Crâo? — dit Georges, que cette conversation amusait.

— Oh! bien des choses... Une entre autres qui divertirait bien monsieur le comte s'il la savait.

— Voyons...

— Mais j'ose recommander le secret à monsieur le comte.

— Parle, Crâo.

— C'est que M. Marcel de Launay est depuis quelque temps sujet à de singulières distractions, et que...

— Qui ça? notre Nemrod, notre ours?... Eh bien! que fait-il?... Il prend un sanglier pour un loup?...

— Il en serait bien capable, monsieur le comte, car les amoureux sont capables de tout.

— Marcel est amoureux!... Si tu peux me prouver cela, Crâo, tu n'en seras pas fâché... Voilà qui nous divertirait... ce serait à n'y pas tenir... Voyons, voyons; parle, parle donc.

— Je n'ose, monsieur le comte.

— Crâo, je le veux.

— Monsieur le comte se formalisera.

— Du tout... qu'est-ce que ça peut me faire à moi? Je le veux, voyons, dis...

— Puisque monsieur le comte l'exige... je puis lui affirmer que M. Marcel est amoureux de...

— Finiras-tu?

— De madame la marquise de Cérigny.

Ici Georges partit d'un éclat de rire si fou, si bruyant, si prolongé, qu'il stupéfia Crâo; et, sans songer davantage aux pièces de théâtre, ce jeune homme courut comme un écervelé rejoindre la société du salon...

— Il rit, — à la bonne heure, — dit Crâo... — Puis remettant son registre à sa place, éteignant sa lumière, il alla, dans l'obscurité, coller son oreille à une petite porte de dégagement qui communiquait au salon d'été où l'on était rassemblé.

Retenant son souffle, il écouta.

— C'est impossible... — disait Hortense en riant aux éclats...

— C'est pourtant comme cela, madame, — reprit Georges.

— Ma chère amie, voilà une conquête qui me donne de l'ombrage, — ajouta M. de Cérigny avec un sérieux affecté...

— Mais le pauvre Marcel va devenir très-amusant, — dit madame de Lussan, — et ce qui serait charmant, c'est qu'Hortense l'encourageât un peu.

— Ah! il est trop laid, il a l'air trop brutal, et puis il me fait une peur affreuse.

— Que vous êtes folle, Hortense! — dit madame de Lussan, — Marcel est mon parent, un enfant presque, — un jeune homme sans conséquence... Vous profiteriez de cela pour nous l'amener; vous useriez de votre influence pour lui faire faire les choses du monde les plus divertissantes; les soirées commencent à être longues, voyons, Hortense, pas d'égoïsme; mon Dieu, s'il m'avait honorée de son goût, je vous donnerais l'exemple, moi...

— Allons, vous le voulez, cela vous amusera peut-être, j'y consens; mais moi je me sacrifie... — dit madame de Cérigny, vaincue par tant d'instances...

Puis, comme Crâo entendit un léger bruit, il se retira vite, et dit en regagnant sa tourelle : — Mais cela prend une excellente tournure... — Nous rirons bien.

---

## CHAPITRE X

### UN PREMIER AMOUR

> — Te souviens-tu de ce jour où tu me disais : « Je t'enverrai un anneau comme gage de mon amour ! » En vain j'ai attendu l'anneau, — je l'attends encore; — peut-être m'as-tu oublié, et tu penses qu'il n'est plus besoin de gage pour un amour passé !
>
> JEHAN POL, *Oubli et Consolation.*

Huit jours après cette belle coalition, il eût été impossible de reconnaître Marcel, tant il était changé; — avant il était laid; mais au moins ses manières ne contrastaient pas avec cette laideur. — Il y avait même dans son ensemble je ne sais quoi de rude et d'original qui ne manquait pas de caractère et d'énergie.

Mais depuis que, cédant aux folles exigences de ses amis, Hortense parut faire quelque attention à Marcel et encourager son amour, — ce malheureux, croyant voir se réaliser les espérances que Crâo lui avait si méchamment données, et écoutant les perfides conseils du bossu, avait changé, pour plaire à Hor-

tense, ses habits de chasse qu'il ne quittait jamais, et dans lesquels au moins son allure était libre et franche, pour des vêtements à la mode qui le mettaient au supplice; il s'était fait friser, avait emprisonné son cou dans une énorme cravate empesée; enfin, affublé de la sorte, il était impossible de rien voir au monde de plus grotesque, de plus amusant et de plus ridicule.

Aussi on en riait aux larmes dans le château, Hortense elle-même s'en amusait beaucoup, et commençait à jouir des fruits de son *sacrifice*, — comme on l'appelait.

Et ceci n'était rien; il fallait entendre et voir Marcel au milieu d'une foule de jeux, de proverbes, qui demandaient autant de légèreté d'esprit que d'élégance et de souplesse de corps; — il fallait voir Marcel lourd, gauche, embarrassé, s'évertuant pour paraître aimable et ne pouvant dire ni répondre un mot à propos; — mais ravi, mais joyeux, et ne comprenant pas les quolibets, les épigrammes dont on l'accablait à l'envi, parce que Hortense le regardait quelquefois, et lui disait en étouffant un éclat de rire : — A la bonne heure, monsieur Marcel, vous êtes aimable maintenant, surtout continuez...

Comment voulez-vous qu'après cela Marcel ne se crût pas beau, séduisant par excellence. Georges prenait avec lui les airs de sécheresse et de morgue d'un rival évincé. Madame de Lussan lui faisait des compliments sur les bonnes façons qu'il gagnait chaque jour. — Le lycéen lui conjuguait *amo* sur toutes les formes; — enfin le bossu, lui traduisant avec méchanceté jusqu'au moindre sourire d'Hortense, était le premier à entretenir ce misérable jeune homme dans l'illusion menteuse dont on le berçait.

Pauvre Marcel! comme il était heureux, comme il méprisait maintenant le Marcel d'autrefois, — le Marcel rude et sauvage chasseur, ne connaissant que l'émotion des coups de fusil et le silence des forêts... — Une seule idée le tourmentait souvent. Comment allait-il faire pour retourner dans les Pyrénées qu'il aimait tant autrefois? dans ce vieux château auquel étaient attachés tant de souvenirs d'enfance? Que ces montagnes, dont il connaissait le moindre sentier, vont maintenant lui paraître tristes et vides! — Encore une fois, comment fera-t-il? — mais cette pensée ne se présentait pas souvent à lui, et d'ailleurs,

comme tous les gens heureux d'un bonheur inespéré, il ne songeait qu'au présent, se laissait entraîner à cet amour et fuyait autant qu'il le pouvait toute reflexion qui pouvait assombrir l'avenir.

Pour un observateur, c'était un curieux spectacle que cet homme à sentiments profonds, à formes rudes, à caractère entier, jeté au milieu de cette société insouciante et frivole, à laquelle il servait de risée, car ces gens heureux et superficiels, n'ayant éprouvé de leur vie aucune passion forte, ne pouvaient concevoir leur violence chez les autres, — ils ne songeaient pas au terrible avenir qu'ils amassaient, en se jouant, sur cet homme énergique et sur cette jolie femme si légère et si gaie. — Ils ne songeaient pas que ce qui était une bouffonnerie pour eux était la vie de chaque minute, de chaque seconde du malheureux qu'ils trompaient, — car ce malheureux aimait avec tout l'abandon, toute la confiance d'un esprit étroit.

Hortense non plus n'avait pas un instant réfléchi à ce qu'il y avait de cruel dans sa conduite.

L'influence despotique qu'elle exerçait sur cet être jusque-là si sauvage, satisfaisant son amour-propre de femme, elle n'avait pas songé qu'il faudrait que tout cela eût pourtant un terme... — que Marcel était à son premier amour, qu'il aimait d'instinct, que cette passion qu'elle lui avait jetée au cœur devait être maintenant ineffaçable, et qu'un jour, effrayée peut-être des développements que cet amour prendrait dans une âme aussi ardente et aussi jeune, elle serait forcée de lui dire : « Ce n'était qu'un jeu... voyez-vous, Marcel, un jeu de folâtre et joyeuse femme, qui a voulu s'amuser un moment d'un ours apprivoisé. Or, Marcel, vous nous avez amusés; — que la plaisanterie ne devienne pas sérieuse, — restons-en là; — vous avez été très-drôle, Marcel, — et ne l'est pas qui veut. »

Et Marcel, lui, que fera-t-il alors? Concevez-vous ce pauvre jeune homme qui a quitté ses habitudes si chères, ses goûts, sa passion unique à lui, qui, au lieu d'étouffer un penchant naissant, s'y est laissé emporter, parce qu'on lui disait : « Espère! » lui qui s'est habitué à cette douce vie d'amant aimé, — lui qui croit maintenant savoir ce que c'est qu'un regard, qu'un sourire, et combien est brûlant l'air qu'on respire auprès

de la femme qu'on aime. — Il lui faudra oublier tout cela, parce que c'était une moquerie, — lui dira-t-on. Une moquerie! — concevez-vous? une moquerie! Non-seulement on ne l'aimait pas, — mais il servait de jouet... de passe-temps.

Que fera-t-il?... — Un homme d'esprit saurait se taire ou se venger avec une politesse infernale, avec une exquise cruauté, — mais il n'a pas d'esprit, — Marcel; — s'il est furieux, et s'il veut se venger, — sa fureur et sa vengeance seront comme lui, — sauvages et brutales!

— En vérité, je ne sais ce que tout ceci deviendra; mais *Dieu est grand et l'avenir est voilé,* — ainsi que disent les Orientaux et devraient dire les poëtes, les romanciers et surtout les lecteurs.

---

## CHAPITRE XI

### CONVERSATION

— Quand je serai loin de toi... rassure-moi par une lettre, Julie...

— Si je te disais qu'une lettre peut me compromettre... que penserais-tu, Saint-Preux?...

— Tu ne peux pas me dire cela, mon amie. En me choisissant... tu m'as choisi digne de toi, et homme d'honneur.

— Si je persistais, Saint-Preux?

— Je croirais que tu ne m'aimes plus, Julie, si une crainte aussi frivole était plus forte que ton amour pour moi.

— Non, non, va, je t'écrirai : qu'est-ce qu'une lettre, maintenant, au prix de ce que je t'ai donné?

ROUSSEAU, *Nouvelle Héloïse.*

Le projet de jouer la comédie n'avait pas été abandonné, il s'en faut bien; — car, grâce à l'esprit fertile de Georges, — ce nouveau plaisir promettait de montrer Marcel sous un autre point de vue.

On était convenu de jouer l'*Othello* de Shakspeare, — dans

l'intention d'engager Marcel à se charger du rôle du Maure. — On devait répéter très-sérieusement la pièce; jusqu'au jour de la représentation, — et ce jour-là seulement, ajouter les plaisanteries que le débit et la figure de Marcel amèneraient infailliblement, — lui seul étant de bonne foi dans cette bouffonnerie improvisée.

Ce qui paraissait impraticable, c'était de décider Marcel, — tel apprivoisé qu'on le supposât; — ce fut encore Hortense qui se chargea de cette négociation délicate. — On mit son amour-propre en jeu, et elle ne pensa plus qu'aux moyens de remporter cette victoire sur l'opiniâtreté bien connue du personnage.

Or, un soir, Hortense ayant fait d'abord quelques coquetteries à Marcel, prit tout à coup un air froid et dur, et força ainsi le pauvre jeune homme à sortir du salon, et à aller déplorer dans la solitude du parc la bizarrerie du caractère des femmes. — C'est ce qu'on voulait.

Georges suivit Marcel de loin, — et revint annoncer qu'il avait porté sa misanthropie du côté d'un quinconce d'acacias. Ce fut donc là que se rendit madame de Cérigny, accompagnée de son mari et de madame de Lussan. — Ne me quittez pas, au moins, — dit Hortense à son amie... — restez tout proche... j'aurais véritablement peur du tête-à-tête.

— Nous veillons sur vous, — dirent-ils en souriant... — et l'on dirigea la promenade du côté du quinconce d'acacias. — En effet, ils y trouvèrent Marcel triste et malheureux de la froideur subite d'Hortense...

— Eh! mon Dieu... c'est vous, Marcel, — dit madame de Lussan... — comme vous êtes esseulé... Fuyez-vous déjà le monde? vous commenciez à y être si bien... Allons, allons, beau solitaire, offrez votre bras à madame de Cérigny, et venez avec nous faire un tour de parc, jouir de la fraîcheur de la nuit...

— Je serais désolée d'arracher M. de Launay à ses méditations, — dit Hortense.

Mais Marcel s'était vivement approché d'elle, — et tenait son bras sous le sien... Seulement, il n'avait pas dit un mot, sa langue était collée à son palais.

On sortit du quinconce, et l'on se dirigea vers une grande

et profonde allée de tilleuls; M. de Cérigny et madame de Lussan hâtèrent un peu le pas... et Hortense et Marcel restèrent assez éloignés d'eux.

Le cœur de Marcel battait d'une force à lui rompre la poitrine. Pour la première fois il tenait le bras d'Hortense sous le sien, — et c'était le soir, — et il était presque seul avec elle. Aussi, trop heureux pour pouvoir parler, il se contentait de soupirer à de longs intervalles.

— J'ai vraiment été indiscrète, monsieur de Launay, — dit Hortense, — d'accepter votre bras...

— Oh non... — dit Marcel.

— Mon Dieu, qu'il est bête, — pensa Hortense; et puis, comme après ces deux mots il s'était tu, Hortense se dévoua et ajouta :

— Mais pourquoi donc, monsieur Marcel, recommencer à vous isoler? Depuis quelque temps vous veniez au salon, on vous voyait davantage, vos manières avaient changé... et l'on vous en savait gré, soyez-en sûr.

Ici Marcel crut sentir la main d'Hortense s'appuyer plus fortement sur son bras...

Et surmontant sa timidité, ma foi, il se hasarda à dire témérairement :

— Combien je serais heureux, si en effet on l'avait remarqué...

— Je vous assure qu'on l'a remarqué, monsieur Marcel, et que, si l'on osait, on demanderait encore plus à votre... amitié...

— Oh! parlez... parlez, madame, — dit impétueusement Marcel.

— Mais vous ne voudrez pas.

— Je vous le promets d'avance.

— Non, je ne veux pas... je veux que ce soit de votre plein gré... Mais, en vérité, monsieur Marcel... je dis *je veux*, je crois, — ajouta Hortense timidement.

— Oh! dites... dites...

— Eh bien, monsieur Marcel, si vous vouliez être tout à fait aimable, je vous prierais...

— Non, dites je voudrais, — reprit Marcel.

— Eh bien, je voudrais que vous prissiez un rôle dans la pièce que nous allons jouer... le rôle d'Othello.

— Moi, moi... vous n'y pensez pas, madame... vous exigez... Encore une fois, ce que vous exigez est impossible. Je ne pourrai, je n'oserai jamais...

— Je n'exige rien, monsieur, — dit sèchement Hortense, — je suis fâchée que cela ne puisse vous convenir, voilà tout.

— Madame...

— Non, monsieur, vous m'obligerez même de ne parler à personne de tout ceci. Comme je remplis, moi, le rôle de Desdémona, qui est presque toujours en scène avec Othello... C'était une folie, une inconséquence même de ma part de vous avoir fait cette demande. Encore une fois, monsieur de Launay, je vous saurai un gré infini de n'en pas dire un mot.

Marcel garda le silence pendant quelques instants. Il paraissait combattu par mille pensées diverses; enfin il répondit à Hortense : — Vous ne saurez jamais, madame, tout ce que me coûte la promesse que je vous fais : je jouerai...

Il y avait dans ce mot, — je jouerai, — une expression si vraie, si sentie, un dévouement et une abnégation si sincères, qu'Hortense fut instant émue, — qu'elle eut comme pitié de cette pauvre créature que l'on s'acharnait à tourmenter si cruellement... et puis elle pensa qu'après tout il n'était pas si malheureux de se croire aimé, et que cette douce illusion compenserait bien la peine qu'il éprouverait quand on lui dirait que ce n'était qu'un mensonge, — et elle continua :

— Que vous êtes aimable, monsieur Marcel, vous ne sauriez croire combien vous me rendez joyeuse; c'est donc convenu... mais songez que nous devons jouer dans huit jours, et qu'il y aura des répétitions tous les jours, plutôt deux qu'une, qu'il faudra y assister.

— Je vous l'ai promis, madame.

— Et je vous en remercie... Marcel... — dit Hortense en lui serrant légèrement le bras... Puis hâtant le pas... pour rejoindre son mari et madame de Lussan :

— Mais j'y pense, ma chère Emma, — dit-elle à cette dernière, — M. de Launay jouerait parfaitement Othello.

— Sans doute... mais il est trop sauvage... il ne voudra jamais.

— Je vous demande pardon, ma cousine, je suis à vos ordres, — dit Marcel.

— Vraiment... mais c'est admirable, vous serez parfait, — répondit madame de Lussan.

— C'est affaire à vous, ma chère amie, — dit tout bas M. de Cérigny à Hortense qui, toute fière de son succès, s'échappa légère comme un oiseau, monta précipitamment les marches du salon, où le reste de la société était rassemblé, et se jeta sur une causeuse en disant :

— Eh bien, il jouera !

— Alors il sera impossible d'y tenir, — dit Georges.

— *Risum teneatis*, — ajouta le lycéen.

---

## CHAPITRE XII

### LA PAGODE

— Oh ! se croire aimé... Grimm !

— Se voir aimé, Diderot !

— Le sentiment, — le cœur... l'âme... que peut-on préférer à cela, Grimm ?

— Les yeux... la bouche... la gorge... Diderot...

— Matérialiste !

— Spiritualiste !

Le fait est, monsieur Diderot, que Grimm avait raison : — ce qu'il y a de plus vrai dans l'amour, ce sont les faveurs.

*Dialogues encyclopédiques.*

Il est pourtant un âge, — non pas un âge du corps, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais un âge du cœur, car alors que le corps a trente ans le cœur en a souvent soixante; il est pourtant un âge où le moment d'un rendez-vous fait palpiter tout notre être. Il y a des transes, des angoisses, des voluptés indéfinissables dans l'attente... il y a un épanouissement d'âme impossible à rendre... dès qu'on voit arriver celle qu'on désire, — légère, — furtive, — toute rouge, — toute tremblante, et qu'elle vous dit : « Mon Dieu, si tu savais quelle frayeur j'ai eue... ma mère est passée près de moi à me toucher... heureusement elle ne m'a pas vue. Tiens... sens mon cœur comme

il bat de crainte. — Et toi, mon ange... sens le mien comme il bat d'espoir et d'amour... »

Et ce sont alors des frémissements, des baisers sans fin, — un bonheur irritant... des terreurs ravissantes, car on peut être surpris à chaque instant... — Et puis l'on se sépare pour se retrouver bientôt avec la même ivresse... Heureux... heureux âge... car plus tard, — les mêmes incidents vous trouveront froid... on s'impatiente bien d'un retard... mais c'est en regardant sa montre qu'on s'aperçoit que le temps s'écoule, et non plus en sentant son cœur défaillir à chaque minute passée.

Aussi le jour de la représentation d'*Othello*, Georges étendu sur le divan d'une petite pagode, fraîche, obscure, voilée, silencieuse, située au fond du parc de Lussan, dans l'endroit le plus solitaire du bois, Georges sommeillait à demi... de temps en temps il disait : « Pourquoi diable me fait-elle attendre... moi qui encore ai eu la précaution de ne venir qu'une demi-heure plus tard... »

Enfin la première porte de la pagode s'ouvre timidement, et l'on entend le bruit sonore du verrou, puis les seconde et troisième portes se referment... et Hortense est devant Georges.

Jamais peut-être elle n'avait été plus jolie, — sa longue promenade avait rosé ses joues toujours un peu pâles, sa robe blanche d'organdi était de la plus éblouissante fraîcheur, et sa petite capote de paille doublée de satin mauve donnait le plus suave reflet à sa délicieuse figure, et encadrait sa belle chevelure brune. Ayant posé son ombrelle et dénoué les longs cordons de son chapeau que Georges plaça délicatement sur une chaise, la jeune femme ôta ses gants, et passant le revers d'une de ses petites mains blanches et potelées sur le lisse bandeau de ses cheveux, elle secoua sa tête en arrière... et tendit l'autre main à Georges qui la baisa...

— Comme tu es venue tard, Hortense... — dit doucement le jeune homme en l'attirant sur le sofa...

— Mon Dieu !... Georges... ce n'est pas ma faute... il était arrivé une caisse de modes de chez Palmire, et sans vous...

— Tu l'aurais regardée !...

— Regardée, c'est ce que j'ai fait... mais j'aurais essayé un canezou et une pèlerine d'un goût parfait... Mais que ne vous

sacrifierais-je pas!... ingrat que vous êtes, aussi j'accourais vite... lorsque j'ai trouvé dans mon chemin le fils de M. de Mersac, ce maudit lycéen... ce n'est qu'au boût d'un quart d'heure que j'ai pu m'en débarrasser... enfin me voilà, — dit-elle en prenant dans ses mains la tête de Georges et baisant ses cheveux. De sorte que Georges passa ses bras autour de sa taille, qui aurait tenu dans un bracelet... et fit asseoir Hortense à côté de lui.

— Oh! quelle fraîcheur... quelle bonne obscurité... — dit-elle en s'accoudant sur un des côtés du divan.

Et ce qui me fait souvenir que je n'ai pas parlé de la chaussure d'Hortense, c'est que dans ce mouvement elle allongea ses jolis pieds et les croisa l'un sur l'autre... Ces pieds d'enfant étaient chaussés d'un tout petit brodequin, dont la peau violette à reflet d'or se dessinait sur la blancheur mate d'un bas de soie.

— Oh! j'aime aussi l'obscurité, mon Hortense... il semble qu'on soit plus seuls, n'est-ce pas?... et la solitude avec toi... c'est le bonheur, — dit Georges en prenant le bras d'Hortense, et se le passant autour du cou.

Alors sa joue touchait la joue d'Hortense, et son menton s'appuyait sur une épaule demi-nue...

Hortense tourna un peu la tête, et plongeant sa main dans la chevelure de Georges, elle s'amusa à en arrondir les boucles brunes et à les séparer sur le front de son amant...

— Tiens, que je t'aime avec cette coiffure, Georges... Oh! que cela te va bien... et puis tes cheveux sont si doux... tiens, c'est ma passion que tes cheveux... — Et elle les baisa ardemment.

— Et moi, — disait Georges en rendant les baisers avec usure, — ma passion c'est toujours cette jolie bouche, avec ces dents de perle, et encore cette petite fossette au menton, et encore ce cou si arrondi.

Et le voluptueux jeune homme tantôt effleurait à peine de ses lèvres toutes ces perfections, tantôt y imprimait de délicates morsures, de façon qu'Hortense sentit un frémissement délicieux courir par tout son corps.

— Georges...

— Hortense...

. . . . . .

— Mon Dieu!... Georges... tenez-vous! j'ai entendu quelque bruit. Écoutez... écoutez... — dit tout à coup Hortense.

Georges écouta...

Ils n'entendirent plus rien...

— J'avais pourtant cru, — dit Hortense, — entendre du bruit du côté de la porte du souterrain.

— C'est impossible, Hortense, j'en ai la clef... la voilà... C'est par le souterrain que je suis venu...

— Alors vous me rassurez, mon ami, — dit Hortense.

La pagode avait deux entrées : l'une, par le parc... et c'est par celle-là qu'Hortense était arrivée, l'autre par un souterrain... construit en galerie, qui allait aboutir à une grotte fort éloignée de ce charmant pavillon si savamment construit.

Georges avait, en effet, la clef de la porte du souterrain qui communiquait à la pagode, — mais l'entrée de la grotte était restée ouverte, — et Crâo, qui épiait depuis longtemps les deux amants, — ayant enfin surpris l'heure de ce rendez-vous, — et voulant ce qu'il appelait désabuser Marcel, — avait amené ce malheureux à cette porte, et l'y avait laissé en lui disant d'écouter, — qu'il entendrait quelque chose d'intéressant pour son amour...

Or, pendant cette scène... Marcel était là... — peut-être...

— Ah! mais je ne reviens pourtant pas de la terreur que j'ai ressentie, — dit Hortense.

— Peureuse... — dit Georges en faisant jouer nonchalamment dans ses doigts les longues girandoles émaillées des boucles d'oreilles d'Hortense... — Oui, peureuse; c'est un reste de souvenir de ton rôle de Desdémona; mais ce n'est pas cela, non, je gagerais que vous n'êtes ainsi peureuse que parce que vous savez que la peur vous sied... à ravir... Voyez la coquetterie...

— Ah! toujours ce vilain mot...

— Il est en effet laid... laid... comme une vérité, Hortense!...

— Mon Dieu! peux-tu me faire ce reproche... Voyons... quand ai-je été coquette?...

— Dans les répétitions d'*Othello*.

— Oh! la bonne folie... Coquette avec M. de Cérigny peut-être... ou avec M. de Mersac... ou cet élégant M. d'Alby... le plus singulier Iago qu'on puisse voir...

— Du tout... Vous avez été coquette avec Othello... — dit Georges avec un sérieux affecté.

— Avec Marcel... Ah! le pauvre garçon! Monsieur de Verneuil, — répondit Hortense avec une dignité également affectée, — me supposer un pareil goût... ce serait plus que de la médisance... ce serait de la calomnie...

Puis riant comme une folle et s'asseyant sur les genoux de Georges :

— Ah! mon Dieu! qu'il m'a donc amusée hier soir. Tu sais que je me suis retirée de bonne heure; eh bien! mon Othello... s'était placé en face de ma chambre... c'est Fanny qui m'a dit cela... en face de ma chambre, grimpé dans un énorme acacia... et ce qu'il y a de fort curieux, c'est que le fils de M. de Mersac est venu s'asseoir justement sur le banc qui est placé au-dessous de cet arbre, avec cette bonne madame d'Alby...

— Avec madame d'Alby!!!...

— Avec madame d'Alby...

— En vérité, ma chère, l'adolescence ne respecte plus la vieillesse, même dans les femmes... Ce jeune de Mersac va se faire une querelle à mort avec les petits-enfants de cette dame qui sont dans la même classe que lui... quand ils vont savoir qu'il peut compromettre leur grand'mère...

— Taisez-vous donc, fou... — dit Hortense en riant, — et écoutez la fin... Il paraît que le tête-à-tête dura longtemps, et tu juges de la position de l'Othello pendant ces doux entretiens...

A ce moment des éclats de rire vinrent interrompre les amants... Par-dessus tout on distinguait la voix mordante de M. de Cérigny, et la voix voilée de l'adolescent fils de M. de Mersac. C'était encore le maudit lycéen.

— Ah! mon Dieu! ton mari, Hortense... — dit Georges en prenant à la hâte le chapeau et l'ombrelle de madame de Cérigny... — Vite... je vais ôter le verrou; passe par la porte du souterrain... je te suis...

— Dépêchez-vous, Georges... car j'aurais une peur horrible dans cette galerie...

— Viens... vite...

Et Georges, prenant la main d'Hortense, disparut avec elle par le côté souterrain de la pagode.

Marcel n'y était pas, ou n'y était plus.

A peine cette porte était-elle fermée, que M. de Cérigny monta l'autre escalier du pavillon, accompagné de madame de Lussan et du lycéen qui ne les quittait pas.

— Enfin nous voilà dans notre jolie pagode, — dit madame de Lussan avec une humeur mal dissimulée. — La trouvez-vous de votre goût, Jules? — ajouta-t-elle en s'adressant au jeune lycéen...

— Je crois bien, madame... *Mirabile visu...*

— Que dit-il donc, monsieur de Cérigny? — demanda madame de Lussan.

— *Admirable à voir...* C'est du latin... Vous voyez, madame, qu'il ne perd pas son temps...

— Ah! mon Dieu! — dit madame de Lussan en cherchant avec anxiété dans une petite corbeille de jonc du Mexique... — je ne trouve plus mon alcali. Si j'étais piquée par ces affreux cousins du bord de l'étang!...

— Permettez-moi d'aller vous le chercher, madame... — dit M. de Cérigny en courant vers la porte...

— Comment... je ne le souffrirai pas... Jules... il faut être galant... allez-y... mon ami, vous m'obligerez... Si vous ne nous retrouvez pas ici, nous serons à la balançoire...

— Oui, madame, j'y vais, — dit Jules d'un air rechigné... Puis il ajouta en descendant chaque marche : *Fastidiosus, fastidiosa, fastidiosum...* Quelle scie!...

— Maudit lycéen... c'est qu'il ne s'en va pas souvent...

— A qui vous en plaignez-vous... Victor?... — ajouta tendrement madame de Lussan . . . . . .

. . . . . .

— Après la toilette du dîner, tout le monde était réuni dans le salon; on attendait avec impatience l'heure de se mettre à table, car on jouait *Othello* le soir même, comme on sait, lorsque le damné Jules arriva bruyamment... rouge et essoufflé...

— Ah bien! — dit-il à madame de Lussan... vous m'avez joliment fait trotter... Je suis venu à la pagode... j'ai eu beau cogner... beau cogner... ouich! personne... *Nemo...* Je vais à la balançoire... personne... Alors je me suis balancé; et me voilà... *Ego ipse!*

— J'avais retrouvé l'alcali, Jules... et nous avions pris par l'étang, — répondit madame de Lussan en échangeant un coup d'œil avec M. de Cérigny, pendant que Georges et Hortense échangèrent un sourire...

— Bon Dieu!... comme il a chaud, — dit l'excellente madame d'Alby...

— Madame la comtesse est servie, — annonça le maître d'hôtel.

---

## CHAPITRE XIII

### ENTR'ACTE

— Comment veux-tu que ma maîtresse puisse me tromper, Jehan Pol, — quand les mêmes rideaux nous enveloppent au sein d'une nuit profonde?

— Aujourd'hui, soit, maître, — mais hier? mais demain?

— Songe-creux venu du Tyrol! — que me font l'avenir et le passé, si le présent est à moi? — C'est le plaisir et non l'amour que je cherche, Jehan Pol. — Or, ce ne sera jamais sous les rideaux de ma maîtresse que j'aurai dispute avec mon rival... elle a trop de *vertu* pour faire à la fois trois parts de son oreiller...

— Dites donc cela à la femme du burgrave, maître.

— Fils de sot, qui ressembles tant à ton père! *la jalousie est la politesse des liaisons;* et je ne songe jamais à mes soupçons que lorsque j'en parle à Tcharlette par savoir-vivre.

— Mais si Tcharlette vous dédaignait, maître?

— Crois-tu pas, Jehan, qu'elle soit la seule à Munich qui ait des épaules blanches, la peau douce et les dents perlées?

— Mais son âme, maître! son âme?

— Est-ce que les femmes ont moins d'âme pour cela, triple sot!

JEHAN POL, *Oubli et Consolation.*

Le petit théâtre du château de Lussan était brillamment éclairé. On avait quitté la table de bonne heure. Une foule de

personnes de la ville prochaine avaient été invitées, et, jusqu'aux moindres places, tout était occupé dans cette jolie salle de spectacle.

On le sait, le spectacle se composait d'*Othello*, de Shakspeare, et de *la Maison en loterie*. — Dans cette dernière pièce, Crâo avait absolument voulu se charger du rôle du bossu Rigaudin.

C'était pendant un entr'acte, car déjà les quatre premiers actes de l'œuvre admirable de Shakspeare avaient été entendus; mais avec quelle froideur, mon Dieu!... Ces auditeurs provinciaux étaient incapables de te comprendre, grand Williams! Les hôtes de Lussan eux-mêmes n'avaient été tirés des accès de somnolence qui les engourdissaient quelquefois, que par le débit burlesque et emporté de Marcel, Othello, et par la délicieuse romance du saule, empruntée à l'opéra de Rossini, et chantée par Hortense avec une expression ravissante.

Que ton ombre dut sourire, grand Williams! si elle entendit le propos de ce Bourguignon, qui, dissimulant un atroce bâillement avec sa main, murmurait :

— Enfin, plus qu'un acte... mais au moins on le dit amusant celui-là... car les autres sont d'un bête... Ah! je vous demande un peu qu'est-ce que tout cela signifie... C'est absurde.

— Parbleu! je le crois bien, — dit un avocat de petite ville, — c'est un romantique forcené, du *Père aux autres*, un enragé.

*Enragé* parut l'épithète justement choisie; car un léger frisson courut dans tous les membres des auditeurs... rien qu'à la pensée d'avoir écouté l'œuvre du romantique *le Père aux autres*. (Hist.)

Encore pardon, grand Williams, enveloppe dans la même clémence M. de la Harpe, les auditeurs et l'avocat.

Enfin la toile était momentanément baissée, on causait, on riait, on attendait, et l'on se promettait de terminer gaiement la soirée par un bal.

Et puis pour se divertir on parlait d'Othello; car on pouvait être certain qu'il s'agissait de Marcel, si l'on entendait un éclat de rire perçant.

Pourtant Marcel avait, à mon avis, surpassé l'attente générale. Des gens moins prévenus eussent peut-être remarqué des

moments d'admirable expression dès qu'il parlait de soupçons, de jalousie, ou de vengeance; alors sa voix tremblait, ses traits étaient altérés, et il y avait jusque dans ses mouvements cette soudaineté de geste, ces tressaillements imprévus qui trahissaient plutôt l'âme de l'homme que l'habileté de l'acteur.

Pendant cet entr'acte, sous prétexte de rajuster quelque chose à son costume, Marcel s'était retiré dans une petite tourelle assez voisine de la salle de spectacle.

Il était assis sur le rebord d'une fenêtre; sa figure déjà basanée, rendue encore plus dure par une couche de bistre, contrastait avec la blancheur éclatante des plis de son turban. Un fort beau costume moresque, rouge et or, cachait ce que sa taille avait de lourd et de gauche.

Ainsi vêtu, son cou nerveux et découvert supportait fièrement sa tête, et ses larges épaules prenaient de la noblesse sous le palampore oriental; somme toute, avec son œil fixe, son front soucieux, sa puissante stature qui se drapait sous la coupe grandiose et la richesse magnifique de ce vêtement, Marcel avait un air sombre et fatal, profondément empreint de l'esprit funeste de son rôle.

Il paraissait plongé dans je ne sais quelles réflexions : son regard était fixe, et lorsque Crâo frappa deux coups pour l'avertir qu'on allait commencer, Marcel fit un mouvement pareil à celui d'un homme éveillé en sursaut.

Le bossu entra; il était vêtu, lui, du costume noir de Rigaudin, sa figure maigre, ordinairement pâle, était livide ce soir-là.

— Écoutez-moi, monsieur Marcel, — dit le bossu d'un air mystérieux.

— Oh! va-t'en... va-t'en, Crâo, va-t'en, tu es mon mauvais génie...

— Silence... — répondit le bossu en levant son doigt, — silence; je vous ai prouvé ce matin qu'on vous trompait, je vous ai prouvé que comme vous j'avais été dupe de l'amour que cette femme vaine et insolente semblait vous porter; je vous ai dit qu'elle s'était jouée de vous... que, grâce à elle, vous serviez maintenant de risée à tout ce monde imbécile... Maintenant, je...

Mais Marcel lui serrant les poignets à les lui écraser, l'interrompit :

— Je devrais te tuer pour tant de mensonges, vois-tu, Crâo... car je ne puis y croire... misérable. Ce serait trop horrible... Que lui ai-je fait pour me vouloir rendre aussi malheureux?... Encore une fois, c'est impossible... tu mens... laisse-moi... va-t'en...

— Ah! je mens... Eh bien donc! au nom de l'enfer... silence et venez... car ce sont encore eux, vous dis-je, — répondit Crâo d'un air d'imposante conviction.

Marcel se leva en regardant pourtant Crâo d'un air de doute.

Mais le bossu lui renouvelant par un geste le signe de faire silence, conduisit Marcel en dehors de la tourelle, dans un passage étroit et obscur qui communiquait à la porte d'une petite galerie faiblement éclairée.

Arrivés près de la porte qui séparait cette galerie du passage, Crâo écarta un peu les plis du rideau et fit voir à Marcel Hortense vêtue de son costume blanc de Desdémona, et Georges un bras passé autour de sa taille, et sa bouche sur la sienne.

— Eh bien! je mentais?... — murmura le bossu...

Et Marcel ayant collé son oreille au treillis doré de cette petite porte, il écoutait.

Il entendit, car Hortense et Georges s'arrêtèrent auprès, pour échanger un voluptueux baiser, et Georges dit tendrement :

— Tu as été charmante, Hortense.

— Ai-je été aussi touchante que notre Othello a été amusant?

— Tu as été aussi adorable...

— Qu'il a été ridicule, — interrompit Hortense. — C'est beaucoup dire, car il y a eu un moment, au troisième acte, où j'ai failli d'éclater de rire. Enfin, j'ai fait *danser l'ours*, vous devez être content; maintenant, quand me débarrasserez-vous de ce brutal adorateur?... C'est qu'il finirait par prendre tout ceci au sérieux, au moins.

— Bah!... un jeune homme sans conséquence... Et puis tout le monde sait bien que tu t'en amuses.

— A la bonne heure, mais moi je me blase sur cette espièglerie; je dirai plus... je l'ai en dégoût; il faut que vous me

trouviez autre chose pour passer le temps. Mais avant tout, renvoyez-moi ce sauvage dans ses montagnes, car, je ne sais pourquoi, mais quelquefois j'en ai comme peur... Il a une physionomie saisissante.

— Enfant!... — dit Georges en la baisant au cou.

— Ah! mon Dieu! Georges, j'entends le signal du lever du rideau, je me sauve. Adieu, mon Georges, encore un baiser, car Desdémona va bientôt mourir, — dit-elle encore en souriant.

— Adieu donc, ma jolie *bientôt morte*, — répondit Georges avec un nouveau baiser; mais cette nuit... à deux heures, tu revivras, dis, mon ange!... à deux heures, n'est-ce pas?

— Oui, à deux heures, mon Georges; mais viens doucement, — dit Hortense.

Et ils quittèrent la galerie.

Et Marcel restait à la porte, appuyé sur le mur, inondé d'une sueur froide...

— Je mentais! — dit encore Crâo.

Mais Marcel ne l'entendit pas.

Cet être si robuste se sentait défaillir sous le poids de la douleur et de l'étonnement. Pour son premier chagrin celui-ci était au-dessus de ses forces. Aussi Marcel était-il inerte; il croyait rêver, et machinalement passait la main sur ce rideau, comme pour s'assurer que c'était bien une réalité.

— Je mentais! — dit encore le bossu avec sa voix grêle et stridente.

— Oh! non.

Et Marcel revenait à lui.

— Non, mais c'est bien infâme!... n'est-ce pas, Crâo?... — dit-il avec accablement.

Et Marcel pleura.

Car Marcel tenait encore à l'enfance par la simplicité de son caractère. D'un enfant il avait eu la confiance naïve et sans bornes, la joie innocente de se croire aimé, l'abnégation et le dévouement pour celle qui lui souriait. Aussi c'étaient ces sensations si douces à jamais perdues qu'il pleurait si amèrement. Mais quand l'enfant eut bien pleuré son jouet brisé, que ses pleurs furent séchés, l'homme voulut venger son injure.

Alors ce ne furent plus des larmes, mais des éclairs d'un

feu sombre et ardent, qui roulèrent dans les yeux de Marcel... car maintenant la haine et la jalousie dévoraient son âme... son âme tombée d'un si beau ciel dans un si affreux abîme de malheur et de désespoir.

Car maintenant Marcel se voyait joué, moqué, méprisé; maintenant il se rappelait les ris étouffés, les regards railleurs, les attentions perfides qu'il avait si faussement interprétés, le malheureux!

Aussi ne croyez-vous pas alors qu'un homme, si en dehors de notre civilisation des salons, à demi sauvage, seul, sans un ami auquel il pût confier sa haine et demander que faire, forcé de prendre conseil des sentiments de vengeance désespérée qui rongent son cœur, que cet homme ne puisse se porter à quelque épouvantable excès... car il faudra bien qu'il se venge enfin!

Mais comment se venger? Marcel ne pouvait rien combiner : les pensées se heurtaient confuses dans sa pauvre tête qui se perdait... il était comme fou. Et quand il entendit Crâo l'appeler et lui dire qu'on n'attendait plus qu'Othello, il regardait autour de lui d'un air stupide.

— Othello!... quel Othello?... — disait-il.

— Mais on n'attend plus que vous pour jouer... — criait encore Crâo; — descendez donc, monsieur Marcel.

— Pour jouer!... jouer quoi?... Ah oui!... je me souviens... je joue avec elle... je le lui ai promis au nom de son amour, — ajouta Marcel avec un rire amer. — Oui, je joue Othello, — Othello où j'amuse tant, — Othello où je suis si bouffon... — Othello, le sauvage, le farouche Othello, si plaisant sous mes traits... Damnation! Croient-ils donc que je vais supporter le mépris jusqu'au bout... qu'ils ne me feront pas grâce d'une raillerie... Mais c'est une dérision en vérité... que de compter encore sur moi... Oui, j'irais compléter la fête et leur joie... j'irais continuer; j'irais lui dire à elle, si moqueuse : — *Avez-vous fait votre prière ce soir, Desdémona?* — Qu'ils ont dû rire de moi! Suis-je assez foulé aux pieds!... Oh!... Hortense!... oh!... Georges!... Puis il s'arrêta un instant et reprit :

— Oui, — j'irais lui dire encore : — *Si vous vous souvenez*

*dans votre âme de quelque crime, demandez grâce sur-le-champ, Desdémona.*

Et il s'arrêta encore. — Fatalité! — s'écria-t-il, — je n'oublie rien de ce rôle... rien... Je pourrais le jouer... si je le voulais... je pourrais...

Puis, après un nouveau silence, il ajouta avec un air d'effrayante résolution...

— Oh !... mais... oui, je jouerai... je jouerai !. — Et il descendit.

Et ce n'était pas étonnant qu'il n'eût rien oublié de cette scène qu'il allait jouer. — Shakspeare avait trop profondément creusé cette horrible jalousie et ce besoin de vengeance qui torturent Othello pour que Marcel pût trouver autre chose à dire, lui. — Car dans cette scène qu'il va réciter avec Hortense, — ce ne sera plus Othello, mais Marcel qui parlera. — Où sa passion chercherait-elle d'autres termes? — Cette scène, il l'avait déjà apprise; mais dès ce moment elle est à jamais gravée dans sa tête, parce que cette scène est le fond et la forme de sa pensée. — Cette scène c'est sa position à lui; et si sa mémoire le sert, s'il n'oublie pas, s'il ne peut oublier un mot de ce rôle, c'est que ce rôle n'est plus un rôle pour lui, — c'est ce qui est, — c'est une réalité; — car Marcel est Othello vrai, Othello avec sa haine acérée, Othello avec ses regards fauves et luisants comme ceux de la hyène qui tient sa proie.

---

## CHAPITRE DERNIER

### LA SECONDE SCÈNE DU CINQUIÈME ACTE D'OTHELLO

*Rien n'est beau que le vrai; — le vrai seul est aimable.*

Oh! si je pouvais croire à ton amour, — ces idées de doute et de mépris ne viendraient pas m'assaillir... Fais donc que j'y puisse croire, tu en sais le moyen. — Un mot... un seul mot de ta main...

JEHAN POL, *Oubli et Consolation.*

Les hôtes de Lussan et leurs amis remplissaient la salle, comme pendant les actes précédents. — Les lumières scin-

tillaient, les fenêtres ouvertes laissaient entrer le parfum des fleurs; les figures étaient souriantes, déridées par la certitude que la mortelle tragédie allait finir, et que l'amusante comédie allait commencer.

Georges, M. de Cérigny et madame de Lussan, qui n'avaient pas pris de rôle, étaient assis au premier rang.

Lorsque Marcel entra en scène, il y avait sur sa figure une impression si puissante, que les spectateurs les plus froids l'admirèrent; Hortense elle-même ne pût s'empêcher de dire :
— Qu'il est beau!

C'est qu'en effet, il était sublime; — car dès que le désespoir a mis sa brûlante empreinte au front d'un homme, cet homme devient beau, d'une effrayante beauté, — beau... de la beauté de Caïn!...

Aussi, on était bien disposé à rire, bien prévenu contre Marcel, et pourtant on se sentait subjugué par l'expression de tristesse fatale et de mélancolie amère avec laquelle Marcel récita son monologue. — Nous transcrirons Shakspeare. — Seulement nous dirons Marcel et Hortense, au lieu de Desdémona et Othello.

Après la scène d'Iago et d'Émilia, on le sait, le théâtre change et représente une chambre à coucher. — Desdémona est endormie sur son lit, cachée par les rideaux.

HORTENSE endormie, MARCEL.

MARCEL. — C'est la cause, c'est la cause : ô mon âme! ne permettez pas que je la dise devant vous, chastes étoiles! Cependant je ne voudrais pas verser son sang. — Je ne voudrais pas déchirer son sein plus blanc que l'albâtre des tombeaux... Pourtant il faut qu'elle meure! autrement, elle trahira encore d'autres hommes... Éveillons-la... (Il l'éveille.)

HORTENSE. — Qui est là?... Othello!

MARCEL. — Oui, Desdémona... Avez-vous fait votre prière, Desdémona?

HORTENSE. — Oui, monseigneur.

MARCEL. — Si vous vous souvenez dans votre âme de quelque crime, — demandez grâce au ciel, sur-le-champ...

HORTENSE. — Hélas! monseigneur, que voulez-vous dire?

MARCEL. — Faites ce que je vous dis : je ne voudrais pas tuer votre âme... avant qu'elle fût préparée.

HORTENSE. — Vous parlez de tuer?

MARCEL. — Oui, j'en parle.

HORTENSE. — Que le ciel ait donc pitié de moi!

MARCEL. — Pitié! oh non; — pas de pitié pour toi!

HORTENSE. — Si vous parlez ainsi, j'espère que vous ne voudrez pas me tuer!...

MARCEL. — Espère... et prie toujours...

A ce moment, Hortense presque fascinée par les regards froids et fixes de Marcel, sentant son cœur battre, ses yeux se voiler, se jeta à genoux, et pâle, égarée, agitée d'un affreux pressentiment, tendit ses mains suppliantes à Marcel, qui, debout, — imposant et terrible, les bras croisés, lui jetait un affreux sourire du haut de sa grande taille...

On cria bravo dans toute la salle, ce bruit rappela Hortense à elle; pourtant ce fut avec un accent de terreur indéfinissable qu'elle récita en balbutiant :

— Othello... je sais que vous êtes fatal quand vos yeux roulent ainsi... Pourquoi craindrais-je? Je n'en sais rien, car je ne me connais pas de crime, pourtant je sens que je crains...

Puis Hortense, ne pouvant surmonter la terreur que lui inspirait Marcel, ajouta du ton le plus déchirant : — *Oui, j'ai peur... oh! j'ai peur...* Et elle tomba à genoux presque anéantie... toute palpitante.

L'auditoire sembla partager cet effroi; par un instinct singulier quelques personnes se levèrent à demi; il y avait au fond du cœur de chacun comme une conviction que ce n'était plus Othello et Desdémona, mais Hortense et Marcel; — qu'il s'agitait là entre eux deux, si isolés au milieu de tout ce monde, — une question de sang et de vengeance. — On éprouvait un serrement de cœur, un trouble indéfinissable; mais chacun restait ébahi, attribuant à l'admiration ce qu'il éprouvait d'incompréhensible.

Madame de Lussan elle-même ne put s'empêcher de dire : — Cette scène me fait un mal affreux! — si l'on cessait! — Du tout... ils sont admirables, — dit Georges. — On continua.

MARCEL. — Pense à tes péchés.

HORTENSE. — C'est l'amour que je vous porte!...

MARCEL. — Et c'est pour cela que tu meurs, femme parjure et frivole...

Dit enfin Marcel hors de lui, qui s'était monté avec le rôle et sentait bouillonner une rage profonde et vraie dans son âme.

Et il abaissa sa main sur Hortense, qui commençait à se rendre compte de ses pressentiments, et à lire dans les regards de Marcel que ce n'était plus un rôle appris qu'ils allaient jouer.

MARCEL. — Tombe... tombe, infâme créature!

Et Hortense éperdue, sentant son cœur défaillir, n'eut que la force de crier : — Au secours... grâce... au secours... monsieur Marcel!

— C'est superbe... elle confond le personnage avec l'acteur, — dit-on dans la salle.

Et comme Hortense se débattait sans rien dire, tant cette pauvre jeune femme, si frêle et si légère, se sentait écrasée par l'horrible situation de cette scène, Marcel continua en s'écriant : *Il est trop tard!* Et, comme dans Shakspeare, il la traîna sous les rideaux et les referma sur lui.

Alors une horrible idée vint tout à coup luire dans cette âme exaspérée, comme un éclair au milieu d'un orage... Il pensa rapidement qu'il pourrait se venger là, presque aux yeux de tout ce monde dont il avait supporté les dédains, — se venger en rendant presque ce monde complice, — se venger en forçant ce monde à crier bravo quand il la tuerait. De sorte qu'aux cris désespérés que pousserait cette malheureuse femme on ne saurait plus s'il faudrait crier grâce pour Desdémona ou pour Hortense... — Et puis... les rideaux la cachaient... Ce n'était qu'un moment... Mais pendant ce moment il serait aussi seul qu'au fond d'un désert...

Seul!... et Hortense, échevelée, pâle d'effroi, suppliante, était là, à sa merci...

— Te voilà donc enfin en ma puissance... — dit le monstre à voix basse; tu ne railles plus maintenant, hein!... Je sais tout... J'étais à la pagode... j'étais à la galerie... Tu vois bien

qu'il faut que je sois vengé et que tu meures, entends-tu?...

— Georges... mon Georges,—murmura faiblement Hortense.

Ce nom sembla redoubler la fureur de Marcel, et, entourant de ses deux mains crispées le cou d'Hortense, il s'écria sourdement en écumant de rage :

— Ah oui!... ton Georges... Mais ris donc, maintenant, toi qui m'as raillé sans me connaître... ris donc, mais ris donc... ris donc...

Et en disant : — Ris donc, — le monstre l'étouffait.

Il l'étrangla!... comme dans Shakspeare.

Puis, quand il eut vu qu'elle était morte, il tira un couteau, se le plongea dans le cœur, comme dans Shakspeare, et tomba au pied du lit en s'écriant : — Georges... viens donc voir...

Pendant l'effroyable scène qui se passait derrière ces rideaux si blancs et si tranquilles, toutes les poitrines étaient oppressées comme par un cauchemar au milieu d'une nuit lourde et chaude.

C'est avec une inexprimable angoisse que chacun attendait le moment où Othello reparaîtrait... sans pouvoir se rendre compte de cette crainte, on avait peur en le sachant là.

Mais quand la voix râlante de Marcel appela Georges, mais quand les rideaux s'agitant laissèrent voir ce corps qui tomba lourdement et s'affaissa sur lui-même, il n'y eut qu'un cri d'effroi.

D'un bond Georges fut sur le théâtre, s'approcha des rideaux, les entr'ouvrit et, les refermant aussitôt avec épouvante, s'écria, pâle comme la mort en se soutenant à peine :

— N'approchez pas... Cérigny... n'approchez pas... que personne n'approche.

Mais il n'était plus temps... et M. de Cérigny venait de reconnaître l'affreuse vérité.

. . . . . .

Il est inutile de dire quel trouble, quels cris, quelle terreur suivirent cet horrible événement. — Tous les soins que l'on essaya de prodiguer à Hortense furent inutiles, et quand on pensa à Marcel, — il n'était plus temps.

Nous ne donnerons non plus aucun détail sur la cruelle douleur des hôtes de Lussan. — Seulement, le soir, Crào, en regagnant sa tourelle, disait avec un affreux ricanement :

— J'avais bien dit que je ferais mieux que Rigaudin! — Aussi, ils avaient trop ri à ce bal de cet hiver... et rire un vendredi porte malheur. — Mais cet imbécile de Marcel s'est frappé trop tôt. — Il laisse le *Georges*.

---

## CONCLUSION

Georges et M. de Cérigny sont inconsolables. Après avoir voyagé pendant six mois en Allemagne et en Italie, ils se sont arrêtés quelque temps à Berlin. — Là, M. de Cérigny a pour toute distraction de fréquentes lettres de madame de Lussan; — et Georges se livre à ses douloureux souvenirs...

J'oubliais: ils ont encore, — par pure contenance, — chacun une danseuse du grand théâtre royal.

# MON AMI WOLF

## § I

### FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN INCONNU

> — Mais comme cette nouvelle volonté ne faisait pour ainsi dire que de naître, elle n'était pas encore assez forte pour vaincre l'autre, qui avait toute la force qu'une longue habitude peut donner. Cependant ces deux volontés, l'une ancienne et l'autre nouvelle, l'une charnelle et l'autre spirituelle, se combattaient dans mon cœur, et chacune le tirant de son côté, elles le mettaient en pièces.
>
> *Confessions de saint Augustin*,
> liv. VIII, ch. v.

... Pendant une relâche que nous fîmes à Malte en 18.., les officiers du vaisseau anglais *le Genôa* voulurent recevoir à leur bord l'état-major de notre frégate.

A dîner, je me trouvais placé entre deux officiers supérieurs; mon voisin de gauche était un grand homme sec, à cheveux grisonnants, taciturne, peu buveur, et ne parlant pas un mot de français : je lui versai à boire trois fois, et n'y pensai plus.

Mon voisin de droite était un homme de trente ans au plus, d'une belle figure, brun, svelte, élégant, s'exprimant dans notre langue avec une merveilleuse facilité, — quoiqu'un accent presque imperceptible trahît son origine étrangère. — Il m'apprit qu'il était Danois, mais naturalisé Anglais.

Il fallait qu'une singulière attraction me portât vers lui, car avant le dîner nous ne nous connaissions pas du tout et au pudding nous étions déjà fort liés; — enfin, plus tard, quand on enleva la nappe pour servir les fruits secs et les vins de France, nous n'avions, je crois, plus rien à nous apprendre sur notre passé, notre présent, je dirais presque notre avenir.

Suivant l'usage, l'intimité commença d'abord par un échange confidentiel d'horreurs et de calomnies sur les personnes de nos commandants respectifs, et par des remarques satiriques sur nos inférieurs; après quoi vint la relation impartiale des injustices et des passe-droits qu'on nous avait fait subir, des grades qu'on nous avait *volés*... — Puis, comme nous finîmes par maudire notre état, après nous être mutuellement prouvé qu'il n'en était pas au monde de plus détestable, — ce fut entre nous à la vie et à la mort.

D'après la coutume admise dans les repas que nous nous donnions avec les Anglais, on commençait par casser les pieds des verres à patte, de façon qu'il était impossible de laisser son verre plein après avoir salué du geste à chacun des innombrables toasts que l'on portait à l'union des deux pavillons. — Or, comme les toasts se succédaient sans interruption toutes les cinq minutes, et qu'il y avait à peu près trois heures que nous étions à table; — comme après les vins on avait servi le punch, et qu'en fumant nous avions prodigieusement bu de ce punch, nous finîmes par être, sinon gris, au moins fort communicatifs et disposés les uns envers les autres à une confiance sans bornes.

Mon nouvel ami surtout, qui, selon ce qu'il m'apprit, ne buvait ordinairement que de l'eau, avait voulu faire ce jour-là, en mon honneur, une exception à son régime, — malgré les paternelles remontrances du vieil officier de gauche qui lui répétait sans cesse en anglais : — Ne buvez pas, voilà deux ans que nous sommes embarqués ensemble, vous n'avez pas avalé une goutte de grog; — ne buvez pas, vous vous tuerez, n'en ayant pas l'habitude.

Mais mon intime improvisé, que je nommerai Wolf, ne tenait nul compte de ces exhortations; — il paraissait se trouver fort bien de l'effet du punch, sa figure d'abord pâle s'anima, se rosa peu à peu, ses yeux brillèrent, sa conversation devint plus vive, plus énergique, plus intime enfin. — Cet homme, que j'aurais d'abord cru froid, s'exalta peu à peu, et je trouvai chez lui les signes de cette impétuosité concentrée des gens du Nord, si différente de la vivacité molle et éphémère des méridionaux.

Le punch flambait toujours et nous faisions un furieux tapage à bord du *Genôa*, on parlait bruyamment, on disputait, on criait, et le thème de cette discussion orageuse était, autant que je puis m'en souvenir, l'*amour* et les *sacrifices qu'il impose parfois*.

C'était une question bien amusante à entendre discuter par une vingtaine de marins fort débauchés qui d'ordinaire s'occupaient très-peu de la théorie de ce tendre délassement; mais comme l'importance que l'on attache à une discussion est toujours en raison inverse des connaissances que l'on peut y déployer, — on échangeait de pitoyables raisons pour et contre avec un acharnement singulier.

— Bah, — dit Wolf en posant son verre sur la table avec tant de force qu'il le brisa, — ils sont stupides, ils parlent de cela comme les aveugles des couleurs... Voulez-vous faire un tour de dunette?

— Volontiers, — répondis-je... — car il fait horriblement chaud ici...

Nous montâmes, l'air était tiède, le temps lourd, et les pavillons des navires pendaient le long des mâts.

— Tenez, — me dit mon ami Wolf en m'arrêtant par le bras et fixant sur moi ses yeux étincelants, — nous nous entendons si bien tous deux qu'il faut que je vous dise une histoire qui m'est arrivée; mais ceci est entre nous au moins,—ajouta-t-il avec un regard presque féroce, — que le bon Dieu m'étrangle si je sais pourquoi je vous fais cette confidence, si c'est le punch, ou l'air, ou la fatalité, ou le diable qui m'y force, mais je ne puis m'empêcher de vous raconter cela, et pourtant, quand vous m'aurez entendu, je suis sûr que vous me regarderez comme le dernier des misérables, — mais c'est égal, encore une fois, je ne puis m'en empêcher.

Il y avait dans l'expression de la figure, dans l'accent de la voix de mon ami Wolf, un tel caractère de vérité, que je compris parfaitement cette influence de l'ivresse qui vous pousse à l'indiscrétion; influence fatale dont on se rend compte, que l'on maudit, mais qu'on n'a pas la force de combattre, s'agirait-il d'un secret sacré.

Aussi dis-je prudemment à mon ami : — J'aimerais mieux

attendre à demain, nous serions plus calmes, et alors...

— Pardieu! je crois bien que nous serions plus calmes; mais alors je ne vous dirais plus mon histoire, et il faut que je vous la raconte... Pourtant, voyez-vous, il est possible que demain, quand je penserai à la folie que je fais étant gris, il est possible que je vous propose de nous brûler la cervelle à pair ou non, afin que mon secret soit éteint par votre mort, ou rendu sans importance par la mienne... Je sais bien que vous allez me dire que c'est ridicule, mon cher, mais que voulez-vous y faire, c'est comme cela...

Ce diable de Wolf avait tant de naïveté et d'abandon dans ses manières que je n'eus pas la force de lui en vouloir, moi, et encore moins la pensée de reculer devant une confidence dont les résultats promettaient autant... — Je me disposai donc à écouter, nous nous assîmes sur le couronnement, et il commença après m'avoir affectueusement serré la main.

---

## § II

### LE RÉCIT

« Il y a environ deux ans de cela, — me dit Wolf, — c'était pendant la guerre, je commandais une goëlette dans la Méditerranée, ma mission se bornait à convoyer de temps à autre des bâtiments marchands. — Je me trouvais alors mouillé à Porto-Venere, petit port d'Italie, entre le golfe de Gênes et celui d'Especia, près des îles Palmeries.

» J'avais la plus entière confiance dans mon second, et j'allais fréquemment à terre, quoique la ville de Porto-Venere fût horriblement triste, mais le fait est que j'y avais fait connaissance d'une fort jolie demoiselle dont le père était capitaine de port.

» Je ne sais comment diable elle était venue en Italie, mais elle était Péruvienne et s'appelait Pépa.

» Figurez-vous, — mon cher, — dix-huit ans, — un teint orangé, — des lèvres rouges comme du corail, — des dents

bien blanches,—une taille... à tenir là dedans,—une gorge un peu forte, — et des hanches... ah ! des hanches comme une Andalouse, — et puis des yeux... vous savez, toujours fermés à demi, comme ceux de quelqu'un qui sommeille... et puis une forêt de grands cheveux noirs et épais... et puis encore des sourcils à l'avenant.

» Aussi, mon ami, si vous l'aviez vue avec un peignoir serré seulement autour de la taille par une ceinture, nu-tête, et se balançant au frais dans son hamac de jonc... vrai Dieu!... c'était à en devenir fou, — aussi j'en devins fou.

» Sa mère était morte, et son père était un vieux brave homme, assez butor; je me trouvais avec lui en relation continuelle de service, je m'arrangeai pour lui être utile, il m'en sut gré, m'ouvrit sa maison, c'est tout ce que je voulais.

» C'était beaucoup; — mais Pépa avait une vertu fort tenace et des principes religieux profonds et arrêtés; pour tâcher de me mêler à leur influence, — je les partageai.

» Je m'agenouillai donc avec elle pour invoquer Dieu, et vous ne sauriez croire combien je trouvais de charmes dans ces prières; car je lui avais dit une fois :

» — Pépa, il y a, ce me semble, une pensée d'égoïsme à prier pour soi... Si vous vouliez, vous prieriez pour moi, Pépa, et alors, moi, je prierais pour vous...

» La pauvre enfant accepta l'échange; et comme elle me demandait un jour la forme de l'invocation que je faisais pour elle, je lui dis franchement qu'elle consistait en ceci : — Mon Dieu! faites donc qu'elle m'aime, car je l'aime bien.

» Elle me bouda, rougit et finit par me dire qu'elle au contraire ne demandait ardemment qu'une chose au ciel : — c'était de ne pas m'aimer.

» Vous jugez que cet aveu me rendit plus amoureux que jamais, je ne la quittais pas, je l'obsédais, et enfin je parvins à la convaincre de ma passion, qui, entre nous, je l'avoue, était aussi violente qu'on puisse l'imaginer. — Jusque-là, voyez-vous, je n'avais eu que des filles ; aussi j'aimais pour la première fois, j'aimais avec délire, parce qu'il y avait un cœur, et un noble cœur chez cette femme-là. — Savez-vous qu'un jour elle me dit : — Je suis bien contente que vous soyez marié,

Wolf; comme je suis pauvre, — au moins vous ne penserez pas que je vous aime pour vous épouser, — que je vous aime parce que vous êtes riche. »

— Vous êtes donc marié? — dis-je à mon ami Wolf.

— Pas du tout, — me répondit-il; — mais j'avais dit cela pour voir au juste quelle espèce d'amour on me portait; car j'aurais toujours craint, sans cette précaution, d'être aimé comme futur mari, — ce qui, entre nous, est fort abject.

» Je continue. — Un jour, le père de Pépa ayant voulu aller lui-même visiter en mer un navire suspect, il le trouva rempli de malades qu'on n'avait pas d'abord déclarés, et fut obligé de partager avec eux une quarantaine de huit jours, veillé, gardé à vue par les gardes sanitaires.

» Vous pensez ma joie : Pépa restait seule avec une vieille gouvernante. — Après avoir consolé le père en me tenant à une honnête distance de son navire, je me rendis à terre pour rassurer la fille et lui demander... ce que je lui demandais toujours; — car elle ne m'avait encore rien accordé, craignant, disait-elle, qu'une fois mes désirs satisfaits je ne me lassasse d'elle... et qu'au bout de quelque temps la satiété ne vînt me glacer. Car, vois-tu, — me disait-elle naïvement, — je t'aime pour moi et non pour toi... et j'éprouve un plaisir inouï à être désirée.

» Pendant les six premiers jours de la quarantaine du père, mêmes demandes de ma part, mêmes refus de la part de Pépa.

» Or, le matin du septième jour, j'étais littéralement résolu à me brûler la cervelle, si elle me refusait encore; mais comme j'ai toujours fermement voulu ce que j'ai voulu, j'aurais possédé Pépa de gré ou de force avant de mourir. — Elle m'avait avoué son amour; — la possession n'était donc plus qu'une formalité, n'est-ce pas? »

Je répondis à mon ami Wolf par un *hum*... légèrement dubitatif, et le priai de continuer.

« Comme j'allais me rendre à terre, on signala un aviso au large, j'envoyai mon embarcation, et un aspirant m'apporta des dépêches de mon amiral; il m'ordonnait de mettre à la voile le lendemain au point du jour, sans me dire pourquoi, et de rallier l'escadre.

» Je fus atterré ; je me croyais, moi, mouillé là jusqu'au jugement dernier, et je n'avais pas un instant pensé à mon départ ; — je donnai néanmoins les ordres pour appareiller le lendemain, et j'allai à terre apprendre cette nouvelle à Pépa ; — sans m'être décidé à rien, j'avais toujours pris des pistolets avec moi.

» Je pars demain... Pépa... peut-être pour ne plus nous voir, — lui dis-je...

» — Vrai... vrai... tu pars... et demain ! — s'écria-t-elle avec une joie qui me rendit sombre. — Il part demain ! Oh ! mon Dieu, je te remercie ! — s'écria-t-elle en se jetant à genoux.

» — Pépa... — lui dis-je.

» Mais elle, se précipitant à mon cou avec délire, fut la première à me couvrir de baisers. — Tu pars... — me disait-elle, — mais tu ne pars que demain... mais cette nuit... cette nuit est à nous ! — elle est à nous tout entière, cette nuit que tu regretteras. — Oh ! oui... parce qu'elle sera la première et la seule, oui, ainsi tu regretteras ta Pépa... tu la regretteras, — disait-elle avec une joie d'enfant et une exaltation de femme passionnée ; — tu la quitteras en la désirant encore... en la désirant plus que tu ne l'auras jamais désirée... car tu ne sais pas, non, tu ne pourras jamais savoir combien je t'aime, et ce qu'il m'en a coûté pour te résister jusqu'ici. — Mais, vois-tu, c'est toujours ainsi que j'avais rêvé l'amour ; — avoir à moi un jour, un seul jour rempli des plus ardentes et des plus inexprimables voluptés ; — mais un seul jour, — afin qu'il fût unique dans tous mes jours ! car, si ce jour avait des lendemains, vois-tu, auprès de lui... chaque lendemain serait pâle et lui ôterait de son prestige et de son éclat... et songe donc que je dois vivre toute ma vie de ce seul jour ; car, si mon pressentiment ne me trompe pas... je ne te verrai plus... et, s'il me trompe, tu n'obtiendras pas plus de moi dans l'avenir. »

— Sacredieu, — dis-je à Wolf, — votre Pépa était un peu originale ; mais, malgré cela, j'aurais voulu me trouver à votre place... vous deviez être un homme bien heureux.

« Heureux à perdre la tête, aussi, vite, je retourne à bord afin de donner mes dernières instructions pour le lendemain matin.

» Il était à peu près trois heures de l'après-midi, je fais préparer une petite yole que je manœuvrais moi seul pour me rendre à terre sans témoins; je passe encore le long du navire du père de Pépa, afin de bien m'assurer que la quarantaine ne finirait que le lendemain; je vois le digne capitaine, il me charge de ses tendresses pour sa fille; je lui fais signe de la main, et je me dirige vers cette partie de la côte où aboutissait le petit jardin de la maison de Pépa... »

— Ah çà! mais vous ne me parlez pas des scrupules que vous dûtes avoir, — dis-je à mon ami Wolf, — des scrupules que vous dûtes avoir quand vous vîtes ce bonhomme si confiant, dont vous alliez séduire la fille...

Mais mon ami me répondit avec une violence que je me plais à attribuer au punch :

« Ne me dites donc pas des choses que vous ne pensez pas, et auxquelles vous n'eussiez pas songé non plus à ma place!

» Des scrupules!... — est-ce qu'on a des scrupules quand on va posséder une femme comme Pépa! mais rappelez-vous donc qu'elle m'attendait, qu'elle avait éloigné sa vieille gouvernante, qu'elle était seule... toute seule... que je la voyais d'avance couchée sur son divan rouge avec son grand peignoir blanc et ses cheveux noirs, la gorge palpitante, — les yeux voilés; — car, quoiqu'elle m'eût résisté, elle m'aimait autant que je l'aimais, et ses désirs étaient aussi violents et avaient été aussi comprimés que les miens. Or, vous concevez, mon cher, les délices que je rêvais, lorsque, sur le point d'arriver à la plage, je crus apercevoir un homme qui nageait vers moi, venant du large en contournant les rochers qui bordaient la passe.

» Bientôt je n'en doutai plus, et je vis un homme, nu, basané, crépu, qui, toujours nageant, me faisait signe de l'attendre.

» Amenant ma misaine, je restai en panne; il me rejoignit et me demanda en anglais si j'étais un officier de la goëlette.

» — J'en suis le commandant, — lui dis-je.

» — Alors, capitaine, je n'aurai pas la peine de nager jusqu'à votre navire, voici pour vous seul, — et il décrocha de son cou une petite boîte de plomb, qu'il me donna d'une main

tandis qu'il s'appuyait de l'autre sur le gouvernail de mon embarcation, restant ainsi soutenu à fleur d'eau sans nager. — Je cassai la boîte avec la lame de mon poignard, et je lus... Savez-vous ce que c'était?...»

— Non, mon cher Wolf...

« Un nouvel ordre de l'amiral, qui m'enjoignait de mettre à la voile, non pas le lendemain, comme l'autre, — mais à l'instant où je recevrais ma missive. — La vitesse de ma goëlette était connue, et il m'ordonnait de me rendre immédiatement auprès de lui pour remplir une mission de la dernière importance. J'avais, me mandait-il, encore le temps de sortir du port. Mais le lendemain, mais la nuit, mais le soir même, mais d'heure en heure, cela me deviendrait peut-être impossible, car les Français devaient venir croiser devant Porto-Venere!... Ils y croisaient peut-être déjà. — Aussi, dans cette crainte, l'amiral m'envoyait, de Specia, son patron, homme sûr, à lui dévoué, lui ordonnant de laisser son canot le long des rochers en dehors de la passe, et d'entrer à la nage dans la rade, s'il le pouvait, afin que son embarcation ne donnât pas l'éveil à l'ennemi, dans le cas où il aurait déjà établi sa croisière aux environs du port.

» Enfin ce patron maudit avait réussi à exécuter les ordres de son amiral, et il était là une main appuyée sur le gouvernail de ma yole, fixant sur moi ses yeux gris, et me disant :

» — Puisque nous allons partir, capitaine, voulez-vous me prendre avec vous, l'amiral m'a ordonné de revenir à bord de votre goëlette si j'échappais aux requins et aux Français, et de vous recommander encore de partir aussitôt que je vous aurais remis cette babiole qui me pesait furieusement au cou. — J'ai échappé aux Français, non sans peine, car j'ai vu au vent une frégate et un brick, et, pour peu que nous ne filions pas nos câbles par le bout, d'ici à une demi-heure... il sera trop tard, capitaine. »

— Mille diables! et... Pépa? — dis-je à Wolf.

## § III

### SUITE DU RÉCIT

> Il changeait de visage. — Il sentait ses veines brûler, sa poitrine s'embraser et ses pieds se glacer. La parole expirait dans sa bouche, la pensée dans son cerveau... il résista un moment.
>
> P. L. Jacob, *la Danse macabre.*

— Mais Pépa, Pépa? — demandai-je encore à mon ami Wolf.

— Attendez, — me répondit-il. — Puisque je suis comme à confesse, il faut que je vous dise tout ce qui me passa par la tête dans ce moment diabolique, — et je ne sais pas comment cela se fait, — mais je me rappelle toutes ces idées d'alors, comme si c'était hier. — C'est peut-être parce que j'y pense souvent, voyez-vous! — ajouta Wolf après un moment de sombre silence.

« D'abord, la première pensée qui me vint, celle qui fut la base de toutes les autres, — fut que je ne partirais pas, — après quoi je pensai que je serais naturellement fusillé net; — ce qui m'était égal, puisque le matin j'étais décidé à me fusiller moi-même si je n'obtenais rien de Pépa. — La question n'était pas là, — elle était dans cet infernal patron de l'amiral. — Il ne fallait pas songer à corrompre ce matelot, — je le connaissais. — Or, lors même que je refuserais de partir, cet homme allait retourner à mon bord, — parler des ordres que je venais de recevoir; et peut-être qu'une fois que mon second et mes officiers en seraient instruits, — de gré ou de force je me verrais obligé de partir... Or, vous concevez ce que signifiait pour moi ce mot : partir, — maintenant que vous connaissez Pépa... »

— Je le conçois si bien, — dis-je à mon ami Wolf, — que je n'ai qu'un regret... — on peut dire cela entre soi... — c'est que votre animal de patron n'ait pas été dévoré par un requin, — ajoutai-je tout bas...

« Vraiment... — me dit Wolf avec un accent singulier. — Pardieu, je pensai tout juste comme vous, moi! — Quel dommage! me disais-je, comme vous, — car enfin un requin eût dévoré ce patron, je suppose... — eh bien! je n'avais pas de nouvelles de l'amiral, — et je n'étais obligé qu'à partir le lendemain, au risque, il est vrai, de rencontrer l'ennemi; mais aussi j'avais ma nuit à moi... une nuit de délices, — et demain au point du jour... un dernier baiser à Pépa, — et peut-être un combat acharné à soutenir, — un combat enivrant, glorieux comme un combat inégal, concevez-vous... sortant des bras de Pépa, — un pareil combat où j'aurais joué ma vie avec tant de bonheur et de joie; un combat qui, avec cette nuit d'ivresse, eût si bien complété ou fini ma vie... »

— C'était admirable en effet... — dis-je à Wolf... — et sans ce misérable patron...

« Ah voilà! c'était ce maudit patron, — répondit Wolf; — mais j'oubliais de vous dire, — ajouta-t-il, — que pendant l'instant qui me suffit pour faire ces mille réflexions sur les ordres de l'amiral, — j'oubliais de vous dire que ma yole, n'étant plus soutenue par la voile, avait suivi un courant assez fort, et qu'elle se dirigeait insensiblement vers un endroit de la rade rendu extrêmement dangereux par un de ces tourbillons volcaniques si fréquents dans la Méditerranée... et que je fus tiré de ma méditation par un cri du patron... qui, ne se défiant de rien, suivant mon canot, auquel il se tenait sans nager, s'était senti tout à coup entraîner par le remou du tourbillon, avait lâché le gouvernail... et tournoyait au milieu du gouffre... en criant : — Jetez-moi un aviron ou je me noie... »

Je ne pus dire un mot, — et je regardai Wolf en pâlissant : il était impassible et froid.

Wolf continua d'une voix seulement un peu sourde :

« Je dois vous avouer que si j'avais suivi mon premier mouvement, j'aurais jeté ma gaffe à cet homme pour lui sauver la vie. »

— Mais le second... Wolf... — m'écriai-je... — quel fut votre second mouvement?

« Mon second mouvement, — répondit Wolf, — *fut de n'en rien faire et de voir, au contraire, cette mort avec joie,*

— Aussi le patron disparut en m'appelant : — *assassin;* il avait raison, car sa vie avait été entre mes mains, — et il m'eût été aussi facile de le sauver,— que de boucler mon ceinturon...»

Je me levai violemment... mais Wolf me retint et me dit en souriant avec amertume :

— Je vous l'avais bien dit... que j'étais un misérable. Mais, vous, l'homme aux scrupules, descendez dans votre âme intime... tout au fond... déroulez un de ces plis secrets et cachés que l'homme de sang-froid ose à peine interroger... acceptez toutes les chances de ma position, toute l'ivresse de mon amour forcené, auquel j'avais fait le sacrifice de ma vie; — persuadez-vous bien que l'impunité la plus entière m'était assurée, qu'un mystère profond... profond comme le gouffre sans fin qui avait englouti le patron enveloppait mon crime... qui après tout n'était qu'un déni d'humanité; dites-vous bien que le hasard seul avait tout fait, — que je ne connaissais pas cet homme, moi; dites-vous d'ailleurs ces mots devant lesquels se briseraient des vertus bien rudes : — *Personne ne pouvait le savoir,* — car souvent la vertu c'est la peur du scandale; — dites-vous enfin tout ce que je pouvais me dire de consolant dans ma fatale position. — Songez surtout que j'aimais avec fureur, — songez à ce que j'avais été sur le point de perdre et à ce que la mort de cet homme pouvait me rendre... — Une nuit avec Pépa!!! — Et après cela osez me jurer par votre mère que vous n'eussiez pas agi comme moi, — s'écria Wolf avec un regard perçant et froid qui me traversa le cœur.

J'ai le courage ou la honte d'avouer que je ne pus trouver un mot à répondre.

Wolf, n'ayant pas l'air de s'apercevoir de mon silence, continua :

« Je ne vous parlerai pas de la nuit que je passai avec Pépa, — il y a deux ans de cela, — Pépa est morte, — et pourtant, à ce souvenir seul, voyez comme mes artères battent et comme je pâlis... car, je le sens, je pâlis encore.

» Le lendemain, ce que l'amiral avait prévu arriva : une croisière française était établie au vent de Porto-Venere.

» Je regagnai ma goëlette au point du jour, et je dois encore vous avouer que j'eus la plus entière indifférence pour les

pauvres gens que j'allais faire hacher par ma désobéissance; car si j'avais suivi les ordres de l'amiral, nous eussions évité un combat bien meurtrier.

» Mon équipage était excellent, — j'exaltai encore son courage, et nous sortîmes de la passe décidés à nous faire couler, — moi surtout, — comme vous pensez. — Ma goëlette marchait comme un poisson, — j'avais des pièces de dix-huit allongées en couleuvrines, — nous aperçûmes un brick et une frégate, — le brick au vent, — la frégate sous le vent.

» Le brick nous appuya la chasse et nous joignit. — Après un combat sanglant où je fus blessé deux fois, il nous abandonna presque entièrement désemparé.

» La frégate dut courir des bordées pour nous atteindre, elle commençait à nous canonner, et c'était fait de nous, je crois, — lorsqu'un coup du sort nous fit la démâter de son grand mât... — Nous n'avions que quelques agrès coupés, — rien d'essentiel d'endommagé. — Nous prîmes chasse à notre tour, et nous ralliâmes l'amiral vers le soir.

» J'avais quatre-vingts hommes d'équipage et quatre officiers avant le combat. — En arrivant auprès de l'amiral, il ne me restait qu'un aspirant et vingt-trois matelots, — le reste était mort.

» L'amiral, tout en me félicitant sur mon courage et en me promettant un grade supérieur, ne put s'empêcher de regretter son patron, qu'il supposait avoir été dévoré par un requin, ou pris par une crampe avant d'avoir pu gagner mon bord.

» Quel dommage! — me dit-il, — si le malheureux avait réussi à vous porter mes ordres, — nous n'aurions pas à regretter la perte de tant de braves gens... Mais aussi,— ajouta-t-il par forme de compensation, — nous n'aurions pas à vous féliciter d'un si glorieux combat, capitaine Wolf.

» Deux mois après, le grade de capitaine de frégate vint me récompenser de ma *belle action*, comme dit le ministre dans sa lettre.

» Voilà mon histoire mon cher... avouez donc après cela que je puis parler de *dévouement en matière d'amour*, — me dit Wolf d'un air tristement moqueur, — puis il ajouta : — Mais voilà nos convives qui montent, où en sont-ils de leur discussion? »

Les convives n'y pensaient ma foi plus. — On convint de se rendre à terre. — Comme je me trouvais séparé de Wolf par un groupe, — je fus forcé de me placer dans une embarcation où il n'était pas. — Descendu au débarcadère, ne le rencontrant pas non plus, je supposai qu'il était resté à bord, — enfin, pour chasser les idées un peu sombres que m'avait laissées la confidence de mon ami Wolf, j'allai passer la nuit chez une danseuse portugaise appelée Loretta, que j'entretenais assez magnifiquement depuis notre station à Malte.

---

## § IV

### ÉPISODE

Le lendemain matin j'étais couché et je m'amusais à tresser les cheveux de Loretta, qu'elle avait fort longs et fort beaux, — lorsque sa camériste vint me prévenir que mon valet de chambre, qui savait où me trouver, voulait absolument me parler. — Je me levai, — et il me remit un billet ainsi conçu :

*Je vous attends sur le rempart, en face le palais des Grands-Maîtres; il faut absolument que je vous parle, soyez assez bon pour y venir.*

WOLF.

— Qui t'a remis cela? — demandai-je à mon laquais.

— Capitaine, c'est un officier anglais, un beau grand jeune homme brun.

— C'est bien; va m'attendre à bord.

J'embrassai Loretta, et je gagnai le rempart. — Mon ami Wolf s'y trouvait déjà. — Il était un peu pâle; mais il souriait, et sa figure avait même une expression de douceur que je n'avais pas remarquée la veille.

Il vint à moi, et, me tendant la main : — J'étais sûr de vous voir, — me dit-il... — tant je comptais sur votre obligeance et sur les effets d'une sympathie que je n'avais ressentie pour personne, je vous jure...

Je lui secouai cordialement la main, et lui demandai à quoi je pouvais lui être utile.

— Mon cher ami, puisque vous me permettez de vous donner ce nom, — répondit-il, — j'ai d'abord mille excuses à vous faire d'avoir abusé hier de vos moments pour vous raconter une bien misérable histoire.

— Ma foi, — lui dis-je (et c'était vrai), — que le diable m'emporte si j'y pensais... mais bah... le madère et le xérès vous auront poussé au roman, mon cher Wolf... et vous vous serez *vanté*, — ne parlons plus de cela... encore une fois, je l'avais oublié.

— Oh! non, — ajouta-t-il avec un sourire triste; — je ne me suis pas *vanté;* — tout cela s'est passé comme je vous l'ai dit, — et vous êtes le seul, — ajouta-t-il en attachant sur moi ses grands yeux bleus mélancoliques, — vous êtes le seul qui sachiez cette aventure fatale.

— Et vous pouvez compter sur ma discrétion, — répondis-je. — Fausse ou vraie, cette histoire est à jamais perdue dans le plus profond oubli.

— Cela ne peut pas être ainsi, — répéta-t-il toujours avec sa voix douce et sonore. — Vous savez qu'hier je vous avais prévenu; désormais ce secret ne peut être possédé que par vous — ou par moi, — par tous deux, c'est impossible.

— Mon cher Wolf, est-ce bien sérieusement que vous me dites cela?

— Très-sérieusement...

— C'est une plaisanterie.

— Non, mon ami...

— Mais c'est absurde...

— Non, ce n'est pas absurde; vous avez un secret qui, divulgué, peut me faire passer pour ce que je suis : — un *meurtrier*, — ajouta Wolf péniblement. — Puisque je n'ai pu le garder, moi, qu'il intéresse au point que vous devez croire... pourriez-vous le garder, vous, à qui il est indifférent?... Ce doute serait trop affreux; or il faut en finir, et il en sera ainsi.

— Voilà qui est fort... il en sera ainsi parce que vous le voulez, Wolf?

— Sans doute. — Puis, me pressant les deux mains, il dit

avec tendresse : — Ne me refusez pas cela, — ne me forcez pas, je vous en supplie, à un éclat qui vous obligerait bien à m'accorder ce que je vous demande; vous me l'accorderiez par un autre motif, il est vrai, mais cela serait toujours, n'est-ce pas?

— Allons, il faut nous brûler la cervelle, parce qu'il vous a plu de me gratifier de votre diable d'aventure... J'y consens, mais c'est désagréable, vous l'avouerez au moins, — dis-je avec humeur sans pouvoir pourtant me fâcher tout à fait.

— Je le conçois, mais c'est comme cela... Pardonnez-moi... mon ami! — dit Wolf.

— Pardieu, non; ce sera bien assez de vous pardonner si vous me cassez la tête... car, pour que la plaisanterie soit complète, c'est toujours à cinq pas, et à pair ou non, — j'imagine?

— Toujours... — répéta le damné Wolf avec sa voix de jeune fille.

— Vos témoins? — lui demandai-je...

— Votre voisin de gauche d'hier, — me dit-il.

— Aurez-vous vos armes... Wolf?

— Oui, j'aurai les miennes; — ainsi n'apportez pas les vôtres, c'est inutile... à moins pourtant que vous vous défiiez...

— Capitaine... — lui dis-je très-sérieusement cette fois...

— Pardon, mon ami; mais dites bien à votre témoin que c'est une affaire à mort, inarrangeable, qu'il y a eu des voies de fait.

— Il le faut pardieu bien, — m'écriai-je... — et à quand cette belle équipée?... car, en vérité, mon ami Wolf, il faut l'avouer, nous sommes aussi fous, tranchons le mot, aussi bêtes que deux aspirants sortant de l'école de marine; mais enfin, à quand?

— Mais, mon Dieu, dans une heure... trouvons-nous aux ruines du vieux port...

— Va pour les ruines du vieux port.

— Votre main, — me dit Wolf.

— La voici.

— Vous ne m'en voulez pas, au moins? — me demanda-t-il encore.

— Parbleu si, je vous en veux, et beaucoup.

Il sourit, me salua de la tête, et nous nous séparâmes.

## § V

### MON AMI WOLF

J'étais revenu à bord pour faire quelques préparatifs, écrire quelques lettres, car en vérité je croyais rêver. — Un capitaine de frégate de mes amis consentit avec peine à me servir de témoin quand il sut quelles étaient les conditions de ce duel meurtrier. — A cinq pas, un pistolet chargé et l'autre non.

Ce qui me désespérait surtout, c'étaient les véhémentes sorties de mon digne témoin sur ce qu'il appelait ma *crânerie*. — Vous aurez cherché l'affaire, — me disait-il, — comme cette fois à la Martinique. — Vous avez aussi la main trop légère, mon cher ami... il vous arrivera malheur... Quel dommage, un jeune officier d'une si belle espérance !... et *tutti quanti*.

J'avais beau dire et redire que je n'étais pas l'agresseur, il me répondait à cela : — Le capitaine Wolf, m'a-t-on dit, ne boit ordinairement que de l'eau; — il est connu pour sa douceur, son humeur triste et solitaire. Comment diable voulez-vous qu'il se soit grisé et vous ait insulté le premier?... C'est impossible.

— Mais, cordieu, monsieur ! — m'écriai-je...

— Bon, bon, faites-moi une autre querelle, à moi, — me répondit l'imperturbable, — pour me prouver que vous n'êtes pas querelleur...

C'était à devenir fou; aussi je me tus. — Je fermai mes lettres, — donnai quelques commissions à mon valet de chambre, — demandai un canot et me dirigeai vers le vieux port avec mon témoin.

Quand nous débarquâmes, Wolf y était déjà... Il vint au-devant de moi; il n'était plus pâle : ses joues étaient légèrement rosées, ses cheveux soigneusement bouclés, ses yeux brillants; j'avais vu peu d'hommes d'une beauté aussi remarquable.

— Allons donc, paresseux! — me dit-il d'un ton d'amical reproche...

Chose bizarre, pendant la traversée j'avais fait tout au monde pour *me monter*, comme on dit, pour me mettre au niveau de cet horrible combat : — impossible; — j'allais là me brûler la cervelle sans colère, sans haine, sans fiel, sans prétexte, et seulement par point d'honneur, car je connaissais assez Wolf pour être certain que, si j'eusse refusé le combat, il m'eût contraint à l'accepter par une insulte irréparable. — Aussi j'aimais encore mieux me battre presque sans savoir pourquoi, — sans lui en vouloir; — car, malgré son crime, je ne le haïssais pas, il s'en faut.

Oui, je l'avoue, cet être bizarre exerçait sur moi une singulière influence. — Son air triste, sa voix douce, son calme, une inconcevable sympathie de pensées qui s'étaient développées entre nous avant sa maudite confidence, — et puis, enfin, un amour inné chez moi pour tout ce qui est extraordinaire, — tout cela faisait que je ne pensai pas un instant à la mort qui allait peut-être m'atteindre, occupé que j'étais à m'étonner de tant de choses inconcevables.

— Messieurs, — dit mon témoin, — toute représentation est sans doute inutile?...

— Inutile! — répéta Wolf.

— Vous savez que c'est un assassinat que l'un de vous deux va commettre, — dit le témoin de Wolf.

— Nous le savons, — répéta Wolf.

— Allez donc, messieurs, et que Dieu vous pardonne, — dit le bon capitaine d'une voix grave.

Ce témoin de Wolf mesura cinq pas...

Mon témoin prit les pistolets que Wolf avait apportés et voulut les visiter.

— Je m'y oppose formellement, monsieur! — m'écriai-je en l'arrêtant...

Wolf me prit la main, la serra fortement et me dit :

— Capitaine, — bien; — mais j'ai à vous faire une demande. Vous confiez-vous assez à ma loyauté pour me laisser choisir, — quoique ce soient mes armes?

Avant que nos témoins eussent pu rien empêcher, j'avais pris les pistolets et je les présentais à Wolf. — Il en prit un.

Je pris l'autre.

Le cœur me battait horriblement.

Quoique la conduite singulière de Wolf me fît penser que peut-être tout ce duel n'était qu'une bizarre et mauvaise plaisanterie, — pourtant je me plaçai en face de Wolf.

De ma vie je n'oublierai son attitude calme, souriante, je dirai presque heureuse. — Il passa ses doigts dans sa belle chevelure noire, et appuya un instant son front dans sa main comme pour se recueillir; puis, levant les yeux au ciel, il y eut dans son regard une expression de reconnaissance ineffable... puis il abaissa les yeux sur moi, — leva son pistolet et m'ajusta.

Je l'ajustai à mon tour, — les canons des deux pistolets se touchaient presque.

— Êtes-vous prêts, messieurs? — dirent les témoins.

— Oui...

— Mon Dieu, pardonnez-leur! — dit en anglais le vieil officier taciturne en frappant dans ses mains.

Nos deux coups partirent ensemble.

J'eus un moment d'éblouissement, — causé par la flamme et l'explosion du coup de Wolf; — et quand au bout d'une seconde je revins à moi, — je vis nos deux témoins courbés près de Wolf... qui s'appuyait sur son coude...

— Mon Dieu, mon Dieu... vous l'avez voulu, — lui dis-je avec désespoir... car le malheureux était tout sanglant. — Vous savez que ce n'est pas moi... Pardon, mon ami... pardon... pardon...

— J'ai été l'agresseur, et je suis justement puni. Je vous pardonne ma mort, — dit-il d'une voix faible... Puis, s'approchant de mon oreille, ses derniers mots, que seul j'entendis, furent ceux-ci : « Mes mesures étaient prises pour mourir de votre main... Merci... O Pépa!... »

Et puis il mourut.

Ma balle lui avait traversé la poitrine.

Je compris alors pourquoi Wolf avait voulu choisir entre les deux pistolets...

# RELATION VÉRITABLE

DES

# VOYAGES DE CLAUDE BELISSAN

CLERC DE PROCUREUR

---

## CHAPITRE PREMIER

### POURQUOI CLAUDE BELISSAN DEVINT PHILOSOPHE, PHILANTHROPE, MATÉRIALISTE, ATHÉE, NÉGROPHILE ET RÉPUBLICAIN.

C'était le 13 mai — 1789.

Vers le milieu de la rue Saint-Honoré il y avait une haute et obscure maison de six étages, au sixième étage une petite chambre, dans cette petite chambre une fenêtre étroite, et à cette fenêtre un jeune homme d'une taille moyenne et assez laid. Ce jeune homme était Claude Belissan, clerc de procureur, légèrement atteint de l'épidémie philosophique qui régnait alors.

L'eau tombait à torrents d'un ciel gris sombre, menaçant, et de fortes rafales de vent faisaient fouetter les ondes contre les carreaux, qui ruisselaient de pluie.

Pour la première fois, Claude Belissan blasphémait Dieu d'une épouvantable façon, car jusque-là il avait été élevé par sa mère dans de saintes et religieuses croyances.

— Tombe... — disait-il, — tombe... donc, *averse maudite!* change les rues en rivières, les places en lacs, la plaine en océan... Bien... allons, le déluge... un nouveau déluge... et un dimanche encore! un dimanche!... quand on a travaillé toute la semaine... Bah!... les philosophes ont bien raison; il n'y a pas de Dieu... il n'y a qu'un destin, un hasard... et encore!!!

Et voilà, comme de croyant qu'il était, Belissan devint furieusement fataliste et incrédule.

Et la pluie, redoublant, cinglait, petillait sur les vitres, et Belissan trépignait et se damnait en regardant avec douleur et rage sa culotte luisante de gourgouran, ses bas de coton blanc, sa chemise à jabot et à manchettes.

Et Belissan se damnait encore en jetant un coup d'œil de profond et amer regret sur sa veste de basin à fleurs et son habit de ratine bleue soigneusement étendus sur son lit virginal... car le lit de Belissan était virginal.

A une nouvelle ondulation de l'averse, Belissan fit un tel bond de fureur qu'un nuage de poudre blanche et parfumée s'échappa de sa tête, et flotta indécis dans sa chambre... On eût dit il signor Campanona dans toute la fougue de son exaltation musicale.

— Enfer! malédiction!... — s'écria-t-il, — et Catherine... Catherine qui m'attend... Une promenade, un rendez-vous calculé, combiné depuis cinq semaines... le voir manquer, j'en deviendrai fou... fou... à lier... Dieu me le payera!!

Et après avoir montré le poing au ciel, en manière d'Ajax, Belissan cacha sa tête dans ses mains...

Au bout de quelques minutes d'une cruelle rêverie, où il ne vit que ruisseaux débordés, gouttières gonflées, boue et parapluies, le jeune clerc suspendit sa respiration, puis son cœur palpita, bondit... Il dressa la tête, prêta l'oreille... mais sans ouvrir les yeux, tant il craignait une amère déception... Figurez-vous que le malheureux croyait ne plus entendre la pluie tomber que goutte à goutte et rebondir sur le toit!

Et ce ne fut pas une illusion.

Le ciel s'éclaircit, bientôt une légère brise de nord-est s'éleva, grandit, souffla, et après une demi-heure d'attente et d'angoisse inexprimable, les nuages chassèrent, se refoulèrent à l'horizon, le soleil étincela sur les toits humides, le ciel devint bleu, l'air tiède et chaud, enfin jamais journée de printemps commencée sous d'aussi funèbres auspices ne parut se devoir terminer plus riante et plus pure.

Belissan, au lieu de remercier Dieu, ne pensa qu'à sa culotte de gourgouran, à son habit de ratine, prit son chapeau

sous son bras, rajusta sa coiffure, et en sept minutes fut au bas de son escalier, fringant, pimpant, lustré, pomponné, éblouissant à voir.

Mais, hélas! quel horrible spectacle! les pavés étaient fangeux, les gouttières filtraient l'eau, et une foule d'équipages se croisaient dans la rue.

Alors Belissan prit résolûment le parti de marcher sur ses pointes et entreprit la périlleuse tournée qui devait le réunir à sa Catherine. Il n'était plus qu'à quelques pas de la boutique de cette jolie fille, lorsque les piétons se refoulent à la hâte, se pressent, se heurtent, avertis par un piqueur à livrée verte et orange qui précédait un bel équipage à quatre chevaux, — mais quatre magnifiques chevaux bai brun, les deux de volée surtout étaient du plus pur sang danois, circonstance qui ne pouvait échapper à la vue de Belissan, car le malheureux, par une incroyable fatalité, fut placé au premier rang des piétons, et les chevaux danois, qui piaffaient beaucoup, ayant un pas fort relevé, couvrirent le pauvre clerc d'une pluie de boue, mais si noire, mais si épaisse, mais si grasse, qu'elle tacha affreusement l'habit de ratine et la culotte de gourgouran.

Ce seigneur qui venait de passer était M. le marquis de Beaumont; il revenait de Versailles, et allait visiter M. le duc de Luynes.

Belissan resta stupéfait et moucheté comme un tigre, mais comme un tigre aussi il se prit à rugir en montrant le poing au brillant équipage, comme naguère il l'avait montré à Dieu, le montrant surtout à un grand coureur tout chamarré d'or et de soie qui, perché derrière la voiture, se pâmait de rire insolemment.

De ce moment, de cette minute, de cette seconde, Belissan jura haine éternelle à Dieu, aux marquis, aux voitures, aux coureurs, aux chevaux danois, et se proclama l'égal de tout le monde, grand seigneur, laquais ou cheval danois.

Il allait peut-être se livrer à une longue et fougueuse méditation sur l'inégalité des positions sociales, lorsqu'il se souvint de Catherine; il remit donc sa colère à plus tard, jeta un triste coup d'œil sur ses mouchetures, et dit en soupirant :

— Après tout, il vaut peut-être mieux laisser sécher la

boue que de l'étendre; d'ailleurs, Catherine me plaindra...

Et il continua sa route, la tête bouleversée, exaspéré par ses idées d'amour et d'égalité, de bonheur et de haine. C'était alors une fournaise que le cerveau de Claude Belissan; et quand il entra dans la rue où demeurait sa maîtresse, sa tête devait certainement fumer, tant ses pensées étaient brûlantes et effervescentes...

Mais, hélas! plaignez Belissan... figurez-vous ce que devint, ce qu'éprouva, ce que ressentit Belissan... mettez-vous à la place de Belissan, quand il vit arrêté presque en face de la porte de Catherine l'équipage maudit qui l'avait si curieusement tigré!

Or, le père de Catherine était parfumeur-gantier, *A la Bonne Foi*, et sa boutique se trouvait tout proche de l'hôtel de Luynes.

Belissan respira pourtant lorsqu'il ne vit plus le grand coureur. Il s'approcha de la porte de la boutique, jeta un dernier regard de désespoir sur sa toilette souillée, et entra...

Mais en entrant il passa par toutes les nuances du prisme, à partir du blanc jusqu'au violet; ses yeux se troublèrent, il vit des flammes bleues, la tête lui tourna, il ne put que s'asseoir convulsivement sur le comptoir, et sur la main du gantier, qui s'écria : — Prenez donc garde, monsieur Belissan!

Mais Belissan ne prenait pas garde. Belissan avait vu en entrant la jolie gantière essayer des gants au grand coureur, fort bel homme en vérité; Belissan avait encore vu le grand coureur serrer les mains de Catherine, qui avait souri en rougissant...

Et puis il n'avait plus rien vu.

Mais il avait pensé...

Le clerc fit alors un mouvement désordonné, comme si un fer rouge lui eût traversé la cervelle, et frappa un grand coup de poing sur le comptoir.

A ce bruit, Catherine leva la tête.

Le beau coureur leva la tête.

Et tous deux, voyant Belissan si tigré, si moucheté, si colère, si pâle, si singulier, si effaré, partirent d'un éclat de rire prolongé, dans lequel le timbre pur et frais de la jolie Catherine se mêlait à la basse sonore et retentissante du coureur.

Belissan fit une grimace colérique et un geste de possédé.

Et le duo de rire recommença de plus belle; seulement, le rire sec et cassé du mercier vint gâter l'harmonie.

Belissan, ne se possédant plus, s'avança contre le coureur en levant une aune; mais au même instant ses deux poignets furent emprisonnés dans la large main du coureur, et il entendit l'honnête gantier s'écrier : — Comment! vous osez porter la main sur un des gens de M. le marquis de Beaumont, dont nous espérons avoir la pratique! pour un ami, c'est mal à vous, monsieur Belissan!

Et Catherine aussi lui dit aigrement :

— Eh! quand on est fait de la sorte, on ne vient pas chez les gens.

Et le beau coureur reprit :

— Mon petit monsieur, sans les beaux yeux de cette jolie demoiselle vous passiez par la porte, vrai comme je m'appelle Almanzor, vrai comme j'ai l'honneur d'être au service de M. le marquis de Beaumont.

— Pardonnez-lui pour cette fois, monsieur Almanzor! — dit Catherine d'un air caressant en lorgnant le beau coureur.

— Allez vous changer... vous nous faites peur, monsieur Belissan! — dit le gantier en contraignant à peine un éclat de rire.

— Il y a un baigneur étuviste là-bas, au numéro 15, — dit enfin Almanzor en conduisant Belissan à la porte de la boutique avec une politesse moqueuse...

Le clerc se croyait sous l'obsession d'un affreux cauchemar, il ne répondit pas un mot, n'entendit rien, ne vit rien, partit comme un trait, et ne s'arrêta qu'aux Champs-Élysées.

Et encore il ne s'arrêta que parce qu'il se heurta avec un homme qui s'écria : — Tiens, c'est Belissan!

Belissan rappela ses esprits...

— Qui me parle? où suis-je? que me veut-on?... — soupira-t-il.

— C'est moi, Lucien, qui te parle. Tu es aux Champs-Élysées, crotté jusqu'à l'échine. Je veux te dire adieu, car je vais au Havre.

— Tu vas au Havre, je pars avec toi!

— Mais je pars aujourd'hui, à l'instant!

— Je pars aujourd'hui, à l'instant!

— Je prends le coche, je vais par eau...

— J'irai par eau, par le coche, par le diable; mais je veux quitter cet infâme Paris, je veux aller vivre dans un désert, dans une île où tout me soit égal et où je sois égal à tout... Comprends-tu, Lucien?

— Non, mais l'heure presse... Viens-tu?... Mais enfin, du linge... des vêtements?

— Tu m'en prêteras, Lucien, — répondit Belissan avec une touchante mélancolie, — tu m'en donneras, des vêtements; les hommes sont frères.

— De l'argent?

— Je partagerai avec toi, bon Lucien; les hommes sont égaux, va.

— A la bonne heure! — dit Lucien. — Il est malade ou fou, — pensa-t-il; — ce petit voyage ne peut que lui faire du bien, je l'emmène.

— Adieu, vil égout, vil Paris, — dit dédaigneusement le clerc en se jetant sur le coche.

Et voilà comment Claude Belissan quitta Paris.

---

## CHAPITRE II

### COMMENT LE ROYAUME DE FRANCE FUT DÉSORMAIS PRIVÉ DE CLAUDE BELISSAN.

Le capitaine Dufour, commandant le trois-mâts *la Comtesse de Cérigny*, n'attendait plus qu'un passager ou deux pour partir du Havre et se rendre à sa destination. Il devait porter d'abord des marchandises dans la mer du Sud, les vendre, aller ensuite aux Moluques acheter des épiceries, et revenir par le cap de Bonne-Espérance; c'était une circumnavigation, presque le tour du monde.

Un matin son mousse lui annonça un *monsieur*.

— Qu'est-ce que c'est que ça, mousse?

— Un pâlot, capitaine, qui a une queue.

— Fais entrer le pâlot.

Le pâlot entre : c'était Belissan.

— Monsieur, — dit-il au capitaine, — votre vaisseau va partir prochainement?

— Oui, monsieur, je n'attends plus qu'un passager, et je désirerais bien que ce fût vous, — répondit fort spirituellement le capitaine.

— C'est possible, — dit Belissan, — pourvu que vous me conduisiez dans une île...

— Dans quelle île, monsieur?

— Dans une île quelconque, monsieur, cela m'est égal, pourvu que ce soit dans une île; une île déserte ou sauvage, dans laquelle je ne rencontre ni grands seigneurs, ni chevaux danois, ni coureurs, ni filles trompeuses; dans une île, — reprit Belissan avec une agitation croissante, — où l'égalité soit proclamée comme le seul des biens; dans une île déserte, sauvage, où je puisse savourer à mon aise le premier, le plus inestimable de tous les dons octroyés aux humains; dans une île...

— Permettez, — dit le capitaine Dufour persuadé qu'il n'interrompait qu'un fou, — est-ce bien sérieusement que vous me dites tout cela?

— Il me semble que je n'ai pas l'air de crever de rire, — objecta sourdement Belissan.

— Alors, monsieur, il m'est impossible de vous prendre à mon bord; je vous le répète, je vais à Callao, dans la mer du Sud, puis je reviens par la mer des Indes. Mais attendez donc, pourtant, si en route vous voulez descendre à Otahity, nous y relâcherons sans doute, et...

— Vous relâcherez à Otahity, la nouvelle découverte de Bougainville, la Cythère du nouveau monde! j'irai à Otahity... nation généreuse et nouvelle! Là, pas de coureurs, de marquis, de chevaux danois; là une existence douce et pure comme l'eau de ses ruisseaux; là du soleil, là des fleurs, là des arbres pour tous, là une nature primitive et bonne, là pas de différences sociales; là des frères, là des sœurs. A Otahity, monsieur le capitaine! à Otahity!... j'abjure mon titre d'Européen : dégénéré, abruti par la civilisation, je reviens à mon état de nature, dont je suis fier. — J'étais descendu homme, je

remonte sauvage! — (Ici une pose académique; ici Claude se dresse sur ses pieds et tâche de grandir sa petite taille et de se draper à l'antique avec son habit de ratine, qui s'y refuse.) — A Otahity! Là, pas de Dieu qui prenne un malin plaisir à contrarier nos projets; là, pas de roi; là, pas de courtisans, de vils courtisans qui dévorent la substance du peuple; là, pas de ces insignes stupides, de ces habits ridicules qui classent et numérotent votre position sociale... A Otahity!... O Voltaire! ô Dalembert! ô Diderot! ô philosophes, lumière éternelle des nations! c'est là que vous devriez être, c'est à Otahity que votre véritable place est désignée... O vous, philanthropes, qui rêvez la paix et la famille universelle... à Otahity... à Otahity, venez-y... venez, nous y ferons une seule famille! une grande famille!

Ici l'invocation bienveillante et philanthropique de Belissan prit un tel caractère de rage et de frénésie que M. Dufour fut obligé de le prendre par le milieu du corps et d'appeler son mousse.

Le mousse vint, et, se joignant à son maître, ils finirent par calmer Belissan, qui ne criait plus que faiblement et par saccades : — A Otahity! à Otahity!

Le capitaine Dufour agita longtemps la question de savoir s'il prendrait à son bord Claude Belissan, qui lui paraissait fou. Pourtant, ayant considéré que Belissan le payait bien, il consentit.

Claude quitta la France sans prévenir son vieil oncle, vendit le peu qu'il avait, persuadé qu'à Otahity le vil argent serait tout à fait inutile.

On partit; et lorsque l'écrivain du bord demanda la profession de chaque passager pour l'inscrire sur le rôle d'équipage, Belissan le stupéfia en lui répondant d'un air majestueux :

— Homme!!!

— Homme! — fit l'écrivain en sautant sur sa chaise.

— Homme! — réitéra Belissan...

— Comment cela, homme? — dit encore l'écrivain ébahi... — mais homme, quoi? quel titre?

— Mais, — hurla Claude, qui devenait bleu de fureur... — homme simplement... *homme de la nature*, si vous aimez

mieux... Les voilà bien ! — dit Belissan avec un sourire amer, en haussant les épaules de pitié, — les voilà bien, quel titre? il leur faut un titre... ils vous demandent un vain titre... une ignoble profession... quand ils sont les rois... les géants de la création ! Je suis sauvage, entends-tu, être dégradé, abruti par une société égoïste et bâtarde, par une civilisation corruptrice, — dit Belissan tout d'une haleine et en tournant le dos au commis, qui avait pourtant une figure bien respectable, je vous assure.

— Il est dans ses lunes, — objecta l'écrivain déjà prévenu de la singularité de Belissan; puis il ajouta sur son livre de bord : — Claude Belissan se prétendant homme de la nature, mais allant à l'île d'Otahity pour affaires de commerce.

Le trois-mâts *la Comtesse de Cérigny* partit du Havre le 13 juin 1789.

---

## CHAPITRE III

### POURQUOI CLAUDE BELISSAN, HOMME, RECHERCHA LA SOCIÉTÉ D'UN VEAU, ET CE QU'IL EN ADVINT.

Un mois après son embarquement à bord de *la Comtesse de Cérigny*, Claude Belissan était déjà borgne; six semaines après, il avait perdu deux dents molaires, plus une incisive; quatre mois ensuite, il avait eu trois côtes d'enfoncées comme on doublait le cap Horn; enfin, ce fut un bien beau jour pour lui que le jour où l'on mouilla à Callao : car si la traversée eût duré plus longtemps, Claude Belissan, *homme*, eût été dissipé en détail.

Ces accidents variés avaient eu pour cause la tendance philosophique et philanthropique du jeune homme, sa soif du bien général, son horreur des inégalités sociales et son rêve de perfectionnement universel.

Et, d'abord, ayant vu un grand, gros et large matelot, fouetter un mousse, parce que le mousse n'avait pas assez vite serré le petit cacatois, Belissan s'écria :

— Horreur! Frémis, ô nature! voici un frère qui bat son frère! Marin, ce mousse est ton frère, et ton égal; laisse ce mousse, ô marin!

Et le matelot mordant sa chique avec insouciance, répondit honnêtement à Claude, sans abandonner son mousse :

— Bourgeois, ce mousse n'est pas mon égal, vu qu'il est mousse et que je suis gabier, vu qu'il est enfant et que je suis homme, vu qu'il serre mal une voile et que je la serre bien. Quand il sera gabier, il fouettera les mousses à son tour. Or, bourgeois, je lui dois quinze coups de garcette, je suis au septième, laissez-moi finir... car je lui apprends son état, voyez-vous, bourgeois!

— D'abord, je ne suis point bourgeois, je suis homme, simplement homme, et, comme homme, je te dis que tu ne finiras pas, et de lâcher cet enfant, ton frère et le mien, tyran, despote, anthropophage! — hurla Belissan en tâchant d'étreindre dans ses petites mains le large bras du marin... — Tu ne finiras pas! car je suis ton égal, et comme ton égal, je t'ordonne de finir! c'est-à-dire de ne pas finir!

— Bourgeois, — répondit le marin avec un ton stoïque, — vous n'êtes pas mon égal, parce que je suis de mer et vous de terre; vous n'êtes pas mon chef non plus, aussi...

Et, comme Belissan l'interrompit avec une prodigieuse violence :

— Alors, — dit le marin, — puisque nous sommes égaux, voici un coup de poing, bourgeois, rendez-moi son égal...

Duquel coup de poing Belissan ne rendit pas l'égal, et fut borgne, comme on sait.

Un autre jour, Belissan malmena furieusement le capitaine, qui, pendant la tempête, avait toujours tenu son équipage sur le pont. Claude pérorait, Claude se démenait pour prouver à ces braves gens qu'ils avaient bien le droit de ne pas manœuvrer du tout, et qu'étant nés libres ils avaient la liberté de se laisser couler à fond. Fatigués des cris du petit homme, ils le bâillonnèrent et l'envoyèrent dans la cale; mais comme Claude résista pendant l'opération, il y laissa les dents que vous savez.

La conséquence immédiate de cet accident fut pour Claude un accès de misanthropie la plus prononcée et la plus dédai-

gneuse. Claude se prit à haïr l'humaine espèce. — Et tu n'es ainsi dégradée, infâme société, — huriait Claude avec un sifflement aigu qu'il devait à la perte de ses incisives; — tu n'es ainsi dégradée, — continuait-il, — que par la civilisation et par la féroce influence des grands, des rois, des prêtres, des coureurs et des chevaux danois! c'est la civilisation qui t'a perdue. Ah! qu'ils t'avaient bien jugée, les immenses philosophes qui, pour te régénérer, te renouveler, voulaient te ramener à la loi naturelle, à l'état de nature, car c'est là le bonheur, le vrai bonheur. O état de nature! je t'offre en holocauste tous mes tourments, mes souffrances, mon œil et mes trois dents! O Otahity!... Otahity! tu seras mon paradis, car je fais ici mon purgatoire! et je ne me sers de ces ridicules mots de paradis et de purgatoire que parce que je n'en ai pas d'autres, — ajouta Belissan avec dégoût. Puis Belissan eut une idée.

Belissan se dit : — Voilà sur ce bâtiment une partie, un segment, une fraction de la société. Qui m'empêche d'humilier la société tout entière dans ce segment! de l'écraser!... Qui m'empêche de la mettre sous mes pieds, de la fouler sous mes pieds... en lui prouvant que j'aime mieux vivre avec un animal, un brute et stupide animal, que d'endurer plus longtemps son contact flétrissant, impur et dégradant. — Et à la grande mortification de cette société qu'il méprisait, Belissan élut pour domicile un endroit du faux-pont où l'on avait renfermé un veau destiné à la nourriture de l'équipage. Il vécut avec ce veau, parlait à ce veau, mangeait avec ce veau, s'ébattait avec ce veau, et s'écriait parfois, en roulant avec le veau dans son fumier... — Rougis et pleure... pleure... société! voilà le cas que je fais de toi! — Et l'équipage ne fondait pas en larmes; non, l'équipage se pâmait d'aise, car cette nouvelle folie de Belissan l'avait débarrassé de l'ancien clerc.

Mais à force de se rouler et de causer philosophie et perfectionnement avec son veau, Belissan vint à vouloir distraire son ami; il lui souffla dans les yeux, lui entra des fétus de paille dans les narines, tant et si bien, que le veau se lâcha, s'irrita, et d'un coup de tête enfonça trois des meilleures côtes de Belissan. Or, arrivant à Callao, il était mourant. On comptait sur sa mort; mais grâce aux soins du supérieur de la Mis-

sion à Lima, le damné clerc en revint, et fut prêt à retourner à bord au moment où le brick appareilla pour les Moluques.

Le capitaine étant trop honnête homme pour laisser Belissan au Pérou, le reprit à son bord en jurant; mais pensant qu'il touchait au terme de son voyage et voulant l'abréger encore, il proposa à Claude de le débarquer aux îles Marquises, reconnues, visitées par Marchand, et à son dire au moins aussi cythéréennes que les îles des Amis.

Leur nom aristocratique éloigna bien un peu Belissan; mais ayant navigué sur *la Comtesse de Cérigny*, il pouvait bien aborder aux îles *Marquises*. Il consentit donc avec joie à ce changement, surtout quand on lui eut montré sur la carte que ces îles Marquises étaient infiniment plus rapprochées qu'Otahity.

Deux mois après une relâche à Acapulco, le brick mit en panne au vent des îles les plus orientales du groupe des Marquises; on envoya un canot bien armé, qui déposa, à la grande joie de l'équipage, Claude Belissan à la pointe méridionale de l'île Hatouhongou, un peu avant le lever du soleil, et puis l'embarcation rejoignit le brick qui fit voile vers le sud.

---

## CHAPITRE IV

### COMMENT CLAUDE BELISSAN TROUVA ENFIN LA TERRE PROMISE DE L'ÉQUITÉ ET DE LA PHILANTHROPIE.

— Enfin je te foule... — cria Belissan, — sol de la liberté, de l'égalité! Je te foule, sol natal des fils de la nature restés hommes de la nature! Ici l'eau des fontaines pour boisson, les fruits des arbres et quelques coquillages pour nourriture; pour lit ce gazon parfumé, pour vêtements... non, pas de vêtements. Est-ce que la nature m'a donné des vêtements à moi?... C'est du vêtement que naissent ces infâmes inégalités sociales. Ici, c'est la nature... ici donc le costume de la nature. Arrière l'Europe, nargue de la civilisation, mépris pour la France, foin des rois, des courtisans et des chevaux danois! — hur-

lait Belissan en jetant bien loin et sa culotte de gourgouran, et son habit de ratine, et sa veste piquée.

—Vive la nature! —reprit-il, —la nature qui n'emprunte rien à cette ridicule et mesquine industrie *d'eux autres* civilisés.

Ici Claude fut interrompu par l'explosion d'une arme à feu; il tressaillit... puis, comme le soleil s'était levé, et qu'il pouvait parfaitement distinguer les objets, il eut une peur affreuse à la vue de Toa-ka-Magarow, chef souverain, autocrate, empereur ou roi de l'île de Hatouhougou.

Ce digne seigneur était d'une haute et puissante stature, tatoué de rouge et de bleu, avait le nez droit et long, le front déprimé, et la lèvre inférieure prodigieusement allongée par le poids d'une espèce de petite échelle de coco qu'il y avait suspendue au moyen d'un anneau passé dans les chairs. De plus, Toa-ka-Magarow tenait à la main un fusil anglais, et marchait fièrement vêtu d'un vieil uniforme galonné qu'il possédait probablement par échange ou par vol; du reste, excepté un pagne serré autour de ses reins, il était absolument nu. Je ne parle pas d'une croix de Saint-Louis dont l'anneau passait par le cartilage du nez, cet ornement étant de mauvais goût.

Dès que Toa-ka-Magarow eut tiré son coup de fusil, il poussa un cri sauvage et guttural qui stupéfia Belissan, car c'était à l'aspect de l'ancien clerc que ce cri avait été poussé. Toa-ka-Magarow poussa un deuxième cri, mais celui-ci fut court; puis une espèce de rire ou de grincement de dents agita la petite écuelle de coco, et fit osciller la croix de Saint-Louis d'une narine à l'autre.

Claude Belissan, un peu rassuré parce que la crosse n'était plus dans une position horizontale, ne recula pas.

— Après tout, — se dit-il, — c'est mon égal, je suis son égal, son frère, pourquoi donc craindrais-je?

Et Claude s'avança bravement en tendant la main au grand chef.

A cette démonstration amicale et familière de Belissan, à cette démarche inouïe, bizarre pour l'autocrate de Hatouhougou, celui-ci poussa un troisième cri, mais si furieux, mais si colère, mais si aigu, que Claude fit un bond énorme de surprise.

Et sa surprise se changea en terreur lorsque le grand chef,

par une pantomime aussi expressive qu'effrayante, montrant au clerc son habit galonné, sa croix de Saint-Louis et de vieux morceaux de cuivre attachés à ses bras avec des ficelles, lui fit entendre clairement qu'il était chef, roi, maître, et que Belissan lui devait respect, soumission et obéissance, ce qu'il exprima par une demi-génuflexion, et la position de ses bras croisés sur sa poitrine; enfin, la péroraison fut un terrible tournoiement du fusil dont la crosse bourdonnait aux oreilles de Belissan, tant le sauvage maniait cette arme avec dextérité.

Et Belissan s'agenouilla trempé de sueur, et ce fut un tableau bizarre que de voir ce sauvage d'une taille athlétique, avec sa figure mi-partie rouge et bleu, ses yeux ardents, ses lèvres gonflées, ses dents noircies par le bétel, ses haillons galonnés, sa chevelure crépue, hérissée, nouée, mêlée et toute couverte d'une poudre orange et semée de coquillages de mille couleurs, que de le voir imposant, debout, la tête dédaigneusement penchée, considérer Belissan, nu, grelottant de frayeur, vert de terreur, agenouillé, les bras croisés et les yeux fixes.

Il faudrait être un bien profond psychologiste pour analyser les pensées tumultueuses qui luttaient alors dans la tête de Belissan, lutte acharnée, impitoyable, des anciennes idées du clerc contre l'évidence des faits. Et dans un espace de temps incommensurable, Belissan se fit mille reproches, Belissan préférait les mouchetures des chevaux danois, les sarcasmes du grand coureur, la coquetterie de Catherine, à l'effroyable susceptibilité de son ami, de son frère, de son égal, l'homme de la nature.

Et ce qui l'irritait davantage, c'était encore moins de s'être prosterné devant l'emblème du pouvoir que de voir cet emblème formulé par un vieux habit européen qui lui rappelait si cruellement les distinctions sociales qu'il voulait fuir.

On ne sait dans quelle haute région spéculative Belissan eût été entraîné par sa pensée, si Toa-ka-Magarow ne lui eût fait signe de se relever, et en manière d'ordre ne lui eût donné un coup de crosse au milieu des reins.

Et les deux égaux arrivèrent aux cases.

Et si Belissan eût eu la force de contracter les mâchoires,

il eût indubitablement grincé des dents en voyant une case élevée, haute, peinte de couleurs tranchantes, en tout enfin distinguée des autres, case aristocratique, case seigneuriale, case princière, case royale, s'il en fut.

C'était la case de Toa-ka-Magarow.

Et Claude Belissan, marchant toujours devant l'homme de la nature, descendit sur son indication dans une espèce de petit caveau assez proche de l'habitation du chef.

Claude Belissan fut enfermé dans le caveau.

Pendant huit jours il n'eut pour société qu'une espèce de bambou, auquel on attachait une corbeille de jonc remplie de cocos et de fruits d'arbres à pain. Ce bambou arrivait et sortait par une petite fenêtre.

Pendant ces huit jours, les idées politiques et sociales de Claude subirent de bien nombreuses variations. Mais ces pensées sont tellement intimes que nous ne les développerons pas par discrétion.

Ces huit jours passés, on tira Belissan de sa cave, on le baigna, on le parfuma, on le tatoua, on lui serra le nez et les oreilles, on lui mit des bandelettes de toutes couleurs autour du front, on l'étendit sur une espèce de civière, et deux vigoureux sujets de Toa-ka-Magarow le portèrent au sommet d'une montagne, sur laquelle était bâti un temple en roseau.

— Ils vont me canoniser à leur manière, ou jouer à collin-maillard, — pensait Belissan qui n'y voyait plus, ayant les yeux cachés par des bandelettes, et commençait à perdre la tête de terreur.

Arrivé là, on mit Claude debout, et on l'attacha à un poteau.

Au-dessous du poteau était une auge de pierre.

Et on chanta une multitude d'hymnes, de cantiques et de prières.

Et Toa-ka-Magarow, qui unissait le pouvoir théocratique au pouvoir despotique, fit quelques contorsions, et s'avança tout près de Claude Belissan, en brandissant un long poignard fait d'une arête de poisson.

Et le sang du clerc coula dans l'urne.

Et à cette sensation aiguë, douloureuse et froide, Claude,

par une rétroaction singulière de la pensée, vint à songer à sa petite chambre et à cette pluie d'été qui avait seule déterminé la série de causes et d'effets qui l'amenait sous le couteau des anthropophages; et par une soudaine puissance intuitive, il put embrasser tout cet espace de temps en moins d'une seconde.

Et dans l'espèce de vertige fantastique qui le saisit, il lui sembla voir des chevaux danois, le grand coureur et Catherine qui tournoyaient autour de lui en poussant de singuliers cris.

Et il ne lui sembla plus rien.

Et ce fut fait de Claude Belissan, ex-clerc de procureur, homme de la nature, duquel les naturels de Hatouhougou se régalèrent, après avoir respectueusement offert ses oreilles à Toa-ka-Magarow, comme la partie la plus délicate de l'individu.

# UN REMORDS

> L'ange est tombé, — l'homme est tombé, — et leur chute a fait voir que les substances même spirituelles ne sont autre chose, par le fond même de leur nature, qu'un *abîme flottant et ténébreux*.
>
> *Confessions de saint Augustin*, liv. XIX, ch. IX.

---

## CHAPITRE PREMIER

Albert a dix-huit ans, et déjà le front d'Albert est triste et soucieux.

Il est pâle, et fuit les jeux et les compagnons de son âge. — Comme autrefois il n'attend plus, inquiet, le réveil de sa mère pour être le premier à lui sourire, et disputer ce doux privilége à sa sœur, qu'il chérit pourtant. — Mais il pouvait tout céder à sa sœur, hors le premier baiser de sa mère; pour sa crédulité naïve, c'était un présage de bon ou de mauvais jour.

Maintenant, dès que l'aube a blanchi les nombreuses tourelles du château, Albert monte son cheval favori, jette en passant un regard sous les fenêtres fermées de l'appartement de sa mère, soupire, et pressant sa monture de l'éperon, franchit le vieux pont qui tremble, fait crier la grille sur ses gonds et gagne avec rapidité les bois sombres et touffus qui s'étendent au loin comme un vaste océan de feuillage, dont le vent fait aussi bruire et balancer les flots, qu'un soleil ardent nuance aussi de lumières changeantes.

Mais ainsi qu'une clarté vive et pure est douloureuse aux vues affaiblies par les larmes, ainsi ces jours bleus et dorés de l'été paraissent maintenant insupportables à l'âme sombre et chagrine d'Albert.

Les jours qu'il aimerait à cette heure, seraient les jours nébuleux de l'automne, où les feuilles rougies et desséchées par

le vent tombent lentement une à une sur un sol humide; où les montagnes se dessinent au loin noires sur un ciel gris; où les plaines, dépouillées de leur riante couronne de trèfles verts ou de blés jaunissants, sont labourées par de tristes sillons bruns et glacés.

Aussi, à défaut de cette nature pâle et décolorée que reflétait si bien sa tristesse, — Albert recherche au moins le silence et l'obscurité de la forêt, les ténèbres profondes que traverse parfois la lueur incertaine d'un rayon de soleil.

Alors il éprouve une sorte de bien-être mélancolique à se sentir ainsi isolé, à entendre le chant monotone du ramier venir se mêler seul au bruit sonore et retentissant des pas de son cheval.

Alors Albert, laissant flotter ses rênes, — insouciant de son chemin, s'ensevelit dans une cruelle rêverie, et souvent ses sourcils contractés, la rougeur qui colore tout à coup ses beaux traits, annoncent que ce cœur d'enfant connaît déjà la souffrance.

---

## CHAPITRE II

La souffrance! quoi, si jeune! — oui, la souffrance, — car il sait ce que c'est qu'un *remords*.

Un remords, ce souvenir fatal de chaque minute de votre vie, — qui s'accouple à vos rêves, qui vous éveille en sursaut... qui, comme la main fatale du festin de Balthazar, s'écrit partout au sein du luxe et des fêtes, et, s'accroupissant au fond le plus intime de votre âme, précipite ou suspend à son gré les battements de votre cœur.

Le remords! enfin, qui n'est pas un vain mot, Albert le sait bien.

Le remords! — Mais encore quel crime a-t-il commis, — ce pauvre enfant, si candide, si croyant aux nobles choses, si aimant et si doux, — si gracieux et si beau? — car la laideur de l'âme naît souvent des conséquences de la laideur du visage.

Encore une fois, quel crime Albert peut-il avoir commis, — lui, élevé par une mère si tendre et si éclairée qui, par une incroyable puissance d'amour maternel, s'était pour ainsi dire faite de son âge, de son sexe, pour deviner ses goûts, ses penchants, et les diriger ou les combattre?

Oh! Albert commit une de ces fautes qu'on se reproche toute la vie, et sur lesquelles on ne peut pas plus étendre le voile épais de l'oubli que l'on ne peut regagner un jour passé;

Une de ces fautes irréparables dont le souvenir, au lieu de s'effacer avec l'âge, s'envenime de plus en plus, et finit par devenir incurable;

Une de ces fautes contre lesquelles les lois n'ont pas de cours, parce que le coupable étant à la fois criminel, juge et bourreau, est encore abandonné au mépris du monde, punition plus sanglante que la hache de l'échafaud.

Mais ne prenez pas ceci pour un paradoxe au moins! écoutez plutôt ce qu'il advint à Albert.

---

## CHAPITRE III

Il y avait bientôt un an de cela.

Une amie de la mère d'Albert était venue passer l'été au château, avait amené avec elle sa fille, — Emma, — blonde, blanche et rose, avec de grands yeux noirs bien tendres, un pied furtif et une taille d'abeille, vive et folle comme un oiseau, parce qu'elle avait dix-sept ans, mais parfois rêveuse, parce qu'elle allait en avoir dix-huit.

Et puis Emma avait été élevée dans un pensionnat à la mode, et puis sa mère, qui ne l'aimait pas, allant beaucoup dans le monde, l'avait confiée aux soins d'une gouvernante.

Et puis encore Emma était de ces jeunes filles précoces, qui, les yeux humides et voilés, font quelquefois à leurs amies de pension d'amoureuses confidences à propos d'un rêve... d'un souvenir, et, toutes troublées, leur demandent : — Et toi?

Et puis enfin, Emma avait souvent lu, le soir, la nuit en cachette, de ces livres dangereux qui brûlent et enflamment

des sens jeunes, par je ne sais quel parfum de volupté vive et pénétrante. — Pauvre, pauvre Emma, elle était née un siècle trop tard; — avec son caractère, sa naissance et sa figure... elle eût gouverné des royaumes.

On laissa la plus entière liberté aux deux enfants, c'est comme cela qu'on appelait Albert et Emma.

Était-ce imprudence ou calcul, ou connaissance intime du caractère d'Albert? Je ne sais; mais ce qui devait arriver arriva : — ils s'aimèrent.

Albert avec toute la foi, toute la candeur respectueuse de son âme pure; — Emma avec toute la curiosité inquiète d'une imagination vive et ardente.

Cette pauvre enfant, dévorée du désir de savoir, aurait en vérité fait une *Ève* bien commode, car elle eût commencé, je crois, par lutiner le tentateur, — à en juger du moins par les agaceries enfantines qu'elle se permettait envers Albert, qui n'était pas un serpent.

Non, Albert n'était pas un serpent, car Albert, élevé par une tendre mère dans des principes rigides, n'avait pas quitté le château depuis son enfance.

Albert pleurait en lisant *Plutarque*, — croyait à la vertu, — rougissait quand on lui demandait devant une femme, fût-ce sa mère, si, une fois marié, il désirerait des filles ou des garçons, — et s'étonnait parfois que les hommes fussent injustement privés, lors de leur union, du symbolique bouquet de fleurs d'oranger!...

On conçoit qu'avec cette pensée chaste et vierge, Albert ne comprît pas d'autre bonheur que celui de regarder Emma, — d'entendre sa voix, — de marcher dans son ombre, — d'aimer la fleur qu'elle aimait, — et tout cela en silence de peur *d'offenser* Emma, tout cela en se maudissant, car ces deux mots toujours si distincts, *amour* et *mariage*, n'en faisaient qu'un, selon l'admirable croyance de ce précieux jeune homme.

Or sa mère l'ayant prévenu qu'il ne se marierait qu'à vingt-cinq ans révolus, Albert se trouvait le plus grand misérable du monde d'oser aimer avant l'*heure*, et c'était un crime qu'il se fût bien gardé d'avouer à Emma, car il en rougissait trop lui-même.

Et qu'on ne vienne pas m'objecter que ce caractère si primitif, que cette organisation si candide soient exagérés !

Il est permis, je crois, au poëte d'essayer de créer le type du beau, du parfait. — Il me semble louable d'imiter (hélas ! de bien loin), d'imiter Praxitèle, et de faire pour le moral ce que ce grand statuaire faisait pour le physique ;

De chercher avec acharnement dans notre égout social, çà et là, une vertu de l'âge d'or, une conscience limpide, un cœur tout débordant de belles croyances, et de composer de tant de rares perfections un être à part, — un homme d'une pureté d'ange, — une manière d'Apollon moral, puis de le poser comme exemple, comme point de comparaison à tous les hommes corrompus ou égarés.

---

## CHAPITRE IV

Si Albert n'eût pas été si beau, si doux, si aimable, malgré ses scrupules, — certainement Emma eût cessé d'effaroucher sa candeur de jeune homme par ses œillades agaçantes... — Mais Albert avait toutes ces qualités... et puis il aimait tant sa mère.... il était si pieux... il savait si bien le grec... le latin... et puis...

Et puis il était seul.

Aussi Emma jura dans sa jolie petite tête qu'Albert serait forcé de lui avouer l'amour qu'il ressentait pour elle ; — car quelle jeune fille, — quelle femme a jamais eu le courage de ne pas s'apercevoir qu'elle était adorée ?

Un soir donc, après avoir chanté une délicieuse romance qu'Albert avait accompagnée, — Emma se trouvait seule avec lui dans le salon, le soleil était couché depuis longtemps, et commençait à envahir cette pièce.

Albert était resté au piano, — écoutant encore la voix ravissante d'Emma, quoiqu'elle ne chantât plus, et se laissant aller à une tendre et profonde rêverie.

Les femmes comme Emma aiment bien que leur amant rêve, — mais quand elles ne sont pas là. — Au bal, — dans

le monde, — au milieu d'un cercle de jolies personnes coquettes et légères, — oh! qu'il rêve alors... rien de mieux... mais en tête-à-tête, — c'est à n'y pas tenir. Aussi le pur Albert fut-il arraché à sa méditation par la pression d'une petite main qui s'appuya sur son épaule et par le son d'une jolie voix qui lui dit :

— A quoi pensez-vous donc... Albert?

Par une de ces anomalies psychologiques, par une de ces contradictions du cœur, par un de ces bizarres caprices de l'âme que l'homme n'expliquera jamais, Albert, jusque-là si timide, répondit, sans doute emporté par une exaltation passionnée :

— Je pense à vous, Emma!!!

— Vrai... oh! si vous saviez quel plaisir vous me faites en me disant cela... Albert! — répondit-elle d'une voix émue...

Et je ne sais plus comment la main de la jeune fille descendit de l'épaule pour s'arrêter sur la main d'Albert, qui, frissonnant de tout son corps, sentant l'impression électrique de cette peau douce et fraîche, s'écria :

— Pardonnez-moi, Emma... je sais que je suis bien coupable...

— Le fat, — pensait Emma en disant pourtant : — Je vous pardonne... Albert... mais répétez que vous pensez souvent à moi...

Et comme elle avait, par pudeur, dit ces mots à voix basse, sa figure était tout proche de celle d'Albert, quand il s'écria de nouveau : — J'y pense toujours à vous, Emma, malheureusement et malgré moi... toujours!...

Je ne sais encore par quel nouveau hasard la bouche d'Emma se trouvait si près de la bouche d'Albert quand il prononça ces derniers mots; — mais ce fut entre deux baisers qu'elle demanda : — Albert, vous m'aimez donc?... — et qu'il répondit : — Emma, pour la vie...

Après quoi se levant brusquement, égaré, pâle, tremblant comme s'il venait de commettre un crime, — il se précipita hors du salon, — y laissa Emma radieuse, rose, animée, qui, après un long soupir... murmura ce mot avec un accent de reconnaissance et d'espoir ineffable :

— Enfin!!!

## CHAPITRE V

Une fois seul dans sa chambre, Albert se prit à penser à tout ce que sa conduite avait d'infâme, de déloyal, de lâche; il se reprocha vingt fois d'avoir *séduit* une jeune fille qu'il ne pouvait pas épouser de si longtemps, d'avoir abusé du droit sacré de l'hospitalité pour faire sa déclaration bien avant le temps marqué pour que son notaire fît la sienne au notaire de sa future, — de s'être exposé enfin au mépris d'Emma; — car combien Emma ne devait-elle pas mépriser un homme assez peu maître de ses passions pour oser insulter une innocente jeune fille par l'aveu d'un amour déshonnête!...

Aussi Albert, ayant passé la nuit la plus affreuse, se décida à prendre un parti violent qu'il exécuta le lendemain.

Au point du jour il partit, après avoir demandé à sa mère la permission d'aller visiter un de ses grands-oncles qui demeurait à la ville voisine, — promettant de revenir le soir même...

Le matin, Emma ignorant ce cruel départ, — Emma qui s'était endormie bercée par un doux rêve, — Emma se leva, plus heureuse, plus souriante que jamais, — tant elle comptait sur l'influence de ce baiser qu'elle avait presque ravi au chaste Albert.

Oh! qu'il y avait de joie puissante et intime épanouie dans l'âme de cette jeune fille qui aimait et qui se savait aimée; — comme elle grandissait à ses yeux, — comme elle méprisait ses compagnes qui n'en étaient peut-être encore qu'à l'amour filial, — comme elle répétait avec fierté ces jolis mots : « Mon amant! » comme elle était plus belle!

Oui, plus belle... Si vous l'aviez vue, Emma, — comme elle embellissait sa toilette, — comme ses cheveux semblaient plus luisants, ses yeux plus vifs, sa taille plus souple, ses pas plus légers!

Si vous l'aviez vue, qu'elle était belle lorsque, effleurant le gazon tout trempé d'une rosée odorante, elle marchait sans

autre but qne de marcher, de jouir du soleil, des fleurs, du ciel, des arbres, que de respirer l'air du matin, que d'entendre les oiseaux bruire sous le feuillage, — que de se sentir vivre, en un mot, tant la séve de cette jeune et ardente organisation était animée par cette pensée : « J'ai un amant. »

Si vous l'aviez entendue fredonnant je ne sais quel air improvisé sans doute, tant il était bizarrement coupé, là par des roulades brillantes... ici par des accents de voluptueuse langueur.

Si vous l'aviez entendue... elle ne disait pas de paroles sur cet air singulier, et pourtant sa voix fraîche et sonore vibrait si éclatante que ces sons confus et sans suite paraissaient renfermer un sens... On eût dit un chant d'amour tout étincelant d'espoir, d'ardeur et de jeunesse.

Mais n'allez pas maudire Emma. — Pauvre enfant, avait-elle jamais eu le cœur d'une mère pour cacher sa rougeur ou répandre ces larmes amères que toute jeune fille pleure à quinze ans en demandant : « Pourquoi pleuré-je?

Non, sa mère ne l'aimait pas : c'étaient des âmes de valets qui avaient reçu les chastes confidences de ses premières émotions; — c'étaient des mains mercenaires qui lui avaient donné les livres corrupteurs dont le poison la brûlait, cette pauvre Emma...

Ne la maudissez pas : c'était par chagrin qu'elle cherchait quelqu'un à aimer. Seulement des principes froids et sévères n'avaient pu engourdir et glacer les sens neufs et irritables qu'elle avait reçus de la nature.

C'était, au milieu de nos mœurs mystérieusement corrompues, une folle jeune fille qui agissait tout haut au lieu d'agir tout bas comme les autres... une adorable fille d'Otahity livrée à tout l'instinct de ses désirs, et ne connaissant pas de raisonnements capables d'empêcher son cœur de battre, — quand il battait, — ni sa pensée d'errer, — quand elle errait.

C'était une de ces femmes nées pour régner au sérail et se baigner sous les syconores de Stamboul; amoureuse, impressionnable, colère, nerveuse, aimant la musique, mais faible et éloignée; aimant encore la molle paresse du divan, la rêverie dans l'ombre... fuyant le grand jour et s'enivrant avec délices

des parfums les plus forts... mangeant à peine, aimant le bal à la fureur... et bonne et secourable aux malheureux.

Encore une fois, ne maudissez pas Emma. — Telle que vous le savez... n'est-elle pas assez à plaindre d'aimer Albert?

---

## CHAPITRE VI

Aussi qui pourrait exprimer ce que ressentit Emma lorsque le matin, elle, si heureuse, — elle apprit le départ d'Albert?

Elle bouda, pleura et maudit cette journée qu'elle s'était promise si belle.

Enfin le soir, Albert revint, mais non pas seul, car le grand-oncle l'accompagnait. En vain Emma se plaça sur son passage; en vain Emma chercha son regard... elle n'obtint rien de lui qu'un froid salut, — qu'une marque de politesse glaciale...

Seulement, après une longue conférence qui dura près de deux heures, — et qui se passa entre Albert, sa mère et le grand-oncle, le digne jeune homme, le Bayard, le Scipion, s'approcha furtivement d'Emma, qui, toute rêveuse, assise devant la fenêtre du salon, sa tête appuyée sur sa main, regardait les étoiles briller. — Le Bayard donc s'approcha d'Emma sans rien dire, lui glissa, ma foi, un billet sur les genoux, et s'échappa...

Son mouvement surprit Emma, qui, baissant la tête, vit le bienheureux billet, un peu grand, il est vrai, — ployé à peu près comme une lettre de *faire part*... mais pour Emma qu'importait la forme, je vous le demande?... La jeune fille plia, replia, surplia vingt fois cette énorme missive qui, écrite sur un papier épais, s'ouvrait toujours, rebelle aux plissements que tâchaient de lui imprimer les doigts effilés d'Emma... Enfin elle parvint à grand'peine à glisser cette lettre colossale dans son sein palpitant.

Misérable Albert... au lieu d'écrire sur un tout petit papier mince, soyeux, parfumé... d'écrire d'une écriture si fine, si fine qu'Emma eût été forcée de baiser sa lettre en la lisant.

Misérable Albert, il écrit en jambages qu'un vieillard déchiffrerait à vingt pas sans lunettes... il écrit sur un papier rude qui va peut-être écorcher par son grossier contact cette jolie gorge si rose et si blanche, ce frais et mystérieux asile où une femme dépose son secret le plus cher, — où elle enferme la pensée d'un amant, comme pour dire : — Repose là, — pensée chérie, — billet adoré, — les battements précipités de mon cœur te diront si je pense à toi, pour toi et par toi...

Misérable, encore trois fois misérable Albert!

Mais, après tout, il me semble que j'ai tort d'invectiver Albert... est-il donc moins vertueux, — moins sage, moins délicat, moins homme de mœurs, — moins chaste, — moins vierge, — moins à genoux devant l'honneur des dames, — parce qu'il écrit en grosses lettres sur du gros papier?

Sa grande lettre aurait-elle fait plus de plaisir à Emma si elle eût été moins vaste? — Non, sans doute, à en juger par l'impatience qui agita la jeune fille jusqu'au moment où seule, retirée dans sa chambre, elle put ouvrir le délicieux billet.

Mais que pouvait contenir le billet?

---

## CHAPITRE VII

Quand Emma eut renvoyé ses femmes tout étonnées qu'elle voulût se coiffer et se délacer elle-même... la jeune fille tira peu à peu de son corset la lettre d'Albert et se mit à la déplier.

Puis, soit qu'elle pensât qu'un tel travail serait bien long, soit qu'elle voulût mieux savourer le plaisir en le retardant... elle posa le gros vilain papier sous les dentelles de son oreiller et se déshabilla lentement.

Il y eut un instant où ses joues devinrent pourpres, ce fut au moment où, debout devant sa glace, demi-nue, elle élevait au-dessus de sa tête ses beaux bras blancs et arrondis, pour soutenir son épaisse et longue chevelure blonde.

Ainsi placée, éclairée à demi par la lueur des bougies placées derrière elle, qui trahissaient par un reflet doré les délicieux contours de ce corps charmant à travers les plis diapha-

nes de la batiste... ainsi placée, Emma ne pouvant s'empêcher de se trouver belle, adorable, ne put pas non plus s'empêcher de rougir de plaisir et d'orgueil, ou peut-être même de modestie.

Et puis aussi il lui sembla qu'elle en aimait deux fois plus Albert; car il y a quelquefois dans le cœur des femmes de ces moments d'abnégation entière, — ils sont rares, — où elles aiment leur amant en raison du bonheur et de l'ivresse dont elles peuvent le combler. Emma se coucha donc, prit une bougie près d'elle, et après avoir vingt fois approché ses jolies lèvres du rude papier, elle le déplia lentement, soupirant à de longs intervalles... s'arrêtant pour réfléchir une seconde et après continuer son travail avec ce soin minutieux, cette attention dévorante que met l'antiquaire à dérouler un précieux papyrus syrien...

Enfin la lettre se déplia tout entière, et Emma lut bien facilement ce qui suit.

---

## CHAPITRE VIII

« Mademoiselle,

» Je ne me serais jamais permis de vous écrire, si le motif qui me décide n'était licite et honorable. — Pour vous donner toute confiance, pour vous engager à lire cettre lettre en entier, mademoiselle, je me hâte de vous dire que ma mère, que mon grand-oncle l'ont approuvée... »

Emma s'arrêta, et eut bien envie de ne pas continuer; mais le dépit, — mais la curiosité, — la colère l'emportant, elle lut encore :

« J'ai été sur le point d'être bien coupable, mademoiselle, mais heureusement que les principes solides que ma mère m'a donnés, — m'ont arrêté à temps. — J'ai senti que j'allais vous aimer, que je vous aimais... j'ai même poussé l'audace jusqu'à vous l'avouer... avant de vous dire que mes vues étaient

légitimes... avant de vous avouer que, d'après les ordres de ma mère, je ne pouvais penser à me marier qu'à l'âge de vingt-cinq ans... — mais pardonnez ces détails à un malheureux égaré un instant et qui fuit loin de vous.

» Oui, mademoiselle, — je pars, — je vais tâcher de vous oublier, — l'honneur et la vertu le commandent, et je réussirai, j'en suis sûr; — plus tard je vous reverrai peut-être, assez fort pour ne rien craindre, — assez heureux pour vous rappeler le moment qui a failli nous être si fatal, et qui n'a au contraire servi qu'à faire sortir notre vertu plus pure et plus brillante de cette dangereuse épreuve.

» Adieu, mademoiselle, j'emporte avec moi la conscience d'un noble sacrifice, d'une action honorable; — cette conviction consolante adoucira, je n'en doute pas, les regrets que j'éprouverai d'être éloigné de vous, et ma raison et ma vertu les calmeront tout à fait.

» Agréez, mademoiselle, l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

» Albert de Néris. »

La pauvre Emma lut cette lettre, — en entier, — sans passer un mot, — une virgule, — avec l'attention désespérante qu'on met à lire une chose curieuse, — inusitée, singulière, originale.

Puis, pâlissant de colère, elle froissa le papier dans ses petites mains, le jeta loin d'elle, disant en pleurant : — Mon Dieu! comment se fait-il que j'aie aimé un pareil imbécile... que je l'aie aimé sans arrière-pensée, que je l'aime peut-être encore... Mon Dieu! comme je suis malheureuse!

. . . . . .

Le lendemain matin Albert partit, sans voir Emma, pour se rendre chez son oncle, — au grand contentement de madame de Néris, qui avait d'autres vues sur Albert, et qui trouvait d'ailleurs Emma beaucoup trop coquette pour ce fils chéri.

## CHAPITRE IX

L'été, l'automne, l'hiver se passèrent.

Albert ne revint chez sa mère que huit mois après son départ. — Emma, comme on le pense bien, n'était plus au château, elle l'avait quitté avec sa mère trois mois après la vertueuse fuite du Scipion, — à la fin de l'automne.

Comme toute première passion, — l'amour d'abord s'était fortement enraciné dans le cœur d'Albert, — et pendant les deux premiers mois de sa séparation avec Emma, il se trouva si malheureux, — que, pour le distraire, le bon oncle le mena à Paris.

Albert n'ayant pas encore fait son *académie*, comme disait son vieux gentilhomme d'oncle, selon l'antique usage de nos pères, — il l'envoya au manége, à la salle d'armes, au tir.

Là et dans quelques salons, Albert vit le monde, se forma, s'éclaira, se grisa même parfois, et enfin, poussé par je ne sais quel méphistophélétique ami, il séduisit, — mais tout à fait et bien positivement, — il séduisit la maîtresse de son bon vieil oncle, qui s'était occupé d'une fort jolie figurante de l'Opéra. — *Coin du roi*, — comme disait encore le vieux gentilhomme.

Entre nous, c'est le dépit du bon oncle qui causa, je crois, le retour un peu subit d'Albert, qui quitta Paris avec le regret que vous pouvez concevoir.

Quand sa bonne et sa tendre mère le revit, — elle le trouva changé, et commença par gémir comme mère ; — mais, comme femme, elle ne put s'empêcher de dire : — il est bien mieux maintenant.

En effet, Albert avait perdu cet heureux et mol embonpoint de l'adolescence élevée sous l'aile maternelle, — ces fraîches et vigoureuses couleurs qui dénotent une santé généreuse, une âme engourdie par une existence régulière et monotone.

Albert n'avait plus tout cela, — il était pâle maintenant, sa tournure était amincie, partant plus svelte, plus élégante, — ses joues un peu amaigries n'avaient plus cette rondeur couleur

de rose qui le faisait ressembler à un chérubin, ses yeux avaient plus d'éclat, son sourire plus de malice.

Et puis il avait ramené deux beaux et vigoureux chevaux anglais, — pour remplacer le bon vieux poney pacifique sur lequel il s'aventurait parfois, — tremblant de tous ses membres...

Et maintenant il faisait frémir sa pauvre mère à chaque saut, à chaque bond qu'il exigeait audacieusement de sa monture, et dont il profitait avec une grâce parfaite. — Enfin Albert était parti candide comme... la comparaison est difficile... candide comme... une jeune fille... oh! non, j'y suis, — candide comme un vieux savant, et il revenait hardi et expérimenté comme un page de cour.

J'oserais même certifier au besoin que le changement était si grand chez Albert, que, passant le long d'un corridor noir, — il serra très-cavalièrement, ma foi, la taille d'une jolie femme de chambre de sa mère, en lui disant quelques mots si lestes que la pauvre fille... sourit et rougit en même temps.

---

## CHAPITRE X

Quand Albert se retrouva seul avec ses pensées, — elles se tournèrent naturellement vers Emma... Car maintenant il appréciait tout ce que valait cette jolie fille... tout ce que surtout elle aurait pu valoir pour lui; mais Albert n'était pas corrompu, et par cela même qu'alors il savait un peu le monde maintenant, — il éprouvait une sorte de satisfaction, de plaisir à avoir aidé Emma à échapper à la séduction. Une de plus, une de moins, — disait-il, — qu'importe... Autrefois... j'en étais ravi, parce que je croyais que, dans le cas contraire, elle eût été une exception, et aujourd'hui j'en suis ravi encore... un peu moins peut-être... enfin je suis à peu près consolé de ma vertu, en pensant qu'Emma est encore une exception... en sens inverse.

Albert faisait ces judicieuses et morales réflexions, assis dans son fauteuil et nettoyant avec insouciance les nombreux tiroirs d'un antique secrétaire qu'il ouvrait pour la première

fois depuis son retour, et dans lequel il se disposait à ranger quelques papiers.

Car pendant son absence, — un de ses amis ayant occupé sa chambre, — avait laissé de ces traces qu'on rencontre toujours à la suite des gens peu soigneux; ici un livre déchiré... là des capsules pour amorcer un fusil... là un vieux gant...

Enfin Albert secouait chaque tiroir, — en disant de son ami, dont le moral lui paraissait connu : — Diable d'Alexandre... pas plus d'ordre qu'à l'ordinaire... toujours brouillon... sans soin... bon garçon au reste... qui m'effrayait beaucoup avec ses principes faciles et sa morale complaisante, avant ma conversion... Eh bien! avec tout cela il est imprudent, audacieux, laid, assez médiocre d'esprit, et c'est pourtant un homme qui, m'a-t-on dit, a des succès dans le monde... auprès des femmes; je le conçois, il les obsède, il ne les quitte pas, il les entoure de tant de soins, qu'elles doivent enfin lui céder par amour... ou pour s'en débarrasser... Mais... tiens... que vois-je donc? un petit papier... une écriture de femme, sans doute.—L'insouciant... je le reconnais bien là... Et puis... un autre... Oh diable!... quel papier froissé! on dirait une pétition mal reçue et égarée dans la poche d'un ministre... Voyons donc... est-ce que mon ami Alexandre... solliciterait?... Ah! mon Dieu!... s'écria Albert, en jetant la pétition avec violence.

Puis il prit le petit papier, le déplia et lut avidement.

Après quoi il pâlit, — blasphéma horriblement, et trépigna comme un enfant en colère.

Voici pourquoi :

Le papier froissé, — c'était cette belle page de vertu et de dévouement qu'il avait autrefois écrite à Emma.

Le petit papier couvert d'une écriture de femme, — c'était une lettre d'Emma adressée à Alexandre, — qui s'était rencontré avec elle au château, et avec qui elle y était restée pendant trois mois, après la vertueuse fuite d'Albert.

Voici quelle était la lettre d'Emma :

« Tu m'as demandé encore un sacrifice, mon Alexandre, — et je croyais n'en avoir aucun à te faire. — Tu veux donc lire ce chef-d'œuvre d'innocence et de candeur dont nous avons tant ri, — le voici : après l'avoir lu, déchire-le, ou plutôt garde-

le... S'il te prenait jamais fantaisie de séduire une pauvre jeune personne, relis cette page édifiante, tâche de te bien pénétrer de la sublime morale qu'elle inspire, — et si tu parviens une fois à te mettre à cette hauteur de pureté d'émotions, je te verrai sans crainte auprès d'une rivale.

» Pourtant, pour te punir de ta jalousie sans motif, je dois t'avouer qu'il était spirituel et beau comme un ange, et que je l'aurais peut-être aimé à la folie; — mais il avait malheureusement un *vice* que nous ne pardonnons jamais en amour, *la vertu*.

» Mais vous, qui n'avez peut-être que la vertu contraire, — rassurez-vous. — Adieu, — à cette nuit. — Maudite lune qui se couche si tard... »

Voilà ce qui fit pâlir si soudainement Albert, voilà pourquoi nous répéterons ce que nous avons dit au commencement de ce conte.

« Albert est rongé par un cruel remords, » parce qu'Albert a commis une de ces fautes qu'on se reproche toute la vie, — sur lesquelles il n'est pas plus possible d'étendre le voile de l'oubli qu'il est possible de regagner un jour passé.

Une de ces fautes *irréparables* dont le souvenir, au lieu de s'effacer avec l'âge, s'envenime de plus en plus, et devient incurable, — une de ces fautes contre lesquelles les lois n'ont pas de cours, parce que le coupable, étant à la fois son juge et son bourreau, — est encore livré, — quand sa conduite est connue, — au mépris et aux railleries du monde, — punition souvent plus sanglante que la hache du bourreau.

Aux railleries du monde, — oui, ceci n'est malheureusement pas un paradoxe, oui, au mépris du monde; soyez de bonne foi, qu'on vous montre l'Albert vertueux, qu'on vous dise : « Vous voyez bien ce frais et beau garçon, si bien portant, si vermeil, si bien nourri. Eh bien... il s'est trouvé une fois une jeune fille, jolie comme un ange, passionnée, qui lui a fait des avances beaucoup par curiosité, et encore plus par désir; figurez-vous qu'assez béni du ciel pour rencontrer un trésor pareil, — une jeune fille de bonne compagnie, aussi délicieusement mal élevée... qui d'un mot pouvait être à lui... toute à lui... une jeune fille dont le premier il a fait battre le

cœur... figurez-vous que cet Albert trouvant cela... a resisté, a fait le Scipion, et que le lendemain d'un baiser que la petite lui avait à peu près ravi, il s'est sauvé pour ne pas succomber!!!... »

Eh bien! le monde dira : « C'est un sot, un animal, un niais, je n'en voudrais pas pour mon ami, tout au plus pour mon intendant, ou pour mon notaire, — à la bonne heure. »

Voilà ce que dira le monde, cette majorité de la société qui seule fait la représentation, classe ce qui est bien ou mal, approuve ou blâme.

Ce monde enfin, par lequel et pour lequel on vit, méprisera profondément le vertueux Albert, le méprisera comme homme du monde, — et on a beau dire, on n'accepte que les jugements de ce monde-là, — on y compte, on y croit, on s'en pare, et d'être réputé *un homme bien moral* par un épicier, si même les épiciers croient encore à la vertu, ne dédommagerait pas des sarcasmes et des railleries de ce monde.

Maintenant qu'on dise à ce même monde : « L'Albert d'autrefois a quelque peu vécu. — Il arrive, et trouve une lettre qui lui apprend qu'un autre, laid, bête, vain et insolent, a joui de ce qu'il a refusé. — Aussi maintenant Albert est poursuivi par un remords atroce, cuisant, profond; car il ne se pardonne ni ne se pardonnera jamais sa sottise, car il a toujours devant les yeux ces charmes ravissants qui pouvaient être à lui et qu'il a refusés, par je ne sais quelle sotte susceptibilité. Maintenant, Albert cherche la solitude, poursuivi encore une fois par ce remords implacable. »

Le monde répondra : « Cela prouve qu'il a au moins le sens commun. — Péché avoué est à moitié pardonné; qu'il ne recommence plus, et l'on verra... Mais par Dieu, il aura fort à faire pour faire oublier une pareille énormité. »

Oui, voilà ce que dira le monde et ce qui m'oblige à conclure par cet aphorisme qui est peut-être désolant, mais qui avant tout est vrai, je crois :

On se repent toujours du bien qu'on a fait, et l'on regrette souvent le mal qu'on aurait pu faire, — ou mieux, — disons avec la Rochefoucault :

*Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités.*

# UN CORSAIRE

## FRAGMENT DU JOURNAL D'UN INCONNU

... Ayant obtenu de mon amiral un congé de quelques mois, je visitais alors en curieux tous les ports de la Manche, qui, dans notre dernière guerre avec les Anglais, ont fourni une si grande quantité d'intrépides corsaires.

J'étais fort jeune alors, et comme je n'avais jamais vu de *corsaire*, j'aurais tout donné au monde pour en voir un, mais un *vrai*, un type, le blasphème et la pipe à la bouche, fumant de la poudre à défaut de tabac, l'œil sanglant, et le corps couvert d'un réseau de cicatrices profondes à y fourrer le poing.

Comme, dans une de mes stations sur la côte, j'exprimais ce naïf désir à un ami de ma famille, homme fort aimable et fort spirituel auquel j'étais recommandé, il me dit :

— Eh bien! demain je vous ferai dîner avec un corsaire.

— Un corsaire! — lui fis-je.

— Un vrai corsaire, — reprit-il, — un corsaire comme il y en a peu, un corsaire qui à lui seul a fait plus de prises que tous ses confrères depuis Dunkerque jusqu'à Saint-Malo.

Je ne dormis pas de la nuit, et le jour me parut démesurément long, quoique j'eusse essayé de lire *Conrad*, de Byron, pour me préparer à cette sainte entrevue.

A cinq heures j'arrivai chez mon ami. C'est stupide à dire, mais j'avais presque mis de la recherche dans ma toilette. En entrant je trouvai à mon hôte un aspect soucieux qui m'effraya, et je frémis involontairement.

— Notre corsaire ne viendra qu'à la fin du dîner, — me dit-il; — il est en conférence avec le capitaine du port.

— Hélas! j'attendrai donc, — répondis-je en sentant mon cœur se rasséréner.

On se mit à table. J'étais placé à côté de la femme de mon hôte, et, à ma droite, j'avais un monsieur de soixante ans, qui paraissait fort intime dans la maison, et qu'on appelait familièrement Tom.

Ce monsieur, fort carrément vêtu d'un habit noir qui tranchait merveilleusement sur du linge d'une éblouissante blancheur, ce monsieur, dis-je, avait une franche et joviale figure, l'œil vif, la joue pleine et luisante, et un air de bonhomie répandu dans toute sa personne qui faisait plaisir à voir. Il me fit mille récits sur *sa* ville dont il paraissait fier, me parla des embellissements projetés, de la rivalité de l'école des frères et de l'enseignement mutuel, et finit par m'apprendre, avec une sorte d'orgueilleuse modestie, qu'il était membre du conseil municipal, capitaine de la garde nationale, et qu'il jouissait même d'un certain crédit à la *fabrique*. Je le crus sur parole. Ces détails m'eussent prodigieusement intéressé dans toute autre circonstance; mais, je dois l'avouer, ils me paraissaient alors monotones, dévoré que j'étais de voir *mon* corsaire. Et *mon* corsaire n'arrivait pas. En vain, notre hôte, par une charitable attention, et dans le but de me distraire, s'était mis à taquiner M. Tom sur je ne sais quelle fontaine qui tombait en ruines, quoique lui, Tom, fût spécialement chargé de la surveillance de ce quartier. Je ne retirai de ce charitable procédé de mon hôte que cette conviction : que M. Tom, au nombre de ses autres qualités sociales et municipales, joignait le caractère le plus doux, le plus gai et le plus conciliant du monde.

On servit le dessert. Les gens se retirèrent : j'étais désespéré; n'y tenant plus, je m'adressai d'un air lamentable à l'amphitryon :

— Hélas! votre corsaire vous oublie, — lui dis-je.

— Quel corsaire? — dit M. Tom qui cassait ingénument des noisettes.

— Mais le commissaire de marine que j'avais invité, — dit mon hôte en riant aux éclats de cette bêtise.

J'étais rouge comme le feu, et pardieu si colère, qu'il fallut la présence des deux femmes pour me contenir.

Je ne sais où ma vivacité allait m'emporter, lorsque, pour toute réponse, je vis mon hôte sourire en regardant les autres convives, qui sourirent aussi. J'en excepte pourtant M. Tom,

qui devint rouge jusqu'aux oreilles, et baissa la tête d'un air honteux.

— Il n'y a que cet honnête bourgeois qui soit indigné de cette scène ridicule, — pensai-je en vouant un remerciment intime au digne conseiller municipal.

— C'est assez plaisanter, monsieur, — me dit alors l'hôte d'un air sérieusement affectueux ; — excusez-moi si j'ai ainsi usé ou abusé de ma position de vieillard pour vous mettre à l'abri des impressions calculées à l'avance, car, grâce à ces préventions, monsieur, on juge mal, je crois, les hommes intéressants. Oui, quand on les rencontre tels qu'ils sont, au lieu de les trouver tels qu'on se les était figurés, votre poésie s'en prend quelquefois à leur réalité, et par dépit d'avoir mal jugé, vous les appréciez mal, ou vous persistez dans l'illusion que vous vous étiez faite à leur égard.

Je regardai mon hôte d'un air étonné. J'avais seize ans, il en avait soixante, et puis je trouvai tant de raison et de bienveillante raison dans ce peu de mots, que je ne savais trop comment me fâcher.

— Une preuve de cela, — ajouta-t-il, — c'est que si tout à l'heure je vous avais montré notre corsaire, en vous disant : Le voici, vous eussiez, j'en suis sûr, éprouvé une tout autre impression que celle que vous avez éprouvée, et pourtant cet intrépide dont je vous ai parlé est ici au milieu de nous, il a dîné avec nous. — Je fis un mouvement. — Je vous en donne ma parole, — dit mon hôte d'un air si sérieux que je le crus.

Alors je promenai mes yeux sur tous ces visages, qui s'épanouirent complaisamment à ma vue, mais rien du tout de corsaire ne se révélait.

— Regardez-nous donc bien, — me dit M. Tom avec un rire singulier.

Alors mon hôte me dit en me désignant M. Tom de la main :

— J'ai l'honneur de vous présenter le capitaine Thomas S...

— Le capitaine S...! vous êtes le brave capitaine S...? — m'écriai-je, car le nom, l'intrépidité et les miraculeux combats de l'homme m'étaient bien connus, et je restai immobile d'admiration et de surprise : mon cœur battait vite et fort.

— Eh! mon Dieu oui, je suis tout cela... à moi tout seul,

— me dit le corsaire en continuant d'éplucher et de grignoter ses noisettes.

— Vous êtes le capitaine S... ? — dis-je encore à M. Tom en le couvant des yeux, et m'attendant presque à voir depuis cette révélation le front du conseiller municipal se couvrir tout à coup de plis menaçants, son œil flamboyer, sa voix tonner...

Mais rien ne flamboya, ne tonna; seulement le corsaire me dit avec la plus grande politesse :

— Et je me mets à vos ordres, monsieur, pour vous faire visiter la rade et le port.

Après quoi il se remit à ses noisettes. Il me parut trop aimer les noisettes pour un corsaire.

En vérité, j'étais confondu, car, sans trop poétiser, je m'étais fait une tout autre figure de l'homme qui avait vécu de cette vie sanglante et hasardeuse. Je ne pouvais concevoir que tant d'émotions puissantes et terribles n'eussent pas laissé une ride à ce front lisse et rayonnant, un pli à ces joues rieuses et vermeilles.

Mon hôte, voyant mon étonnement, dit au corsaire :

— Oh! maintenant il ne vous croira pas, Tom; pour le convaincre, parlez-lui métier, ou mieux, racontez-lui votre évasion de Southampton.

Ici le capitaine Tom fit la moue.

Sur mon observation, mon hôte n'insista pas, et je me mis à causer avec le capitaine, serein et placide, de quelques-uns de ses magnifiques combats avec lesquels nous avons été bercés, nous autres aspirants.

Cette attention de ma part flatta le capitaine Tom, la conversation s'engagea entre nous deux; il me donna même quelques détails sur la façon de combattre, mais tout cela d'un air, d'un ton doux et calme qui faisait un singulier contraste avec la couleur tragique et sombre du sujet de notre conversation.

Entre autres choses, je n'oublierai jamais que, lui demandant de quelle manière il abordait l'ennemi, il me répondit tranquillement en jouant avec sa fourchette : — Mon Dieu! je l'abordais presque toujours de long en long, mais j'avais une habitude que je crois bonne et que je vous recommande dans

l'occasion, car c'est bien simple, — ajouta-t-il à peu près du ton d'une ménagère qui hasarde l'éloge d'une excellente recette pour faire les confitures; — cette habitude, — reprit-il, — la voici : au moment où j'étais bord à bord de l'ennemi, je lui envoyais tout bonnement ma volée complète de mousqueterie et d'artillerie bourrée à triple charge. Eh bien! vous n'avez pas d'idée de l'effet que ça produisait, — ajouta le capitaine en se tournant à demi de mon côté et secouant la tête d'un air de conviction.

— Je pris la liberté d'assurer au capitaine que je me faisais parfaitement une idée de l'effet que devait produire cette excellente habitude qui, dans le fait, était bien simple.

— Bah!... Tom fait le crâne comme ça, — dit mon hôte d'un air malin, — il ne vous dit pas qu'il a peur des revenants!

— Oh! des revenants! — dit joyeusement Tom en remplissant son verre d'excellent curaçao.

— Des revenants, — reprit mon hôte, — enfin l'homme aux *yeux mangés* ne vous visite-t-il jamais, Tom?...

La figure du capitaine prit alors une bizarre expression : il rougit, son œil s'anima pour la première fois, et posant son verre vide sur la table, il me dit en passant la main dans ses cheveux gris et découvrant son large front: — Aussi bien il veut me faire raconter mon évasion de Southampton; cette diable d'aventure s'y rattache. Écoutez-moi donc, jeune homme.

— Ah çà, Tom, songez à ces dames, — dit mon hôte, en montrant sa femme et une de ses amies.

— Ma foi, — dit le capitaine, — si la chaleur du récit m'emporte, figurez-vous bien, mesdames, qu'au lieu du mot il y a des points.

Je ne sais si ce fut une illusion, ou l'effet du curaçao réagissant sur le capitaine, ou le charme sombre et magique que jette sur tout homme ce fier nom de corsaire qu'on lui a écrit au front... toujours est-il que lorsque le capitaine commença son récit, il s'empara de l'attention par un geste de muet commandement. Il me sembla un homme extrêmement distinct du conseiller municipal.

Le capitaine commença donc en ces termes :

« C'était dans le mois de septembre 1812, autant que je puis

m'en souvenir. Il ventait un joli frais de nord-ouest, j'avais fait une pas trop mauvaise croisière, et je m'en revenais bien tranquillement à Calais grande largue avec une prise, un brick de deux cent quatre-vingts tonneaux, chargé de sucre et de bois des îles, lorsque mon second, qui le commandait, signale une voile venant à nous. Je regarde; allons, bien... Je vois des huniers grands comme une maison : c'était une frégate du premier rang. Le damné brick marchait comme une bouée : je donne ordre à mon second de forcer de voiles, et je commence à couvrir mon pauvre petit lougre d'autant de toile qu'il en pouvait porter; il était ardent comme un démon, et ne demandait qu'à aller de l'avant; aussi voilà que nous commençons à prendre de l'air... et à filer ferme... ce qui n'empêcha malheureusement pas la frégate d'être dans nos eaux au bout de trois quarts d'heure de chasse.

» Pour me prier d'amener, elle m'envoya deux coups de canon qui me tuèrent un novice et me blessèrent trois hommes.

» Pour la forme, seulement pour la forme, je lui répondis par ma volée à mitraille, qui pinça une demi-douzaine d'Anglais; c'était toujours ça, et tout fut dit. Je fus genoppé, mais, par exemple, traité avec les plus grands égards par le commandant anglais, qui avait entendu parler de moi. C'était la troisième fois qu'on me faisait prisonnier, mais j'avais toujours eu le bonheur de m'échapper des pontons.

» Nous ralliâmes Portsmouth et nous y arrivâmes à peu près à l'heure à laquelle je comptais rentrer à Calais. Oui, au lieu d'embrasser ma mère et mon frère, de conduire ma prise au bassin et de coucher à terre, j'allai droit vers un ponton, et peut-être pour y rester longtemps. C'était dur; mais alors j'étais entreprenant, j'étais jeune et vigoureux, j'avais une bonne ceinture remplie de guinées, et par-dessus tout une *rage de France* qui me rendait bien fort, allez. Aussi, quand le commandant, devant tout son animal d'état-major, me fit un grand discours pour me dire que désormais j'allais être serré de près... mis dans une chambre à part, surveillé à chaque minute... que c'était ma vie que je jouais en tentant de m'évader... enfin une bordée de paroles superbes, je ne lui répondis, moi, pas autre chose que... Je m'en...»

— Tom... Tom!... — s'écria fort heureusement mon hôte... car le capitaine, dans la chaleur du récit, avait déjà fait entendre certaine consonne sifflante qui annonçait un mot des plus goudronnés.

— Mais c'est que c'est vrai, c'est comme je vous le dis, — reprit le capitaine, — je m'en...

— Tom! — s'écria encore mon hôte, — ce n'est nullement votre véracité que j'interromps; mais songez à ces dames, Tom!

« Ah! tiens, c'est vrai, — reprit le capitaine. — Eh bien! non, je dis au commandant : Je m'en *moque*. Je m'évaderai tout de même. — Nous verrons, — répondit l'Anglais. — Je l'espère bien, — lui dis-je. — Et on m'envoya à Southampton-Lake, à bord du ponton *la Couronne*.

» Southampton-Lake est un assez grand lac, situé à environ quinze lieues de Portsmouth; ce lac n'a d'autre issue qu'un étroit chenal, ce chenal débouche dans un bras de mer qui court du nord-ouest au sud-est, et ce bras de mer, après avoir formé les rades de Portsmouth, de Spithead et de Sainte-Hélène, se jette enfin dans la Manche, après avoir contourné les îles Portsea, Haling et Torney.

» Je ne vous donne tous ces détails qu'afin de vous faire voir que ce diable de lac était une position inexpugnable, et, à cause de cela même, parfaitement choisie pour servir de mouillage à une douzaine de pontons qui renfermaient alors quelques milliers de prisonniers de guerre français, au nombre desquels j'allais me trouver, et au nombre desquels je me trouvai bientôt, comme je vous l'ai dit, à bord de *la Couronne*, vaisseau de 80 rasé.

» Ce ponton était commandé par un certain manchot, nommé Rosa, un malin, un fin matois s'il en fut, beau, jeune et brave garçon d'ailleurs, qui avait perdu un bras à Trafalgar, et exécrait autant les Français que moi les Anglais : c'était de toute justice, je ne pouvais lui en vouloir pour cela, il était de son pays et moi du mien.

» Le premier jour que je vins à bord, il me fit voir son ponton dans tous ses détails, ses grilles, ses serrures, ses piéges, ses trappes, ses verrous, ses barres, les rondes qu'on faisait tous les quarts d'heure, les visites, les sondages qui ne laissaient

pas une minute de repos aux murailles de ce pauvre vieux navire. Puis il finit par m'annoncer qu'en outre de ces précautions, j'aurais encore à mes trousses et à mes ordres un caporal qui ne me quitterait pas plus que mon ombre, afin, — disait-il d'un air gouailleur, — *que mes moindres désirs fussent prévenus.*

» Cependant, — ajouta-t-il, — si vous vouliez me donner votre *parole d'honneur* de ne pas chercher à vous évader, capitaine, je vous laisserais libre d'aller à terre tous les jours, et, à bord, votre chambre ne serait jamais visitée.

» — Vous êtes trop aimable, — lui dis-je, — mais je ne veux pas vous donner cette parole-là, parce que, voyez-vous, le soir et le matin, la nuit et le jour, je n'ai qu'une pensée, qu'une idée, qu'une volonté, celle de m'évader. — Vous avez bien raison, et j'en ferais tout autant à votre place, — me répondit le manchot; — seulement je vous préviens d'une chose, c'est que vous me piquez au jeu, et que, pour vous retenir, *tout moyen* me sera bon. — Mais c'est trop juste, — lui dis-je, — puisque *tout moyen* me sera bon pour me sauver.

» Le fait est que pour se sauver c'était bien le diable. Figurez-vous que tous les sabords ou ouvertures qui donnaient du jour dans les batteries étaient grillés, regrillés et surgrillés de telle sorte qu'on ne pouvait songer à y passer, d'autant plus que ces barreaux étaient visités cinq à six fois par jour, et autant de fois par nuit; en admettant même que vous eussiez pu passer par un de ces sabords, il régnait au-dessous une espèce de petit parapet qui faisait le tour du navire, et sur cette galerie se promenaient continuellement des sentinelles. Or, dans le cas où vous auriez échappé à ces sentinelles, vous n'eussiez pas échappé aux rondes de canots armés qui, la nuit, se croisaient dans tous les sens autour des pontons. Enfin, eussiez-vous même eu ce bonheur, il vous fallait encore gagner à la nage les rives de ce lac, qui étaient environ éloignées d'une lieue et demie de tous les côtés du ponton.

» Ce n'est pas tout, si l'eau de ce lac eût été partout profonde ou guéable, quoique extrêmement hasardeux, un tel trajet eût été possible; mais ce qui le rendait presque impraticable, c'est que, pour aller à terre, il fallait absolument traverser trois bancs

d'une vase épaisse, molle et gluante, dans laquelle on ne pouvait ni nager, ni marcher...

» Aussi, à vrai dire, ces bancs de vase faisaient-ils, en partie la sûreté des pontons.

» L'espionnage aussi servait assez les Anglais, vu qu'il y a des gredins partout, et plutôt sur les pontons qu'ailleurs, car la misère déprave; et sur dix évasions manquées, il y en avait toujours neuf qui avortaient par la trahison de faux frères.

» Les prisonniers avaient bien essayé de remédier à ces désagréments en massacrant, avec des circonstances assez bizarres, que je tairai d'ailleurs à cause de ces dames — (ajouta fort galamment le capitaine), — en massacrant, dis-je, les traîtres qui les vendaient, lorsque les commandants anglais ne les retiraient pas assez vite du bord; mais rien n'y faisait, et la délation allait son train, parce que les Anglais la payaient bien.

» J'étais donc depuis huit jours à bord de *la Couronne*, lorsqu'un matin on apprend qu'un nommé Dubreuil, un matelot de mon pays, assez mauvais gueux du reste, s'était évadé pendant la nuit, ayant, à ce qu'il paraît, trouvé moyen de se cacher le soir dans une grande chaloupe de ronde. Une fois l'embarcation poussée au large, comme le temps était noir, on le prit pour un matelot de service; puis, quand il vit le moment favorable, il se jeta à l'eau, plongea et disparut sans qu'on ait jamais pu parvenir à le rejoindre.

» Vous concevez si cette nouvelle irrita mon désir de m'échapper à mon tour; mais je ne trouvais personne de sûr à qui me confier, et je ne voulais rien hasarder, par les motifs que je vous ai dits, lorsque ma bonne étoile amena, comme prisonnier à bord de *la Couronne*, un capitaine corsaire de mes amis, gaillard solide, entreprenant... *un homme* enfin.

» Dès que nous nous fûmes reconnus, nous comprîmes tout de suite, sans nous le dire, qu'il fallait surtout laisser ignorer cette rencontre au commandant : aussi j'eus toujours l'air d'être plutôt mal que bien avec Tilmont (c'est comme ça qu'il s'appelait).

» Tilmont avait avec lui un vieux matelot, nommé Jolivet, dont il était sûr, car ils naviguaient ensemble depuis vingt ans; nous convînmes de nos faits, et huit jours après la fuite

de Dubreuil, jour pour jour, les choses étaient en bon train.

» Le matin de ce jour-là, le manchot me fit appeler dans sa chambre, il était radieux, pimpant et se carrait en se frottant le menton plutôt d'un air à se faire casser les reins... que souhaiter le bonjour : — Capitaine, — me dit-il, — vous avez voulu jouer gros jeu contre moi, vous avez perdu; c'est malheureux, une autre fois choisissez mieux vos confidents.

» — Comment cela? — lui dis-je sans me déconcerter.

» — Oui, — reprit-il en époussetant son collet d'un air dégagé, — oui, vous deviez vous sauver demain ou après par un trou fait à la muraille de la coque du navire, à bâbord près du *Black-Hole;* c'est un nommé Jolivet qui faisait le trou, vous lui aviez donné dix louis pour le faire, il m'a demandé quinze guinées pour me le vendre, et je les lui ai données bien vite; car, en vérité, c'était pour rien.

» Comme bien vous pensez, j'étais exaspéré et j'aurais étranglé Jolivet, si je l'avais tenu. — Une fuite si bien ménagée! — disais-je au manchot en trépignant, — une fuite à son heure! sur le point de réussir!... etc., etc.

» — Je conçois que c'est désolant, — me répondit le scélérat d'Anglais; — mais, pour vous consoler, capitaine, buvons un verre de madère à votre prochaine évasion.

» — Que voulez-vous, — lui dis-je, — c'est à refaire... heureusement qu'il reste de la muraille à percer. — Et comme, après tout, il n'y a pas de quoi se tuer pour cela, nous bûmes à la *prochaine,* et nous allâmes nous promener dans la batterie basse.

» J'étais ou plutôt j'avais l'air navré, désespéré, tandis que le manchot n'avait jamais été plus gai; il ricanait, il sifflait, il roucoulait en chantant faux comme un Anglais qu'il était; enfin il ne pouvait cacher sa joie d'avoir fait rater ma fuite, et il était bien certainement dans son droit.

» Comme nous nous promenions depuis une demi-heure dans la batterie basse, lui toujours guilleret, moi toujours triste, un tagage infernal partit au-dessus de notre tête dans la batterie de 18, et interrompit notre conversation, qui n'était pas vive.

» — Qu'est-ce que cela? — demanda le commandant à un aspirant qui descendait

» — Commandant, ce sont les prisonniers qui dansent; il y a bal là-haut comme tous les jours.

» Est-ce que ne voilà pas ce gueux de manchot qui s'avisa de dire : — Faites cesser, monsieur; cette joie est inconvenante de la part des prisonniers, le jour où l'un d'eux a vu son projet de fuite avorter... faites cesser aujourd'hui, monsieur.

» Et, avant que j'aie pu l'en empêcher, le chien d'aspirant remonte, et ce bruit, qui tonnait à nous étourdir, cesse à l'instant.

» Alors, je l'avoue, malgré moi je pâlis comme un mort; car, au moment où la danse cessa, un léger bruit, heureusement imperceptible pour tout autre que pour moi, se fit entendre derrière la cloison qui formait la chambre de Tilmont, chambre sur le plafond de laquelle les danseurs paraissaient sauter le plus volontiers. Ce léger bruit, qui ressemblait au cri d'une scie, dura à peine une seconde après que la danse n'ébranla plus le plancher de la batterie; mais, comme je vous l'ai dit, cette seconde suffit pour me faire un damné mal; on m'eût scié le cœur que ça n'eût pas été pire.

» Heureusement le manchot prit cette pâleur pour celle de la colère, car aussitôt je m'écriai furieux : — Et moi, monsieur, je m'oppose à cela : punir ces pauvres gens parce que j'ai été assez sot pour me laisser surprendre, ce n'est pas juste. Vous voulez me faire haïr de mes compatriotes, c'est une lâcheté, monsieur, entendez-vous, une lâcheté; et si vous êtes homme d'honneur, vous leur permettrez de recommencer leur danse.

» — Ca'mez-vous, capitaine, — me dit obligeamment le manchot; — je vais moi-même leur en donner l'autorisation.

» Et la brute, le sot, le triple sot de manchot d'Anglais y alla lui-même... concevez-vous, lui-même... — s'écriait la capitaine en bondissant sur sa chaise, et tapant dans ses mains avec une joie frénétique et des éclats de rire qui nous stupéfiaient.

» Je vais vous expliquer pourquoi je ris tant à ce souvenir, — ajouta-t-il en se calmant, — c'est que vous ne savez pas une chose... Ces hommes qui dansaient, c'était moi qui, depuis huit jours, les payais vingt sous par tête pour danser et faire un train d'enfer au-dessus de la chambre de ce pauvre Tilmont,

sous le prétexte de l'embêter, mais dans le fait, afin qu'on n'entendît pas le bruit qu'il faisait en me creusant pendant ce temps-là un trou dans la muraille du navire, qui formait un des côtés de sa cabane.

» C'est que la trahison de Jolivet était convenue entre lui, moi et Tilmont, et qu'il n'avait vendu le trou qu'il m'avait fait que pour détourner l'attention et renforcer nos fonds des quinze guinées que le manchot lui avait données pour sa trahison. C'est qu'enfin, pendant cette nuit même, je devais m'évader, car le trou de Tilmont était à peu près fini, et les vents paraissaient devoir souffler vigoureusement du nord-ouest, ce qui nous annonçait une nuit sombre et orageuse.

» Comme je vous l'ai dit, cela se passait huit jours après l'évasion de Dubreuil; mon *faux trou* avait été vendu, la danse avait recommencé, et j'avais le désespoir sur le front et la *France dans le cœur*... car Tilmont venait de m'avertir par un signe convenu que le trou était tout à fait fini.

» J'allais monter sur le pont pour voir encore d'où se faisait la brise, lorsque j'entendis le bruit du sifflet du maître, qui appelait tout le monde en haut.

» Au même instant un timonier vint me prévenir que le commandant me demande sur la dunette.

» Je n'y comprenais rien; je monte tout de même; mais qu'est-ce que je vois? l'état-major anglais en grand uniforme, les troupes sous les armes, les prisonniers rangés sur les gaillards, et, comme d'habitude, sous le feu de quatre caronades chargées à mitraille.

» Le commandant Rosa avait un air grave et solennel que je ne lui connaissais pas. Il se tenait debout : à ses pieds était un hamac posé sur le pont et recouvert d'un pavillon noir.

» Le manchot ordonna de battre un ban, et quand les tambours eurent cessé de rouler, il dit en français :

» — Il y a huit jours qu'un des prisonniers de ce ponton s'est évadé. Arrivé aux bancs de vase, il y est resté engagé. Or, voici ce qui lui est arrivé. — Puis, se tournant vers moi : — Capitaine, — me dit-il, — voyez donc si par hasard vous ne reconnaîtriez pas ce camarade? — Et, en disant ces mots, il écarte d'un coup de pied le pavillon qui couvrait le hamac.

Alors je vois un cadavre tout nu, très-gonflé, et d'une couleur verdâtre; mais ce qu'il y avait d'horrible, c'était sa figure toute déchiquetée, et surtout les orbites sanglants de ses yeux, qui étaient vides; ils avaient été mangés par les corbeaux...

» A voir ce visage en lambeaux, desséché par le soleil, il était clair que ce malheureux, enfoui dans une vase épaisse et visqueuse, n'avait pu s'en tirer; que, plein de force, de vie, il y avait attendu la mort pendant des jours!! et que peut-être à la fin de son agonie, en voyant les oiseaux de proie tourner sur sa tête, il avait pu prévoir ce qui l'attendait!...

» Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il m'est impossible de rendre l'impression que fit la vue de ce cadavre sur l'équipage et sur moi-même. Mon sang ne fit qu'un tour, je l'avoue; car la première pensée qui me vint fut que, pendant la nuit, j'allais avoir la même vase à traverser, et que le même sort m'attendait peut-être. Mais comme j'ai toujours eu assez d'empire sur moi, je me contins, et quand le maudit manchot, après avoir regardé tout le monde pour juger de l'effet que ça produisait, se retourna de mon côté et me dit de nouveau : — Eh bien, capitaine! reconnaissez-vous ce camarade?

» Je croisai mes mains derrière mon dos, et je lui dis d'un air dégagé (qui me coûtait durement à prendre, je vous le jure):

» — Je reconnais parfaitement le camarade, monsieur... C'est Dubreuil, un matelot de mon pays; mais il n'y a pas grand mal, c'était un mauvais gueux qui battait sa mère.

» Mon sang-froid déconcerta le manchot, qui, presque furieux, s'écria en poussant du pied une des jambes de ce cadavre à moitié rongées par les reptiles :

» — Vous voyez pourtant qu'un banc de vase est une promenade fatigante, capitaine, car on y use jusqu'à sa peau.

» — Oui, quand on est assez sot pour ne pas emporter de patins, — lui dis-je en ricanant malgré moi; car l'imbécile, en me montrant cette jambe mutilée, venait de me donner une idée qui était excellente.

» Il la prit pour une plaisanterie, resta court, et me dit sérieusement :

» — Vous êtes gai, capitaine?

» — Très-gai, monsieur, — répondis-je; — ainsi croyez-

moi, jetez cette charogne à la mer. Ne jouez plus à *croquemitaine* avec moi, et persuadez-vous bien de ceci : *c'est que le ciel du bon Dieu tomberait sur moi, que je gratterais encore pour y faire un trou.* Sur ce... bonsoir, monsieur.

» Et je m'en fus, car je n'y tenais plus. Ce cadavre en pourriture me révoltait; et puis, devant m'évader la nuit même, j'avais bien d'autres chiens à tondre que de faire le *vis-à-vis* de M. Dubreuil. »

— Et vous avez osé vous évader cette nuit-là, capitaine? — dit une de ces dames dont la terreur était au comble.

— Oui, madame, — reprit le capitaine d'un air grave; — et par l'enfer, ce fut bien une mauvaise nuit que celle-là.

Et, probablement au souvenir de tout ce qu'il avait déployé de courage et d'énergie dans cette terrible nuit, la figure du capitaine Tom révéla une magnifique expression de force indomptable et de résolution désespérée. Son regard était fixe et profond, son attitude puissante. Il était sublime ainsi. Un moment j'avais entrevu l'homme que je voulais voir sous son enveloppe naïve et simple.

Et le capitaine continua son récit.

« Ainsi que je vous l'ai dit, — continua le capitaine, — le *trou* de Tilmont étant terminé, si la nuit devenait bonne, je devais tenter l'affaire.

» Or, elle devint bonne, la nuit, et si bonne, que vers les sept heures du soir il ventait dans notre lac une brise à décorner les bœufs. Le ciel se chargeait de grains dans le nord-ouest; il tombait une pluie fine et glacée, et le temps tournait à l'orage, que c'était une bénédiction.

» A huit heures du soir on battit la retraite. Les matelots gagnèrent leurs hamacs, les officiers leurs chambres : dix minutes après, tous les feux, hormis les feux de garde, étaient éteints, et l'on n'entendit plus que la marche mesurée des factionnaires des batteries et des parapets. Je me glissai alors à pas de loup dans la chambre de Tilmont. Jolivet s'y trouvait. Il faut vous dire que le commandant ayant la conviction que Tilmont ne savait pas nager, et par conséquent ne pouvait songer à s'évader, cet officier était moins gêné que nous autres.

» Je me rappelle cela comme si j'y étais. Jolivet sortit pour

faire le guet en dehors; j'entrai. Tilmont était assis sur son lit; devant lui était un pliant, sur ce pliant un pot d'étain, et dedans quelque chose qui fumait. — Ah çà, ça va-t-il toujours pour cette nuit? — me dit Tilmont.

» — Toujours, mon matelot, toujours; la nuit est superbe.

» Là-dessus Tilmont baissa un peu la planche qui cachait le trou, et il vint dans la chambre une rafale d'air qui manqua d'éteindre une petite lampe que nous avions cachée sous le lit; nous vîmes alors un ciel sombre, une nuit noire comme de l'encre, et quelques gouttes de pluie ou d'écume, fouettées par la violence du vent, tombèrent même dans la chambre. — Alors Tilmont replaça la planche, me regarda entre les yeux, et me dit :

» — Mais là, sans rire, sais-tu qu'il ne fait f..... pas beau, Tom? — Je le vois, mais je m'*en f*... (pardon, mesdames). — Mais tu y laisseras ta peau. — Encore une fois, je m'en... *moque*. Crever là ou ailleurs, c'est tout un. — Mais entends donc ce vent, Tom, vois donc comme il nous bourlingue, Tom.

» En effet, le damné ponton roulait comme une galiote; c'était une jolie tempête. Pour essayer encore de me dégoûter, Tilmont baissa de nouveau la planche du trou, et, malgré l'obscurité, nous vîmes alors toute l'étendue du lac blanchie par l'écume des lames, des lames d'un lac!... vous jugez s'il ventait. Partout le ciel noir et un vent d'enfer. J'avoue que c'était une folie de s'exposer à faire deux lieues et demie à la nage par un temps pareil; mais je m'étais dit : je partirai : je devais partir. Aussi je tins bon; et comme Tilmont regardait encore à son trou : — Quand tu te mettras vingt fois le nez à la fenêtre, — lui dis-je, — ça n'y changera rien; encore un coup, je pars; foi de Tom, je pars.

» Tilmont savait bien que dès que j'avais dit *foi de Tom*, c'était fini; aussi me répondit-il d'un air très-sérieux, en fermant son trou : *Adieu, va*. — Qu'est-ce que cela? — lui dis-je en regardant le fond de ce pot d'étain fumant, qui ne sentait pas absolument mauvais.

» — C'est du sucre, du rhum et du café fondus et bouillis ensemble; il y en a une pinte, et tu vas d'abord commencer par me boire ça, Tom. — Non, — lui dis-je; — que le diable

m'étrangle si je fais comme ces chiens d'Anglais, qui ne se trouvent hommes que quand ils sont soûls... — Je te dis que tu vas me boire ça, Tom... — Non. — Ah!... — Et malgré tout, je bus, parce que, quand cet enragé de Tilmont avait quelque chose dans sa tête, il fallait que ça fût comme il le voulait; mais, quoique j'eusse avalé verre par verre sa diable de mécanique, j'avais le feu dans le ventre. — Ah çà, maintenant, — lui dis-je, — et le *suif?* — Je l'ai, — me dit-il; — car il en avait eu six ou sept livres, comme nous en étions convenus.

» Je me mis alors nu comme la main (pardon, mesdames), et, nous deux Tilmont, *nous me* frottâmes d'une couche de graisse d'au moins six lignes d'épaisseur; ça n'est pas très-propre, mais c'est un procédé bien simple que je vous recommande dans l'occasion, car avec ça vous nageriez dans l'eau glacée comme dans l'eau tiède, sans seulement vous apercevoir du froid.

» Dès que je fus suiffé comme une baleinière, Tilmont m'attacha au cou un collier de guinées cousues dans une peau d'anguille; je mis dans mon chapeau ciré une petite carte de la *Manche*, que j'avais prise dans la géographie de l'enfant d'un sergent d'armes. J'y mis encore une boussole, de l'amadou et un briquet; je passai mon poignard dans le cordon de mon chapeau, que j'attachai bien ferme sur ma tête, et je bouclai sur mes épaules le petit sac de cuir qui contenait un vêtement complet pour m'habiller en sortant de l'eau.

» Comme je finissais d'attacher la dernière courroie de ce sac, je sens mon Tilmont y glisser quelque chose : c'étaient vingt guinées, tout ce qu'il possédait alors. — Tilmont, — lui dis-je, — c'est mal; tu abuses de ta position. — Allons, allons, — me dit-il d'un air extrêmement impatienté, — voyons, pas de *palabres*... et tes patins pour les bancs de vase, où sont-ils? — Là, derrière mon sac; en faisant la planche, je pourrai les prendre et me les mettre aux pieds. — Ah çà, est-ce bien tout? — C'est bien tout. — Alors, adieu, Tom; bon voyage. — Adieu, Tilmont. — Et il ouvrit le trou en grand. Le vent était si fort qu'il éteignit la lampe. J'embrassai Tilmont sans y voir; je lui dis: — Remercie bien Jolivet pour moi. — Et je me glissai par

le trou. — Bien des choses chez toi, — me dit encore Tilmont...

» Et je n'entendis plus rien, car je m'affalais en double le long d'une corde que le vent faisait balancer. Là, grâce au suif, je ne m'aperçus que j'étais dans l'eau que lorsqu'elle me fouetta la figure.

» En me laissant aller au ressac, je me trouvai près des chaînes du gouvernail; et là, craignant, malgré le bruit infernal du vent et l'agitation des vagues, d'être entendu ou vu par les factionnaires, je plongeai une dizaine de brasses. Quand je revins à flot, j'avais le ponton à ma gauche; je le reconnaissais à ses trois feux, qui brillaient comme trois étoiles au milieu de la nuit.

» Ce qu'il y avait de bon, c'est que le temps était si mauvais qu'on n'avait pas osé mettre d'embarcations dehors pour faire les rondes de nuit. Du côté des hommes, j'étais déjà tranquille; il n'y avait plus que l'eau, le vent et la vase qui me chiffonnaient.

» Après ça, vanité à part, je nageai comme un poisson. Ce que m'avait fait boire Tilmont me réchauffait au dedans, et le suif m'empêchait de sentir le froid au dehors. La position était tenable, mais il faisait un bien vilain temps tout de même.

» Quand je fus à deux cents brasses du ponton, je ne vis plus rien du tout. Le seul horizon que je pouvais apercevoir tout autour de moi était un horizon de grosses vagues noirâtres qui devenaient blanches à mesure qu'elles se brisaient sur ma poitrine. Le ciel était couvert d'épais nuages roux qui couraient sous le vent, et la pluie qui tombait à verse, me fouettant le visage, m'empêchait de respirer librement, ce qui me gênait le plus.

» Je nageai encore courageusement pendant une demi-heure, et puis j'eus un moment de faiblesse... Je réfléchis que j'aurais peut-être mieux fait d'attendre au lendemain; mais après ça je pensai à ma mère, à mon frère : alors mes forces revinrent; je me sentis comme enlevé sur l'eau, et je ne pus m'empêcher de crier *hourra*. Je fis à ce moment-là certainement les vingt meilleures brassées que j'aie jamais faites. J'étais comme exaspéré. Il me semble qu'alors j'aurais nagé dans du feu.

» Il y avait donc près de trois quarts d'heure que j'étais à l'eau, lorsqu'il se fit au nord-ouest une petite éclaircie. Je vis un peu de bleu et quelques étoiles entourées de nuages gris. A la faveur de cette éclaircie, je distinguai à l'horizon le faîte d'un moulin qui devait me servir de direction pour passer les bancs de vase. Je m'aperçus alors que j'étais plus près de ces bancs que je ne l'avais cru.

» Et ici je ne sais comment vous avouer une chose qui vous paraîtra bien bête, mais qui ne me parut pas telle, à moi, car elle faillit me tuer... C'est qu'à peine j'avais eu pensé à ces bancs de vase que tout à coup le souvenir de ce Dubreuil, qui avait eu les yeux mangés sur ces mêmes bancs, vint s'emparer de moi et ne me quitta plus.

» Et ce souvenir était presque une réalité, car cette diable de figure avait fait sur moi une telle impression... je me la rappelais si bien, qu'il me semblait la voir, et si bien que je la voyais...

» Oui, oui, je la voyais comme je la vois encore quelquefois dans mes rêves; ce visage bruni et déchiré, ces lèvres noirâtres et retroussées, ces dents blanches, et surtout ces deux trous saignants où il n'y avait plus d'yeux! Encore une fois, je voyais tout cela; et, dans ce moment, au milieu de cette nuit d'orage, voir cela, c'était ennuyeux, croyez-moi...

» J'eus beau me roidir, penser que c'était le rhum que j'avais bu, ouvrir les yeux les plus grands que je le pouvais, les fermer, plonger, battre l'eau, me toucher les bras et le corps, la figure me poursuivait. C'était un cauchemar : j'avais la fièvre, le délire, tout ce que vous voudrez, mais je la voyais...

» A ce moment-là, vraiment, j'ai manqué devenir fou, et, pour me fuir moi-même, ou plutôt la damnée figure qui s'attachait à moi, je plongeai avec fureur; mais au bout de deux brasses je me trouvai arrêté par une substance épaisse. Le fond diminua sensiblement... J'étais dans la vase...

» Alors, comme si le diable s'en fût mêlé, le vent redoubla de sifflements, la pluie de force; la nuit devint plus épaisse, et il me sembla voir et entendre des nuées de corbeaux au milieu desquels je voyais toujours les deux yeux vides de ce s.... Dubreuil qui me regardaient. Ce fut plus fort que moi : je sentais

comme une défaillance, et pourtant je me roidissais en criant et râlant du fond de la gorge : — *Ah! mon Dieu!* On aurait dû m'entendre du ponton, quoiqu'il y eût une lieue. A bien dire, ce fut le plus vilain moment de cette nuit-là; car après ça je revins à moi, et je me raisonnai un peu en tirant la brasse pour me sauver de la vase, que je n'avais heureusement qu'effleurée. Enfin, — me disais-je... — Tom, tu n'es pas une femme... Si tu réussis, pense que tu vas voir ta mère, ton frère; tu as échappé à ce gredin de manchot. Dubreuil a été rongé dans la vase, c'est vrai; mais Dubreuil était un gueux, et tu es un honnête homme, ou, ce qui est plus clair, tu as des patins, et il n'en avait pas... Ainsi, du cœur au ventre, mordieu! et va de l'avant...

» Je m'écoutai, et j'eus raison. Je fis de mon mieux; et, toujours nageant et sondant avec mes mains les bords du banc, je trouvai un endroit où la vase était assez compacte pour me soutenir un instant. Je profitai de cela pour attacher mes patins à mes pieds, et je glissai accroupi sur cette boue liquide comme sur des roulettes. Ces patins étaient faits de deux planches de sapin très-larges et très-minces, qui, par la grande surface qu'ils offraient à la vase, m'empêchaient d'y enfoncer. Je traversai ainsi le premier banc, puis je me remis à l'eau et à nager pour gagner les autres.

» Une fois que j'eus goûté de mes patins, je vis que ce n'était qu'un jeu d'enfant : aussi je traversai le second et le troisième banc sans y penser, et je dus arriver au bord du lac environ deux heures et demie après mon départ du ponton.

» C'était bien quelque chose, mais ce n'était pas tout; il fallait songer à *sa toilette;* j'étais couvert de limon comme un crabe, vu que ce que j'avais traversé en dernier était de la vase. A force de chercher, je trouvai un ruisseau tout près du moulin; je me débarbouillai, et un quart d'heure après j'étais mis fort décemment en bourgeois. Je bus une goutte de rhum à une gourde dont ce pauvre Tilmont avait précautionné mon sac; et, consultant ma boussole à l'aide de mon briquet, je me dirigeai vers l'est, voulant marcher toute la nuit afin de me trouver le matin assez loin de Southampton pour ne pas éveiller les soupçons.

» Ce qu'il fallait à tout prix pour moi, c'était gagner la côte, et là, de gré ou de force, trouver un canot pour traverser la Manche.

» Je ne vous dirai pas toutes les transes que j'éprouvai, obligé de me cacher le jour et de ne marcher que la nuit, payant quelquefois le silence à prix d'or, ou l'exigeant un peu brutalement; enfin vous jugerez des assommantes marches et contre-marches que je dus faire, quand vous saurez que j'avais quitté le ponton depuis neuf jours et que je ne me trouvais encore qu'aux environs de Winchelsea, à vingt-cinq ou trente lieues de Portsmouth tout au plus.

» Je commençais à me démoraliser : tant qu'il n'y avait eu que des obstacles à vaincre, ça allait tout seul, parce que les obstacles... ça monte; mais quand il n'y eut plus qu'à se cacher comme un voleur, qu'à prendre garde, qu'à avoir peur d'un shériff ou d'un watchman, ça ne m'allait plus.

» Enfin un matin, c'était, pardieu, un mercredi matin, j'avais marché toute la nuit, et je me trouvais auprès de Falkstone, petit port pêcheur sur la côte, à une douzaine de lieues de Douvres; j'étais harassé, presque sans argent, abattu, de mauvaise humeur; il faisait chaud et je m'étais assis sous deux grands arbres qui ombrageaient un banc situé à la porte d'une assez jolie maison, bâtie tout proche des falaises de la côte.

» J'étais donc là, mon bâton entre mes jambes, réfléchissant si je n'aurais pas plus tôt fait d'engager tout bonnement, le poignard sur la gorge, le premier pêcheur que je rencontrerais sur la côte à me confier son canot pour traverser la Manche, au lieu d'être là à me cacher comme un malfaiteur, lorsque j'entends chantonner derrière le mur de cette maison : c'était une voix de femme. Machinalement ou par curiosité, je monte sur le banc, et j'aperçois dans le jardin une belle jeune femme avec un grand chapeau de paille, des cheveux noirs superbes et une robe blanche. Elle arrangeait des fleurs et ne se doutait pas que je fusse là; mais, au moment où elle se retourne, qu'est-ce que je vois? un bijou de l'Inde, assez précieux, mais surtout fort remarquable, que je reconnais tout de suite. Ce bijou et l'endroit de la côte où je me trouvais me rappelèrent

une chose à laquelle je ne pensais ma foi pas ; aussi d'un bond je suis sur le mur, du mur dans le jardin, et assez près de la belle dame pour l'arrêter par le bras au moment où elle se sauvait avec une peur horrible. La pauvre femme tremblait de tous ses membres, et il y avait de quoi; mais je la rassurai bientôt en lui disant en parfait anglais : — Vous êtes la femme du capitaine Dulow. Est-il ici? — Oui, monsieur. — Vous a-t-il parlé du capitaine Tom S..., qui lui a donné ce bijou? — lui dis-je, en lui montrant un petit poisson d'or à écailles articulées en pierreries qu'elle portait à son cou, suspendu à une chaîne avec sa montre. — Sans doute, monsieur, c'est au capitaine S... que mon mari doit sa liberté, — me répondit cette femme en me regardant avec ses grands beaux yeux étonnés. — Eh bien! madame, le capitaine Thomas S... c'est moi, je suis prisonnier, je me sauve, cachez-moi! — Vous, monsieur!... ah! quel beau jour pour mon William. Monsieur... suivez-moi.

» Dulow était à la promenade, il revint bientôt, et me reçut bravement, comme j'y comptais; il me tint caché dans sa maison, dont la position était assez commode pour cela. Le jour je ne sortais pas, et le soir, à la brune, nous allions nous promener sur les falaises, avec sa femme et sa sœur, excellente personne aussi.

» Quand Dulow me quitta dans les temps, je l'avais trouvé si bon garçon, que je l'avais prié d'accepter pour sa femme, dont il me parlait toujours, ce bijou que j'avais rapporté de l'Inde, en lui disant : — Dulow, qu'elle le porte en souvenir de son mari. — Vous voyez que ça s'est bien trouvé, car c'est à ce diable de poisson d'or que j'ai reconnu madame Dulow. Quant à ce que j'ai fait pour Dulow, ce n'est pas la peine de vous le dire, c'est une misère : dans ce temps-là ç'avait été beaucoup pour lui et rien pour moi; mais il s'en souvint : c'était tout simple, à sa place j'aurais fait tout de même.

» Par exemple, j'avais beau demander à Dulow les moyens de traverser la Manche, il avait toujours de mauvaises raisons à me donner : c'était très-difficile de trouver un canot... Il était impossible d'éviter les gardes-côtes... Les vents étaient contraires... et variables (ce qui n'était pas vrai). Enfin, je

l'avoue, je commençais à douter de sa bonne volonté. C'était dur, à trente lieues de France.

» Il y avait déjà dix jours que j'étais chez lui. Un soir il dit à sa femme et à sa belle-sœur comme d'habitude : — Mesdames, prenez vos chapeaux, et allons nous promener sur les dunes. — J'y allai avec eux. Nous nous promenâmes assez longtemps sans rien dire; j'étais triste; le temps se passait; j'étais inquiet de ma mère; la guerre continuait, et je n'y étais pas; et puis enfin il me chagrinait de douter du dévouement de Dulow, qui pourtant n'aurait pas dû être ingrat. Le soleil était couché et la nuit commençait à se faire noire, lorsqu'en arrivant près d'une petite anse, Dulow me dit en levant le nez en l'air : — Capitaine, que dites-vous de ce vent-là? — (c'était une jolie brise de plein nord). — Pardieu, — lui répondis-je, — il n'en faudrait pas plus à un pauvre prisonnier qui aurait un canot pour se trouver, demain matin, couché dans la maison de sa mère. — Eh bien! alors, — me dit Dulow, — capitaine, embrassez ces dames et partez. — Je ne compris pas tout de suite : c'était trop loin de ma pensée du moment.

» Dulow me prit par la main en haussant les épaules, et me mena derrière un morne où je vis un assez grand canot gréé avec une grande voile, une misaine et une trinquette amarrée à une roche. — Excusez-moi, — me dit alors Dulow, — si je vous ai fait attendre si longtemps; mais il fallait que j'attendisse le tour de service du garde-côte qui croisera cette nuit dans ces parages; il m'est dévoué; il sait ce que je vous dois : cette nuit vous pourrez passer sans crainte.

» Je reconnus mon Dulow d'autrefois, et je ne m'étonnai de rien; j'embrassai ces dames bien fort, lui aussi, et je sautai dans ce canot.

» J'y trouvai des vivres, un compas, des armes, de la poudre, une longue-vue de nuit et une mèche. Je fis un dernier signe à ces dames et à Dulow, et je démarrai. J'étais libre...

» Je courus grand large; la mer était superbe; un temps de petite-maîtresse. La longue-vue de nuit me fut bonne; car, au bout d'une heure de marche, je distinguai une corvette, peut-être anglaise, sur laquelle j'avais le cap; je virai de bord et fis quelques bordées. Ce petit accident me retarda un peu; mais

le lendemain matin, au point du jour, j'eus le bonheur de voir la terre de France sortir de la brume et de distinguer la jetée de Calais. Il faisait un soleil magnifique, la mer était comme un miroir, la brise fraîche et toujours du nord. Dans deux heures je devais embrasser ma mère et mon frère.

» Mais ce qu'il y eut de bon, c'est que les pilotes, les marins et les flâneurs du port étaient, comme d'habitude, rassemblés sur la jetée, et qu'en regardant deçà et delà avec leurs longues-vues, voilà qu'ils m'aperçoivent dans mon bateau. — Tiens! un prisonnier qui s'échappe, — dit l'un. — Bon... si c'était le capitaine S...,—dit l'autre. — Ça se pourrait, — dit un troisième. — Et ne voilà-t-il pas qu'un mousse, au lieu d'entendre : *si c'était,* entend : *c'est* le capitaine S... Il part comme un trait, et tombe chez ma mère et mon frère en criant comme un sourd : — Voilà le capitaine qui arrive d'Angleterre, tout seul, dans un canot!

» Heureusement que c'était vrai, car sans cela vous concevez quel horrible coup c'eût été pour ma pauvre mère. Enfin elle accourt avec mon frère sur la jetée d'où l'on m'avait déjà reconnu; je n'étais pas à une portée de canon du port.

» Je n'ose pas vous dire comme je fus accueilli. Tous les bateaux pêcheurs et pilotes de Calais étaient venus à ma rencontre, et me convoyaient : c'étaient des hommes, des femmes, des enfants; c'étaient des hourras, une joie, des cris de vive le capitaine S...! qui me faisaient pleurer comme une bête; et puis au bout de tout ça, sur la jetée, je voyais mon frère soutenant ma pauvre vieille mère qui avait tout au plus la force d'agiter son mouchoir, tant elle était émue.

» Mais, comme je mettais le pied sur l'échelle pour sortir de mon canot, en criant toujours : Ma mère!... je me sens arrêté au bas de la jetée par un pékin en noir et en écharpe, flanqué de deux gendarmes, qui me demande mon *passe-port!*

» C'était pourtant le commissaire, qui était assez bête pour me demander mon passe-port. Mon passe-port! l'animal! comme si j'arrivais dans la ville par la grand'route et en vinaigrette. Demander son passe-port au capitaine Tom, qui s'échappait pour la troisième fois des pontons d'Angleterre! C'était à en devenir commissaire soi-même! Un chien qui venait me

parler de passe-port quand je voyais ma mère à vingt pieds au-dessus de moi! Aussi comme il faisait mine de se mettre en travers de l'échelle, je l'envoyai, lui et ses gendarmes, se rafraîchir dans le port; d'un saut je fus sur la jetée, et vous jugez si je fus embrassé par ma mère et mon frère. Mais ce qu'il y eut de fameux, c'est que ces diables de marins étaient furieux, et qu'ils ne voulaient plus laisser sortir de l'eau le commissaire et ses deux gendarmes, qui barbotaient d'un canot à l'autre en criant comme trois caniches en détresse, — ajouta le capitaine qui riait encore de souvenir. — Voilà, messieurs, — nous dit enfin Tom, — de quelle façon je suis revenu cette fois-là d'Angleterre; mais il ne se passe vraiment pas de semaine que je ne pense à ce misérable Dubreuil, et que je ne voie en rêve sa damnée figure avec ses deux trous sans yeux, qui ont manqué me jouer un si bête de tour. »

. . . . . .

Il me serait impossible de dire l'impression que me fit éprouver cette narration, de dépeindre l'âpre énergie des gestes du capitaine, l'inflexion de sa voix brève ou sonore, qui se modifiait, qui se pliait si bien à toutes les exigences de ce récit animé.

Je n'ai rien omis, rien changé; mais quelle différence! que cela maintenant me paraît froid, pâle, décoloré, à moi qui l'ai entendu, à moi qui l'ai vu!

Et puis, ce qu'il y avait encore de merveilleux, c'était ce mélange bizarre de deux hommes : l'un grandiose, énergique, bouillant et intrépide, dur comme l'acier, puisant sa force dans la résistance, ayant vingt fois bravé la mort, les horreurs du carnage et de la tempête; et puis l'homme doux, simple et bon, ayant l'air, pour ainsi dire, d'avoir assisté seulement comme spectateur à cette imposante et terrible partie de sa vie, et de s'en souvenir comme d'un sombre et magnifique drame qu'il aurait vu jouer jadis et qu'il sait par cœur. Ce qui m'avait encore frappé dans ce récit, c'était ce dévouement admirable des marins les uns pour les autres; ces services où il s'agit à chaque pas de vie et de liberté, et qu'ils se rendent avec une insouciance si sublime. Et cela sans se dire : *Merci, frère!* car ils ne se disent pas merci entre eux. Mais si un jour

le plomb vous atteint au milieu d'une grêle de mitraille, si les vagues écumantes sont sur le point de vous engloutir, vous sentirez une main amie ou reconnaissante vous arracher à son tour à une mort certaine. Et puis, quand vous reviendrez à la vie, peut-être cette main reconnaissante sera-t-elle glacée; mais c'est comme cela qu'elle vous aura dit *merci*, c'est comme cela qu'une autre fois vous direz *merci* à d'autres.

# DAJA

> Quelle folie de ne savoir pas se borner à n'aimer la créature que comme on doit aimer ce qui est sujet à périr !
>
> *Confessions de saint Augustin*, liv. IV, ch. VII.

---

## CHAPITRE PREMIER

... Je venais de faire une campagne de deux ans dans l'Inde. De retour à Paris depuis six mois, j'avais pour maîtresse la femme d'un de mes amis d'enfance.

C'était une fort jolie femme, un véritable type de race et de distinction, frêle, blanche, délicate, nerveuse, pâle avec de grands yeux bruns qui voyaient à peine, l'air fier et hautain, un pied charmant; une main et une taille divines; de l'esprit, de l'âme! de l'âme... ni peu ni trop, mais juste ce qu'il en fallait pour mettre quelque poésie dans notre liaison, sans tomber dans les exigences et les ennuis de la passion...

Un soir que nous avions dîné seuls, mon ami, sa femme et moi, il demanda sa voiture et dit :

— Je vous quitte, Jenny, car j'ai affaire, et c'est votre jour d'Opéra, je crois...

— Oui, — répondit Jenny; — mais j'ai donné ma loge aux Bressac.

— Et que ferez-vous?

— Je ne sais trop... Comme c'est le mercredi de madame d'Arville, j'irai peut-être un moment.

Je me levai, et me disposais à sortir avec mon ami quand sa femme me dit :

— Je ne vous renvoie pas, au moins; je n'ai demandé ma toilette que pour neuf ou dix heures...

Je m'inclinai...

— Sans doute, si tu n'as rien à faire, reste avec ma femme,

tu lui tiendras compagnie, car j'ai un diable de rendez-vous de notaire que je ne puis remettre. Adieu, Jenny, — dit-il à sa femme en lui baisant la main; et, se tournant vers moi : — N'oublie pas que j'irai te prendre demain à deux heures pour aller voir cet hôtel de la rue de Londres.

Et il sortit.

Quand le roulement de la voiture de mon ami m'eut appris son départ définitif, je quittai ma chaise et j'allai m'asseoir sur la causeuse près de Jenny.

— Voyez pourtant ce que je vous sacrifie, Arthur, — me dit-elle avec un soupir.

Cette réflexion était si étrange après une intimité de trois mois, si peu en harmonie avec ce qui venait de se dire et de se passer, que, n'y comprenant en vérité rien du tout, je lui répondis :

— Comment... Jenny... quel sacrifice?...

Elle ne me répondit rien, prit sa cassolette sur une petite table, me tourna le dos, et se mit à jouer avec ce bijou d'un air boudeur et piqué.

— Ah! — lui dis-je en baisant ses jolies épaules... je conçois. Écoutez, ma chère; nous sommes convenus d'être francs... je veux donc vous dire ce qui vous contrarie. — Vous m'avez parlé de sacrifice, parce que vous avez peut-être lu ce matin le roman de quelque passion malheureuse, ou que le cours fantasque de vos idées vous porte à causer ce soir *faute* et *remords*. D'honneur, je ne vous aurais pas refusé cette distraction si j'avais été prévenu, si vous aviez amené ce sujet plus naturellement... Mais, en vérité, cela venait si peu à propos au moment où ce cher Octave vous quittait pour son notaire, que je n'ai pu réprimer un mouvement de surprise... or, cette surprise vous empêche d'utiliser la disposition d'esprit dans laquelle vous étiez ce soir, et vous m'en voulez... Est-ce cela?

Jenny sourit presque...

— Allons, j'ai deviné juste, et puisque nous sommes en veine de franchise, laissez-moi donc vous dire que d'ailleurs c'était un mauvais thème... que le *sacrifice*. — Entre nous, et dans une liaison comme la nôtre, qu'est-ce que vous sacrifiez?

Être adorée et environnée de soins, d'hommages, avoir la conscience de tout ce qu'on fait pour vous plaire, vous appelez cela vous *sacrifier!* A la bonne heure... c'est une conséquence de l'habitude où nous sommes, nous autres, de vous remercier du bonheur que nous vous donnons...

— A merveille!... Et notre réputation? et nos principes?

— Voilà un double emploi de mots, réputation dit tout. Eh bien! en ne s'écrivant pas, et en ayant pour amant un galant homme qui sache vivre, la réputation demeure intacte.

— J'admets cela... et nos principes?

— Oui... mais moi je n'admets pas vos principes...

— Arthur... vous déraisonnez, ou vous êtes d'une fatuité ridicule.

— Mais c'est au contraire parce que je ne suis pas fat, et que je me compte pour fort peu que je ne crois pas aux principes... Comment voulez-vous sérieusement que je puisse croire à l'influence de ce que vous appelez vos principes, quand je vois un aussi mince mérite que le mien en triompher? Et encore le mérite n'est rien... Si au moins je vous avais prouvé mon amour par un dévouement sans bornes, une constance désintéressée, parfaite; mais non : je ne vous avais jamais vue il y a six mois; je me suis occupé de vous comme on s'occupe de toutes les femmes; vous m'avez accueilli comme on accueille tous les hommes, et j'ai été heureux, parce que le bonheur entrait dans nos arrangements de position, de relation. Vous ne me devrez pas plus que je vous dois; nous avons cherché chacun nos convenances, nous les avons trouvées; jouissons-en, mais ne parlons pas de sacrifice.

— En vérité, ne dirait-on pas que ce mot doit être rayé de notre langue!... Et le remords!... n'est-ce pas un sacrifice que de s'y exposer?

— Mais nous avons traité la question du remords en parlant de la réputation. Le remords... c'est la peur d'être découvert... Or, avec de la prudence et du mystère... on n'a pas de remords.

— Vous êtes dans un de vos jours de paradoxes : soit! c'est une coquetterie de votre part... parce que vous savez que rien ne me séduit et ne m'amuse autant que les paradoxes... Aussi, à bien prendre, mon amour pour vous n'est-il...

— Qu'un paradoxe.

— Vous l'avez dit... Mais, pour en revenir à notre discussion, vous niez donc qu'une femme puisse faire un sacrifice à son amant?

— Pas du tout... Je nie qu'entre nous jusqu'à présent nous nous soyons fait le moindre sacrifice ; et je dirai plus... c'est que, si quelqu'un en a fait, c'est plutôt moi...

— C'est fort amusant!... et comment cela?

— Écoutez donc, Jenny : vous êtes mariée, et je ne le suis pas; vous n'avez pas à songer à un avenir, vous, et je me trouve dans la même position qu'une jeune personne à *établir* qui a un amant...

— Fou que vous êtes!

— Le fait est si vrai que, si je mourais demain, j'aurais sur mon cercueil une couronne de roses blanches et de beaux draps blancs; eh, mon Dieu! tout autant d'emblèmes de candeur et de pureté qu'un ange de seize ans qui va monter au ciel... Ce que c'est que le monde!...

— Et les occasions dans lesquelles une femme peut faire un sacrifice à son amant sont fort rares sans doute, monsieur? — reprit Jenny.

— Heureusement, fort rares, presque impossibles à rencontrer, en France surtout... grâce à nos mœurs et à notre divine corruption, qui, jusque dans le vice, veulent l'aise, le repos, et surtout la liberté.

— Et ailleurs?

— Oh! ailleurs, c'est différent... Dans un pays presque sauvage, cela se peut... cela est... cela même a été... je puis le dire...

— Ah! mon Dieu! un fait personnel à vous, peut-être?...

— Mais oui... peut-être...

— Oh! racontez-moi donc cela, je vous en prie!

— Si j'étais fat... je dirais que vous seriez jalouse... j'aime mieux dire que cela vous ennuierait.

— Vous savez bien que non, que rien ne m'intéresse autant que de vous entendre parler de vos voyages... mais vous voulez en parler si rarement... — Voyons... Arthur, je vous en prie... Oh! conte-moi cela... je le veux!

— Eh bien! écoute donc, — dis-je à Jenny.

## CHAPITRE II

« Il y a de cela environ dix-huit mois, j'étais dans l'Inde. L'amiral *** m'avait chargé d'une mission assez importante pour... (pardonnez-moi cet horrible mot) pour Vizagapatnam. Je partis de Madras, je remplis mes instructions, et je revins... Je n'étais plus qu'à quinze lieues de cette ville, lorsqu'un accident, arrivé à un des hommes qui portaient mon palanquin, m'obligea de m'arrêter dans un village appelé Tschina-Marmelong (encore pardon du nom), mais, dans l'Inde, ils sont tous comme ça.

» Je ramenais avec moi un de mes officiers, excellent homme, nommé Duclos, qui n'avait qu'un défaut : c'était d'aimer à savoir le matin ce qu'il devait faire dans la journée, et de se désespérer quand un événement imprévu venait bouleverser ses arrangements.

» Or, à défaut d'événements imprévus, moi je me chargeais toujours de déranger ses plans, parce qu'alors rien ne m'amusait tant que sa colère et ses lamentations. Tu conçois bien qu'en route il faut se distraire.

» Quand M. Duclos eut bien gémi sur le retard qui nous retenait dans la chaudrerie de ce village, il me dit : — Enfin nous voilà tranquilles jusqu'à demain... que ferons-nous? J'aime à savoir sur quoi compter (c'était son mot).

» — Mais, — lui dis-je, — ce que nous pouvons faire de mieux, c'est de souper et de nous coucher ensuite, et de dormir si les moustiques nous le permettent.

» — A la bonne heure, — me répondit l'excellent homme, — car j'aime à savoir sur quoi compter... Je vais donc aller me promener dans cette rizière en attendant l'heure du repas; cela me donnera de l'appétit, et me préparera à bien dormir.

» Il s'en fut, et je me promis bien qu'il souperait, qu'il coucherait, et qu'il dormirait le moins qu'il me serait possible.

» La chaudrerie se remplissait de voyageurs; une chaudrerie, Jenny, est un caravansérai, une auberge publique fondée

par de bonnes âmes, où l'on trouve pour rien l'eau et le couvert, et dans quelques endroits des aliments pour les pauvres.

» Bientôt notre compagnie fut augmentée d'une troupe de daatcheries ou danseuses ambulantes, accompagnées de leurs musiciens.

» Après que ces bayadères, selon le vœu de leur religion, qui prescrit deux ablutions par jour, eurent été se baigner dans l'étang, la conductrice ou bidda de la troupe vint me saluer en me présentant un bouquet, et me demander, au nom de sa compagnie, la permission de danser devant moi.

» Cette demande fut pour moi un coup du ciel. Je décidai mentalement qu'au lieu de souper, de se coucher et de dormir, le malheureux ou plutôt l'heureux Duclos ne souperait pas, assisterait au bal, et veillerait toute la nuit.

Je dis donc à cette femme que j'aurais le plus grand plaisir à voir danser sa troupe, mais qu'il fallait attendre pour cela l'arrivée de mon camarade.

» A peine eus-je fait connaître ma détermination, que tous les assistants témoignèrent leur joie par les exclamations de *nela doré! maaradjha!* ce qui veut dire grand prince et brave seigneur.

» On mit donc de petites lampes d'argile sur les niches pratiquées à cet usage dans les murs de la chaudrerie; j'ordonnai à mes porteurs d'aller abattre de nombreuses branches de tamarin et de manguiers, dont on joncha la grande salle... Je fis apporter le matelas de mon palanquin dans un coin; mon tidèle Fritz me fit un bol de punch à l'arack... J'allumai mon houka, et j'attendis Duclos...

» Tu aurais ri comme moi, Jenny, en voyant l'air étonné, stupide de ce pauvre homme à l'aspect de tout ce monde, de cet éclat, de cette verdure éclairée par les lampes, de cet air de fête enfin qui semblait présager quelque chose de si fatal pour son souper et son sommeil.

» Il se fit jour à travers la foule, et s'approchant de moi... — Eh bien! — me dit-il... — nous ne soupons donc plus à présent? C'est insoutenable, avec vous on ne peut compter sur rien... Encore une fois... nous ne soupons donc plus?

» — Pas du tout, mon cher monsieur Duclos... puisque

nous sommes au bal... Et, pour preuve, j'ordonnai à mon principal corelis d'aller prévenir les bayadères.

» — Au bal, au bal... alors pourquoi me faites-vous compter sur le souper et le sommeil?... Je m'arrange dans cette idée, maintenant c'est le contraire...

» — C'était une surprise, mon cher Duclos...

» — Mais, mon Dieu, vous savez que justement ce que j'abhorre le plus au monde, c'est une surprise...

» — Madame Duclos ne vous a donc jamais souhaité votre fête avec une couronne et des pétards, monsieur Duclos?

» — Si, monsieur, — me répondit-il, — mais nous tressions la couronne ensemble quinze jours à l'avance, et c'est moi qui allumais les pétards.

» — Allons, un verre de punch à la santé de madame Duclos, qui ne vous faisait pas de surprise...

» — Je vous remercie bien, monsieur. — Quand je m'attends à boire du punch, je bois du punch; quand je m'attends à souper, je soupe, — ou si je ne soupe pas, au moins je ne bois pas de punch, — me répondit-il d'un air piqué.

» Le fait est qu'il était désespéré; car cet excellent homme poussait si loin cet amour du prévu, que lors de notre combat de Tarifa, en 18.., ce qui le contraria le plus fut, non pas le danger qu'il affronta avec une froide intrépidité, mais ce fut le désordre que cet incident inattendu jeta dans sa journée.

» La danse commença. — Elles étaient sept bayadères. La musique résonna, et fit retentir la chaudrerie des sons perçants des cymbales, des caresas, des matatans et autres instruments du pays.

» C'est qu'en vérité, Jenny, elles étaient charmantes : leur costume était si séduisant, leurs cheveux si noirs, si lisses; et puis les petites plaques d'or attachées à un filet de soie pourpre qu'elles se posent sur le sommet de la tête, leurs longues boucles d'oreilles, les anneaux d'or et d'argent qui entourent leurs jambes et leurs bras... leurs robes d'étoffe de soie rayée, attachées sur les hanches avec une ceinture d'argent battu... tout cela était si élégant, si oriental... leurs poses enfin lascives et passionnées avaient un caractère si particulier, que j'eusse donné et donnerais encore vingt de vos brillants ballets

d'Opéra pour cette danse naïve des daatcheries dans une pauvre chaudrerie du Carnate.

» Quand le bal eut duré environ une heure, je leur fis signe de cesser, au grand chagrin de Duclos, dont les yeux s'animaient, et qui avait fini par jouir de la danse, du houka et du punch, comme s'il s'y fût attendu depuis huit jours... de Duclos, qui, paraissant oublier les couronnes conjugales et les pétards de madame Duclos, semblait s'abandonner à des pensées malhonnêtes.

» Comme je parlais passablement la langue hindoue, je remerciai ces bonnes filles, en les assurant que Rambhé, la déesse de la danse, ne les surpassait pas; mais je les priai de chanter quelque peu...

» Mes louanges leur plurent, les surprirent beaucoup de la part d'un Européen, et elles me demandèrent ce qu'elles pourraient chanter pour m'être agréable.—Je leur indiquai la *Kamie*, que j'aimais beaucoup et que j'avais déjà entendue à Surate.

» Elles me chantèrent donc les aventures de la princesse Bedd'hia, épopée marate pleine de grâce et de fraîcheur.

» Il était minuit lorsque leurs chants cessèrent. Elles voulurent commencer un autre *giez* ou poëme; mais je les remerciai, et après que, selon l'usage, j'eus offert à la première danseuse mon présent sur un plateau couvert de feuilles de bétel et de noix d'arèque, — tous les spectateurs se retirèrent, les uns dans leurs huttes, les autres dans la chaudrerie.

» Duclos voulut se coucher (il ne soupa pas) sous l'appentis; quant à moi, je fis porter mon palanquin sous un énorme cocotier, et je m'y étendis, respirant avec délices l'odeur vive et pénétrante de cette végétation si nourrie et si parfumée...

» A peine étais-je endormi qu'un mouvement fait à la couverture de mon palanquin m'éveilla... Qui est là? — dis-je assez étonné...

» Une voix de femme me répondit :

» — C'est moi, monsieur, la bidda des daatcheries; je viens vers vous avec mille compliments de la jeune fille au corset jaune et à la couronne de mongaries, — Daja. — Son cœur s'est ouvert en votre faveur comme le sourd-joupers s'ouvre aux rayons du soleil!

» Recevez le bétel qu'elle vous a préparé elle-même. Elle est assise au pied de votre palanquin, où elle attend vos ordres.

» Le diable m'emporte, Jenny, si je me rappelais la danseuse au corset jaune! D'ailleurs, j'avais envie de dormir, je voulais repartir le lendemain de bonne heure pour Madras; et puis enfin ces avances m'eussent peut-être convenu la veille, le lendemain; — mais alors elles ne me convenaient pas. Aussi je remerciai la bidda de son honnête intervention, et l'engageai à aller offrir le bétel d'amour à mon ami Duclos, dans l'intention de lui ménager une surprise de plus.

» — *Tembrane Meharsa!* Dieu seul est grand, — me répondit la bidda; ce qui me parut peu concluant relativement à la surprise que je l'engageais à faire à Duclos. Elle s'en alla.

» Le lendemain, les corelis nous éveillèrent. Duclos était prêt, et nous nous disposions à partir, lorsque les daatcheries vinrent prendre congé de moi.

» Je cherchais, par pure curiosité... la jeune fille au corset jaune... elle n'y était pas... Je la demandai à la bidda, qui l'appela. Elle vint un moment sur la porte de la chaudrerie, me regarda avec fierté, colère et mépris, porta ensuite la main sur la poitrine pour me saluer, et disparut.

» Nous partîmes. A cent pas de la chaudrerie, je soulevai un des pans de mon palanquin, et comme je regardais dans la direction du village, je vis avec étonnement Daja qui paraissait avoir pleuré, car elle s'essuyait les yeux, et deux de ses compagnes semblaient la consoler. »

— Mais était-elle jolie, cette fille? — me demanda Jenny avec impatience.

— Ravissante et faite à peindre! — lui répondis-je.

---

## CHAPITRE III

« Je ne sais pourquoi, pendant toute la route, — continuai-je en souriant du léger nuage qui avait obscurci le front de Jenny, — je ne sais pourquoi le souvenir de Daja me poursui-

vit. J'avais beau me dire que ce n'était après tout qu'une fille, une de ces bayadères qui se livrent au premier venu; j'avais beau me faire tous les raisonnements du monde, boire du punch, faire courir mes porteurs, mâcher du bétel, ménager des surprises à Duclos, ou fumer de l'opium : rien ne pouvait me distraire de la pensée qui m'obsédait. »

— Et c'était une fille? — me demanda Jenny.

« Oh! tout ce qu'il y a de plus fille! Enfin, n'y pouvant plus tenir, le soir de notre arrivée à Tunipatnam, au moment où nos porteurs allaient se coucher... j'allai trouver Duclos.

» L'excellent homme se préparait à monter dans son hamac qu'il avait amoureusement suspendu dans un coin bien obscur de la nouvelle chaudrerie où nous venions d'arriver.

» L'infortuné Duclos ne soupçonnait pas le moins du monde le but de ma visite; car, me montrant avec complaisance l'installation de son hamac, qui, à vrai dire, donnait envie de s'y coucher, tant cela était bien arrangé, frais et tranquille :

» — Avouez, — me dit le brave homme, — que je vais passer une fameuse nuit dans ce bon petit coin-là.

» En vérité, Jenny, il me fallut un courage surhumain pour sacrifier Duclos à Daja, pour renverser d'un souffle ce bonheur si bien apprêté : j'eus ce courage, cet admirable courage.

» — Je suis désolé, mon cher Duclos, — lui dis-je, — mais nous repartons à l'instant... nous retournons sur nos pas...

» — Farceur de commandant! — me dit Duclos en sautant d'un bond dans son hamac, et faisant avec calme toutes ses dispositions pour sa nuit, arrangeant son oreiller, poussant son traversin... tant il était loin de penser à l'affreux imprévu qui le menaçait...

» — Je ne plaisante pas, monsieur Duclos, — dis-je très-sérieusement, — nous partons... Voici mes porteurs qui viennent me prendre... J'ai fait aussi prévenir les vôtres.

» Duclos se croyait sous l'obsession d'un horrible cauchemar... — Retourner sur ses pas! à cette heure!... retourner!... se lever!... — disait-il à voix entrecoupée en se tâtant pour voir s'il n'était pas le jouet d'une illusion...

» — Oui, il faut partir... et à l'instant... Voyons, Duclos, du courage...

» — Allons donc! je ne pars pas... non, je ne partirai *fichtre* pas! — dit tout à coup mon homme se roidissant dans son hamac comme un désespéré et me regardant d'un air hagard.

» — Monsieur Duclos, — lui dis-je, — j'ai pu oublier un instant que j'étais votre supérieur, maintenant je vous l'ordonne.

» — Mais, monsieur, pourquoi retourner?

» — Monsieur, je n'ai de compte à rendre qu'à l'amiral, et vous devez m'obéir aveuglément...

» M. Duclos ne répondit pas un mot, s'habilla, fit décrocher son hamac, monta dans son douli et suivit mon palanquin. Duclos était bleu de colère.

» Mon intention était, Jenny, de rencontrer les bayadères, la bidda m'ayant dit qu'elles se rendaient aussi à Madras. Comme il n'y avait pas d'autre chemin que celui où nous voyagions, j'étais sûr de mon fait : aussi marchâmes-nous toute la nuit. »

— Et ce malheureux M. Duclos? — me demanda Jenny.

« En arrivant le matin au village où je croyais rencontrer les danseuses, je m'arrêtai avant que d'entrer à la chaudrerie. Je fis appeler M. Duclos, et pour m'en débarrasser, je lui dis :

» — Je veux bien oublier, monsieur, votre scène inconvenante d'hier, et vous donner une nouvelle marque de ma confiance; vous allez monter sur le morne qui est situé vers le nord-ouest. Emportez votre graphomètre et votre niveau, — et relevez un plan exact de toute la partie du pays qui s'étend entre la direction du nord-ouest au sud-ouest du compas.

» — Mais pourquoi n'avoir pas fait cela hier... et à quoi bon?... C'est le premier plan depuis Vizagapatnam... — me répondit Duclos étonné au dernier point.

» Je coupai court à son interrogation avec ma réponse habituelle, — que je ne devais de compte de ma conduite qu'à l'amiral; — et l'excellent Duclos se chargea de ses instruments et descendit dans le nord-ouest, en faisant des suppositions à perte de vue sur la nécessité qui m'obligeait de revenir sur mes pas pour lever le plan de Jaffanapatnam.

» Alors, — faisant diriger mon palanquin vers la chaudrerie, 'arrivai par une longue allée de cocotiers qui ombrageaient un fort bel étang maçonné dans lequel se baignait beaucoup de monde, et entre autres, tout à l'extrémité, une petite troupe de femmes.

» Tout à coup j'entends un cri perçant sortir de ce groupe; je regarde avec plus d'attention, et je reconnais Daja, ma danseuse au corset jaune, qui, venant de se baigner avec ses compagnes, ne faisait que de sortir de l'eau, car elle avait encore son pagne de bain.

» La pauvre fille m'avait reconnu, je lui fis signe d'approcher; elle s'enveloppa d'une couverture de coton blanc et accourut toute honteuse.

» — Daja, je viens pour toi, — lui dis-je, — pour te chercher... Veux-tu venir avec moi?

» Elle leva ses grands yeux noirs, et n'osait pas comprendre.

» — Veux-tu, Daja?

» — Avec vous?...

» — Oui, Daja, venir avec moi à Madras...

» Alors cette pauvre fille, tremblant de tous ses membres et n'ayant pas sans doute la force de me répondre, me regarda comme en extase, joignit ses deux mains avec force, et me fit signe de la tête qu'elle y consentait. »

— Et vous emmenâtes cette créature?—me demanda Jenny.

« Oui, ma chère, dans un douli que je pus me procurer; et je repartis pour Madras avec ce bon Duclos, qui m'apporta son plan, et crut qu'une haute combinaison diplomatique se liait et au mystérieux douli dont il ne soupçonnait pas le contenu, et au plan qu'il avait levé par un soleil ardent. Seulement un soir, en me montrant son verre qu'il allait porter à ses lèvres, il me dit : — Voyez-vous, quelqu'un maintenant me dirait : Vous vous attendez à boire un verre d'arack, et à vous coucher après, n'est-ce pas, monsieur Duclos? Eh bien! non; au lieu de cela, vous allez vous en aller mesurer la pagode de Mehemonpa, à douze milles d'ici; je répondrais à ce quelqu'un-là : Cela ne m'étonnerait pas.

» — Et vous auriez raison, — dis-je à Duclos, — qui pourtant cette fois huma son verre d'arack, et passa la nuit comme

il s'était proposé de le faire : car depuis que j'avais Daja je ne ménageais plus de surprises à mon compagnon. »

— Ah çà! mais le sacrifice? — me demanda Jenny; — jusqu'ici il me semble que c'est vous.

— Attends donc, lui dis-je en voulant l'embrasser.

Elle me repoussa... en me disant : — Une fille... ah!...

— C'est-à-dire, Jenny, une fille, oui, mais qui, par une bizarrerie singulière, était restée pure au milieu de cette troupe ambulante. Elle ne s'y était engagée que depuis environ six mois; jusque-là elle avait vécu chez sa mère. Mais, dans une de ces guerres sans nombre qui ravagent le Carnate, sa mère avait été tuée, son champ dévasté, et pour vivre elle s'en était allée avec les daatcheries. Or, quand elle me vit, son cœur n'avait pas encore parlé; il parla, et elle me le dit tout naïvement.

— Et vous avez cru à cela? — me dit Jenny...

— Mais que vous êtes singulière, Jenny! il faut bien que cela soit vrai, au moins une fois... et cette enfant n'avait pas seize ans.

---

## CHAPITRE IV

« En arrivant à Madras, je rendis compte à l'amiral de ma mission; je rompis quelques relations de société que j'avais dans la ville blanche, et même dans la ville noire, pour donner tout mon temps à Daja. »

— Mais c'était une passion, — me dit Jenny d'un air moqueur.

« Mieux que cela, c'était un plaisir, et un plaisir de tous les jours. J'avais loué une assez grande maison avec un jardin épais et touffu qui s'étendait sur un étang dont l'eau était limpide, transparente comme du cristal : c'était dans ce délicieux séjour que j'avais établi Daja. »

— Et vous aviez mis cette fille sur un pied honorable, je pense? — me dit Jenny avec un sourire sarcastique.

« Fort honorable, ma chère : et puis la pauvre fille ne connaissait pas une âme dans Madras, ne sortait jamais; ses

vêtements étaient des espèces de grands peignoirs de coton; elle couchait à la mode du pays, sur une natte de jonc, mangeait un peu de riz cuit dans de l'eau poivrée, et mâchait du bétel; vivant, en vérité, de paresse, de bains, d'amour et de soleil. Oh! si vous saviez, Jenny, quel plaisir c'était pour moi, au lever de l'aurore, quand les blanches fleurs du lotos étaient encore fermées et que les bandes de perroquets et de hérons n'avaient pas encore pris leur volée; et quel plaisir c'était d'aller avec Daja au bord de ce paisible étang, et de nous plonger dans cette onde fraîche et silencieuse, de voir l'adresse et l'agilité de mon Indienne qui l'effleurait à peine en nageant; de voir l'eau rouler en perles sur cette peau brune et veloutée!... »

Jenny fit un mouvement d'impatience.

« Et puis, après le bain, j'allais à bord, et je revenais le soir. Alors, couché sur une natte, fumant mon houka, je regardais Daja danser... ou bien elle me chantait les chansons de son pays, un *khyourou*, un *giet*, en accompagnant sa belle voix sonore du péha, espèce de guitare à trois cordes.

» D'autres fois elle me contait des histoires de son enfance, me parlait de ses dieux, de ses naïves croyances, de ses usages bizarres; conversation pleine d'intérêt, qui irritait ma curiosité sans la satisfaire.

» Tantôt, à la mode du pays, elle me proposait des énigmes et employait enfin, la pauvre fille, tous les moyens qu'elle pouvait imaginer pour me faire passer le temps; et puis le soir elle me préparait le riz avec une jatte de mologonier et d'eau aromatique, et nous partagions joyeusement ce frugal repas. »

— Mais, en vérité, — me dit Jenny, — c'est touchant et digne de Bernardin de Saint-Pierre... C'est une pastorale, une idylle, qui eût inspiré Gessner.

— Ma chère amie, — lui répondis-je, — c'est à dix-huit ans qu'on fait des idylles en action; car alors on aime une femme, non pour soi, mais pour elle; on vit d'abnégation : aussi est-on généralement trompé ou malheureux comme les pierres; à vingt-cinq, on commence à vouloir sa part de bonheur; mais à trente, on devient égoïste et l'on aime tout à fait pour soi; au moins, si l'on est trompé, on a joui.

« Or, comme Daja m'amusait infiniment, et comme les cercles de Madras m'assommaient ; comme les femmes y ressemblaient à tout et à rien, n'ayant ni naturel, ni charmes, ni originalité, et ne pouvaient me parler que de ce que je savais mieux qu'elles ; comme il est toujours malheureusement temps d'en revenir à la civilisation, c'est-à-dire aux corsets et à une fade coquetterie, je m'arrangeai parfaitement de mon existence, et m'en arrangeai pendant trois mois, sans connaître un moment d'ennui, et sans voir âme qui vive. »

— Je le conçois parfaitement, — me dit Jenny ; — mais heureusement que la misanthropie a cela de bon, qu'elle débarrasse des misanthropes.

— Que voulez-vous, ma chère? quand on a beaucoup voyagé, on a tant de souvenirs, tant de points de comparaison, qu'on devient, comme Louis XIV, *difficile à amuser*, ainsi que disait madame de Maintenon.

« C'est un malheur... mais c'est comme cela, c'est à prendre ou à laisser. Revenons à Daja. Un jour que je lui avais promis de la mener à deux lieues de Madras, par mer, voir une pagode assez renommée, par des raisons que vous concevez, ne voulant pas prendre d'embarcation de ma frégate, j'avais loué une chelingue qui devait me transporter moi, Daja et une vieille métisse qu'elle avait prise pour la servir. Nous arrivâmes sur la côte, la chelingue attendait avec son randel ou patron et six rameurs.

» Nous y entrâmes, et j'ordonnai de gagner au large.

» A peine à vingt brasses du bord, je m'aperçus que la diable de chelingue était horriblement chargée : car il ne restait pas six pouces de ses œuvres mortes hors de l'eau.

» — Chien, — dis-je au patron en m'avançant sur lui, — pourquoi as-tu chargé ainsi cette chelingue sans m'en prévenir? tu vas retourner à terre, ou je te casse la figure avec cette rame.

» — Dieu est grand! — me dit cet animal avec son sang-froid.

» Mais, quoique Dieu fût grand, il était trop tard, nous nous trouvions au milieu des brisants. Le premier nous prit la poupe et nous emplit à moitié. La damnée barque était si lourde que

j'eus beau me mettre au gouvernail, il me fut impossible de la manœuvrer. Un second brisant nous emplit tout à fait.

» Il n'y avait pas une minute à perdre.

» — Daja, suis-moi, — dis-je à l'Indienne en me précipitant dans la mer, sans inquiétude sur son sort, car elle nageait comme une dorade.

» A peine étais-je à l'eau qu'un autre brisant me passa en grondant sur la tête; je plongeai pour prendre fond, et d'un vigoureux coup de pied je revins à la surface de l'eau; au loin je vis les rames de la chelingue, et près de moi Daja, qui poussa un cri de joie en se précipitant de mon côté, et me disant de m'appuyer sur elle si j'étais fatigué... Je remerciai Daja, lui offrant au contraire mon secours, et lui conseillant de me suivre pour éviter les récifs à fleur d'eau; car j'avais sondé cette côte, et je la connaissais comme ma chambre.

» Nous nageâmes ainsi pendant quelques minutes, riant même de notre mésaventure; car nous avions le rivage à trois cents pas devant nous.

» Mais tout à coup je me sens entraîné à fond par un poids énorme; en plongeant je regarde: c'était la vieille métisse qui s'était accrochée à une de mes jambes, se rattrapant où elle avait pu; car elle était venue jusque-là entre deux eaux à moitié morte... c'était son agonie. Il n'y avait rien à en espérer; je tâchai de m'en débarrasser : impossible. Tout ce que je pus faire, ce fut de m'élever encore une fois au-dessus de l'eau, et de crier :

» — Daja, au secours!

» Cette bonne créature, effrayée, vint aussitôt, et me dit de m'appuyer de mes deux mains sur ses épaules, tandis qu'elle nageait seulement avec ses pieds. Je le fis, car la damnée métisse ne me lâchait pas, et j'étais dans l'impossibilité de faire un mouvement. Daja s'agitait avec violence, et avançait quelque peu en criant au secours, — lorsque tout à coup la s..... métisse me mord au genou en expirant, et ce mouvement nous fait couler à fond, Daja et moi. »

— Heureusement que vous êtes revenu, — me dit Jenny avec sang-froid.

— Heureusement, — lui dis-je.

« Déjà fort affaibli, je perdis connaissance, et un brisant, m'emportant, à ce qu'il paraît, me jeta sur un écueil à fleur d'eau, où je me fis cette blessure à la tête dont vous me demandiez l'origine. Enfin, toujours est-il qu'environ quinze jours après ce fatal événement, je revins complétement à moi : j'étais couché à terre à l'hôpital.

» Auprès de moi était ce bon et excellent Duclos.

» — Ah! cordieu! — me dit-il en me voyant ouvrir les yeux, — ce n'est pas sans peine... Comment êtes-vous?... Vous nous avez joliment inquiétés...

» — Je me sens bien faible, — lui dis-je en tâchant de rappeler mes souvenirs... — Et Daja?

» — Qui ça, Daja?... Un chien?

» Je réprimai un mouvement d'impatience.

» — Savez-vous où est Fritz, mon valet de chambre, monsieur Duclos?...

» — Il est sorti et va revenir dans une heure.

» — Dans une heure... c'est bien long... J'attendrai.

» — Je crois bien que vous attendrez!... Ah dame! ça ne sera plus comme dans ce diable de voyage où vous me faisiez trotter de çà de là, et où je n'étais sûr de dormir ma nuit que le lendemain matin en me réveillant... Cette fois du plan de Jaffanapatnam, vous rappelez-vous?

» — Que dit-on de nouveau, monsieur Duclos? — lui dis-je pour écarter ces souvenirs qui m'étaient cruels, dans l'état d'incertitude où je me trouvais sur le sort de Daja.

» — Oh! une bonne histoire : figurez-vous donc, ça court tous les salons de la ville blanche; figurez-vous qu'à ce qu'il paraît un des officiers de la division entretenait une fille du pays... Très-bien. — C'est-à-dire, je dis très-bien, — ce n'est pas dire qu'il l'entretenait très-bien, ça ne me regarde pas; — c'est une réflexion que je fais... Très-bien. — Voilà donc que ça le tenait tant et tant, qu'il n'allait plus dans les sociétés, et que les dames de société se dirent : « Il faut ravoir ce charmant garçon qui faisait les délices de nos fêtes, et pour le ravoir il faut lui faire une farce...» Vous ne savez pas la farce qu'on lui a faite? Devinez!

» — Dites... dites donc... — et j'étais pâle comme la mort,

Jenny... car je ne sais quel effroyable pressentiment me brisait le cœur. — Duclos continua...

» — C'est-à-dire, la farce pas à lui... mais à l'autre... à la fille. L'officier, que, sur l'honneur, je ne connaissais pas, était malade... Qu'est-ce qu'on va faire? — On dit à la fille : Serviteur... de tout mon cœur... Votre amant est mort, n'y pensez plus et retournez dans votre pays, la belle aux yeux doux...

» — On a fait cela!... Qui a fait cela... Duclos?... — m'écriai-je en me jetant à demi hors de mon lit...

» — Ma foi! je n'en sais rien, moi; je ne vais pas dans le monde, et c'est du commissaire que je tiens cette histoire... Qui a fait cela? peut-être les dames et les messieurs qui voulaient ravoir l'officier qui était si charmant garçon. Écoutez donc, dans une fichue ville comme Madras, il est bien naturel de tenir à sa société... Mais ce n'est pas tout.

» — Comment, ce n'est pas tout!... — Et je croyais rêver, Jenny; en parlant à Duclos, j'écoutais machinalement...

» — Mais non... Voilà que ma bête de fille, qui croit ça; mais voyez jusqu'où va le fanatisme et la superstition de ces imbéciles-là... voilà-t-il pas que ma bête de fille, qui croit ça, n'en fait ni une ni deux. Sachant bien qu'elle ne peut avoir le corps de son amant qu'elle croit mort, parce que dans notre religion nous n'avons pas la folie de nous brûler comme eux après le *De profundis*, qu'est-ce que fait donc mon enragée de fille? Elle ramasse toutes les nippes qu'elle avait de l'officier, en fait un bûcher, et v'lan se brûle dessus, au chant de leurs animaux de prêtres, qui étaient enchantés de la chose, vu que la chose devenait rare.

» Voilà à peu près tout ce que j'entendis, Jenny; car un affreux tremblement me saisit, une sueur froide m'inonda... Je n'eus que le temps de crier : Daja! et je m'évanouis. »

. . . . . .

Pendant cette longue et cruelle narration, j'avais attentivement regardé Jenny, et rien que de l'étonnement, de la surprise, ne s'était peint sur son joli visage.

— Eh bien! — me dit-elle, — était-ce véritablement cette fille qui s'était brûlée, vous croyant mort?

— C'était elle, Jenny...

— J'avoue que c'est un genre de sacrifice que je ne comprends pas... Cette fille était folle...

— Folle à lier, — répondis-je.

A ce moment, la femme de chambre de Jenny vint lui demander si elle voulait sa toilette.

— Sans doute, — lui répondit-elle.

En effet, quelque sèche que fût l'âme de Jenny, cette histoire l'avait un peu remuée : son teint s'était animé, soit de dépit, soit de jalousie; elle se trouvait bien, et voulait profiter des avantages physiques que lui donnait son émotion... C'était si naturel!...

— Seriez-vous assez bon pour passer dans mon parloir? — me dit Jenny; — car je vais m'habiller, et je vous demanderai votre bras pour aller chez madame d'Arville.

— A vos ordres, madame, — lui dis-je, — et j'entrai dans le parloir.

Ces souvenirs de l'Inde m'avaient attristé; car cette époque de ma vie est une de celles que je tâche le plus d'oublier. J'étais triste, pensif, rêveur, quand Jenny reparut, éblouissante de beauté, d'élégance et de grâce.

Une idée me vint...

— Comment me trouvez-vous?— dit-elle en se mirant à la glace... et finissant d'agrafer un bracelet.

— Ravissante, Jenny! jamais vous n'avez été plus jolie : ces yeux brillants... ces joues rosées...

— A qui dois-je tout cela? — dit-elle en me donnant sa main à baiser... — N'est-ce pas à vous, à vos vilaines histoires, qui vous émeuvent malgré vous?... Mais vraiment, ne suis-je pas trop rouge aussi?...

— Pas du tout, cela vous sied à ravir; mais puisque c'est à moi, Jenny, que vous devez tout cela... sacrifiez-le-moi, Jenny. Vous voilà belle, éblouissante, parée... ne sortez pas. Ces souvenirs m'ont attristé; je serais si heureux de passer ma soirée seul près de vous! Jenny... le veux-tu? Oh! je t'en prie! — lui dis-je...

— Allons donc, — dit-elle en riant... — Quelle folie! à quoi bon?... Je n'ai jamais été si bien, et vous voulez que je sacrifie cela... à quoi?... à des rêveries... Si le sacrifice en valait la peine, à la bonne heure...

— Mais moi je le demande... j'en suis juge, Jenny..

— Vous êtes un enfant, — me dit-elle.

Puis, sonnant :

— Julie... ma voiture.

Je ne pus retenir un mouvement d'impatience.

— Holà!... — me dit Jenny de sa douce voix, — de l'humeur! Prenez garde; on m'entoure d'hommages, et si j'étais coquette...

— Quant à cela, ma chère, je ne suis plus un enfant, et je suis arrivé à ce point d'insouciance qui fait que je me contente d'une seule conviction.

— Et laquelle?...

— C'est qu'il est impossible qu'une femme ait deux amants à la fois. Or, avec de tels principes, on n'est jamais embarrassé sur le choix de ses maîtresses : aussi j'espère bien en trouver en Angleterre, où je vais.

— Ah! du dépit!... un départ!... c'est fort gai, — dit Jenny nonchalamment.

— Du dépit! oh! mon Dieu, non; c'est un voyage arrangé depuis longtemps; car voilà un siècle que cette petite Louisa me tourmente pour voir le pays des vrais milords, comme dit la naïve enfant... Si vous doutez du voyage, on vient justement de me donner une lettre de mon carrossier... Lisez.

Jenny prit brusquement la lettre et lut :

« J'ai l'honneur de prévenir monsieur que sa dormeuse et son briska seront prêts demain vendredi, ainsi que les caisses à chapeau de femme, etc. »

— Ainsi, monsieur, vous partiez... sans me prévenir, sans égards... sans mesure...

— Oh! voyez-vous, Jenny, je hais à la mort les scènes de départ... Et puis, j'aurais écrit à ce cher Octave.

— A merveille, monsieur!... vous me quittez le premier, vous partez, vous avez le beau jeu...

— Ecoutez donc, ma chère, on joue, c'est pour cela.

Et lui baisant la main je sortis.

. . . . . .

Je fis mon voyage d'Angleterre, et je laissai Louisa à lord Nottington, qui me la demanda.

. . . . . .

# UNE FEMME HEUREUSE

## CHAPITRE PREMIER

### MONSIEUR DE NOIRVILLE

Ce monsieur occupait le premier étage d'une fort belle maison toute neuve dans la Chaussée-d'Antin.

C'était une suite de pièces meublées avec un luxe écrasant; c'était une profusion de soieries, de dorures et de glaces, de bronzes d'un modèle fort cher, mais fort commun, de ces gravures magnifiquement encadrées, que tout le monde peut avoir; mais pas un tableau, mais rien d'intime, mais rien qui pût révéler un goût de prédilection, mais pas un portrait, pas un de ces meubles anciens auxquels se rattachent souvent tant de souvenirs d'enfance ou de famille; en un mot, tout dans cette maison était riche, neuf, opulent, et pourtant cette maison paraissait vide, triste et déserte.

Dans l'antichambre il y avait des laquais splendidement habillés, mais de livrées de mauvais goût; dans l'écurie il y avait de beaux chevaux, sous les remises de belles voitures; mais tout cela manquait de cet ensemble, de cette tenue, de ce je ne sais quoi, de ce rien qui est tout, car sans lui tant de belles choses sont souvent bien près d'être extrêmement ridicules.

Ce jour-là, sur le midi, M. de Noirville, enveloppé d'une admirable robe de chambre, bâilla, rumina, se détira, et se mit à une des fenêtres de son salon, qui s'ouvrait sur la rue la plus affreusement bruyante de cet étourdissant quartier.

Or, M. de Noirville ne se logeait jamais que *sur la rue;* car c'était un plaisir et une occupation pour lui que de regarder passer les passants.

Après deux heures employées avec autant de fruit, il demanda ses chevaux et alla se promener au bois. Maintenant, disons quelque chose de M. de Noirville.

M. de Noirville était un assez bel homme, mais trop obèse, haut en couleur, et atteignant à peine sa trentième année.

Avant de s'appeler de Noirville, il se nommait simplement Corniquet; mais ses amis, trouvant que ce nom n'avait pas le sens commun et les humiliait au possible quand ils le prononçaient en public, M. Corniquet l'avait changé pour celui d'une de ses terres, *Noirville*, qu'il choisit parmi cinq ou six propriétés magnifiques que lui avait léguées son père, feu M. Grégoire Corniquet, d'abord chaudronnier, puis démolisseur, puis usurier, puis enfin riche à millions.

Malgré son immense fortune, M. Corniquet avait été loin de donner une brillante éducation à son fils; il l'avait envoyé interne dans un collége de Paris, avec un trousseau complet, un couvert d'argent et dix sous par semaine; puis, tranquille sur l'avenir intellectuel de ce fils chéri, il avait continué de prêter son argent à cent pour cent d'intérêt.

De sorte que ce fils chéri, déjà d'une nature fort bornée, devint ce qui s'appelle un *cancre* en langage d'écolier : sale, déguenillé, sot et lourd, bafoué par ses camarades, il traîna sa paresse et sa bonasserie sur les bancs de toutes les classes jusqu'à l'âge de dix-huit ans; alors M. Corniquet père mourut, et M. Corniquet fils se trouva riche de cinquante mille écus de rente.

Le tuteur du jeune héritier était un ami de son père, un homme qui, s'étant aussi enrichi dans les affaires, voyait une compagnie, sinon fort bonne, au moins fort nombreuse.

Ce digne tuteur prit chez lui son pupille, le nettoya, le siffla, le dégrossit un peu, et le lâcha au milieu de sa société, qui l'accueillit comme elle accueillait tout être ayant une valeur intrinsèque de cinquante mille écus de rente.

Au bout d'un an, M. Corniquet, se trouvant émancipé et maître de sa fortune, se lia avec des jeunes gens à peu près aussi riches et aussi nuls que lui : ce fut alors qu'il changea de nom.

Comme ses amis, il dépensa quelques milliers de louis en plaisirs assez grossiers; puis, par un instinct conservateur que lui avait légué son père, se voyant en avance d'une année de revenu, il s'arrêta tout à coup, calcula fort sagement ses re-

cettes et ses dépenses, et, chose fort rare pour un homme de vingt-cinq ans, il prit le parti d'économiser un tiers de son revenu et de vivre fort grandement d'ailleurs avec le reste.

En effet, il eut des chevaux, une fille de théâtre, une maison à lui, un cuisinier et un équipage de chasse, qui lui valut le titre de louvetier de son département.

Malgré cet instinct d'ordre qui le dirigeait dans l'administration de sa fortune, M. de Noirville était un sot accompli, sans l'ombre d'esprit naturel, n'ayant rien su, rien appris, rien fait, rien pensé, n'étant pas même doué de cette oisive curiosité qui fait chercher quelque distraction dans les arts; non, il vivait comme l'huître sur son banc, sans passions, sans chagrins, sans idées : ne possédant pas la moindre délicatesse de choix ou de goût, il prenait l'opulence pour l'élégance et la richesse pour le plaisir, car il ne connaissait de bonheurs que ceux qu'on paye avec l'or.

Fort indifférent d'ailleurs pour le souvenir de son père qui l'avait enrichi, il lui en savait à peu près autant de gré qu'on en a pour un banquier qui vous a fait faire une bonne affaire.

Après cela, quoique d'une espèce commune, M. de Noirville n'avait pas de façons par trop mauvaises; son tailleur l'habillait passablement; ses amis disaient qu'il était *très-bon enfant;* sa position de fortune lui donnait assez d'influence dans le monde qu'il voyait. Enfin, il se trouvait fort heureux, et il atteignit sa trentième année en s'amusant de tout ce qui pouvait amuser un homme d'une stupidité désespérante.

Pourtant ce bonheur eut un terme, et quoique nous ayons vu M. de Noirville vêtu de sa belle robe de chambre et occupé à regarder les passants avec un plaisir si profondément senti, une amère et pénible mélancolie était sur le point de l'accabler.

En effet, les événements les plus cruels semblèrent s'être réunis pour le désoler. Dix de ses meilleurs chiens venaient d'être décousus dans une chasse, une fille d'opéra qu'il payait fort cher avait pris la fuite avec son coiffeur, et il s'était aperçu que son maître d'hôtel le volait.

En se promenant au bois, M. de Noirville réfléchit mûrement sur la fatalité qui le poursuivait, et il trouva que le seul

moyen de remédier désormais à de pareilles mésaventures était de se marier. — Une fois marié, — se dit-il, — je n'aurai plus besoin de maîtresse (car M. de Noirville avait des principes fort arrêtés); ma femme s'occupera de ma maison, et mon maître d'hôtel ne me volera plus; et puis d'ailleurs il est probable que je me suis assez amusé, car depuis deux mois je m'ennuie à crever. Or, j'aime mieux m'ennuyer avec ma femme que tout seul. C'est dit, demain j'irai trouver mon notaire; car pardieu, il faut que je me marie le plus tôt possible.

Et le lendemain son notaire lui disait : — Puisque vous êtes assez galant homme pour ne pas tenir à la fortune, mon cher monsieur, j'ai votre affaire; une demoiselle d'Elmont, d'une très-grande famille, jolie et élevée dans la perfection. Ce soir même j'en parlerai à son oncle, qui sera aux anges; car, pour elle, c'est un quine à la loterie qu'une telle union.

Et, selon l'usage, parce qu'un imbécile avait été trompé par une danseuse, volé par un laquais, et s'ennuyait de sa propre sottise, voilà que l'avenir d'une pauvre jeune fille, qui n'en peut mais, se trouve, dès ce moment, à peu près enchaîné au sort de cet homme auquel elle n'a jamais pensé.

---

## CHAPITRE II

### MADEMOISELLE D'ELMONT

Cécile d'Elmont était parfaitement née; son père, le marquis d'Elmont, ayant perdu à la révolution une fortune qu'il avait réalisée presque tout entière en valeurs sur l'État, ne trouva dans l'indemnité qu'une fraction bien minime de ce qu'il possédait.

Chargé à cette époque d'une mission diplomatique fort importante, et tenant à représenter dignement son pays, M. d'Elmont dépensa ainsi une portion de ce que la restauration lui avait rendu; les dettes qu'il avait été forcé de contracter pendant l'émigration absorbèrent le reste, et lorsqu'il mourut, sa

femme et sa fille se trouvèrent réduites à une pension fort médiocre.

La marquise d'Elmont ne survécut pas longtemps à la perte de son mari, et Cécile fut confiée aux soins d'un de ses oncles, le comte d'Elmont, excellent homme, colonel en retraite, qui s'était *rallié* à l'empereur, avait fait toutes ses campagnes, et, rongé de blessures et de rhumatismes, vivait modestement de sa solde; car sa part d'indemnité, à lui, avait en partie passé au jeu, ce dont il se repentit amèrement lorsqu'il se vit chargé de pourvoir a l'avenir de sa nièce.

Cécile n'était pas rigoureusement belle; mais elle avait une de ces physionomies pleines de charme, de grâce et de distinction, dont l'attrait doit vivement frapper les gens d'un goût épuré, qui cherchent dans la figure d'une femme autre chose qu'une régularité froide et symétrique.

Tout en Cécile révélait une âme noble, grande, et surtout un esprit d'une excessive délicatesse : ayant toujours vécu dans le monde le plus choisi, façonnée par son père et sa mère aux habitudes les plus recherchées, dotée d'un tact exquis, don si précieux et si cruel à la fois, qui lui faisait éprouver des jouissances et des peines inconnues aux autres organisations, on ne pouvait reprocher à mademoiselle d'Elmont qu'une sorte de sauvagerie; et cette sauvagerie, on l'expliquerait peut-être par la crainte que Cécile éprouvait de rencontrer dans le monde des idées dont le prosaïsme l'eût douloureusement arrachée de la sphère de pensées d'élite au milieu desquelles elle aimait à s'isoler.

Les pertes désolantes qu'elle avait faites augmentèrent son goût pour la rêverie et la solitude; frêle et nerveuse, ses impressions devinrent plus vives, puisqu'on dirait que le chagrin double la faculté de sentir; enfin ce sentiment de répulsion instinctive que Cécile éprouvait pour tout ce qui était vulgaire se prononça de plus en plus; car elle n'avait jamais apprécié la fortune que comme moyen de poétiser, par un luxe plein de goût, tout le matériel de l'existence.

Cécile vivait pourtant aussi heureuse qu'elle pouvait vivre depuis la mort de son père et de sa mère; son esprit étendu, profond et naïf, avait trouvé un charme consolant dans la

lecture des livres saints et des chefs-d'œuvre de toutes les littératures.

Cette nature si distinguée s'assimilait ces nobles idées, ce magnifique langage, ces caractères imposants qui seuls pouvaient répondre à l'élévation de sa pensée ou à la pureté de son âme, et elle passait ainsi son existence en contemplant les visions splendides de ce monde intellectuel qu'elle évoquait.

Aimant aussi les arts avec passion, et surtout la musique, qui pour elle était la langue divine qui seule pouvait traduire les tristes et sublimes rêveries que lui inspiraient la religion, le souvenir de sa mère ou l'amour éthéré qu'elle rêvait parfois, aux arts aussi Cécile demandait des consolations et l'oubli du présent.

Elle resta donc dans la plus profonde retraite jusqu'au moment où son oncle lui fit part des propositions de M. de Noirville.

Ce jour-là, ne se doutant de rien, la pauvre Cécile était retirée dans le parloir qui précédait sa chambre à coucher.

Ce parloir était pour mademoiselle d'Elmont l'objet d'un culte religieux.

Lorsque le marquis d'Elmont avait quitté son ambassade, se voyant presque sans fortune, il avait dû choisir un appartement modeste; or, par le plus grand hasard, il trouva ce qui lui convenait dans l'ancien hôtel d'Elmont, propriété qu'il avait vendue avant la révolution, voulant réaliser sa fortune pour passer à l'étranger.

Ce fut donc dans le logement de garçon qu'il avait occupé du vivant de son père que le marquis d'Elmont se retira avec sa femme et sa fille : c'étaient six petites pièces situées au troisième étage et donnant sur le vaste et magnifique jardin de l'hôtel, bâti dans le centre du faubourg Saint-Germain.

Le reste de l'habitation était loué à je ne sais quelle compagnie d'assurance.

Il fallait bien du courage pour braver ainsi tant de souvenirs amers, et, malgré cela, M. d'Elmont trouvait un charme doux et triste à pouvoir raconter à sa famille son enfance et sa jeunesse dans les mêmes lieux où elles s'étaient écoulées si heureuses et si insouciantes.

Il aimait encore à lui montrer le jardin où il jouait tout petit enfant, et le banc de marbre sur lequel sa grand'mère aimait à s'asseoir pour jouir des derniers rayons du soleil.

Ces vieux arbres, qui avaient vu sous leur ombrage tant de générations de cette ancienne famille, étaient pour M. d'Elmont autant de témoins muets de son opulence passée. Cette idée le consolait, et il éprouvait ainsi moins de chagrin à voir l'antique berceau de sa famille livré à des mains étrangères.

On conçoit avec quel respect Cécile conserva l'appartement qu'elle habitait dans cet hôtel; son oncle vint s'y établir avec elle, et elle se garda de changer rien à ses dispositions.

Ce parloir, qu'elle aimait tant, était la pièce où sa mère se tenait d'habitude; une harpe, un piano, un chevalet et une bibliothèque de Boulle en faisaient les principaux ornements.

Les murailles étaient cachées par de vieux et nobles portraits de famille, par ceux de sa mère et de son père; puis, sur des étagères, on voyait une foule d'objets rares et précieux que M. d'Elmont avait rapportés de ses voyages, ou que des amis bien chers lui avaient donnés comme des souvenirs; çà et là on admirait encore quelques tableaux de l'école italienne et hollandaise, un beau morceau de sculpture, ou une magnifique esquisse offerte par un de ces grands artistes de tous les pays, que le père de Cécile admettait avec tant de bonheur dans son intimité.

Enfin des jardinières remplies de fleurs garnissaient les fenêtres ombragées par la cime des hauts tilleuls du jardin, et quelques camélias, ou quelque autre arbuste de prédilection, soigneusement placé dans un beau vase de vieux Sèvres bleu, aux armes de sa famille, ornait la table de travail de Cécile, car tout, dans cette retraite élégante et modeste, rappelait un ami, une impression ou un souvenir.

Mais ce qui surtout était d'un prix inestimable pour Cécile, c'était un antique nécessaire à écrire qui avait servi à sa mère pendant l'émigration, et qu'elle ne regardait jamais sans sentir ses yeux se mouiller de larmes.

Ce jour-là, nous l'avons dit, mademoiselle d'Elmont était loin de penser à la demande qui la menaçait.

Assise dans le fauteuil de sa mère, elle lisait... son beau

front appuyé sur sa main blanche et effilée, que les longues boucles de ses cheveux bruns voilaient sans la cacher, elle était vêtue d'une robe blanche, et chaussée avec la plus minutieuse élégance d'un petit soulier de satin noir, quoiqu'il fût encore de très-bonne heure.

Une vieille femme de chambre anglaise, que la marquise d'Elmont avait conservée depuis l'émigration, heurta à la porte du parloir, entra et demanda à Cécile si M. le marquis (le colonel avait pris le titre de son frère) pouvait se présenter chez mademoiselle.

Cécile répondit que oui.

La demande et la réponse furent faites en anglais; car mademoiselle d'Elmont parlait à merveille l'anglais, l'italien et l'allemand.

« Que peut donc me vouloir mon oncle de si bonne heure? » se demanda Cécile.

Et je ne sais quel cruel pressentiment vint l'affliger.

Avant que de parler à sa nièce des intentions que lui avait manifestées le notaire de M. de Noirville, l'excellent colonel avait pris les renseignements les plus minutieux sur ce prétendu, et, il faut le dire, partout ils furent des plus satisfaisants.

En effet, sauf son origine, M. de Noirville était un homme fort honorable, qui, par une économie bien entendue, avait presque doublé sa fortune. D'un caractère facile, généreux sans prodigalité, ayant toujours mis la plus grande convenance dans les liaisons qu'il avait eues, obligeant, d'une figure assez avenante, homme de manières sinon distinguées, au moins décentes, M. de Noirville pouvait passer, aux yeux des gens les plus scrupuleux, pour ce qu'on appelle *un excellent parti.*

J'oubliais de dire qu'il était à peu près certain d'être nommé député dans un département où il possédait d'immenses propriétés.

Des avantages aussi positifs avaient frappé le marquis d'Elmont, qui, avouons-le, étant d'une nature assez peu clairvoyante, ne comprenait pas le moins du monde le caractère de Cécile, et qui, voyant un homme jeune, immensément riche,

d'une figure agréable, demander la main de sa nièce, éprouvait le plus vif désir de voir cette union se conclure.

Or, le matin que vous savez, il entra chez mademoiselle d'Elmont, et lui dit brusquement :

— Ma chère enfant, voilà ce qui arrive : un M. de Noirville, énormément riche, jeune, beau et bon garçon, qui sera bientôt député, vous demande en mariage. J'ai pris les renseignements, ils sont parfaits; seulement son origine est assez commune, son père était un parvenu; mais au temps où nous vivons, on fait peu de cas des noms. Et puis d'ailleurs, ce garçon-là à l'espoir d'être député; une fois député, comme il est grand propriétaire, il peut bien devenir pair de France; quoique la pairie soit une bêtise maintenant, c'est un titre qui est toujours un peu plus décent que celui de député... Quelles sont vos intentions, mon enfant?...

Cette proposition si inattendue et si étrange stupéfia Cécile, qui, à vrai dire, était bien loin de songer à se marier. S'isolant le plus possible de la réalité, elle s'était fait dans sa retraite un monde de pensées où elle vivait tout entière : aussi répondit-elle d'abord à son oncle qu'elle ne voulait pas se marier.

— C'est fort bien, mon enfant, — dit le colonel, — c'est fort bien quant à présent; mais que demain je meure, à qui vous confier? Voulez-vous que j'emporte avec moi la douloureuse incertitude de ne pas être fixé sur votre avenir, que je voudrais voir si prospère et si beau? N'avez-vous pas promis à votre mère de vous fier à moi pour assurer votre sort?...

A ces raisons, Cécile objecta qu'il fallait au moins qu'elle vît M. de Noirville.

Le surlendemain il fut présenté chez le marquis.

Au premier abord, M. de Noirville déplut souverainement à Cécile, et, après une conversation de cinq minutes, elle eut mesuré l'immense intervalle qui les séparait; aussi, lorsque la première visite fut terminée, elle déclara positivement à son oncle qu'elle aimerait mieux mourir que d'épouser jamais M. de Noirville.

Ce dernier continua nonobstant à se présenter chez le marquis, et Cécile persista plus que jamais dans ses refus.

En voyant la conduite de sa nièce, le colonel commença par se mettre en colère, puis il finit par se chagriner beaucoup, et sa santé s'altéra visiblement.

Aux yeux de cet excellent homme, Cécile passait pour folle et extravagante, et il s'affligeait profondément de la voir, de gaieté de cœur, manquer un aussi beau parti et perdre ainsi son avenir.

— Mais enfin, qu'a-t-il pour vous déplaire? Trouvez-lui un défaut, un vice, et je me rends, — disait le colonel désespéré. Est-ce son origine?

— Toutes les origines sont respectables quand elles sont honnêtes, — disait Cécile.

— Mais alors, qu'avez-vous à lui reprocher?

— Rien; M. de Noirville est rigoureusement convenable.

— Et vous le refusez pourtant? et pourquoi?...

Cécile était dans une position cruelle. Son père et sa mère ne lui eussent jamais fait cette question, ou plutôt n'eussent jamais songé à M. de Noirville pour leur fille, eût-il été cent fois plus millionnaire qu'il ne l'était.

Comment expliquer au colonel quel était le sentiment de répulsion qui l'éloignait de ce prétendu? Cela était au delà du pouvoir de Cécile et de l'intelligence de son oncle.

Mademoiselle d'Elmont se fût résignée à passer pour folle et fantasque, si elle n'avait pas vu la santé de son oncle s'altérer par la peine qu'il éprouvait. Aussi n'eut-elle pas le courage de résister à cette douleur si profonde : elle se sacrifia.

Ce fut le mot qu'elle employa, et qui fit beaucoup rire le bon colonel, qui s'écriait en se frottant les mains : — Se sacrifier à deux cent mille livres de rente et à un brave garçon qu'elle mènera comme elle voudra!... peste! on n'en fait pas tous les jours des sacrifices comme ceux-là...

## CHAPITRE III

### MARIAGE

M. de Noirville était encore en robe de chambre, occupé de regarder les passants, lorsque son notaire vint lui annoncer qu'il était agréé.

— C'est fini, elle consent, — lui dit l'homme de loi.

— Tant mieux, — répondit son client, — car je m'étais dit : Si au bout d'un mois jour pour jour après ma présentation elle me refuse, je chercherai ailleurs. Au reste, je suis fort content, car *mamzelle* d'Elmont n'est pas une beauté, mais elle a une petite figure chiffonnée qui me revient assez; et puis elle paraît avoir une très-jolie éducation et être assez *bonne enfant :* seulement je ne lui crois pas beaucoup d'esprit, car elle est taciturne en diable; mais j'aime mieux cela qu'une femme qui *jabotte* comme une *pie borgne.* Il y aurait bien encore quelque chose à redire, car elle a l'air bien maigre.

— Ma foi, je ne trouve pas, moi, — dit le notaire, qui pensait au contrat.

— Mais bah! — reprit son client, — sa première couche l'engraissera, comme on dit. Ah çà! je ne vous parle pas de sa naissance, — ajouta-t-il, — car ça ne prouve rien. La preuve est que moi, qui suis fils d'un chaudronnier, j'épouse la fille d'un marquis.

. . . . . .

Les noces se firent et furent splendides, mais d'une splendeur horriblement bourgeoise.

La corbeille et les diamants valaient bien cent mille écus.

Aussi pendant huit jours tout Paris parla de la corbeille, et par conséquent du bonheur de mademoiselle d'Elmont, qui avait pourtant les yeux bien rouges en allant à l'autel.

Entre autres choses, elle pensait avec désespoir qu'il lui faudrait quitter son petit appartement du faubourg Saint-Ger-

main, où se rattachaient tant de souvenirs, pour aller habiter le riche hôtel que M. de Noirville avait déjà acheté dans la rue de Londres.

Car une des habitudes de cette race d'hommes est de changer de demeure avec une effroyable facilité. En effet, que leur importe, qu'ont-ils dans la pensée qui puisse les lier au passé, au présent ou à l'avenir?

En revenant de l'église, M. de Noirville fit voir à sa femme tout son gros luxe, qu'elle admira médiocrement. Dans *son boudoir,* comme il disait, elle trouva un nécessaire à écrire tout en or et surchargé de pierreries.

M. de Noirville, en lui montrant le meuble d'un air étonnamment satisfait, dit à Cécile :

— J'espère que cela vaut un peu mieux que cette antiquaille qui était chez toi.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, — dit Cécile, affreusement blessée de ce tutoiement si subit.

— Parbleu! c'est bien clair, je *te* dis que j'ai remplacé cette vieille machine à écrire que *tu* avais envoyée ici.

— Mon Dieu! qu'avez-vous fait de cet ancien nécessaire qui m'appartenait, monsieur? — s'écria Cécile, agitée par une crainte indéfinissable.

— Ma foi, je n'en sais rien, moi; c'est mon valet de chambre qui profite de tous ces vieux rogatons.

— Ah! monsieur, c'était l'écritoire de ma mère, — dit Cécile en pleurant.

— Console-*toi,* tu n'as pas tout vu, — lui dit son mari, et, souriant, il ouvrit le nécessaire.

— Il y a là vingt mille francs, ce sont *tes* épingles, *tu* vois que je fais bien les choses, chère amie.

— Au nom du ciel! monsieur, — dit Cécile sans lui répondre, — retrouvez-moi à tout prix le nécessaire de ma mère.

M. de Noirville prit ce désir pour un caprice de jeune fille, fit tout au monde pour avoir ce meuble; mais ce fut en vain, son laquais l'avait déjà vendu à un brocanteur qu'on ne rencontra plus.

Si l'imparfaite analyse de ces deux caractères a pu en

donner quelque idée, on comprendra s'il est au monde une position plus horrible que le fut celle de mademoiselle d'Elmont lorsqu'elle se vit seule avec son mari dans son immense hôtel.

Et pourtant, aux yeux du monde *raisonnable*, que lui manquait-il pour être heureuse?

---

## CHAPITRE IV

### LETTRE DE M. DE NOIRVILLE A M. DUMONT, AVOCAT

« Noirville, le 13 avril 18...

» Je te remercie bien, mon cher Dumont, des avis que tu me donnes sur l'expropriation que je médite; car, si on laissait faire ces canailles de fermiers, les fermes seraient les tombeaux de notre argent; sans être avare, je tiens à ce que j'ai; car si je n'en avais plus, personne ne m'en donnerait. Je te remercie bien aussi du modèle de four pour la pâtisserie; mon cuisinier en est enchanté, et par conséquent moi aussi; j'ai encore à te remercier de la consultation que tu m'as envoyée pour ma femme; depuis six mois que je me suis lancé dans le *conjungo*, comme on dit, c'est la septième ou huitième fois que j'ai recours aux médecins, et ce ne sera probablement pas la dernière; la santé de ma femme ne s'améliore pas du tout, au contraire, et personne ne conçoit rien à son état; il faut qu'elle ait une maladie de famille, quelque chose comme d'être poitrinaire, car elle maigrit à vue d'œil, ce qui n'est pas très-agréable pour moi; car elle n'était pas déjà trop grasse : aussi je fais tout ce que je peux pour qu'elle mange de la viande et de la pâtisserie, ça lui donnerait du corps; mais il n'y a pas moyen; moi, j'en mange toujours, et cela me profite si bien que j'engraisse pour deux, et que si j'ai quelque chose, c'est trop de santé. Ma femme a perdu ce vieil oncle qu'elle avait: entre nous, je n'en suis pas fâché, car il était sans cesse à me relancer pour savoir pourquoi sa nièce était triste comme un

bonnet de nuit : est-ce que j'en savais quelque chose, moi? Et au fait, que lui manque-t-il pour être heureuse? Voitures, hôtel à Paris, diamants, loge aux Bouffons et à l'Opéra, belle terre, bonne table et bon feu, elle a tout, aussi je suis tranquille comme Baptiste. Ma conscience est satisfaite, puisque je fais tout pour son bonheur, et elle le mérite, mon cher Dumont, car elle mène très-bien ma maison : je n'ai plus ces peurs que j'avais, avant mon mariage, d'être volé par mon maître d'hôtel; c'est elle qui se mêle de tout ça, je ne m'en occupe plus; je dors sur les deux oreilles, comme dit le proverbe; je deviens gourmand comme un dindon et gros comme un tonneau : c'est moi qui ai un ventre maintenant! mais ça m'est égal, car je n'ai, tu le sais bien, jamais tenu à être un céladon, et encore bien moins depuis que je suis marié.

» Et, en vérité, je ne suis pas fâché de l'être... — Ah! tiens, de l'être!... c'est comme dans une pièce des Variétés. Non, *d'être marié!* entends-tu, farceur de Dumont; pas d'équivoque. Car c'est un ange que ma femme; seulement tout ce que je craignais, c'est qu'étant noble, elle fût fière. Eh bien! pas du tout, au contraire, car je n'ai jamais pu l'habituer à me tutoyer, tandis que moi, je l'ai tutoyée tout de suite, dès le premier jour de mes noces.

» Nous voyions peu de monde dans les commencements de notre mariage. Elle avait quelques-unes des connaissances de sa famille qui venaient la voir, petit à petit tout ça s'est éloigné, et je n'ai plus vu chez moi ou ailleurs que ma société à moi; mais ma femme n'y va presque jamais : entre nous, je conçois son éloignement; car, dans ma société, elle a paru gauche, pas très-jolie et un peu bête. Entre nous, Dumont, un mari peut bien juger sa femme. Eh bien! moi, je ne la crois pas *très-forte,* comme on dit; après ça, il n'est pas donné à tout le monde d'avoir de l'esprit, n'est-ce pas, Dumont?

» Ce qui la rend si triste parfois, ma femme, c'est peut-être aussi qu'elle a été jalouse de l'effet de cette belle mademoiselle Germon, la fille du fournisseur, qui fut mariée en même temps que nous deux ma femme, une créature superbe, qui avait des couleurs magnifiques, une poitrine admirable, enfin une prestance de reine, et de l'esprit! ah! que d'esprit! Un vrai boute-

en-train, une rieuse, qui, à la campagne, était toujours pour qu'on fît des niches dans les chambres, et qui par farce veut faire ses enfants protestants pour taquiner le curé de sa campagne.

» Tu conçois bien qu'auprès d'une femme aussi amusante, la mienne devait être joliment enfoncée, avec sa figure pâle, sa taille à croire qu'on allait la casser en soufflant dessus et son air triste et presque bégueule. Après ça, ce que je crois, vois-tu, Dumont, c'est qu'elle est triste parce que c'est son caractère d'être triste; on naît comme ça, et on n'en est pas plus malheureuse : c'est dans le sang, comme on dit. Aussi je ne m'en inquiète guère. Qu'est-ce qui lui manque à ma femme, n'est-ce pas, Dumont?

» Quant à être bégueule, c'est la mauvaise éducation qui donne ce défaut-là. Et à propos de ça, tu sais bien, Bercourt, cet agent de change qui est si spirituel, qui est ventriloque, imite le basson à s'y méprendre, et lit si drôlement les charges de Monnier; Bercourt, qui vivait maritalement avec la petite Augusta? Et bien! ma femme l'a relevé si durement une fois qu'il disait sur les prêtres et les religieuses des choses pourtant pas trop fortes pour une femme mariée, que ce pauvre Bercourt n'a plus osé revenir chez nous.

» Voilà comme c'est arrivé : pendant que Bercourt continuait de dire ses bêtises, qui me faisaient rire comme un bossu, voilà que ma femme a sonné, et de son air de princesse, que je ne lui ai vu prendre du reste que cette fois, elle a dit au domestique en lui montrant ce pauvre Bercourt d'un geste très-insolent : *Monsieur demande si ses gens sont là.* Tu conçois bien qu'il s'en est allé tout de suite et tout penaud, ce qui m'a vexé, car il était bien amusant. Enfin, mon cher Dumont, je suis ici à Noirville depuis le mois d'avril; car ma femme a voulu quitter Paris avant l'hiver terminé. Je chasse, je mange et je dors; voilà ma vie, qui n'est pas trop mauvaise, comme tu vois; et surtout je ne m'occupe pas de ma maison. Comme ma femme ne parle pas beaucoup, j'ai imaginé un moyen pour passer nos soirées plus agréablement : j'ai fait monter un tour dans mon salon et je tourne pendant que ma femme lit son anglais ou rêvasse à je ne sais quoi. J'aurais bien aimé qu'elle me *fasse* de la musique pour m'en-

dormir, mais elle n'a pas voulu, sous le prétexte qu'elle ne peut faire de la musique que toute seule, ce qui m'a fait soupçonner qu'elle joue très-mal de la harpe, ce que je saurais si j'étais musicien; mais je n'ai jamais pu apprendre une note; car c'est une fière bêtise que la musique, n'est-ce pas, Dumont?

» Enfin, le soir, à dix heures sonnant, nous nous couchons. Et à propos de ça, est-ce que ma femme ne s'était pas imaginé d'avoir son appartement séparé, mais pas de ça, Lisette; et comme quand je veux une chose je suis têtu comme un mulet, nous vivons à la bourgeoise, comme on dit. A propos de cela, tu sais que tu es de droit le parrain de mon premier (si j'ai un premier).

» En voilà bien long pour ne te dire que des balivernes, mon cher Dumont. Viens donc à Noirville aux vacances; tu nous apporteras la *Gazette des tribunaux*, que tu lis d'une manière si farce en imitant la voix des juges et des accusés; mais, ce qu'il y aura d'ennuyant, c'est qu'il faudra gazer à cause de ma bigote de femme; car j'oubliais encore ça, elle est bigote, mais je lui passe ça, on dit que c'est d'un bon effet pour les domestiques.

» Adieu, mon cher Dumont; je t'envoie ci-joint une autorisation pour retirer des fonds de chez ***, tu les emploieras à acheter de la rente de Naples, si elle continue à être en baisse.

» Adolphe de Noirville. »

---

## CHAPITRE V

Environ six mois après que ceci eut été écrit par M. de Noirville, Cécile adressait la lettre suivante à la baronne Sarah d'Herlmann, à Dresde.

« Noirville, 20 juin 18...

» J'ai bien tardé à vous répondre, Sarah; mais ma santé est si mauvaise, je suis si faible, que, malgré tout mon désir, aujourd'hui seulement j'ai eu physiquement la force d'écrire : car pour penser à vous, je ne fais autre chose quand je ne

lis pas vos lettres si affectueuses, quoique un peu sévères à l'égard de ce que vous appelez mes folies...

» Oui, mon amie, j'ai relu avec un bien triste plaisir cette dernière lettre, où vous me rappelez notre séjour à Naples! C'était un beau temps alors : quel bonheur profond j'éprouvais en voyant une douce intimité s'établir entre nos deux familles, mon père apprécier le grand caractère de votre mère, et votre mère trouver dans le cœur de la mienne un écho pour chacune de ses nobles et pieuses pensées. Et puis comme dès la première fois que nous nous sommes vues, nous nous sommes comprises; je me le rappelle bien; c'était après une promenade dans le golfe : nous sommes tous revenus à l'ambassade; alors je vous ai emmenée chez moi, et là je vous ai montré mes trésors : mes livres, ma musique, mes dessins commencés; mais vous rappelez-vous surtout, Sarah, cette singulière circonstance? Un volume de Lamartine était resté ouvert sur ma table, et voilà que vous me montrez que vous aviez emporté le même ouvrage dans votre promenade. Mais ce n'est pas tout : quel est notre ravissement quand nous apercevons au signet de votre livre, qu'ainsi que moi, la dernière méditation que vous aviez lue était aussi *la Prière!* Vous souvenez-vous combien cette découverte nous étonna délicieusement, et quels heureux présages nous y cherchâmes pour l'avenir? car l'amitié, comme tous les sentiments tendres et délicats, semble vouloir se rassurer contre l'avenir par les présages, comme si le hasard prouvait quelque chose contre l'avenir!

» Vous le voyez bien, alors notre jeune imagination n'était pas assez riche, assez fertile, assez vive pour suffire aux plans de bonheur que nous formions. Que de brillants songes nous avions improvisés! Mais aussi, quelque loin que nous emportassent ces rêves capricieux et dorés, nos idées venaient toujours se rallier à l'existence de notre père et de notre mère : nous faisions comme ces jeunes oiseaux qui essayent leurs ailes naissantes au milieu des feuilles et des fleurs, mais sans jamais quitter du regard le nid paternel.

» Eh bien! de toutes ces riantes visions, que m'est-il resté à moi? j'ai perdu tous ceux par qui ma vie avait un but, je suis seule, seule, oh! affreusement seule, Sarah!... Et deux

ans sont à peine écoulés depuis ce temps où l'avenir nous paraissait si beau!

» Mais vous me pardonnez, n'est-ce pas, chère Sarah, si je vous parle tant de mon malheur et si peu de votre bonheur... à vous si heureuse, si aimée, si appréciée de tout ce qui vous entoure; à vous qui avez su trouver le bonheur à l'aide d'une sérieuse et haute raison; à vous qui vous sentez revivre dans un enfant adoré... à vous enfin pour qui l'espérance a été une réalité!

» Savez-vous bien que le malheur enlaidit l'âme, savez-vous qu'il y a des moments où je vous envie avec amertume, où je vous hais presque de toute la force de votre bonheur?

» Mais pardon, pardon, mon amie! C'est que je suis si malheureuse aussi!... Car il faut enfin que je vous ouvre mon âme tout entière, bien sûre après cela que vous aurez au moins pitié de votre pauvre *folle*, comme vous m'appelez...

» C'est qu'aussi tout ce que je souffre est au-dessus de toute description. C'est que vous ne pouvez pas vous figurer l'horrible supplice qui m'est imposé; c'est que vous ne saurez jamais ce que c'est que vivre chaque jour, chaque heure, chaque minute avec un être qui vous est odieusement antipathique, dont la présence vous irrite ou vous accable, et qui est sans pitié parce qu'il ne sait pas, parce qu'il ne peut pas savoir ni comprendre la torture affreuse qu'il vous fait subir avec une si cruelle bonhomie.

» Car enfin, une pauvre femme du peuple, que son mari brutalise et frappe, peut espérer qu'un jour la méchanceté de cet homme aura un terme, quand elle lui dira en pleurant : — Voyez comme elle saigne, la blessure que vous m'avez faite! Voyez... je suis toute meurtrie! au nom du ciel, ayez donc pitié d'une malheureuse femme qui ne peut que souffrir!

» Eh bien! Sarah, si cet homme n'est pas un monstre, il aura pitié, il aura un remords ou au moins la conscience qu'il a fait le mal à cette femme, et pour la victime résignée c'est presque une consolation que de se dire : « Mon bourreau sait que je souffre, au moins! »

» Mais moi, mon amie, comment *lui* faire comprendre l'amertume des douleurs toutes morales que j'endure, à lui

qui ne se doute pas qu'il y ait des douleurs morales? Comment lui faire comprendre que sa seule présence pèse affreusement sur mon âme, quand il ignore peut-être ce que c'est qu'une âme, quand il ne s'aperçoit pas seulement du frisson involontaire, de l'horreur indicible que j'éprouve alors qu'il me prend la main ou qu'il me tutoie?

» Oui, j'ai honte de l'avouer, ce *toi*... ce mot solennel et sacré, que le respect m'empêchait même de dire à ma mère, et qu'elle et que mon père ne m'ont dit qu'une fois en mourant lorsqu'ils m'ont bénie, eh bien! ce mot, qui pour moi se rattache au plus cruel et au plus imposant souvenir de toute ma vie... cet homme me le dit sans cesse et pour la cause la plus vulgaire; il me dit *toi* devant le monde qu'il reçoit, il me dit *toi* devant ses laquais!

» Oh! Sarah! l'entendre ainsi profaner ce mot sublime et mystérieux, qui, prononcé par une voix aimée, m'eût peut-être révélé, à lui seul, tout ce qu'il doit y avoir de passion et de bonheur dans l'amour partagé, comme il m'avait déjà appris tout ce qu'il y avait d'angoisse et de tendresse déchirante dans les derniers adieux d'une mère adorée! oh! mon amie! entendre ainsi souiller ce mot à chaque instant du jour, est-ce souffrir? dites-le!...

» Oh! oui, c'est souffrir, et bien souffrir, sans pouvoir le dire qu'à vous seule, qui me comprendrez, n'est-ce pas?... Car, puisque maintenant vous savez toutes mes douleurs... je suis sûre que vous me plaindrez... et cela adoucira mes chagrins, de pouvoir pleurer avec vous au moins; car aux yeux de tous, aux yeux des autres, est-ce que j'ai le droit de souffrir, moi? De quoi me plaindrais-je? ne suis-je pas riche, jeune? mon mari n'est-il pas bon, dévoué, d'une conduite irréprochable? Et puis, voyez quel luxe, quel éclat, quelle splendeur m'environne aussi! — Qu'elle est *heureuse!* — dit le monde... — Le monde!... ce froid égoïste qui vous fait heureux pour n'avoir pas l'ennui de vous plaindre, et qui ne s'arrête jamais qu'aux surfaces, parce que les plus malheureux ont toujours une fleur à y effeuiller pour cacher leur misère aux yeux de ce tyran si ingrat et si insatiable!

» Ou bien encore, Sarah, les gens profonds, les philosophes,

les savants dans les secrets du cœur humain, répondraient à mes douleurs avec un insouciant mépris : — Vous souffrez?... mais la cause de votre ennui est toute simple; c'est que vous pouvez passer toutes vos fantaisies: en un mot, c'est que vous êtes *trop heureuse!*

» *Trop heureuse!* mon amie!... *trop heureuse!...*

» Et puis encore, avant ce fatal mariage, je me disais : — Au moins la solitude me sera permise, je reconstruirai à peu près ma vie d'autrefois; que je puisse ravir seulement quelques heures à cette existence morne et décolorée qui m'entoure comme un linceul, et je remercierai Dieu... Mais non, si je veux lire, si je veux chercher dans les arts un oubli passager de mes maux, une réflexion stupide ou choquante vient m'arracher à mon extase; car *lui* est toujours là, sans cesse là; parce que cet homme m'aime comme il peut aimer, et que c'est par sa présence continuelle, assidue, obsédante qu'il croit me prouver cet amour. Si je souffre, il est là pour me demander ce *que j'ai!...* si je dis que je ne souffre plus, il est encore là pour me *distraire...* Et puis enfin, il est là, parce qu'il a le droit d'être là... et que c'est son devoir d'honnête homme d'être là; car il est honnête homme, après tout, il est bon à sa manière, il m'est dévoué à sa manière. Aussi je ne puis le haïr, et pourtant il me tue; il me fait mourir à petit feu; c'est une torture lente et horrible, une agonie affreuse que j'éprouve; et lui, qui ne s'en doute même pas, voit cela d'un air souriant, tranquille, placide, intimement convaincu que j'ai toutes les chances de bonheur possible.

» Et se dire que si j'avais cinquante années à vivre, j'aurais cette vie pendant cinquante ans! Savez-vous que cela serait bien horrible... mais rassurez-vous... mon amie, j'ai une espérance.

» Et puis encore ce n'est pas tout... il est un autre supplice qu'il me faut endurer chaque jour, c'est celui de rougir de mon mari : aussi ai-je dû rompre avec quelques amis de famille; car si vous l'aviez vu! si vous l'aviez entendu! lorsqu'il se fut affranchi de l'espèce de gêne et de contrainte qui le retenait avant mon mariage... c'était à en mourir de honte.

» Et même, dans ce monde où il m'a menée, monde que je ne puis d'ailleurs ni louer ni blâmer, parce que je ne le com-

prends pas, parce qu'on n'y parle pas la même langue que j'ai parlée depuis mon enfance; mais enfin, dans ce monde aussi, je m'apercevais bien qu'il était moqué, compté pour rien, maintenant que son sort était fixé et que les familles n'avaient plus à se le disputer pour leurs filles.

» Et moi, mon amie, moi, j'avais l'air de m'être mariée bassement à la fortune de cet homme qu'on bafouait.

» Et pourtant, vous le savez, je vous ai dit mes inquiétudes, ma répugnance, ma peur de ce mariage, mes prévisions, que vous traitiez de chimères, et qui se réaliseront... vous le verrez... mon amie. Je vous ai dit et le chagrin que mes refus causaient à mon pauvre oncle, et son obsession continuelle, et sa santé qui s'altérait, et mon consentement aussi presque arraché par quelques amis de ma famille qui, en gens du monde, ne voyaient en tout qu'une chose, c'était que j'acquisse une brillante position de fortune; vous le savez, mon consentement fut aussi décidé par vous, qui voyant plus froidement ou plus juste que moi, croyiez mon bonheur certain, parce qu'étant supérieure à mon mari, je pourrais, disiez-vous, lui imposer les goûts et les habitudes de mon existence privée.

» Mais en cela, mon amie, vous vous êtes trompée. Il est de ces natures qu'on ne change pas, qu'on ne peut pas même modifier. Je subirai donc mon sort jusqu'à la fin : ce qui me consolera seulement, ce sera de penser que je n'ai pas *donné raison* au sort qui m'accable, en devenant indigne du nom de mon père, et en manquant à mes devoirs, quelque mortels qu'ils soient.

» Oui, mortels est le mot, Sarah... heureusement le mot, car vous ne reconnaîtriez plus cette Cécile que vous flattiez avec tant de cœur et d'esprit, qu'elle croyait à vos flatteries... ma santé est devenue si mauvaise que je ne sors presque plus... Oh! comme j'attends l'automne! mais, hélas! ce n'est peut-être pas vrai ce qu'on dit de la chute des feuilles à l'automne.

» Adieu, adieu, ma seule amie; ne me laissez pas sans réponse trop longtemps, et répondez-moi toujours comme je vous écris, en anglais, vous devinez pourquoi.

» Dites-moi, Sarah, quoique je possède bien peu de chose,

je veux faire un testament; c'est un enfantillage; mais enfin tout ce qui ornait le parloir de ma mère, je l'ai conservé, sauf l'écritoire que vous savez... eh bien! je voudrais bien que vous eussiez cela comme un souvenir de moi.

» Mon Dieu, que je suis faible et brûlante!... Je viens de demander un miroir, et j'ai eu peur, peur d'abord, et puis après... oh! après, cela a été de la joie... une joie du ciel; car vous savez qui est au ciel, et qui m'y attend.

» Encore adieu, mon amie, car je me sens pleurer, et je veux fermer cette lettre; ne me laissez pas trop longtemps sans réponse. Mille bons souvenirs à ceux que vous aimez; embrassez bien votre ange d'enfant, et joignez ses petites mains pour moi. Encore adieu.

» Cécile de N. »

---

## CHAPITRE VI

### UNE SOIRÉE

Ce jour-là Cécile était plus triste, plus rêveuse, plus souffrante encore que de coutume. Par hasard elle avait passé le matin devant l'ancien hôtel d'Elmont, et cette circonstance venait de réveiller dans son cœur tout un monde de cruels et amers souvenirs.

Plongée dans un large fauteuil, son beau front appuyé sur sa main blanche et amaigrie... Cécile était dans son parloir.

Depuis longtemps il faisait nuit, et la lueur incertaine et vacillante du foyer éclairait seule la douce et mélancolique figure de la jeune femme.

Cécile aimait cette lueur vague et capricieuse du feu qui s'éteint, se ravive pour étinceler et mourir encore. Cette demi-obscurité lui plaisait... et c'est avec un triste bonheur qu'elle laissait planer sa pensée sur les jours qui n'étaient plus.

C'est alors qu'évoquant le passé elle revoyait sa mère... son père... c'est alors que la concentration de sa pensée sur ces objets chéris... l'absorbait tellement qu'elle croyait les entendre,

tant leurs moindres paroles vibraient encore dans son âme...

C'est dans cette disposition d'esprit triste et amère que se trouvait madame de Noirville, lorsque tout à coup la porte de son parloir s'ouvre avec fracas; un torrent de lumière dissipe les ténèbres de l'appartement, et M. de Noirville, riant aux éclats de son gros rire, se précipite sur un divan, après avoir ordonné aux deux valets de chambre de déposer sur la cheminée les candélabres chargés de bougies.

On ne saurait peindre l'horrible souffrance physique et morale qui fit douloureusement tressaillir tous les nerfs de Cécile, lorsque, violemment arrachée à ses plus chères et ses plus pieuses pensées... elle vit tout à coup cette lumière éblouissante, et qu'elle entendit ces éclats de rire stupides.

C'était odieux... Elle pleura...

— Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... la bonne farce! — cria Noirville, en appuyant son front empourpré sur un des coussins du divan pour rire plus à son aise... — Ah! mon Dieu! la bonne farce!... C'est Dumont qui va joliment rire!

Cécile essuya une larme, et resta muette.

— Et toi aussi tu vas joliment rire, — dit Noirville, qui ne s'aperçut de rien; — oui, tu vas joliment rire... Malgré ton petit air de sainte nitouche... je te défie de ne pas rire. Voilà la chose : figure-toi donc que nos gens d'écurie... ah! mon Dieu! mon Dieu! que c'est donc drôle! figure-toi donc que nos gens d'écurie, sachant que le concierge portait une perruque... Ah! mon Dieu! je ne pourrai jamais te raconter cela... voilà le rire qui me reprend... je ris trop, ma parole d'honneur, ça fait mal de tant rire, d'autant plus que j'ai mangé des dartois chez Félix comme un vrai goulu... Ah! la bonne farce! je vais écrire à Dumont pour qu'il vienne de suite et que je la lui raconte.

Cécile se leva pour sortir.

Mais Noirville, devinant son intention et fort en gaieté, se jeta sur la porte, la ferma, mit la clef dans sa poche, et continua toujours en riant aux larmes :

— Du tout, tu entendras la farce jusqu'au bout, madame *la pincée;* ça t'égayera, ça te vaudra mieux que tes bêtes d'idées noires que tu as par genre, j'en suis sûr... Je te disais donc

que nos gens d'écurie, sachant que le concierge portait une perruque... Ah ! j'en crèverai, c'est sûr... ah ! mon Dieu ! c'est que c'est si drôle aussi ! ah ! ah ! voilà que ça me reprend... Non... non, je me remets... Eh bien, nos gens d'écurie, sachant que le concierge portait une perruque, lui ont donc mis de la poix dans son chapeau, au concierge, de façon qu'en rentrant en tilbury avec l'alezan... qu'est-ce que je vois... qui me salue?... notre concierge qui avait la tête nue comme mon genou... Sa perruque était restée collée à son chapeau... Hein ! est-ce drôle !... C'est ça une bonne farce !... ah ! la bonne farce ! Comme ça fera rire Dumont ! J'ai demandé tout de suite qui avait fait le coup, on m'a dit que c'était Pierre, et je lui ai donné dix francs pour boire. Ah ! farceur de Pierre ! va... oh ! oui, ça va joliment amuser Dumont... je m'en fais une fête, ma parole d'honneur ; et puis il faudra que je fasse la même farce à M Boitou, qui a un faux toupet... N'est-ce pas, ma femme ?

Nous n'essayerons pas de dire ce que dut éprouver Cécile tant que dura l'accès de gaieté de M. de Noirville ; lorsqu'il eut fini sa narration, madame de Noirville lui dit seulement :

— Voulez-vous avoir la bonté, monsieur, de m'ouvrir cette porte ?

— Pas de cela, Lisette... ou bien, si... mais je ne t'ouvrirai qu'à une condition, oui, ma petite chatte, à une condition, c'est que tu viendras baiser ton gros geôlier... ton Adolphe... ton Dodolphe... comme dit Dumont.

— En vérité, monsieur, je vous dis que j'ai besoin de respirer... j'étouffe ici ; je voudrais aller dans la serre... ouvrez-moi par pitié, monsieur ; encore une fois, je souffre...

A ce moment, le maître d'hôtel, qui avait en vain cherché la clef dans la serrure, fit entendre ces mots derrière la porte du parloir :

— Madame est servie...

— Ah ciel ! monsieur, et vos gens qui me trouvent enfermée avec vous ! — s'écria Cécile en rougissant d'indignation.

— Eh bien ! après ?... tiens ! est-ce qu'un mari... ne peut pas...

Un regard rempli de dignité, de hauteur et d'écrasant mépris, stupéfia M. de Noirville et arrêta sur ses lèvres je ne sais quelle triviale brutalité prête à lui échapper.

Il ouvrit la porte du parloir, offrit le bras à sa femme et l'accompagna dans la salle à manger.

M. et madame de Noirville se mirent à table.

C'était un vendredi, et Cécile, d'une piété profonde, suivait exactement les lois de l'Église.

M. de Noirville, lui, mettait sa vanité d'esprit fort à taquiner sa femme sur les scrupules religieux qui l'empêchaient de faire comme lui, qui s'acharnait à ne manger ce jour-là ni poissons ni légumes, quoiqu'il les aimât beaucoup, préférant se gorger de viande pour humilier les jésuites, — disait-il, — et narguer les prêtres.

Cécile, qui mangeait comme un oiseau, prit quelques cuillerées d'un potage qu'on lui avait servi à part, et retomba dans sa rêverie.

Elle en fut tirée par un retentissant éclat de rire de M. de Noirville, qui s'écria :

— Devine ce que tu viens de manger là !...

— Je ne vous comprends pas, monsieur, — répondit Cécile.

— Ah! ah! — dit Noirville en redoublant ses éclats de rire, — c'est ça... qui prouve bien la bêtise de faire maigre. Tu ne sais pas ce que j'ai fait? je suis descendu moi-même à la cuisine pour mettre dans ta soupe maigre une grande cuillerée de bouillon gras. Eh bien! croiras-tu encore qu'il faut faire maigre maintenant?... Te voilà bien attrapée... Ah! la bonne farce! tu as commis un péché... un fameux péché... fameux... C'est encore ça qui fera rire Dumont!

Cécile rougit, ne répondit pas un mot, et se leva de table en disant à son mari :

— Vous m'excuserez, monsieur; mais je me retire chez moi... je suis souffrante.

Et elle disparut malgré les supplications de Noirville, qui s'écriait la bouche pleine :

— Mais, ma femme... ma femme, ne te fâche pas, c'est une farce; on peut bien rire un peu, aussi... — Puis il ajouta : — C'est égal, elle a fait gras; son confesseur sera joliment enfoncé quand il saura qu'elle a fait gras; car je l'ai en horreur ce vieux jésuite-là, et je recommande toujours à mes domestiques de rire quand il passe... le tartufe qu'il est.

M. de Noirville, après avoir exhalé sa haine contre les jésuites et le *maigre*, dîna parfaitement comme toujours, puis alla dormir au ballet de l'Opéra.

Cécile, en rentrant chez elle, trouva une lettre de Dresde : c'était la réponse de la baronne d'Herlmann à la lettre si triste et si désolée qu'elle lui avait écrite.

— Enfin, — dit Cécile, — après tout ce que j'ai souffert aujourd'hui, le ciel me devait bien cette consolation. Que deviendrais-je, mon Dieu, si je n'avais pas au moins une amie qui comprît tous mes chagrins !

Et brisant le cachet avec émotion, elle lut :

---

## CHAPITRE VII

### UNE LETTRE RAISONNABLE

« Grâce au mariage d'une de mes belles-sœurs qui s'unit à un homme qu'elle aime depuis cinq ans, je n'ai pu, ma chère Cécile, répondre à votre lettre, d'autant plus que je voulais le faire très-longuement, afin de vous prouver toute votre folie, toute votre mauvaise volonté à ne pas jouir d'un bonheur réel que vous méprisez par cela peut-être que vous le possédez.

» Oui, ma chère Cécile, je vous parais peut-être bien sévère; mais, en vérité, votre dernière lettre est tellement remplie d'exagérations et d'idées chimériques, que je suis obligée de vous gronder bien sérieusement cette fois; car vos autres lettres n'étaient rien auprès de celle-ci, et je me croirais réellement coupable si je vous laissais plus longtemps accuser le ciel parce qu'il lui plaît de vous combler de ses dons.

» En résumé, en fait, en positif, de quoi vous plaignez-vous? que vous manque-t-il pour être heureuse? oui, que vous manque-t-il? Vous le voyez, Cécile, je dis comme ce monde que vous accusez à tort d'égoïsme et de cruauté, car il ne faut pas ainsi, ma chère amie, répudier la logique et l'appréciation du monde; elle est ordinairement marquée d'un cachet de profonde vérité.

» Si vous n'aviez pas cette admirable pureté de principes que je vous connais, si votre conscience pouvait vous faire le moindre reproche... je comprendrais le chagrin vague et indéterminé que vous *croyez ressentir;* mais vous, d'une piété sincère, d'une vertu si angélique, pourquoi vous tourmenter ainsi quand vous savez n'avoir rien à vous reprocher?

» Le plus grand de vos griefs, dites-vous, est de n'être pas comprise par M. de Noirville... mais cela est un mot, ma chère enfant. En quoi n'êtes-vous pas comprise? Votre mari comprend vos goûts, vos volontés, quand vous les lui exprimez; je suis sûre que vous lui diriez demain que votre terre de Normandie vous déplaît et que vous en voulez une en Touraine, qu'il vous comprendrait à merveille, et qu'il ne serait fâché que d'une chose, ce serait de n'avoir pas prévenu votre désir.

» Encore une fois, *ne pas être comprise*, c'est un mot romanesque, une chimère, un prétexte à désespoir, et pas autre chose... Vous vous plaignez de ce que M. de Noirville vous tutoie devant vos gens; sans doute il manque de savoir-vivre, mais, ma chère amie, les hommes ne sont pas parfaits, et, selon moi, vaut encore mieux un homme comme votre mari, bon, dévoué, aux façons un peu vulgaires, j'en conviens, qu'un homme à la mode, charmant, rempli de tact et d'exquisitisme, qui vous rendrait la plus malheureuse des femmes avec le meilleur air du monde et toutes les grâces possibles.

» Voyez-vous, ma chère amie, vous vous souvenez trop de notre âge de jeune fille. Eh! mon Dieu... moi aussi, vous le savez, comme vous j'ai aimé les promenades sur le golfe, la rêverie du soir et le clair de la lune; mais, encore une fois, il y a un âge pour cela, c'est quand l'âme et l'esprit sont vides de soins sérieux... car, au résumé, que prouve toute cette poésie-là pour le bonheur réel?... C'est un rêve, et tout rêve a son réveil... Pourquoi donc rêver quand on peut s'en passer? La vie positive a ses charmes, et surtout depuis mon mariage, je les conçois; le secret est seulement de savoir, ou plutôt de *vouloir se faire heureuse :* imitez-moi donc, chère *folle;* je me suis faite heureuse, très-heureuse, parce que j'ai voulu mettre mon bonheur où il est réellement, dans mes soins

domestiques, dans mon intérieur, dans l'affection de mon mari, qui m'aime comme je l'aime.

» Mais avant tout, il faut en finir avec vos rêveries sans but. Alors vos devoirs de religion, vos devoirs de femme, et un jour vos devoirs de mère, vous suffiront, et vous n'aurez plus à vous plaindre de ces chagrins sans raison qui vous fatiguent et vous tourmentent vous et les vôtres.

» Vous me trouverez sévère, ma chère enfant, mais vous le méritez bien; jusqu'ici je n'avais vu dans vos lettres que l'expression d'une sensibilité trop vive, qui ne trouvait pas d'issue; je comprenais parfaitement que vous deviez avoir quelque peine à vous habituer, *vous*, aux dehors un peu vulgaires de votre mari; aussi était-ce avec indulgence que j'accueillais le récit de *vos horribles tortures;* mais, en vérité, je croyais que, ce reste de susceptibilité romanesque étant épuisé, vous reviendriez à la raison, au bon sens, et que, votre esprit supérieur ayant dissipé le brouillard de tous ces chagrins chimériques qui vous cachaient le bonheur réel, vous arriveriez à la vérité, c'est-à-dire à cette conviction *que vous êtes la plus heureuse des femmes.*

» Au lieu de cela, je vois que cette susceptibilité exagérée augmente de jour en jour; vos plaintes redoublent, vos prétendues souffrances s'accroissent. Or, ma chère enfant, je croirais manquer à mon devoir d'amie, et d'amie sincère, en ne vous disant pas avec sévérité tout ce que je pense, tout ce que je ressens en songeant qu'avec toutes les chances de bonheur possibles, vous finirez peut-être par vous croire la plus malheureuse des femmes.

» En vérité, Cécile, tout ceci a l'air d'un parti pris, et, si je ne vous connaissais pas comme je vous connais, je dirais presque *d'une prétention;* mais non, chez vous, mon amie, c'est une habitude; car, encore une fois, que vous manque-t-il?

» Je suis sévère, cruelle, direz-vous; non, mon amie, je veux vous voir tout simplement apprécier votre bonheur.

» Aussi, prenez-y bien garde. Si dans la première lettre que je reçois de vous, je retrouve de ces vilaines plaintes sans but et sans raison, j'envoie la missive à M. de Noirville, qui vous grondera fort, lui, et aura bien raison.

» J'aurais presque envie de ne pas vous embrasser; mais j'ai tant de foi dans votre grand caractère, que je vous pardonne encore cette fois, dans l'espoir que vous serez plus raisonnable à l'avenir...

» Baronne HERLMANN. »

---

## CHAPITRE VIII

### BONHEUR

Après la lecture de cette lettre, remplie d'une raison si sèche, d'un bon sens si glacial, Cécile ressentit cette espèce de calme engourdissant qu'on éprouve quand on voit se briser à jamais une dernière espérance.

La seule consolation de Cécile avait été de penser qu'au moins une âme entendrait le cri de son âme.

Elle vit qu'elle s'était trompée, et se tut, trop fière pour parler désormais d'une douleur qu'on lui jalousait comme une prétention.

Elle s'enveloppa donc d'une douleur muette, et attendit...

A quelque temps de là, Cécile écrivit à son amie une assez longue lettre, dans laquelle elle la remerciait beaucoup de ses leçons, en lui apprenant qu'elle était enfin convertie au bonheur, et qu'elle se trouvait maintenant bien près d'être *heureuse*.

La pauvre jeune femme se mourait alors.

. . . . . .

. . . . . .

---

## CHAPITRE IX

### M. DE NOIRVILLE A M. DUMONT, AVOCAT

« Paris, ce.....

» Eh bien, mon cher Dumont, quand je te disais que la maigreur de ma pauvre femme me jouerait un tour ! ! ! Depuis

sept jours je suis veuf. Hélas! oui, je suis veuf, mon pauvre Dumont; et bien certainement que si j'avais pu prévoir cet événement-là, je ne me serais pas marié pour avoir encore à recommencer au bout de dix-huit mois; car je ne veux pas rester veuf, et il n'y a rien au monde de plus désagréable que les pourparlers d'un mariage.

» Suis-je donc assez à plaindre, Dumont! Moi, qui croyais en avoir fini pour une bonne fois, voilà que je me retrouve garçon comme il y a dix-huit mois; et encore il faut attendre la fin de mon deuil, qui est de six mois, ou un an; non, je crois bien que le deuil n'est que de six mois; mais enfin c'est égal, six mois, c'est toujours très-long, pour moi surtout qui m'étais si bien habitué à ne me mêler de rien; car ma pauvre défunte, à part ses défauts, sa pruderie, sa taciturnité, sa bigoterie, était un ange pour l'administration d'une grande maison comme la mienne, et maintenant c'est sur moi que cet ennuyant fardeau va retomber.

» Mon Dieu! mon Dieu! que c'est donc pénible d'être veuf! aussi c'est la faute de cet imbécile de notaire qui m'a dit un tas de sornettes sur la parfaite santé de ma femme. Aussi pourquoi n'ai-je pas écouté mes pressentiments qui me disaient que cette pauvre Cécile était trop délicate pour moi; j'avais bien besoin d'aller me fier à cet animal de notaire : car, après tout, qu'est-ce que ça leur fait à ces gens-là? Ce qu'ils veulent, eux autres, c'est un contrat à faire; et parbleu! ils vous marieraient à des mourantes tout exprès pour avoir le plaisir de recommencer le lendemain.

» Non, tu n'as pas d'idée comme je suis triste, Dumont, et pourtant je me suis fait une raison : Que diable! me suis-je dit, que diable! il faut être homme et savoir prendre son parti, surtout quand il n'y a plus de remède, n'est-ce pas, Dumont? Car enfin, quand je serais là à geindre, à gémir, à me désespérer, ça ne rendra pas ma défunte à la vie, toutes les larmes du monde n'y feront rien... ça n'empêchera pas que ma pauvre femme ne soit morte, et bien morte; ça ne fera donc que de me causer à moi-même encore plus de chagrin que je n'en ai, ça ne fera que m'attrister, et pourquoi? à qui ça servira-t-il?... à personne... qu'à me chagriner bien inuti-

lement; sans compter que les arrangements de sépulture ne m'ont pas déjà rendu très-gai, et pourtant je n'avais voulu m'en mêler que pour me distraire de mon chagrin dans les premiers jours; car, vois-tu, Dumont, d'avoir à discuter intérêt avec ces scélérats de croque-morts, ça occupe la douleur, tandis que, si j'étais resté sans occupation, seul avec mon chagrin, je suis sûr que j'aurais été par trop malheureux.

» Mais je suis là à bavarder comme une pie borgne, sans t'apprendre comment j'ai perdu cette pauvre Cécile; car il y a déjà près de deux mois que je ne t'ai écrit. Ainsi que je te l'avais dit dans ma dernière lettre, la santé de ma pauvre femme allait toujours de mal en pis; ce qu'elle éprouvait, c'était une grande faiblesse, pas d'appétit du tout, un besoin extraordinaire de solitude et surtout d'obscurité; car le moindre jour un peu vif lui faisait un horrible mal aux nerfs, de sorte qu'elle restait comme ça des heures entières dans ce qu'elle appelait son parloir, assise dans un grand fauteuil; tous les rideaux et persiennes termés, si fermés que c'était un véritable casse-cou et qu'on y voyait à peine; et, comme je te dis, elle restait là des heures entières, toute seule, assise dans l'obscurité, sa tête dans ses mains, s'amusant à rêvasser à je ne sais quoi.

» Quelquefois je la surprenais pleurant... mais comme le médecin disait que c'était ses nerfs qu'elle avait très-agacés, je ne m'en inquiétais pas beaucoup; car, n'ayant rien à me reprocher à son égard, sachant qu'elle était la plus heureuse des femmes, ça ne devait pas m'effrayer, n'est-ce pas, Dumont?

» Ça n'allait donc ni pis ni mieux, lorsqu'un jour, que nous avions fait un dîner de garçons au rocher de Cancale avec Bercourt et ce farceur de Roublet, et qu'après ça nous avions été aux Variétés rire comme des bossus, je m'apprêtais à entrer dans la chambre de ma femme, pour me coucher; car, comme je te l'ai dit, nous vivions tout à fait à la bourgeoise, sans lit à part, malgré les supplications de ma pauvre femme, qui avait là-dessus des idées ridicules; car, entre nous, si on se marie, ce n'est pas pour se coucher tout seul, n'est-ce pas, Dumont?...

» Or donc, ce soir-là, je trouvai la femme de chambre qui

me dit que ma femme était souffrante, et qu'elle avait ordonné qu'on me fît désormais un lit dans ma chambre, à moi. Ça ne me convint pas, j'avais la tête montée, j'eus peut-être tort, mais enfin j'étais piqué; je voulus entrer, la porte était fermée en dedans; je dis à ma pauvre femme que si elle ne m'ouvrait pas, j'allais enfoncer la porte; on ne me répondit pas, j'envoyai mon valet de chambre chercher un merlin, et en deux coups la porte fut en dedans : une porte de bois de citron incrustée de palissandre. Je m'apprêtais à rire ou à me fâcher, selon que ma pauvre femme aurait pris cela, lorsqu'en m'approchant de son lit je vis qu'elle était évanouie; nous la fîmes revenir, et elle tomba dans une horrible attaque de nerfs... qui se calma, et je fus coucher dans ma chambre, sot comme un panier.

» Depuis ce jour-là, votre serviteur de tout mon cœur, la porte de la chambre de ma pauvre femme me fut à jamais fermée, malgré ma résolution; car elle me dit que si j'insistais, elle se jetterait par la fenêtre; elle me dit cela, Dumont, d'un tel ton que je pâlis, car je voyais clair comme le jour qu'elle l'aurait fait comme elle le disait : car par moments elle avait une résolution du diable.

» Le sacrifice fut d'ailleurs d'autant moins grand que, de ce jour, sa santé s'affaiblit de plus en plus; elle ne se leva que peu, ses yeux se creusèrent d'une manière effrayante; elle qui était déjà très-maigre devint comme une ombre; enfin un beau jour elle envoya chercher des prêtres... Mais voyons, ne va pas te moquer de moi, Dumont; je n'ai pas de préjugés, tu le sais bien, comme toi je méprise les jésuites, j'ai lu mon *Touquet*, et je suis philosophe; mais enfin un désir de mourante, ça ne peut guère se refuser... Puis, que veux-tu?... c'est une faiblesse, je l'avoue, mais enfin c'est fait, ainsi n'en parlons plus : si bien que toute la séquelle de calottins entra chez moi; mais je recommandai bien à mes domestiques de ne pas les saluer, entends-tu bien, Dumont? voilà qui rachètera peut-être ma faute à tes yeux. Enfin on administra ma pauvre femme; elle fit mettre sur le pied de son lit le portrait de sa mère et de son père, me prit la main et me dit qu'elle me pardonnait *tout le mal que je lui avais fait*... regarda encore

le portrait de ses parents, fit un effort comme pour leur tendre les bras, ouvrit énormément les yeux, et puis retomba sur son oreiller. J'étais veuf, mon pauvre Dumont!

» Tu vois au moins que sa fin a été douce comme sa vie; car, *pour le mal que je lui avais fait*, et qu'elle me pardonnait, c'était sans doute le délire qui la faisait divaguer, car je défie de trouver une femme plus heureuse qu'elle... Mais, entre nous, maintenant qu'elle est morte, on peut dire cela, elle avait un de ces caractères guincheux qui ne sont contents de rien, et puis elle avait été très-mal élevée par sa bigote de famille, car elle était remplie de préjugés et de superstitions ridicules; mais enfin n'en parlons plus qu'avec reconnaissance; car elle menait supérieurement ma maison, et elle ne m'a jamais donné l'ombre de jalousie : il est vrai que je ne recevais presque personne; mais c'est toujours très-bien, et je conserverai toujours un bien bon souvenir de ma pauvre Cécile.

» Voilà où j'en suis, mon cher Dumont; comme je te l'ai dit, j'ai pris assez sur moi pour ne pas me laisser trop abattre, et je n'ai presque pas changé depuis l'événement; l'appétit se soutient, et même, dans la crainte que le chagrin ne me dérangeât l'estomac, je me suis mis à prendre un consommé au sagou entre mes repas, et je m'en trouve très-bien. Somme toute, je supporte assez bien ma triste position. Il n'y a que les soirées qui me paraissent longues; car je ne puis encore aller au spectacle à cause de mon deuil; aussi je compte voyager pour attendre la fin, parce qu'en voyage, au moins, on ne sait ni de qui ni depuis quand vous êtes en deuil, et ça ne fait ni bien ni mal à ceux qui n'y sont plus que vous alliez vous distraire de votre chagrin, et d'ailleurs le deuil est dans le cœur et non dans l'habit, n'est-ce pas, Dumont?

» Je voyagerai comme cela sept ou huit mois pour pouvoir attendre le moment de me remarier; car je suis bien décidé à ne pas recommencer ma vie de garçon : ainsi j'attendrai; après tout, même un an de veuvage, ce n'est pas la mer à boire, et j'aime mieux ne pas me presser, afin de bien choisir cette fois et n'avoir pas à recommencer de sitôt.

» J'oubliais aussi de te dire que dans mon département j'ai toutes les chances possibles, et que je suis même certain d'être

nommé député; je n'ai pas besoin de te dire, à toi, Dumont, que je serai pour l'ordre de choses actuel, d'autant plus que je suis commandant de la garde nationale de chez moi, et que j'ai été très-bien, mais très-bien accueilli à la cour.

» Ainsi tu sens bien, mon cher Dumont, que tous les bons Français doivent s'unir contre la république, comme me le disait un de ces messieurs du château, très-fort en politique et parfaitement instruit des menées de ces monstres de républicains :

» *Vous ne croiriez pas, monsieur de Noirville, que vous êtes le neuvième sur la liste des gens que la république doit faire guillotiner si elle a le dessus; car la liste de proscription comprend dix-sept mille trois cent quarante-quatre propriétaires, dont les propriétés sont destinées à former le domaine national que l'on partagera aux prolétaires.*

» Tu m'avoueras, Dumont, qu'il n'y a pas à reculer devant une pareille atrocité, car ce monsieur du château est fort bien instruit; que diable! dix-sept mille trois cent quarante-quatre propriétaires! on n'invente pas un nombre comme celui-là, n'est-ce pas, Dumont? Aussi faut-il que tous les bons Français se rallient *derrière le trône de juillet,* comme dit ce monsieur du château; car nous ne pouvons que tomber de Charybde en Scylla. Et la preuve que le juste-milieu est la seule route, c'est que ce même monsieur du château me disait encore que, du côté des carlistes, c'était bien autre chose; car, le croirais-tu, Dumont? dans le cas où Henri V reviendrait, ce même monsieur du château m'a dit que *je suis aussi sur la liste de proscription de ces misérables-là, et que j'ai le numéro* 19; *car cette liste s'étend aussi à seize mille deux cent trente-cinq propriétaires, dont les propriétés doivent faire la pâture de ces infâmes tartufes sous le titre de domaine du clergé, afin d'être partagées aux jésuites.*

» Ainsi, tu le vois, Dumont, d'un côté les républicains, de l'autre les jésuites, comme disait ce monsieur du château. Il ne reste donc à un honnête homme, à un bon Français, qu'un parti à prendre, celui qui lui garantit ses propriétés et lui assure des priviléges; car, ainsi que me le disait toujours ce même monsieur du château, *il n'y a plus maintenant qu'une*

*aristocratie possible, celle dont vous êtes, monsieur de Noirville, en un mot celle de la fortune, qui vous met maintenant au faîte de l'édifice social, et qui vous place aussi haut que l'étaient les grands seigneurs et les maréchaux de l'empire.*

» Tu m'avoueras que voilà un système politique qui répond aux besoins du pays, et qui classe chacun à sa place. Aussi j'y suis tout dévoué d'avance : j'attends ton retour à Paris avec impatience pour que tu me retouches un peu ma profession de foi aux électeurs. Une fois cela fait, je voyage et je reviens pour les élections et pour me remarier.

» Adieu, mon cher Dumont : plains bien ton malheureux ami.

» ADOLPHE DE NOIRVILLE. »

---

## CHAPITRE X

### CONCLUSION

M. de Noirville s'est remarié fort richement.

Il est député, il siége au centre, il est heureux, il engraisse.

Il rit parfois des superstitions et des préjugés de sa pauvre défunte, lorsqu'il en parle avec sa seconde femme, qui, dit-il, est au moins une fameuse commère, une grosse réjouie, qui à coup sûr ne mourra pas de mélancolie, celle-là!

# LES MONTAGNES DE LA RONDA

FRAGMENT DU JOURNAL D'UN INCONNU

---

## CHAPITRE PREMIER

... J'avais alors seize ans, je crois, et j'étais embarqué à bord de la frégate *** comme aspirant de marine. Notre bâtiment vint stationner à Cadix, où il resta environ huit mois. J'avais emporté de Paris un assez bon nombre de recommandations pour les personnes les plus distinguées de cette ville; mais, hormis la lettre adressée à un banquier chargé de me donner de l'argent, je ne remis aucune des autres missives à sa destination.

Comme je savais que notre séjour devait être long dans ce port, je m'arrangeai pour passer à terre, et le plus agréablement possible, tout le temps que je pourrais arracher à ce service de rade, le plus ennuyeux, le plus détestable de tous les services. Je louai donc sur le rempart, près le quartier d'artillerie, un joli appartement, et j'achetai un cheval andalous de cinq ans, entier, gris, sanguin, à crins noirs.

J'avais voulu prendre cet animal au pré, afin de m'amuser à le dresser à ma façon, n'ayant rien de mieux à faire pour tuer les heures, qui, je l'avoue, avaient la vie diablement dure.

Tant qu'il fut, pour ainsi dire, sous l'influence molle et réfrigérante du pâturage, Frasco (c'était le nom de mon cheval) se montra d'un naturel aussi aimable que conciliant; mais lorsque je l'eus dans mon écurie, et que, contrairement à l'usage espagnol, j'eus substitué l'avoine à l'orge, ce fut tout autre chose; Frasco devint un démon incarné et se mit en état de rébellion ouverte.

Ayant assez l'habitude du cheval, je goûtai peu les espièglerie de Frasco : aussi nous commençâmes à lutter de colère et d'opiniâtreté. A la moindre faute, je le rouais de coups;

alors lui de se cabrer, de ruer, de bondir comme un chevreuil et de me prodiguer les pointes et les sauts de mouton. Il avait beau faire, je le serrais si fort entre mes genoux et mes cuisses que je restais comme vissé à son dos. Or, à la fin, voyant qu'il ne pouvait me désarçonner, il prit le parti de tâcher de mordre, et ne pouvant y parvenir, il fit mieux, quand je le montai, il se coucha. Les choses en vinrent à un point tel que je désespérais de le rendre jamais traitable, ce dont j'enrageais, car c'était bien le plus beau, le plus noble, le plus vigoureux étalon qui fût jamais sorti des prairies de Sainte-Marie.

J'étais donc à peu près décidé à lui casser la tête à la première incartade, lorsqu'un de mes amis, le seigneur Hasth'y, me tira d'embarras. Ici je dois avouer que je n'avais pas, comme j'aurais pu, choisi mes connaissances dans la meilleure compagnie de Cadix. Mon ami Hasth'y était simplement un cavalier bohémien, grand amateur de combats de coqs et de chiens, maquignon effréné, joueur comme les cartes, très-adroit au tir, à l'escrime, et par-dessus tout écuyer; vivant d'ailleurs assez noblement et fort retiré du monde, sans posséder un réal au soleil. Hasth'y avait à peu près quarante ans, était petit, sec, nerveux; son nez, comme ceux des gens de sa caste, était mince et recourbé en bec d'aigle, ses yeux vifs et noirs; ses cheveux grisonnaient, et il portait d'habitude le costume national espagnol connu sous le nom de vêtement de majo; enfin, en homme prudent qui pense aux cas imprévus, Hasth'y aimait à avoir toujours sur lui un couteau à deux tranchants bien émoulus, dont la lame s'emboîtait fort proprement dans un manche d'ivoire.

Au reste, la manière dont je fis connaissance avec Hasth'y est assez bizarre.

Un jour, je me promenais sur la jetée qui conduit de l'île de Léon à Cadix, et je m'amusais à tirer à balle des mouettes et des goëlands. Je me servais pour cet exercice d'une excellente carabine tyrolienne dont la portée était merveilleuse; tout à coup je vis venir à moi, avec une rapidité affrayante, un homme qui paraissait emporté par son cheval.

Pour concevoir le péril de cet homme, il faut savoir que la jetée sur laquelle il courait ainsi était assez étroite, sans para-

pets, et haute de chaque côté d'au moins soixante pas au-dessus du niveau de la mer, et qu'enfin le cheval s'avançait avec une vitesse incroyable vers une coupée d'environ quinze pieds qui divisait la jetée dans toute sa largeur, coupée que je n'avais traversée, moi, qu'au moyen d'une planche très-étroite placée d'un bord à l'autre, le pont-levis qui servait ordinairement de passage étant en réparation. Je pensai que cet homme, se voyant ainsi emporté, ne laissait prendre autant de carrière à son cheval qu'afin de le lasser et de le dompter plus facilement après, mais je pensai aussi que, venant sans doute de l'île de Léon, le cavalier s'attendait peu à trouver un énorme fossé infranchissable à la place du pont, aussi fis-je avec assez de bonheur le raisonnement qui suit :

Cet homme est infailliblement perdu; je vais donc tâcher de tirer le cheval avant qu'il arrive au fossé; si par hasard je tue l'homme, cela ne fait rien, puisqu'il est déjà comme mort, au lieu que si je tue le cheval, je sauve l'homme. Tout cela fut fait et résolu avec la rapidité de la pensée.

Ma carabine était armée au moment où l'homme passa pres de moi, lancé comme une flèche; calculant mon coup sur la vitesse du cheval, je l'ajustai à l'épaule, voulant le tirer à la hanche : je fis feu, et ma balle lui cassa le fémur net comme verre. Le pauvre animal s'enleva encore une fois de l'avant-main, puis faiblit, et tomba sur le côté hors montoir : je me le rappelle parfaitement.

Il n'y avait pas, je crois, deux toises de distance de l'endroit où je l'abattis à la diable de coupée, qui, du reste, était un ouvrage de fortification fort agréable.

Je courus au cavalier, qui n'avait reçu qu'une foulure assez forte au genou; le cavalier était Hasth'y. Voilà de quelle façon je fis sa connaissance.

Depuis ce temps, Hasth'y et moi nous devînmes inséparables; nous faisions des armes ensemble, nous tirions à la cible, nous ne bougions du manége et des maisons de jeu; aux combats, nous étions de moitié dans les paris; et, comme il était grand connaisseur, il m'apprit à connaître les *ergots* de la bonne espèce; aussi j'eus bientôt, grâce à lui, un des meilleurs perchoirs de coqs de Grenade qui fût dans tout Cadix.

J'oubliais une des raisons qui contribuait encore à m'attacher à Hasth'y; c'est que j'étais l'amant de sa fille Tintilla, qui, disait-il, était veuve d'un contrebandier.

De dire si elle était veuve d'un ou de plusieurs contrebandiers, ce serait fort délicat; mais, ce qui est bien vrai, c'est qu'elle était veuve.

Mais une veuve de vingt ans au plus, une vraie bohême, jaune comme un citron, souple comme l'osier, lascive comme une fauvette, avec des yeux plus grands que sa bouche et aussi noirs que ses dents étaient blanches, que ses lèvres étaient rouges, que ses joues étaient pâles; puis, des cheveux qui traînaient à terre, et un pied si court... qu'elle en enfermait la longueur dans sa petite main. Seulement, ce qu'il y aurait eu de fâcheux pour un autre, mais cela m'était fort égal à moi, c'est que mes camarades de la frégate trouvaient que Tintilla se mettait toujours d'une façon ridicule et extravagante : c'étaient en effet des robes courtes et décolletées à damner un clérigo, des couleurs horriblement tranchantes, par exemple, un monillo rouge et une jupe bleue, ou un monillo vert et une jupe jaune; et puis, elle s'attifait dans les cheveux un tas d'oripeaux d'or et d'argent, portait des bagues à tous les doigts. des chaînes en profusion : enfin la mise de Tintilla était ridicule au dernier point; mais je ne sais pas comment diable cela se faisait, moi je la trouvais charmante ainsi.

Et son caractère!... Ah! quel caractère! têtue comme mon cheval Frasco avant sa conversion, insolente, vaniteuse, gourmande, colère... et jalouse!... si jalouse, que, me voyant une fois faire des œillades avec une belle senora du quartier Saint-Jean, elle tira tout doucettement son petit couteau qu'elle cachait dans sa gorge, et, sans me quitter le bras, me fit sournoisement une petite entaille dans le côté.

Encore une fois, oui, je l'avouerai, Tintilla était horriblement mal élevée, impudente, éhontée; mais je le répète, je la trouvais charmante ainsi.

Et puis, il ne faut pas croire non plus que Tintilla n'eût que des défauts, elle possédait aussi des qualités, et de précieuses qualités...

D'abord elle dansait la tuanchega dans la perfection... Vive

Dieu! ou, elle la dansait, et si bien, qu'elle eût fait étinceler les yeux d'un mort... et moi, qui n'avais que seize ans, jugez donc! Et puis Tintilla savait une foule de boléros si drôles, si amoureux, qu'elle accompagnait sur sa guitare ou avec ses castagnettes d'une façon tellement folle, gentille etlibertine, que j'étais fou, mais fou à lier, de Tintilla la bohême.

Et puis hardie à cheval! il fallait voir! tirant le pistolet presque aussi bien que son père.

Et puis enfin, par-dessus tout... mais malheureusement on ne peut pas dire ces choses-là... toujours est-il que j'en étais furieusement épris.

Si épris qu'un jour elle voulut me forcer à l'accompagner sur l'Alameda, par un beau dimanche de juin, quand tout Cadix était dehors, elle dans son damné costume de bohême de toutes les couleurs, et moi en grand uniforme; je cédai à son caprice, et j'y gagnai trois jours d'arrêts, que notre vieil animal de capitaine de frégate m'infligea avec la joie la plus hargneuse, la plus maligne du monde.

Pourtant je gagnai aussi à cette liaison de devenir un des officiers les plus assidus à leur service. Car j'avais une telle frayeur des arrêts, et un tel appétit de la terre, que j'étonnais tout le monde par mon zèle et mon exactitude. Je vécus ainsi trois mois, au grand scandale des honnêtes gens et de mon banquier, qui ne cessait de me répéter : « Vous ne quittez pas les courses de taureaux, les combats de coqs, les salles d'armes et les académies; vous vous êtes engoué d'une franche catin, passez-moi le terme, et de M. son père, qui vit à vos crochets; au lieu de fréquenter la bonne compagnie, où vous seriez si bien placé, où vous trouveriez des plaisirs décents, etc.»

A cela, moi je répondais avec une naïveté d'enfant : « Je n'aime pas les plaisirs décents; en fait de bonheur, personne n'est meilleur juge que soi-même : je me trouve bien comme cela, et j'y reste. » Le fait est que j'étais extrêmement heureux, seulement je maigrissais à la vue, quoique je mangeasse avec emportement.

Mais j'oubliais de dire de quelle façon mon ami Hasth'y dompta mon cheval Frasco : les caveçons, les entraves, les coups, les mors à bascule, à croc, à lame, ne faisant rien sur

ce caractère sauvage et opiniâtre... Hasth'y me conseilla de priver Frasco de sommeil.

Pour ce faire, je le faisais attacher très-court à son râtelier par une forte chaîne de fer, et mon palefrenier se relevait avec un autre de mes gens, pendant la nuit, pour lui faire entendre un roulement continuel de tambour. Au bout de cinq jours de ce régime, je montai Frasco et le trouvai souple comme un gant.

Vous m'avouerez que ce sont là de ces sortes de services qu'on n'oublie pas. Aussi mon intimité avec Hasth'y se resserra-t-elle. Je lui prêtais de l'argent qu'il ne me rendait pas, ce dont j'étais ravi, car, sans connaître alors beaucoup les hommes, je devinais par instinct que les obligations de ce genre, qu'il contractait avec moi, devaient le rendre plus indulgent sur ma liaison avec sa fille.

Ce n'est pas que le digne homme fût gênant. Mon Dieu, non! la chambre de Tintilla était fort éloignée de la sienne et les fenêtres donnaient sur le rempart; tous les soirs je sortais à dix heures par la porte et je rentrais par la fenêtre; les convenances étaient donc parfaitement gardées, et la réputation de la veuve du contrebandier ne courait aucun risque.

Une seule chose m'intriguait assez dans les commencements, c'est que mon excellent ami ne me parlait jamais de madame Hasth'y. De cela j'augurai assez sagement que des chagrins de famille avaient dû profondément ulcérer le cœur du père de Tintilla, qui, séparé d'une coupable épouse, mettait toute sa joie, tout son avenir dans sa fille.

Ou bien qu'Hasth'y n'était pas plus veuf que sa fille n'était veuve, et que Tintilla était bâtarde.

Après tout, qu'est-ce que cela me faisait à moi? je n'étais ni maire, ni curé; aussi, jamais je ne fis à ce sujet la moindre question qui eût pu embarrasser mon ami.

Du reste, Hasth'y était fort amusant à entendre, et nous passions, ma foi, des soirées fort pleines, sa fille et moi, en fumant et buvant de l'agria glacée, à l'écouter parler de ses aventures; car il avait fait, — disait-il, — par-ci par-là, un peu de guerre dans les guérillas, et un peu de contrebande avec M. son gendre. Or, cette vie de partisan ne manque ni de poésie, ni d'étrangeté; vivre dans les montagnes au bord du torrent, franchir

des précipices en s'accrochant à une corde, tout cela nous paraissait charmant à nous deux : aussi nous brodions sur ce thème les plus beaux romans qu'on puisse imaginer.

J'étais donc fort heureux, point jaloux du tout, surtout depuis que Tintilla m'avait sacrifié les assiduités d'un certain colosse appelé Matteo Torreados, fort en vogue, qu'elle paraissait accueillir avec assez de coquetterie : aussi rien ne semblait-il devoir troubler mon heureuse existence. Un jour pourtant que j'entrais chez Hasth'y, je rencontrai sous le pâtis un grand homme scrupuleusement enveloppé dans un manteau brun, qui sortait de chez mon ami.

Quoique son chapeau fût enfoncé sur ses yeux et que sa cape fût relevée jusqu'à son nez, je vis assez sa figure rude et brune pour être convaincu que je ne l'avais jamais rencontré chez le père de Tintilla.

L'homme au manteau se rangea pour me laisser passer, et j'entrai avec un cruel pressentiment, qui, je ne sais pourquoi, se rattachait à la visite de cet inconnu. En effet, je trouvai Tintilla toute rêveuse, et Hasth'y profondément préoccupé. — Nous quittons Cadix pour une quinzaine, — me dit cet excellent homme; — Tintilla, elle, ne me dit rien; seulement elle me regarda d'une certaine façon que je connaissais bien, ce qui fit que je me promis de ne pas quitter Tintilla, quoi qu'il pût m'arriver. — Et où allez-vous donc? lui dis-je. — Oh! vous êtes bien curieux, seigneur Arthur. — Je puis bien être curieux de savoir où vous allez... — lui dis-je, — puisque je veux aller avec vous. — Avec nous! — répéta-t-il avec les marques du plus profond étonnement, — avec nous!... Tintilla, — dit-il à sa fille, d'un air si stupéfait qu'il en était comique. — Et pourquoi pas? — dit Tintilla. — Pourquoi pas? — lui dis-je à mon tour. — Pourquoi pas? — reprit Hasth'y... — Allons donc! tu es folle, enfant. — Non, je ne suis pas folle; s'il le veut, il peut venir. — Puis elle parla assez longtemps à l'oreille de son père, qui finit par dire : — Si tu promets cela, à la bonne heure! Eh bien, seigneur Arthur, nous allons visiter... visiter un de nos parents dans les montagnes de la Ronda. — Et vous y allez seul? — lui dis-je. — Seul avec Tintilla. — Pour quinze jours? — Pour quinze jours. — Je pars avec vous. — Et votre

frégate? — me dit Tintilla. — Ma frégate!... Eh bien, elle m'attendra, je m'en moque, le service du roi m'ennuie. Si à mon retour ils me donnent des arrêts pour trop longtemps, je me fais bourgeois.

Je fus largement payé de ce sublime dévouement par un coup d'œil de Tintilla. Le soir de ce jour, cet animal de capitaine de frégate que j'ai dit me fit appeler au moment où je me disposais à descendre à terre. — Vous allez à terre, monsieur? — Oui, capitaine. — J'y consens, mais soyez ici avant la retraite. — Pourquoi cela, capitaine, avant la retraite? Ne puis-je pas rester la nuit à terre? Mon tour de garde n'est que dans deux jours. — Il n'y a pas d'explications à vous donner, *on sait vos allures, monsieur;* et, puisque vous voulez à toute force ruiner votre santé et votre bourse, il est du devoir de vos supérieurs de mettre ordre à vos débordements. — Cela suffit, capitaine, — dis-je d'un air sournois, et riant sous cape de la figure qu'il ferait en ne me revoyant ni le lendemain, ni le surlendemain, ni... ni... etc. — J'arrivai chez Tintilla léger comme un oiseau, et comme je n'avais emporté du bord que du linge et de l'argent, je trouvai chez Hasth'y une surprise fort agréable que m'avait ménagée sa fille... c'était un costume de majo complet fait à ma taille. Ce costume était de couleur brune, avec des broderies et galons de soie noire sur toutes les coutures; rien n'y manquait, depuis le chapeau jusqu'aux grandes guêtres de cuir de Séville brodées de soie de mille couleurs et garnies de larges éperons d'acier brillant qui rappelaient ceux des chevaliers du moyen âge.

Tintilla voulut me coiffer à la bohême : elle releva mes cheveux, que je portais fort longs, et les noua par derrière, ce qui faisait à peu près une coiffure à la chinoise: puis elle m'attacha sur la tête un grand mouchoir de soie rouge dont les bouts flottaient sur mes épaules, et me coiffa ensuite d'un chapeau tout plat et à larges bords.

Ma veste brune était doublée de satin cerise comme l'écharpe et ornée de deux gros réseaux de soie noire à franges, qui faisaient des espèces d'épaulettes; le gilet était de satin noir, et garni, ainsi que la veste, d'une multitude de petits boutons d'or; la culotte courte de tricot brun avait aussi une rangée

de ces petits boutons d'or, qui couraient tout le long de la cuisse sur un large galon de soie noire qui s'arrêtait au-dessus des guêtres. Vêtu de la sorte et monté sur Frasco, équipé à la mauresque, ayant à mon côté ma carabine et un long poignard de marine passé dans ma ceinture, j'étais méconnaissable. Tintilla, hardiment placée sur un fort beau cheval rouan, était habillée en homme et avait un costume tout pareil au mien.

Enfin Hasth'y, vêtu d'un costume de même façon que le nôtre, mais de couleur noire, maniait avec une habileté rare un petit cheval pie, qui m'avait bien l'air de venir de Tunis.

Ce fut donc par un beau clair de lune, par le temps le plus délicieux du monde, au bout de la mer qui mourait sur la grève, que nous sortîmes de Cadix, Tintilla, son père et moi, bien montés, bien armés, bien enveloppés dans nos manteaux et fumant nos cigarritos (car Tintilla fumait aussi son petit papelito, la vraie bohême qu'elle était!), nos cigarritos, dont l'odeur suave se mariait merveilleusement à la senteur forte et aromatique que les bruyères espagnoles exhalent pendant ces belles nuits, si douces et si calmes. Nous avions pour toute suite un vieux nègre, perché sur une grande mule blanche, qui faisait fièrement sonner ses sonnettes.

Nous devions marcher toute la nuit pour éviter la grande chaleur du jour, et nous arrêter seulement à Xérès, où Hasth'y *avait*, — disait-il, — *une visite à faire.*

---

## CHAPITRE II

En arrivant à Xérès, nous allâmes loger chez le seigneur Juan Dulce, l'hôte que Hasth'y y avait à visiter.

Juan Dulce demeurait tout au bout de la ville, près de la Chartreuse; sa maison, isolée, paraissait vaste et commode.

Il vint à notre rencontre, et je n'oublierai jamais sa belle et respectable figure. Comme sa haute taille était un peu voûtée par l'âge, il s'appuyait sur un de ces bâtons à crosse appelés cachiporras; ses grands cheveux blancs et brillants comme l'argent s'échappaient d'une résille noire qui couvrait sa tête, et

jamais gentilhomme espagnol n'avait été plus noblement drapé sous les longs plis d'un vaste manteau brun.

Sans même s'informer de mon nom, le bon vieillard m'accueillit avec une cordialité expansive qui m'aurait touché jusqu'aux larmes s'il ne m'avait pas paru un peu ivre. Quoiqu'il en fût, il nous prévint que le dîner nous attendait, un simple puchero, dit-il avec une feinte et orgueilleuse modestie.

Tintilla disparut et revint bientôt vêtue de ses habits de femme.

Le dîner fut parfait. L'olla podrida, épicée à vous brûler le palais; le guspacho, frais à vous donner le frisson; le vin de Xérès, je n'en dis rien; quant au vin de Catalogne, il sentait la peau de bouc à ce point de vous faire croire qu'on aspirait la vapeur d'une chèvrerie; en un mot, tout était délicieux.

Au dessert un nègre apporta un flacon de muscatelle, des cigares, un brasero, et se retira. Alors Juan Dulce dit à mon ami Hasth'y : — Ah çà, maintenant que nous sommes seuls, compère, parlons de notre affaire.

A ces mots, Hasth'y fit un signe à Tintilla, qui, sans plus de cérémonie, se leva de table, alluma un cigare, qu'elle passa de ses lèvres aux miennes, prit un cigarrito pour elle, et me dit : — Querido, viens-tu te promener? — Pourquoi s'en vont-ils? dit le bon vieillard en vidant d'un air capable son grand verre rempli de muscatelle. Corps de Christ, pourquoi s'en vont-ils, mon compère? est-ce que ta fille et son amant ne sont pas de l'escorte?

Avant que j'aie pu entendre la réponse du père de Tintilla, elle m'avait entraîné, sans aucune résistance de ma part, je l'avoue, dans un grand jardin tout couvert de berceaux de vigne qui avaient pour supports des palmiers et des orangers. Sous ces berceaux épars et presque impénétrables aux rayons du soleil s'étendait un gazon touffu, sur lequel le prévoyant et sensuel Juan Dulce avait disposé plusieurs bons carreaux bien moelleux et bon nombre de nattes de Lima, afin qu'on pût s'asseoir à l'ombre sans craindre la fraîcheur qui pouvait résulter du voisinage d'un grand bassin à cascades dont l'eau filtrait quelque peu sous les hautes herbes si touffues.

C'était, pardieu, un séjour charmant que la retraite de

Juan Dulce, et ces sombres voûtes de verdure me paraissaient surtout faites exprès pour passer mon après-dîner, couché mollement sur le dos, en fumant mon cigare et en entendant chanter ma maîtresse. Aussi dis-je à Tintilla : — Chante-moi quelque chose; mais avant, explique-moi donc de quelle diable d'escorte veut parler ce vieux bonhomme qui a de si bon vin, et qui se le prouve à lui-même avec tant de complaisance?

— Une escorte! querido mio... que je sois damnée si je sais ce que tu veux dire.

— Pardieu! je le sais, moi, car j'ai bien entendu Juan Dulce demander à Hasth'y : Est-ce que ta fille et son amant ne sont pas de l'escorte? Or, la fille d'Hasth'y, c'est toi, et ton amant, c'est à peu près moi, je suppose.

— Tu es fou, cœur de diable, — dit Tintilla en riant et en m'embrassant comme une folle. — Tiens, querido, laisse-moi t'arranger ce carreau sous ta tête, cet autre sous tes épaules, celui-ci sous ton bras; allons, étendez-vous bien, mon sultan, et pendant que vous fumerez, moi je vous chanterai, pour vous endormir, les *Trois Baisers de la bohémienne*, tu sais, querido? Justement voici la guitare du vieux bonhomme.

— Non, non, par le diable!... ne chante pas cela si tu veux m'endormir, entends-tu, Tintilla? — m'écriai-je en me levant à demi.

Mais la damnée fille pinçait déjà les cordes de la guitare et préludait par des cadences perlées qu'elle laissait tomber d'une voix suave et argentine qui faisait tout vibrer en moi.

— Encore une fois, pas cela, Tintilla, — m'écriai-je d'un air suppliant.

— Tu m'entendras, — me dit l'entêtée; et, se penchant sur moi, elle me donna un long baiser qui me rendit incapable de la contredire, et je retombai résigné sur les carreaux de Juan Dulce.

Sur ma foi, je vivrais mille ans que je me souviendrais toujours de la figure et de la pose de Tintilla pendant qu'elle chantait, que je n'oublierais ni les accents, ni les modulations de sa voix, ni la senteur balsamique des palmiers, ni la façon bizarre et coquette dont la bohême était éclairée; le soleil, à son déclin, jetait ses chauds et derniers rayons sur le berceau

de vigne qui nous abritait; et, par un admirable caprice de la lumière, un de ces rayons passant à travers quelques feuilles moins serrées, tombait d'aplomb sur la figure pâle et jaune de Tintilla, qu'il couvrait d'une clarté vermeille.

Oh! qui la peindrait ainsi ferait un ravissant tableau! Assise à la mauresque sur un carreau, une jambe pliée sous elle et l'autre étendue, et cette autre, chaussée d'un bas écarlate à coins noirs, relevant un peu son jupon jaune bien drapé qui se découpait sur son corsage rouge tout broché d'or.

Mais qui pourrait peindre ses doigts fins et longs voltigeant sur la guitare, ses cheveux noirs tressés de rubans incarnats? Qui peindrait cette figure si mobile et si animée, brusquement éclairée par un rayon qui semblait la dorer, et la faisait resplendir sur le fond noir et sombre du feuillage?

Et tout au bout du jardin, cette cascade transparente que le soleil faisait reluire comme un globe de cristal lumineux! et cette chaleur énervante qui rend la mollesse si voluptueuse!... qui peindrait cela?... Et ce silence... interrompu seulement par les chants de Tintilla! et le murmure de la cascade qui voilait légèrement la voix de la bohémienne, et lui donnait un charme indicible et comparable à celui que prête la vapeur à un paysage! Encore une fois, qui rendrait dignement ce tableau?

Et moi, je voyais cela, vrai, réel, avec une imagination de feu; je voyais cela, j'entendais cela à demi couché, ayant encore la tête exaltée par la chaleur et la fumée. Je me disais : « J'ai seize ans, je suis jeune, libre, riche et fort... Cette femme est à moi... Rien au monde ne peut empêcher qu'elle soit à moi! » Oh! alors j'éprouvai une de ces plénitudes de bonheur et de bien-être, une de ces dilatations de cœur qui plus tard font prendre en grande pitié ces creuses rêveries de gloire et de renommée; car il me semble que la gloire ne peut et ne doit jamais donner une sensation plus profondément délicieuse que celle que j'éprouvais alors.

Pour m'achever, c'est le boléro suivant que j'entendais chanter avec une expression d'amour et de volupté irritante impossible à rendre, et qui empruntait un nouveau charme du lieu, de la solitude, du soleil couchant, que sais-je, moi?

et puis cela chanté en andalous avec la prononciation guttu-rale et sonore des Arabes; encore une fois, c'est impossible à peindre.

Voici le boléro :

LES TROIS BAISERS DE LA BOHÉMIENNE.

« Shispa'y a vingt ans, et à vingt ans Shispa'y n'a pas d'amant; si Shispa'y était laide, je vous dirais : Plaignez Shispa'y. Mais Shispa'y n'est pas laide; au contraire, Shispa'y est belle, et si belle, que lorsqu'elle se baigne dans l'Irmack avec ses compagnes, toutes la regardent d'un air de haine et d'envie. Mais à quoi te sert ta beauté, Shispa'y? Le juif a aussi de beaux sequins luisants qu'il cache, qui ne servent à personne, et dont lui-même ignore la valeur, puisqu'il s'est refusé tous les plaisirs qu'on se procure avec la richesse.

» Le juif est bien riche, Shispa'y, et pourtant un pauvre esclave haletant, manquant de tout, viendrait à genoux, les mains jointes, lui dire : Seigneur, donnez-moi une piastre, que le juif lui donnerait plutôt un coup de kangiar qu'une piastre; tu fais comme le juif, Shispa'y, qui peut tout avoir et se prive de tout parce qu'il ne connaît rien. Mais sais-tu ce qui lui est arrivé au juif? — Je vais te le dire, Shispa'y.

» Une nuit, des klephtes, qui lui voulaient plus de bien que de mal, sont entrés dans sa maison pendant qu'il dormait, et l'ont doucement garrotté avec leurs belles ceintures de soie ouvragée.

» Et puis ils ont commencé à prendre les sequins du juif, non pour les voler, par Mahom, mais pour lui acheter du bon vin de Chiraz et du bon miel d'Eschil, et des torches de gomme d'olivier qui sentent si bon; et ils ont apporté tout cela dans la maison du juif; entends-tu, Shispa'y?

» Et les klephtes lui ont dit avec de grandes menaces :

« Toi qui n'as jamais bu que de l'eau froide et insipide de » l'Irmack, bois ce vin de Chiraz;

» Toi qui n'as jamais senti que l'odeur mauvaise de tes » vieux murs, sens les parfums de cette gomme embaumée;

» Toi qui n'as jamais mis sous ta dent que du maïs cuit

» sous la cendre, goûte ce miel mêlé d'ambre et de raisin de » Corinthe. »

» Et quand le juif a eu goûté de tout cela, les bons klephtes se sont en allés sans emporter seulement un talek, Shispa'y.

» De sorte que le juif, trouvant le chiraz meilleur que l'eau, le miel meilleur que le maïs, et la senteur de la gomme d'olive meilleure que l'odeur de sa masure, employa désormais ses sequins à acheter du chiraz, du miel et de la gomme d'olivier, et devint aussi prodigue qu'il avait été avare.

» Voilà ce qui arriva au juif, Shispa'y. Maintenant, écoute ce qui t'arrivera à toi, Shispa'y, écoute, car je sais l'avenir; je suis bohême. — Et la bohême prit la main de Shispa'y et lui dit... »

Mais voilà que mes souvenirs m'entraînent un peu trop loin; car il faut laisser ignorer la fin de ce boléro, qui est en vérité d'une naïveté un peu crue et tant soit peu biblique.

Tintilla, qui n'avait pas à garder avec moi les mêmes ménagements, le chanta jusqu'au bout; non pas tout à fait, car je l'interrompis avant la fin du jour... pour lui demander, je crois, si les petits pois fleurissaient en avril.

Après cette sotte et intempestive question, je m'endormis d'un profond sommeil.

Quand je m'éveillai, il était nuit close, et je pouvais voir les étoiles scintiller à travers les feuilles de vigne qui se balançaient sur ma tête; j'allongeai les bras, et je m'aperçus qu'une main charitable m'avait soigneusement couvert de mon manteau.

A ce moment, j'entendis marcher près de moi.

— Qui va là?

— C'est moi, querido, — répondit Tintilla. — Allons, vite à cheval! il est tard; mon père est déjà parti, nous le rejoindrons.

— Pourquoi diable ne nous a-t-il pas attendus? — lui dis-je avec étonnement.

Parce qu'il a de l'argent à remettre à un escribano de la rue Ancha, et qu'il ne veut pas te faire attendre à la porte de cet âne en robe.

La raison n'étant pas absolument mauvaise, je m'en contentai; et nous allâmes avec Tintilla, qui avait repris ses habits d'homme, chercher nos chevaux que le vieux nègre tenait par la bride.

— Ah çà! — dis-je à Tintilla, — où sont les gens de Juan Dulce, que je leur donne ma bienvenue?

— Ils sont couchés... partons, partons, — reprit-elle avec vivacité.

— Et leur maître?...

— Aussi couché... Mais à cheval! à cheval!...

Ceci me paraissait assez bizarre; pourtant je sautai en selle avec l'abnégation insouciante qui alors surtout me caractérisait.

Il fallait que Tintilla fût alors bien pressée de sortir de la maison du respectable Juan Dulce, car, au lieu d'ordonner au nègre d'ouvrir une espèce de claire-voie de quatre pieds de haut qui servait de porte au jardin, elle fit intrépidement franchir cette barre à son cheval. Je la suivis, car Frasco sautait comme un cerf; et la grande mule blanche, encouragée par cet exemple, nous imita, malgré les cris et les injonctions contraires du vieux nègre, qui jetait des cris de paon.

Nous prîmes une ruelle qui nous conduisit sur la route où nous devions retrouver Hasth'y. Tintilla ne me disait mot; et, comme nos chevaux étaient lancés à fond de train, nous n'entendions que le branle sonore et régulier du galop qui retentissait sur ce sol ferme et battu, et au loin derrière nous les sonnettes de la grande mule blanche.

Pour la première fois, ce qui paraîtra bizarre peut-être, je me demandai où diable j'allais ainsi. Je commençai à trouver la conduite d'Hasth'y assez mystérieuse, et la demande de Juan Dulce à propos de l'escorte me vint à la pensée.

« Après tout, — me dis-je, — je suis bien armé, bien monté; y compris le diable, je ne crains à peu près rien : voyons donc jusqu'au bout. »

— Parbleu, — dis-je à Tintilla, — ton père n'avait pas, je le vois, dix mille piastres à compter à l'escribano, car il a pris une furieuse avance sur nous.

— Je suis sûre qu'il nous attend à la tienda qui est au

bas de la montagne, — dit Tintilla; — nous y voici bientôt.

En effet, deux minutes après, nous aperçûmes, car la nuit était claire et la lune pleine, nous aperçûmes les murs blancs d'une hôtellerie. Tintilla mit son cheval au pas, et je ralentis aussi l'allure de Frasco.

— Écoute... écoute, querido, — me dit tout à coup la bohême en arrêtant son cheval et prenant la rêne du mien pour l'arrêter aussi, — écoute.

Nous écoutâmes, et nous entendîmes le bruit assez éloigné des clochettes de plusieurs mulets et le roulement sourd d'une voiture.

— Ce sont eux, — dit vivement Tintilla en partant comme un trait.

— Ah çà! mille tonnerres, à la fin, qui, eux? — criai-je avec colère à Tintilla, en la suivant de près.

Mais elle ne m'entendit pas, ou ne voulut pas m'entendre, et j'allais arrêter son cheval de force, lorsqu'à vingt pas, à un détour que faisait la route, nous vîmes devant nous une voiture attelée de quatre mules; à l'une des portières se tenait Hasth'y, qui se dandinait sur son cheval en sifflant un air de fandango; à l'autre portière était l'homme au manteau que j'avais rencontré chez Hasth'y le jour où il m'apprit son départ. Je le reconnus bien.

Le cocher qui conduisait la voiture chantait aussi un de ces airs monotones, particuliers aux muletiers d'Andalousie; la voiture, dont les stores étaient baissés, allait au pas, car la côte était longue et rapide.

Fort étonné de tout ceci, et voulant savoir à quoi m'en tenir, je poussai mon cheval près de celui d'Hasth'y, et je lui dis d'un air assez sec :

— Ah çà, mon cher, voilà donc l'escorte dont ce vieil ivrogne de Juan Dulce vous parlait tantôt? Je veux savoir, et à l'instant, ce que cela signifie, ou je m'en retourne...

— Chacun son goût, — me répondit Hasth'y d'un air froid et railleur que je ne lui connaissais pas encore.

L'âge m'a calmé, mais j'étais alors d'une violence épouvantable. Cette réponse me mit hors de moi, et, lui saisissant le bras avec force :

— Ce n'est pas répondre, monsieur... — m'écriai-je — Parbleu, je saurai à quoi m'en tenir sur le rôle qu'on me fait jouer ici, ou vous n'avancerez pas. — Et je mis mon cheval en travers du sien.

Aux premiers mots de notre dispute, l'autre homme à manteau avait dit tranquillement à Hasth'y, entre deux bouffées de tabac :

— Maître, quand il faudra debarigare el mosu (ce qui peut à peu près se traduire par ces mots : éventrer le jeune homme), je suis là.

Tintilla vint mêler sa voix glapissante aux nôtres, et gourmanda son père, dont le calme, le sang-froid me faisait bouillir le sang; car, au lieu de tourner bride et de regagner Xérès comme j'aurais dû le faire, je m'emportais, je criais avec une fureur telle que je réveillai sans doute les gens qui étaient dans la voiture, puisque j'entendis une voix de femme pousser un cri d'effroi, en disant en français :

— Ces brigands se disputent entre eux... ils vont nous assassiner.

— Vous êtes une folle, — avait répondu dans la même langue une voix d'oncle ou de mari.

A ce cri de femme, moi et Tintilla restâmes stupéfaits.

— Par les mille plaies du Christ! il y a donc une femme là dedans! — cria la bohémienne avec une expression indéfinissable de colère, de crainte et de jalousie... — Pourquoi ne me l'avoir pas dit?

Et elle regardait son père et moi d'un air presque féroce.

— Parce que je n'en savais rien moi-même, — dit Hasth'y; — mais ne me rompez pas la tête davantage de ceci. Il y a un moyen bien simple de terminer tout cela : que ce gentilhomme s'en retourne à Xérès, demain au soir il sera à Cadix, et, sur mon âme, il fera mieux que de nous suivre, et qu'il me croie, car c'est un ami qui lui donne ce conseil.

— Et moi je lui défends de partir, — reprit Tintilla d'un air arrogant.

— Et moi je reste, ajoutai-je en pensant aux dangers que pouvait courir cette pauvre Française qui était si mal entourée.

Tintilla, voyant dans ma résolution un acquiescement à sa volonté, voulut me prendre la main pour m'en remercier; je la repoussai : je ne sais pourquoi, dès ce moment elle me dégoûta et me devint insupportable.

Le calme se rétablit peu à peu, et je me mis à marcher seul derrière la voiture, et l'examinai d'un œil curieux. C'était une grande berline; sur un des panneaux il y avait une couronne de comte que surmontait un chiffre. Ce qui me paraissait singulier, c'était de ne voir aucun domestique sur les siéges qui paraissaient disposés pourtant pour recevoir les gens; j'étais occupé de ces pensées, lorsque l'homme au manteau partit au grand trot et disparut derrière le versant de la montagne.

Fort alarmé de ce manége, j'armai silencieusement ma carabine, qui reposait dans un porte-crosse, comme un fusil à la chasse, et j'attendis. Dix minutes après, il revint tranquillement dire à Hasth'y :

— Les ladrones — (les voleurs).

« Je suis dans un coupe-gorge, — pensai-je; — mais je vendrai cher ma vie et celle de cette femme qui est là dedans; mais ma première balle sera pour Tintilla qui m'a conduit ici. »

En effet, une vingtaine d'hommes, dont quelques-uns étaient à cheval, parurent sortir comme par enchantement de toutes les crevasses des rochers qui bordaient la route, mais sans cris, sans désordre; tous étaient fort calmes et fort posés. Le cocher arrêta ses mules de lui-même, et l'homme qui paraissait commander la bande s'approcha d'Hasth'y.

Celui-ci, qui s'était avancé à sa rencontre, lui montra je ne sais en vérité quel talisman; car à l'instant qu'il l'eut vu, le chef donna son indigne main à Hasth'y, et lui dit : — Allez avec Dieu, mon compère.

— Que les saints vous protégent, messeigneurs! — dit à son tour Hasth'y.

Et la voiture reprenant le trot, nous laissâmes derrière nous cette mauvaise compagnie, dont nous venions d'être délivrés d'une si miraculeuse façon.

## CHAPITRE III

J'avais été si fort étonné de la singulière et tranquille retraite des voleurs, qu'au bout d'un quart d'heure seulement je m'approchai de Tintilla afin de savoir le mot de cette énigme.

La bohémienne paraissait rêveuse et absorbée, et je fus forcé de la secouer assez rudement par le bras pour en obtenir une réponse.

— Tintilla, — lui dis-je, — que signifie tout cela? quels sont ces hommes, et de quelle diabolique influence peut user votre père pour les obliger à nous laisser passer ainsi librement?

— Ce que cela signifie? — reprit la bohémienne avec exaltation... — ce que cela signifie? c'est que tout à l'heure je te disais de rester, et que maintenant je veux que tu partes, entends-tu... je le veux.

Et sa main me serrait le poignet d'une assez vigoureuse façon.

— Quant à cela, — lui répondis-je, — ça ne sera pas, car je reste.. oui, je reste... Ainsi ôte ta main de dessus mon bras, car tu t'abîmes les ongles, et voilà tout.

— Et moi je te dis que tu partiras, — reprit la bohémienne; — et pour t'y décider, s'il le faut, je partirai avec toi cette nuit même; nous retournerons à Cadix; mon père nous joindra plus tard... Je suis sûre de son consentement.

— Merci, ma chère, de votre offre; mais, encore une fois, je resterai, — lui dis-je d'un ton ferme qui annonçait une volonté qu'elle savait bien être inébranlable.

— Mais, par Mahomet! tu ignores donc qui je suis, quel est mon père, quel est son métier?

— Je m'en doute, et c'est pour cela que je reste.

— Ah! tu le sais, corps de Christ! tu sais que mon père est un des chefs de la bande de *los ladrones de contrato* [1], des

[1] Il existait à Cadix et à Xérès, en 1822, une singulière espèce de compagnie d'assurance, pour ainsi dire tolérée par la police; les voleurs à l'amiable, comme on les appelait, moyennant une prime assez forte, donnaient des

voleurs à l'amiable, qui rançonne les voyageurs et leur fait payer quelquefois cher, par Mahomet! les sauf-conduits qu'elle accorde! Sais-tu aussi que, si les gardes de ronde nous surprenaient, nous serions tués sur la place... le sais-tu... et par la bande de mon père? Il serait beau de voir un officier du roi de France pendu comme complice d'une bande de voleurs et d'assassins bohémiens. Maintenant tu sais tout... méprise-moi, chasse-moi comme une voleuse, je le souffrirai, mais va-t'en; emmène-moi comme esclave, je te suivrai... ordonne-moi de rester ici, je resterai; mais, par Mahomet! va-t'en... par pitié, va-t'en...—Et la bohémienne, quittant les rênes de son cheval, me prenant le bras de ses deux mains, me suppliait avec les plus vives instances.

Je compris parfaitement. Ce peu de mots m'expliqua le paisible far niente d'Hasth'y et le mystère de l'escorte du vénérable Juan Dulce, qui était probablement le digne chef de la compagnie d'assurance de Xérès. On conçoit que la nature de ces révélations augmenta encore la résolution où j'étais de ne pas abandonner ma compatriote à la merci de mes amis intimes, car je n'avais pas la moindre foi, je l'avoue, et j'avais tort, dans la promesse jurée de leur aide et protection aux voyageurs qui s'abandonnent à eux. Je répondis donc à Tintilla, qui, sans doute, comptait beaucoup sur l'effet de cette déclaration :

— J'ai là deux balles dans ma carabine que tu mériterais bien de recevoir dans la tête, ma bien-aimée, pour t'apprendre à ne plus entraîner un jeune homme confiant dans un piége aussi abominable. Mais tu as été franche, et je te pardonne; seulement aie bien soin de ne pas m'adresser la parole d'ici à Séville, où toi et ton digne père quitterez sans doute cette voiture... car ce sera peine perdue...

sauf-conduits pour traverser l'Andalousie jusqu'à Séville, et mettaient ainsi les voyageurs à peu près à l'abri des violences et des rapines de deux ou trois bandes sans doute organisées par la compagnie, et qui rendaient alors cette route extrêmement dangereuse. En 1823, je crois, les cortès firent arrêter et juger les assureurs, qui furent envoyés aux galères ou pendus; mais les routes n'en furent pas plus sûres, au contraire, car les mesures d'une police inhabile ne donnèrent pas même aux voyageurs l'espèce de garantie que leur offrait la compagnie des voleurs à l'amiable.

— Mais tu restes donc, fils de louve?

— Tu le vois bien.

— Ah! j'en suis bien sûre maintenant... c'est pour faire la cour à cette femme qui est là dedans que tu restes, — dit Tintilla d'une voix tremblante et étouffée par la colère, en montrant la voiture. — Eh bien! par ma mère! si tu as seulement le malheur de la regarder entre les yeux, je vous tue tous les deux. Tu m'entends, et tu sais si la fille de mon père a peur du sang.

— Et moi, je vous assure que vous ne tuerez personne des voyageurs, fille de mon âme, car je réponds sous caution de leur vie ou de leur argent au seigneur Juan Dulce, — dit une voix. C'était Hasth'y, qui nous suivait et s'était approché de nous sans être entendu, grâce au ton animé de la conversation que j'entretenais avec sa fille.

— Je vous dis, moi, que je le tuerai s'il regarde cette femme, — reprit Tintilla d'un air féroce.

— Vous me comprenez mal, fille chérie de mon cœur, — reprit Hasth'y avec un sang-froid imperturbable; — j'ai garanti à ces voyageurs leur vie, leur argent, et on ne touchera ni à un de leurs cheveux, ni à un de leurs réaux, tant que moi et le compère au manteau noir nous pourrons tenir un poignard ou une escopette; quant à tuer le seigneur Arthur, vous aurez tort, fille de mon sang, car il m'a sauvé la vie; je lui ai déjà offert de s'en aller, il n'en a rien fait... tant pis pour lui; j'ai sa parole d'officier de ne rien divulguer de ce qu'il aura vu pendant notre voyage; si les gardes de ronde nous surprennent, tant pis pour lui. Quant à ce qui est de regarder ou non la femme qui est là dedans, c'est une dispute d'amoureux à laquelle ma gravité de père me permet de prendre peu de part, — ajouta Hasth'y de cet air froid et railleur qui avait la faculté de me mettre hors de moi.

— Eh bien donc! toi qui n'es pas assuré, tu payeras pour elle! — s'écria Tintilla avec un accent d'horrible méchanceté, en donnant une si furieuse saccade au mors de mon cheval, qu'il se cabra violemment et se renversa avec moi dans un profond ravin que je côtoyais depuis un quart d'heure sans y faire attention.

Tout ce que je me rappelle de cet infernal accident, c'est que, lorsque mon cheval pointa, j'étais penché en avant, de sorte que la boucle de têtière de la bride me donna un coup si violent au front, qu'il m'étourdit et me fit heureusement tomber avant le cheval, car je me sentis tourner deux fois sur moi-même, et un coup sourd et retissant qui ébranla tout en moi, jusqu'aux fibres les plus délicées, me fit perdre tout à fait connaissance.

Quand je revins à moi il était grand jour, et j'étais assis sur le devant d'une voiture qui marchait au pas; les stores étaient baissés.

Je me sentais la tête horriblement pesante; j'y portai la main et je la trouvai enveloppée d'un bandeau encore imbibé d'eau de Cologne.

Nous étions quatre dans cette berline. En face de moi dormait un homme de cinquante ans; il avait une figure sèche et maigre, des cheveux gris assez rares, et une grande distinction dans tous les traits. Il portait un ruban de plusieurs ordres noué à la boutonnière d'une grande redingote de voyage. A côté de moi, était un grand et beau jeune homme de trente ans au plus, d'une figure pleine de noblesse et de charmes, et vêtu avec autant de soin et de fraîcheur que s'il n'eût pas passé la nuit en voiture : il ne s'était pas aperçu du mouvement que j'avais fait en m'éveillant, car il attachait un regard fixe et amoureux sur une jeune femme endormie, placée en face de lui, à côté de l'homme aux cheveux gris.

J'avoue qu'à la vue de cette merveilleuse créature j'oubliai et la blessure que je me sentais à la tête et les contusions dont j'étais moulu.

Le soleil, déjà fort élevé, frappait sur les stores de soie cramoisie et jetait dans l'intérieur de la voiture une teinte pourprée qui répandait autour de nous un délicieux reflet.

Cette femme endormie paraissait avoir au plus vingt ans, et son joli visage était d'une incarnation si délicate et si transparente, qu'on voyait de petits réseaux de veines azurées courir sur son menton, sous ses longues paupières fermées et sur les côtés de son front blanc et poli comme du marbre, que de longues boucles de cheveux châtains laissaient voir par moment,

Un nez digne d'une statue grecque, et deux sourcils bien arqués et plus foncés que la chevelure, donnaient un charmant c ractère à cette délicieuse physionomie.

Un tout petit chapeau de moire bleue à l'anglaise, garni en dedans d'une ruche de dentelle, je crois, encadrait cette ravissante figure.

Quoique cette femme fût vêtue d'une longue et large blouse de couleur sombre, comme elle était penchée sur un des côtés de la voiture, on devinait la taille la plus gracieuse et la plus svelte.

Une de ses mains était gantée d'un gant de peau de Suède, et l'autre, d'une blancheur, d'une délicatesse et d'une beauté merveilleuses, était nue et aussi toute veinée de bleu.

Mon voisin tenait cette main si mignonne et si potelée dans les siennes; sans doute que cette jolie femme l'avait oubliée en s'endormant, car ce jeune homme la tenait avec amour et respect; sans oser changer sa position, qui devait être horriblement gênante, car il avait le bras tendu, mais il avait peur sans doute d'éveiller la belle dormeuse par le plus léger mouvement.

Je ne saurais dire l'atroce sensation de jalousie et d'envie qui vint me serrer le cœur à la vue de ces deux jeunes gens si beaux et si distingués. Par instants je leur devinais un amour si délicat, si gracieux, si plein de charme et de poésie! Je compris tout à coup, avec une facilité désespérante, qu'il y avait un autre amour que l'amour brutal et emporté que j'avais éprouvé pour Tintilla.

Expliquer comment la vue de cette femme fit sur mon âme et sur mon corps une impression aussi rapide et aussi profonde, c'est ce que je puis à peine comprendre, aujourd'hui que j'ai l'expérience de l'âge; mais jamais passion plus profonde et plus subite n'a éclaté dans le cœur d'un homme ardent.

Les yeux fixes, j'attendais avec une anxiété dévorante que cette jeune femme ouvrît les siens, car j'éprouvais le besoin de me dissimuler une vérité devinée malgré moi. Je cherchais à me persuader que ce jeune homme était le frère ou le mari de cette femme, ce qui m'eût bien consolé et donné quelque espoir.

Enfin, un léger cahot de la voiture fit un peu dévier le bras de mon voisin, et ce mouvement éveilla sans doute la jolie dormeuse, car elle retira d'abord sa main, puis la posa sur son front, et ouvrit languissamment les deux plus grands yeux que j'aie vus de ma vie.

Je m'étais brusquement rejeté dans mon coin, et, grâce au capuchon de mon manteau que j'avais rabaissé sur mon front, en feignant de dormir, je pouvais tout voir sans être vu. Je crois encore ressentir l'angoisse cruelle que j'éprouvai quand j'aperçus le regard long et passionné que cette femme jeta sur son amant, car on ne peut regarder ainsi que son amant.

Qu'il était doux ce charmant, ce délicieux regard du réveil, qui allait aussitôt et comme par instinct chercher le regard d'un ami.

Puis, la jolie femme entr'ouvrit sa petite bouche, garnie de dents admirables, et, par un léger et gracieux pincement de ses lèvres, elle parut envoyer des baisers sans nombre à son amant. Il fallait voir aussi comme, à chaque tressaillement de ses lèvres, ses beaux yeux se fermaient à demi, et tout ce qu'ils révélaient de bonne et tendre passion.

Enfer!... enfer!... chacun de ces coups d'œil, de ces baisers feints, m'arriva au cœur aigu et acéré; j'eus en vérité un épouvantable mouvement de rage et de jalousie; j'en vins à regretter que Tintilla n'eût pas tué cette femme.

Et puis je me mettais tellement à haïr la bohême que je l'aurais, je crois, étranglée de mes propres mains et le beau jeune homme aussi.

Ma damnation commençait! mort-Dieu! elle n'était pas à bout.

Bientôt le jeune homme prit cette jolie main qu'on lui avait laissée, et, malgré une moue charmante et le jeu menaçant de deux grands yeux qui montraient d'un air d'effroi, assez rassuré d'ailleurs, l'homme à cheveux gris, l'amant porta cette main à sa bouche; il la baisait délicatement depuis le bout des doigts jusqu'au poignet, et puis il la mettait avec ivresse sur ses yeux, sur son front, sur ses cheveux, sur sa joue, et il la baisait encore avec admiration, il la baisait comme un avare, n'en perdant rien, ne laissant pas une fossette ni une pha-

lange, pas un ongle rose et poli, sans y avoir amoureusement porté ses lèvres.

Sa maîtresse, elle, lui souriait avec idolâtrie; ses joues, un peu pâles, se coloraient légèrement, et son autre main s'appuyait sur son sein, qui commençait à battre avec force. Non, cent fois non, les souffrances physiques les plus aiguës ne sont rien auprès de la cuisante et profonde angoisse morale qui me tordait le cœur, tandis que je voyais cet amant si immensément heureux de ces légères faveurs; aussi fis-je avec cruauté un mouvement assez brusque qui envoya bien vite la petite main se cacher dans les plis d'un vaste cachemire.

— Prenez garde, Paul, cet homme se réveille, — dit-elle bien bas d'une voix fraîche et suave comme sa douce haleine.

— Non, ne craignez rien, Marie, — répondit Paul en demandant une main qu'on lui refusa sincèrement.

— Oh! vous avez beau faire, Marie, — dit Paul, — et cacher cette main divine, il me semble que, si vous éprouviez autant d'amour que moi, ces baisers muets que je vous envoie iraient la caresser à travers les plis de votre châle, et que vous en sentiriez l'impression brûlante.

— Que vous êtes fou, Paul! et pourtant non, vous n'êtes pas fou, — dit Marie; — car je sais bien que, quand tu me regardes fixement, j'éprouve comme un coup électrique, là... dans mon cœur. Aussi, pourquoi un baiser muet ne m'atteindrait-il pas sous ce cachemire?

— Oh! Marie, Marie! — dit Paul, — quel bonheur est le nôtre! et combien cette contrainte même que les convenances nous imposent en augmente encore le charme! Crois-tu pas, dis, mon ange aimé, qu'un regard, qu'un serrement de main nous plongeraient dans ces extases délicieuses, si nous étions toujours seuls?

A ma grande joie, la conversation fut interrompue par un effroyable bâillement du monsieur à cheveux gris, qui étendit ses bras, se roidit, se tourna, se retourna, et dit d'abord :

— Bonjour, Marie... — puis : — Mirval, quelle heure est-il?

— Mais bientôt midi, je pense, mon oncle, — dit Marie.

Puis me montrant du doigt, l'oncle dit à voix basse : — Est-ce qu'il dort?

— Il n'a fait qu'un mouvement depuis ce matin, — dit Mirval.

— Il est néanmoins fort peu agréable d'avoir une pareille espèce dans sa voiture, — dit l'oncle; — mais quand Marie veut quelque chose...

— Voyons, monsieur Mirval, je vous en fais juge, — dit Marie; — nous sommes à la merci de ces horreurs de guides; un d'eux est renversé par son cheval, cette nuit; il est grièvement blessé, pouvions-nous faire autrement que de le recevoir dans notre voiture, par humanité d'abord, et puis ensuite pour nous faire bien venir de ces hommes avec lesquels, je l'avoue, je suis loin d'être en confiance?

— Et vous avez tort, Marie. Ces canailles-là ont un point d'honneur inconcevable; c'est singulier, mais c'est cela; et aussi, escorté par des voleurs, je dors aussi tranquillement que je le ferais escorté par des gendarmes de notre belle patrie.

— Le fait est, — dit Mirval, — qu'à part le peu de gêne que nous occasionne la présence de ce misérable, nous avons fait une action assez politique, je crois, en le prenant avec nous.

— Pourquoi ne pas l'avoir placé sur le siége, comme je le voulais, puisque la place est libre, et que nous ne retrouverons nos gens qu'à Séville?

— Y pensez-vous, — dit Marie, — sur un siége aussi élevé! Ce pauvre homme était évanoui, et ils y ont mis d'ailleurs un autre de leurs camarades, je ne sais pourquoi.

— A la bonne heure! j'ai tort, Marie. Mais voyez donc un peu la mine de notre compagnon de voyage, — dit l'oncle en relevant le capuchon de mon manteau. — Je fermai les yeux et je restai immobile.

— Ah! mon Dieu! mais ce malheureux-là n'a pas dix-huit ans! — s'écria l'oncle avec horreur.

— Si jeune, et déjà infâme! et digne de la potence et des galères! — dit Paul.

— Le fait est qu'il y a bien de la fatalité sur ce visage, — dit Marie avec une expression de frayeur... — C'est dommage, car il a d'assez beaux traits.

Cette dernière réflexion me fit monter le sang au visage.

— Tiens, il rougit, — dit l'oncle.

— C'est qu'il a la fièvre, — dit Mirval.

— Et penser, — ajouta l'oncle, — qu'un pareil scélérat a peut-être déjà dix meurtres à se reprocher!

Je passe sous silence le reste d'une communication à peu près aussi flatteuse pour moi, et qui me fit passer les trois plus cruelles heures de ma vie.

A Sibeyra la voiture s'arrêta.

Feignant toujours de dormir, je laissai les voyageurs descendre.

Je vis Hasth'y s'approcher de la voiture, et j'en descendis d'un saut.

— Mon cheval, — lui dis-je, — est-il tué ou blessé?

— Ni l'un ni l'autre.

— Faites-le seller, je pars...

— Comme vous voudrez!... ça enchantera ma fille...

— Écoutez, Hasth'y, votre damnée fille a voulu me tuer. Quoique ce soit une femme, si je ne m'étais pas évanoui sur le coup, ma violence m'eût peut-être entraîné au delà des bornes de la politesse. Je retourne à Cadix, vous avez ma parole : pas un mot de ce que j'ai vu ne sortira de ma bouche; mais jurez-moi, si vous pouvez jurer par quelque chose, de veiller avec dévouement au salut de cette femme qui est là; vous savez si je suis généreux : une fois de retour à Cadix, prouvez-moi qu'elle est arrivée sans malheur à Séville, il y a dix onces d'or pour vous.

— Je n'avais pas besoin de cet encouragement, seigneur Arthur; je vais faire seller votre cheval. Voulez-vous voir Tintilla?

— Non, au diable! Mon cheval! mon cheval!

En attendant Frasco, je jetai un dernier regard d'amour et de regret sur cette auberge qui renfermait la femme dont la grâce avait fait naître en moi la première et véritable passion.

Frasco vint, je sautai en selle et partis au galop. J'étais alors d'un tempérament de fer : aussi, malgré ma chute et ma blessure, j'arrivai tout d'une traite à Xérès, où je ne fus pas tenté de visiter Juan Dulce. Le surlendemain j'étais à Cadix, le jour d'après à bord, et le jour d'ensuite au fort Sainte-Catherine, où je fus emprisonné pendant un mois pour avoir quitté et déserté le bord.

Pendant ce mois de captivité, vingt fois je me reprochai

ma faute ; je me disais : — J'ai agi comme un sot, il fallait rester; peut-être que ma bizarre aventure aurait intéressé cette femme à mon amour. — Enfin, ce furent des remords affreux pendant les premiers huit jours, puis je n'y pensai plus, puis je l'oubliai.

Comme mon temps de prison finissait, notre frégate reçut l'ordre d'aller à Malte, et nous partîmes le jour où j'appris par la voix publique qu'Hasth'y et ses associés avaient été pendus, ou envoyés aux galères. Mon ami intime était, j'aime à le croire, de ces derniers. En conséquence je le regrettai un peu, car il est de ces amitiés qu'on n'oublie pas.

---

## CHAPITRE VI

Lorsque plus tard je vins à me rappeler cette singulière aventure, par une bizarrerie assez étrange, le souvenir de la jeune femme si française, si jolie, si distinguée, s'effaça peu à peu de ma mémoire, et je me remis à penser avec acharnement à Tintilla la bohême !

Malgré moi je voyais toujours ses grands yeux noirs vifs et hardis, son teint pâle, sa taille souple et lascive.

Or ce souvenir et bien d'autres me damnaient.

Car voilà comme nous sommes, misérables créatures ! Je dis nous, car qui de nous n'a pas aimé aussi sa bohême, sa Manon, sa Tintilla?

Oui, on a seize ans, on aime le bien, on y croit, on est plein d'espoir et d'amour, — on cherche *la sœur de son âme*, comme on dit alors, — et puis on rencontre une femme facile qui a l'imagination bien corrompue, le cœur bien ossifié !

Alors on devient amoureux à lier de cette femme ! à elle, tout ce rêve d'amour et de jeunesse ! à elle, les belles illusions dorées de ses seize ans ! à elle, à elle seule, ce beau et bon cœur, bien dévoué, bien noble et bien ardent !

De sorte qu'on use sur cette âme sèche, froide et dure, tout ce pur et saint amour du jeune âge.

Et puis plus tard, si le hasard vous jette une femme tendre

et passionnée, qui vous aime avec idolâtrie, vous n'avez plus, — pour répondre à cet amour profond et vrai, — qu'un cœur flétri, un esprit égoïste et des sens blasés, car vous avez prodigué et épuisé à tout jamais, pour une femme méprisable, ces précieux trésors d'amour et de jeunesse, qui, bien qu'on dise, ne se renouvellent plus.

Aussi croyons-nous profondément à cette vulgarité sublime : *On n'aime qu'une fois dans sa vie.*

Pour arriver à la conclusion de cette histoire, je suis forcé de passer sous silence un assez grand laps de temps, quelques années d'une vie voyageuse et inoccupée, folle ou triste, vie d'opposition et de contraste, s'il en fut, et supportable en cela qu'elle était au moins tout imprévue.

Or, après une campagne du Levant assez longue qui suivit ma station à Cadix, et dura, je crois, trois ans, je revins en France pour y aller prendre les eaux dans les Pyrénées, afin de me guérir des suites d'une blessure assez douloureuse.

Je m'arrêtai à quelques lieues de Perpignan chez un de mes amis, qui possédait, dans une position délicieuse, une fort belle terre, où je me décidai à rester quelque temps.

Un jour qu'il recevait quelques visites de voisines de campagne, je fus frappé de l'air profondément chagrin d'une jeune fille qui n'était pas jolie, mais dont la figure avait une expression ravissante de grâce et de beauté; je demandai à la femme de mon ami qui elle était. — Ah! bon Dieu, — me dit-elle, — c'est une pauvre enfant bien à plaindre; il y a six mois qu'elle devait se marier avec un de nos voisins de terre, le fils d'un homme fort riche. Quoique ce jeune homme fût un sot, cet ange de douceur et d'amabilité en était éprise sans arrière-pensée d'intérêt, je vous jure, car elle est riche, et avait auparavant refusé un parti aussi brillant comme fortune; cet imbécile s'est amouraché d'une femme qui est à mille lieues de valoir cette charmante personne, mais qui est, dit-on, d'une grande naissance. C'est à cette considération qu'il a sacrifié l'affection la plus pure et la plus désintéressée. Depuis ce temps la pauvre enfant dépérit à vue d'œil, et inquiète vraiment beaucoup ses amis; mais si vous voulez voir le sot en question, mon mari vous mènera chez son père, qui est assez

amusant à voir et à entendre une fois : c'est un homme qui s'est enrichi on ne sait trop comment dans les fournitures, qui mène un train de prince et fait le libéral à donner mal au cœur. L'occasion est belle, car c'est, je crois, dans trois jours que son fils se marie.

Les moyens de distraction sont assez rares en province. J'acceptai la proposition, et je partis avec mon ami pour assister aux noces, à l'occasion desquelles on déployait l'hospitalité la plus large et la plus généreuse.

Nous arrivâmes au château de M. Bardou. Mon ami me présenta, et je m'aperçus que mon titre flattait extrêmement l'aristocratique démocratie du fournisseur.

Il nous présenta son fils : c'était un grand et fort garçon, d'un blond fade, rouge, commun à faire peur, avec de gros yeux bêtes en l'air, aussi sot qu'insolent.

Ce n'est pas que je n'aime assez l'impertinence; mais ce niais avait la plate et lourde insolence d'un laquais.

Somme toute, je concevais l'engouement de cette pauvre petite fille pour cette espèce, qui était ce qu'on appelle un bel homme de province; la preuve de cela est qu'on le nommait le beau Bardou.

La noce était pour le surlendemain; nous nous mîmes à table. Après dîner, les deux filles de M. Bardou se cramponnèrent l'une à un piano, dont elle tapa, et l'autre à une guitare, dont elle gratta. C'était à faire dresser les cheveux sur la tête.

Le beau Bardou, lui, avait disparu au dessert pour aller faire la cour, comme me l'apprit son père.

Le père Bardou était un gros homme d'une haute taille, avec les façons d'un crocheteur. Je causais avec mon ami : il s'approcha de nous.

— N'est-ce pas que mon dîner était bon? — nous dit-il.

— Tout est parfait ici, monsieur, — lui dis-je.

Cette réponse le mit en confiance.

— Et mes filles ont un fameux talent, n'est-ce pas? Que voulez-vous! elles ont une si bonne maîtresse! Qu'est-ce que je dis, une maîtresse! une amie... et qui bientôt sera leur sœur... sera ma fille. Mais il faut que je vous conte cela, mon-

sieur, — dit-il, — puisque vous voulez bien assister à la noce; il faut bien que vous sachiez comment et pourquoi mon Bardou se marie (c'est ainsi qu'il appelait ce grand corps dont la figure ressemblait à un abricot entortillé dans de la filasse). Et cet animal se mit à cheval sur une chaise en appuyant ses deux grosses mains rouges sur le dossier; il commença ainsi :

— D'abord, monsieur, moi je brave le pouvoir, et je dis tout haut que je suis libéral. J'ai fait ma fortune moi-même, et je n'entends pas que les despotes me vilipendent. Nous ne sommes pas faits pour être les esclaves des jésuites et de la prêtraille; aussi j'ai acheté deux mille exemplaires du Voltaire-Touquet, que j'ai distribués à mes paysans, et dix mille tabatières à la charte.

— Pour un ennemi du gouvernement, vous encouragez furieusement les droits réunis, — lui fis-je.

— Ah! je vais vous dire, — reprit-il : — c'est que j'ai quelques plants de tabac; mais, pour en revenir au mariage de mon fils, figurez-vous, monsieur, que j'ai demandé à ces canailles de ministres, moi qui suis grand propriétaire, un mauvais titre de baron qu'ils m'ont refusé, comme je m'y attendais; c'est une ruse de ma part, j'avais demandé cela exprès pour les mettre dans leur tort, et avoir le droit d'être d'une opposition bien plus enragée; et c'est ce que j'ai fait, comme vous allez voir. Lors de la guerre d'Espagne, il y a eu des réfugiés politiques, tous logés chez moi, monsieur! Les réfugiés, tous!... défrayés de tout et entretenus à mes frais. Il fallait voir la figure du gouvernement pendant ce temps-là!... Vous concevez s'il était humilié! si humilié, qu'un membre du comité directeur m'a dit qu'à Montrouge on avait proposé de m'assassiner; mais on a craint une révolte du département, et voilà comme j'ai été sauvé. Mais ce n'est pas tout; vous allez voir jusqu'où va l'humiliation du gouvernement. Ces réfugiés sont rentrés en Espagne pour la plupart; mais il en est resté un, et cet un est un grand seigneur, un marquis, un général en chef, un gouverneur d'une foule de provinces, pas plus fier que vous et moi, un digne vieillard qui a été la victime des nobles et des prêtres de son pays, parce qu'il parlait pour le peuple. Ah! monsieur, quel homme! il me fendait le cœur en me racontant qu'on avait rasé son château, abattu

ses arbres, bouleversé ses jardins, « de façon, — me disait-il, que je retournerais maintenant en Catalogne, où j'avais une terre qui me rapportait vingt mille piastres de rente (les piastres sont les pièces de cent sous de leur pays), que je ne pourrais plus, disait-il, reconnaître seulement la place de mes propriétés. » Voilà pourtant où les jésuites veulent nous mener, monsieur ! Et puis, ce saint vieillard me conduisait sur la montagne, et là, monsieur, il ne passait pas une hirondelle qu'il ne lui dît des choses à fendre l'âme sur le bonheur qu'elle avait de retourner dans son pays natal. Tenez, il y a même une chanson de Béranger dans ce genre-là... Et moi, je pleurais comme un enfant, rien que de l'entendre. Mais ce n'est pas tout : ce digne seigneur avait avec lui sa fille, une personne superbe, un peu brune, mais si bien élevée, que c'est un charme depuis bientôt six mois qu'ils sont venus loger à la maison du Petit-Parc: elle a donné des leçons de guitare à mes filles... et quelles manières distinguées, monsieur!... Ah! tenez, on peut avouer ce la entre soi : il n'y a que les grandes familles pour ces manières-là. Enfin, tant il y a que mon fils, mon Bardou qui était presque fiancé à une petite fille de rien, est devenu fou de la demoiselle de M. le marquis de la Ronda-Mayor; et, après bien des peines, il s'est fait aimer de la belle Espagnole. Son père veut bien la lui donner en mariage, et a l'extrême bonté de lui conférer son titre. Aussi, après-demain, monsieur, mon Bardou sera le marquis Bardou de la Ronda-Mayor, et le plus heureux des époux. Maintenant jugez du camouflet que reçoit le gouvernement ! Il ne voulait pas me faire baron, et mon fils est marquis! car j'ai là les titres du marquis sur parchemin, ainsi que ses brevets de général et de gouverneur. Maintenant, vous savez tout, monsieur, et j'espère que vous nous honorerez en signant au contrat.

Jusqu'au moment où cet imbécile d'homme parla de Ronda-Mayor, je n'avais eu aucun soupçon. J'étais à mille lieues de penser que Tintilla et son digne père, que je croyais encore aux galères, fussent pour rien dans tout ceci. Les mots de Ronda-Mayor me les rappelèrent malgré moi; et je ne sais quel pressentiment me dit que c'était une nouvelle rouerie tramée par le père et sa fille.

Pour m'éclaircir, je fus me promener le lendemain matin du côté du Petit-Parc. J'entendis une voix bien connue fredonner un boléro : c'était Tintilla.

Je m'avançai ; elle ne me reconnut pas.

Elle était mise fort simplement à la française; ses grands cheveux étaient bouclés et retenus par un peigne d'écaille; sa robe blanche éclaircissait son teint et dessinait sa taille, qu'elle avait toujours voluptueuse au possible; car, il faut l'avouer, vive Dieu! elle était toujours séduisante, et je conçois qu'un homme même moins niais que le brave Bardou s'en soit épris au point de l'épouser.

— *Tintilla de mi corazon... gitanilla mia,* — lui dis-je.

Elle devint pâle comme la mort : elle m'avait reconnu. A ce moment parut M. son père, fort agréablement décoré de cinq ou six ordres de toutes les couleurs, vêtu d'un habit bleu tout neuf, d'une culotte et de bas de soie noirs. Le respectable marquis de la Ronda-Mayor s'appuyait sur une grande canne, et tenait à la main un chapeau à cornes emplumé et à large cocarde rouge.

— Le Français du diable! — dit Tintilla à son père.

— Pour vous servir, compère, — ajoutai-je en saluant Hasth'y.

Le misérable fit le mouvement qui lui était familier pour chercher son couteau dans sa poche.

— Il n'y a pas de couteau dans ta poche, drôle que tu es, — lui dis-je... — Mais rassure-toi. La dupe que toi et ta fille avez enlacée est si stupide et si méprisable, que je vous l'abandonne... Seulement, Tintilla, il me faut la première nuit de tes noces, ou je parlerai; car, quoique fait, le mariage pourrait alors avoir des suites désagréables pour ce seigneur marquis... Mon silence est à ce prix.

— Mais songez donc... — dit Hasth'y.

— C'est mon dernier mot, — et je tournai les talons.

Le soir on signa le contrat en grande pompe, et je signai mon nom avec le plus grand plaisir.

Le lendemain, à midi, Tintilla et son bouquet de fleurs d'oranger furent conduits à l'autel par M. Bardou, qui pleurait de joie.

Le marquis de la Ronda-Mayor, en grand uniforme d'officier général, donnait le bras à madame Bardou; tous deux pleuraient aussi...

Le beau Bardou suivait par derrière, les yeux encore plus saillants que de coutume... Ils avaient l'air de vouloir sauter de sa tête; il était rouge cramoisi et souriait d'un air radieux.

Le dîner fut splendide...

Le bal étourdissant.

Pendant l'intervalle d'une contredanse, je m'approchai de Tintilla, et je lui dis en espagnol... — Je t'attends dans la maison de ton père; songe à ta promesse, ou je parle...

Elle me dit à voix basse : — Que le diable me soit en aide. — On coucha les mariés.

. . . . . .

Le lendemain matin, je me promenais d'assez bonne heure dans le parc, assez proche de la maison qu'habitait Hasth'y, lorsque je vis arriver une kyrielle de violons et de musiciens, et derrière eux toute la noce, conduite par le beau Bardou, qui avait un de ses gros yeux tout noir et tout contus, et riait d'un air capable; des domestiques portaient des haches et des leviers. Tout le monde était d'une gaieté folle.

— Vous ne savez donc pas, — me dit M. Bardou père, qui pour sa part était armé d'un énorme merlin, — il s'en est passé de drôles cette nuit. Est-ce que l'Espagnole n'a pas été effarouchée au point de battre mon Bardou, de se sauver de la chambre nuptiale, et de venir comme une folle s'enfermer chez son père, où elle a passé la nuit. Est-ce ça une vertu, hein?

— Les Espagnoles sont toutes comme cela, — lui dis-je.

— Mais nous allons faire le siége de la maison, nous enfoncerons la porte, nous démolirons le mur, s'il le faut, mais nous l'aurons; tenez, voilà déjà mon Bardou qui commence à démolir la muraille. Au dixième coup de pioche, le marquis de la Ronda-Mayor parut sur le seuil tenant Tintilla par la main, qui, toute rouge et honteuse, cachait sa tête dans le sein du respectable vieillard.

— Victoire!... victoire!... — cria Bardou.

Le beau Bardou, lui, ne cria pas victoire; mais comme il était fort comme un bœuf, il prit Tintilla dans ses bras et cou-

rut la porter aux pieds de madame Bardou (douairière), qui les bénit.

Hasth'y les bénit aussi.

Je retournai le lendemain chez mon ami; et quelque temps après j'appris avec peine que cette pauvre créature, que ce niais avait si sottement sacrifiée, était morte de chagrin.

# PHYSIOLOGIE D'UN APPARTEMENT

Le style est tout l'homme.
BUFFON.

---

— Ainsi donc, madame la comtesse, — dit M. Dossigny en comptant les pulsations délicates de la jeune femme, — ainsi vous éprouvez du malaise, des insomnies; le moindre bruit agace cruellement vos nerfs, une lumière trop vive blesse votre vue, la solitude vous attriste et vous charme, et c'est à peine si vos jours de Bouffons ou d'Opéra ont le pouvoir de vous distraire?...

— Hélas! oui, docteur... tout cela n'est que trop vrai!...

— Jusqu'à présent, les effets me sont clairement démontrés; il nous reste à chercher les causes.

Ici la comtesse rougit singulièrement sous la vue perçante du docteur... qui n'était pas un docteur.

C'est-à-dire... c'était bien un docteur si vous voulez, mais un docteur sauf la science de l'art médical, un docteur tel qu'il en faudrait pour guérir ou calmer les maladies purement morales d'une classe de gens pour qui le hideux cortége des rhumes, des fluxions de poitrine n'est qu'un préjugé ou une tradition, le confortable et l'espèce de leur existence les protégeant contre de pareilles misères.

Mais, si *ces heureux du siècle*, comme on les appelle, sont à l'abri de ces brutales et grossières souffrances... par compensation, que de maux plus cruels, plus poignants, plus amers, viennent les torturer!... maux d'autant plus affreux qu'ils ne peuvent trouver de soulagement que dans des soins tout intellectuels... douleurs de l'âme, que l'âme seule peut guérir.

Or, le docteur était justement l'homme des maladies du cœur ou de l'esprit, car il savait tout, excepté la médecine... et s'il avait malheureusement su la médecine, il eût, le misérable, peut-être répondu à l'un de ces élans désespérés de

notre intelligence vers un infini qui nous échappe... par un sinapisme ou une potion calmante!

Non, non, le docteur était un homme d'une portée supérieure... Selon l'âge, le caractère, le génie de son malade, il ordonnait tantôt une méditation de Lamartine, sublime et harmonieuse mélodie qui vous entraîne vers Jéhovah sur l'aile dorée des séraphins, tantôt un chant de Byron, railleur et décevant.

Un chagrin connu vous navrait-il, une touchante et naïve consolation de Sainte-Beuve, douce comme la voix d'un ami d'enfance, faisait couler ces pleurs qui vous oppressaient, ces pleurs qu'il est si bon de pleurer...

Ou bien c'était tantôt l'éclat d'une ode de Victor Hugo, éblouissante des feux et des couleurs de l'Orient... tantôt la ciselure délicate et coquette, la pensée profonde d'un poëme de de Vigny ou d'Émile Deschamps, qu'il opposait à un terne et sombre découragement.

Le système nerveux était-il irrité par la conscience de notre corruption, aussitôt le docteur conseillait une strophe sanglante de Barbier, et votre douloureuse indignation s'exhalait en répétant ces vers mordants, gonflés du fiel de Juvénal.

Enfin, si tous les trésors des poëtes et des moralistes ne suffisaient pas, à l'imitation des empiriques fameux, le docteur composait lui-même un arcane... comme il le fit peut-être pour cette jolie comtesse dont il pressait le pouls entre ses deux doigts.

— La cause seule du malaise qui vous oppresse nous reste donc à chercher, madame la comtesse, et cette cause... ne m'est pas inconnue, — reprit le docteur.

— Voilà qui est fort et qui approche de la magie! — dit la comtesse en souriant...

— Bon Dieu! madame, j'ai deviné bien d'autres secrets, j'ai pénétré le caractère de bien des gens... sans les voir même.

— Cher docteur, il est fort heureux que vous ne soyez pas né au moyen âge... vous eussiez été brûlé comme sorcier... d'abord, et puis je n'aurais pas eu le plaisir d'entendre vos folies...

—Des folies!... madame... des folies!... Veuillez écouter, et vous verrez si ce sont là des folies :

« Il y a environ deux mois de cela, — raconta le docteur, — un de mes amis me pria d'aller voir un de ses parents qui, disait-il, avait le plus grand besoin de mes conseils. Je me rendis donc un jour chez ce nouveau malade, il était sorti, mais m'avait fait prier de l'attendre.

» J'ai une habitude qui vous paraîtra bizarre, madame, et qui peut-être vous expliquera le secret de ma folie ou de ma magie; cette habitude est de juger l'homme, non pas, comme Buffon, sur le style, mais sur l'*appartement*, qui, à mon avis, reflète d'une façon bien plus intime et plus probante le caractère, les goûts, je dirai presque les mœurs de l'individu... En un mot, à l'ensemble de l'appartement, je suis sûr de deviner la manière d'être physique et morale de son possesseur. »

— Voilà qui est fort singulier! — dit la comtesse en s'asseyant au lieu de rester couchée sur sa causeuse, — en vérité fort singulier, et surtout fort amusant... Je vous écoute donc, docteur.

« Le valet de chambre du parent de mon ami me reçut, et m'offrit d'attendre son maître dans un petit parloir où je restai seul : il faut l'avouer, madame, ma science d'observation se trouva tout à coup en défaut. Dans ce parloir tout était négatif : une tenture ni gaie ni triste, pas un tableau, des carreaux dépolis qui cachaient la vue, des meubles d'une coupe commune et insignifiante... En un mot, rien de particulier, rien d'intime.

» Comme mon malade n'arrivait pas et que, n'ayant rien à observer, je m'ennuyais fort, je poussai une porte et j'aperçus avec bonheur une mine féconde en inductions : c'était la salle à manger.

» Je refermai silencieusement la porte du parloir et me plaçai au centre de cette pièce pour l'embrasser dans tous ses détails et dans son ensemble.

» Je dois avouer, madame, que l'ensemble me parut imposant! Cette salle à manger, de forme circulaire, était revêtue de stuc blanc, rehaussé de peintures vives et tranchées, comme celles qui se déroulent sur quelques vases étrusques; entre chaque fenêtre un bois de cerf naturel, chargé d'armes de chasse, de pieds de sanglier et de daim, de trompes, de gibe-

cières, donnait à cette pièce un cachet spécial tout à fait en harmonie avec sa destination.

» Mais ce qui faisait presque musée dans cette salle, c'était une suite d'admirables tableaux de Stil et Leguis, qui représentaient : ici un chevreuil fauve et doré pendu mort à un arbre; là un sanglier forcé par la meute, et faisant tête aux chiens, hérissé, les yeux sanglants, la bouche baveuse; plus loin c'était un groupe de faisans, dont les plumes d'or, de pourpre et d'azur, étincelaient aux rayons d'un soleil couchant. Puis, au-dessous de ces tableaux d'assez grande dimension, de ravissantes toiles de Géricault; Horace et Carle Vernet, Pfor et Wil, offraient les types des plus belles races de chevaux d'Europe et d'Asie.

» Enfin, au milieu d'un cadre d'or merveilleusement sculpté, on voyait le portrait d'un superbe cheval de chasse bai brun, la tête demi-tournée, les oreilles fixes, l'œil saillant, la croupe haute, paraissant doué d'une intelligence plus qu'humaine, et au bas de ce tableau vivant on lisait ces mots écrits en émail bleu, sur un fond noir : *A Talbot l'incomparable, son maître reconnaissant.* J'oubliais aussi les *portraits* d'une honnête quantité de bouledogues, chiens courants, d'arrêt, épagneuls ou lévriers, qui, remplissant un grand cadre à compartiments, attestaient du goût prononcé du maître pour la race canine.

» Je ne vous parle pas d'un magnifique buffet surmonté d'une armoire de Rosewood à vitrage, et curieusement incrustée d'ornements allégoriques en cuivre et en ivoire, à l'instar de ces meubles si précieux du moyen âge; cette armoire était remplie d'une admirable vaisselle plate. Seulement, ce qui complétait parfaitement le caractère de cette salle à manger, c'était une petite bibliothèque d'ébène à fermoirs d'argent, qui contenait les œuvres succulentes de Brillat-Savarin, Berchoux, Grimond de la Reynière, Fouret, Carême, et quelques autres livres ou curieux manuscrits anciens sur l'art culinaire, tout cela relié avec un goût exquis, et chargé de notes de la main de mon futur malade... que nous nommerons si vous voulez l'*Inconnu*, jusqu'à ce que son véritable caractère nous soit révélé par l'étude physiologique de son appartement.

» Or, je vous avoue, madame, que j'eus l'indiscrétion cou-

pable de feuilleter les livres de cette petite bibliothèque, et entre autres réflexions en voici une que je me rappelle, et qui me paraît d'un grand sens et tout à fait neuve :

» *Pour juger et comprendre dans toute sa portée l'œuvre d'un cuisinier, il faut se mettre à table sans ressentir la moindre velléité d'appétit, car le triomphe de l'art culinaire n'est pas d'assouvir la faim, mais de l'exciter.*

» Cette petite bibliothèque contenait aussi les œuvres de Rabelais et de Verville, *dans le cas* (disait encore une note de l'Inconnu), *dans le cas où, dînant seul, on voudrait se gaudir en joyeuse et folle compagnie, l'habitude et la race des bouffons amusants étant malheureusement passées de mode.*

» Là aussi je feuilletai divers traités de l'art de la vénerie depuis Charles IX jusqu'à nos jours, tous curieusement annotés. J'y lus entre autres une assez longue dissertation dans laquelle notre Inconnu, se trouvant opposé à l'avis de Dampierre et de Verrier de la Conterie, soutenait opiniâtrément que le onzième des trente et un tons de chasse devait s'appeler *Forhu*, tandis que ses adversaires le nommaient le *Défaut* ou le *Hourvari*. Je vous fais grâce d'une étymologie curieuse sur la *tête Birarde* et le *Daguet*, qui me parut fort concluante. Je passe aussi sous silence un nouveau mode d'engrainage pour les chevaux de chasse ; mais je ne puis finir cette longue description sans vous parler encore d'un petit traité manuscrit de notre Inconnu *sur la Musique appliquée à la gastronomie.*

» Dans cet ouvrage, l'auteur prétendait prouver l'analogie complète qui existait entre le genre de menu de son dîner et le caractère de la musique de Mozart ou de Rossini, par exemple.

» Ainsi, — disait-il : — « Si je veux approfondir le dévelop-
» pement large et progressif de l'ivresse ou plutôt de la *poésie*
» du *porto*, poésie pensive, grave et triste, je dînerai seul, je
» ne mangerai que des viandes noires et *sévères*, des filets de
» sanglier ou de cerf de seconde tête, harmoniant ainsi les
» *sucs* des solides et les *esprits* des liquides ; car si *les mets*
» *sont le corps de l'ivresse, le vin est son âme, et il faut la*
» *plus parfaite corrélation entre ces deux principes.* Et puis,

» la lumière qui m'éclairera sera pâle et douteuse; et puis la » musique qu'on m'exécutera (*je n'admets pas un dîner sans » musique, sans excellente musique*) aura un caractère som- » bre et imposant; ce seront, je suppose, quelques pages de » *Don Juan*, de ce puissant et terrible poëme de Mozart, ou » quelques chants grandioses du *Moïse*.

» Alors mon corps, mon âme et mon esprit étant surexcités » par la triple ivresse des mets, du vin et de la musique, j'at- » teindrai aux plus hautes sphères de jouissance matérielle et » intellectuelle.

» Si, au contraire, je veux me laisser bercer par l'insou- » ciante et folle poésie du frais champagne, je sucerai les » atomes de quelques oiseaux légers et brillants, un *sot-l'y-* » *laisse* de faisan doré, un aileron de bartavelle aux pattes » de pourpre... Alors l'éclat de mille bougies, des fleurs, du » vermeil, des femmes, des cris d'amour et de gaieté.. Alors » vienne, pour compléter mon extase, une fringante tarentelle » de *la Muette*, vienne la musique sublime du *Barbier*, mu- » sique enivrante qui rit, étincelle et petille comme le gaz fré- » missant sous la mousse argentée! »

» Mais je cesse mes citations empruntées au manuscrit de cet original pour vous citer seulement l'heureuse innovation que cet homme sensuel avait apportée dans sa salle à manger, je veux parler de larges, profonds et excellents fauteuils, dont le siége un peu incliné était en maroquin et le dossier en drap[1], remplaçant ces chaises si incommodes qui garnissent ordinairement les salles à manger les mieux entendues...

» Vous avouerez donc, madame, que sans magie on peut, j'espère, parfaitement préjuger du caractère de notre inconnu, d'après cette salle à manger; cet ensemble, ces détails ne disent-ils pas : Cet homme ne vit que pour la table, le vin et la chasse; c'est un joyeux et indolent compagnon qui résume la

[1] Nous avons cherché consciencieusement quelle pouvait être la raison de cette différence entre le siége et le dossier, et nous donnons la solution suivante sans en garantir l'exactitude : Le travail de la digestion faisant éprouver une espèce de frisson qui affecte principalement le dos, on conçoit que l'impression fraîche produite par un dossier de maroquin eût encore augmenté cette sensation désagréable.

vie et le bonheur dans une sauce, une meute et une écurie; qui, ne comprenant que des plaisirs physiques, vivant d'une vie d'action, doit manquer complétement des sens délicats qui trouvent leurs joies et leurs peines dans des sensations toutes intellectuelles.

» Pour cet homme, les arts ne sont pas un but, mais un moyen qu'il subordonne à ses grossiers plaisirs. S'il aime la musique, ce n'est pas pour revêtir de ses pensées les sons qui le charment; ce n'est pas pour se laisser emporter aux brises frémissantes de l'harmonie, dans l'espérance d'entrevoir cet infini auquel une âme ardente aspire toujours. Non, pour cet homme la musique n'est qu'un son plus ou moins mélodieux qui l'endort dans ses orgies.

» Dans les ravissantes peintures qu'il a sous les yeux, cet homme ne voit qu'une couleur, qu'une représentation exacte du cheval ou du chien qu'il a aimé parce qu'il avait des flancs ou du jarret.

» Dans ces sublimes bouffonneries de Verville et de Rabelais, qui cachent tant de puissantes hyperboles, il ne voit, lui, que le mot cynique qui rit à son cerveau noyé dans la vapeur du vin. Voilà tout.

» Enfin, n'est-il pas vrai, madame, que chez cet homme l'être intellectuel manquant tout à fait, il n'y a en lui qu'une enveloppe grossière, et qu'au lieu d'âme c'est un instinct brutal et sensuel qui l'anime? »

— Je suis de votre avis, docteur, et je commence à vous trouver un peu moins magicien... et un peu plus sorcier. Mais vous, que pouviez-vous faire pour ce turbulent chasseur, qui ne devait souffrir que d'une côte enfoncée à la chasse ou des excès d'une débauche?

— Rien au monde, madame; car je pensais comme vous, et mon imagination alla même plus loin; par une singulière puissance d'intuition je me figurai son portrait physique, bien sûr de ne me tromper pas...

— Oh! cela, je le conçois si bien, — s'écria la comtesse, — que je puis aussi vous faire ce portrait... Je le vois d'ici, votre chasseur, grand, fort, hardi, l'œil brillant lorsqu'il s'accoude à table; et dans ses traits, dans ses moindres mots, je lis l'ex-

pression du dédain le plus prononcé pour tout ce qui n'est ni jockey, ni bouffon, ni piqueur, ni cuisinier.

— Parfait, admirable, madame, c'est ainsi que j'avais rêvé notre homme. Aussi je me disposais à quitter cette salle, lorsque, me trompant de porte, j'entrai... Mais vous ne sauriez croire mon étonnement...

— Mais dites donc vite! — s'écria la comtesse.

— Eh bien! madame la comtesse, j'entrai dans une bibliothèque.

— Ah! bon Dieu... que pouvait-il donc faire d'une bibliothèque? une bibliothèque!...

— La plus complète, la plus surprenante des bibliothèques, et l'étonnement que j'éprouvai fut d'autant plus désagréable que *mon siège étant fait*, je pressentis peut-être la nécessité de recommencer mes observations sur de nouvelles bases... et puis, la transition était si brusque, si heurtée, que j'eus besoin de me recueillir un moment...

« Figurez-vous, madame, que dans cette nouvelle salle, tout était changé, tout avait un caractère sérieux et imposant, tout, jusqu'au jour, car, au lieu d'être éblouissant et joyeux comme celui qui inondait la salle à manger, le jour qui régnait dans cette bibliothèque, ne pénétrant qu'à travers les vitraux épais et coloriés d'étroites fenêtres en ogive, jetait dans cette longue galerie une teinte sombre et mystérieuse.

» Entre ces fenêtres on voyait de nombreuses tablettes chargées de minéraux, de coquillages, de produits d'histoire naturelle, d'ustensiles et d'armes de tous les pays; ici, des antiquités romaines trouvées dans les fouilles d'Herculanum; là, des ornements d'or du temple du Soleil, recueillis au Mexique.

» Plus loin, dans sa gaîne étincelante de pierreries, le kangiar oriental, poignard somptueux comme la vie qu'il tranche au harem, contrastait avec le féty, couteau malais à manche de corne, si effrayant dans sa féroce nudité.

» Mais une chose remarquable, madame, c'est qu'on lisait ces mots sur presque toutes ces raretés : *Apporté du Mexique, lors de mon voyage en* 18... — *Apporté de l'Inde, en* 18.., etc. »

— Mais alors, c'était donc un savant, un voyageur... que notre chasseur?

« Veuillez m'écouter, madame. Du côté opposé à ces tablettes s'étendait une immense bibliothèque en chêne noirci par le temps, ciselé, dentelé par d'admirables sculptures qui rappelaient ces merveilleux enroulements de Pujet ou de Jean Goujon; là étaient renfermés tous les trésors de l'intelligence humaine; là des richesses inestimables; là un choix d'ouvrages qui révélait le penseur et le philosophe, et la multitude de signets et de marques dont les livres étaient hérissés prouvaient assez que cette collection précieuse n'était pas un objet de luxe, mais répondait à un besoin impérieux de science et d'étude.

» Enfin, au milieu de cette galerie, une table immense, aussi en chêne noir, était couverte d'in-folio jaunis par le temps, de précieux manuscrits à enluminures, de cartes, de plans, de livres ouverts çà et là, et jetés sans ordre avec impatience, comme si celui qui les interrogeait leur eût en vain demandé un de ces secrets qu'on ne lit dans aucun livre.

» Je m'approchai de cette table, presque avec émotion, et je jetai un coup d'œil furtif sur des notes éparpillées et sans suite... Mais je ne pus retenir un mouvement de surprise en reconnaissant sur ces feuilles jaunies, macérées, froissées par l'ardeur de la science... cette même écriture fine et serrée qui annotait avec un sérieux si plaisant des ouvrages de chasse et de gastronomie.

» Oui, madame, ce fut presque avec émotion que, pensant à cet esprit si étrange dans ses contrastes, je suivis l'expression quelquefois incomplète, mais toujours forte, de cette âme singulière.

» Politique, morale, histoire, philosophie, métaphysique, cet homme devait avoir tout compris, tout embrassé; dans ces lignes éparses, tout était analysé d'une manière énergique, abstraite, incisive, qui décelait un esprit supérieur mûri par l'expérience, lequel écartant les théories et les systèmes, repousse tout ce qui peut lui cacher la véritable expression de l'humanité, cette expression fût-elle désespérante.

» Oh, madame! il fallait que cet homme eût bien aimé, bien haï, bien souffert, bien éprouvé, pour marcher ainsi calme et impassible à la recherche d'effrayantes vérités, écra-

sant avec dédain les mensongères et consolantes illusions que lui dérobait ce but fatal... Il fallait avoir passé bien des années... »

— Mais, docteur... le croyiez-vous donc si vieux?... — demanda la comtesse avec un singulier intérêt

« Moralement, oui, madame : ses pensées n'avaient pas le caractère poétique et confiant de la jeunesse... c'était plutôt l'amère et inflexible raison de l'homme mûr... et pourtant, en pensant à cette salle à manger qui me paraissait révéler un homme si à part, si complet, dans son rayon, je ne savais comment faire coïncider ces deux natures si différentes et pourtant si identiques. Et puis, le jour douteux de cette galerie réagissant sur mes idées, je ne sais quelles pensées confuses de docteur Faust, d'alchimie, de secrets défendus et cherchés, vinrent m'assaillir. C'était une impression toute d'art et de poésie, il est vrai; mais cette impression me fit presque peur, et, voyant une porte devant moi, je l'ouvris avec vivacité, et je respirai plus à l'aise en me trouvant dans un atelier qui recevait d'en haut une lumière douce et pure.

» Une fois hors de cette galerie sombre je me sentis plus rassuré, content comme un enfant qui, ayant peur des ténèbres, a revu le jour.

» Alors, je l'avoue, madame, le portrait physique du joyeux compagnon de la salle à manger ne concordait plus avec celui du sérieux solitaire de la galerie... Je courbai donc sa taille, je creusai et pâlis ses joues, je découvris son front déjà sillonné de rides, j'éteignis le feu brillant de ses prunelles, et l'enveloppant dans un longue robe, je me le figurai assis, son doigt étendu sur une pensée de Pascal ou de Newton, et la tête levée vers une sphère étoilée comme pour y chercher la solution de quelque grand problème que ces moralistes avaient soulevé sans le résoudre. »

— Mon Dieu, vous le faites bien laid! — dit la comtesse; — moi, je le vois pâle aussi, mais d'une pâleur qui sied bien... son front est découvert, mais ses cheveux sont bouclés; ses yeux ont un regard profond, mais par cela même plein d'âme et de mélancolie; enfin, j'aime assez votre grande robe, mais il faut qu'elle soit de velours noir, avec une ceinture de soie

argent et bleu... ou or et rouge... non, bleu... seulement bleu... c'est plus sévère...

— J'avoue, madame, que votre portrait est plus poétique que le mien; la robe de velours noir surtout est d'un charmant effet; et je l'adopte.

« Une fois dans cet atelier, quoique le jour commençât à baisser, je pus encore jouir de la vue des plus magnifiques tableaux des Claude Lorrain, des Raphaël, des Michel-Ange, des Rembrandt, surtout des Rembrandt. Mais de l'école moderne je ne vis qu'un tableau d'Eugène Delacroix, et puis çà et là, en désordre, des études qui paraissaient peintes d'après nature : c'étaient des vues du Nord, le ciel gris et glauque, les lames jaunâtres de la Baltique, ou bien le ciel bleu et les eaux caressantes d'une île de l'Archipel... c'était encore une tête de femme, créole de Lima, aux tons bruns et dorés, qui contrastait avec la fraîcheur transparente d'une figure du Nord; et par une incroyable souplesse de talent, ces natures si opposées étaient rendues avec une égale naïveté. »

— Il était donc peintre aussi, votre savant?...

« A en juger du moins par des tableaux finis ou ébauchés qui garnissaient quelques chevalets... par une palette chargée de couleurs encore fraîches et brusquement jetée de côté, peut-être dans un de ces moments de désespoir sublime qui révèlent à l'artiste l'immense étendue et l'immense impuissance de son art...

» Oh! disais-je, madame, je conçois bien maintenant qu'il souffre, celui qui a peut-être en vain demandé le bonheur aux arts et aux sciences... sans doute il souffre de cette douleur sublime et incurable qui dévore et ravit ceux qui, s'isolant dans leur retraite, fuient un monde frivole qui ne les comprend pas!...

» A ce moment, madame, un valet de chambre, suivi d'un laquais en livrée portant des lumières, ouvrit la porte de cet atelier où il ne faisait presque plus jour, en me disant que son maître n'allait sans doute pas tarder à rentrer : il me proposa d'attendre dans le salon.

» Je suivis ce laquais, et, après avoir traversé un petit couloir, j'éprouvai autant d'étonnement que j'en avais ressenti en

passant de cette salle à manger si folle dans cette galerie si sérieuse.

» Car de cette bibliothèque, de cet atelier où j'avais cru voir se concentrer tout entière la vie et les goûts de cet homme bizarre, je me trouvai tout à coup dans un vaste et splendide salon, dont on venait d'allumer les candélabres et le lustre, qui étincelaient des feux de mille bougies.

» A quelques symptômes, seulement perceptibles pour un observateur, je remarquai que ce salon n'était pas comme ces honnêtes salons de la bourgeoisie qui, à de longs intervalles, ayant beau dépouiller les housses des meubles, les gazes des bronzes, n'en ont pas moins l'air gauche d'un homme *endimanché*.

» Non, ce salon, au contraire, soit à de légères marques d'usure qui altéraient à peine la délicieuse fraîcheur des meubles et des tapis, soit à je ne sais quel caractère dont est empreinte une pièce qu'on habite, ce brillant salon attestait assez qu'il recevait de nombreuses et fréquentes réunions. »

— Ah! mon Dieu! mais ce n'est donc plus un artiste et un savant que notre voyageur? — dit la comtesse...

— C'est bien autre chose, ma foi, — dit le docteur.

« Mais pour en revenir au salon de notre Inconnu, madame, on y respirait je ne sais quel parfum d'élégance et d'aristocratie : son architecture était à la fois grave et simple, de grands portraits de famille couvraient les murs, et d'épaisses draperies de soie pourpre tombaient pesamment le long de grandes fenêtres entourées d'arabesques d'or.

» Une chose que je remarquai et qui me témoigna du bon goût de notre Inconnu, c'est qu'au lieu d'être perdu au milieu de ces bronzes lourds et de mauvais aspect qui déparent nos appartements, le mouvement de la pendule de ce salon se trouvait encadré dans le socle d'une ravissante statue de Canova, et que deux admirables copies du vase de Médicis en marbre blanc complétaient la garniture de cette cheminée, dont la frise et les chambranles étaient aussi merveilleusement sculptés.

» On avait pris le même soin pour les lustres et les candélabres dorés, qui offraient les lignes simples et nobles des an-

ciennes lampes romaines, et non cet entortillage d'affreuses volutes qui font la honte de nos artistes.

» Je m'approchai d'une urne de porphyre d'un travail exquis, placée sur une console; et, y plongeant machinalement la main, je retirai une foule de cartes de visite et d'invitations qui annonçaient que, malgré ou peut-être à cause de ses goûts de chasseur, de solitaire et d'artiste, notre Inconnu était en relation avec toutes nos supériorités de naissance, de mérite et de fortune.

» Je vous avoue, madame, que ma surprise allait toujours croissant. A la rigueur, j'avais fait coïncider le goût des chevaux et de la chasse, de la table même, avec le goût des sciences et des arts.

» Je concevais une vie partagée entre des études abstraites, profondes, excentriques, et un exercice forcé qui, par sa violence, détendait le moral pendant quelques heures, et lui rendait cette souplesse, cette élasticité qu'un travail trop ardu et trop prolongé lui eût fait perdre.

» Cette manière encore d'envisager la gastronomie comme un excitant qui double, pour un moment, la vivacité de nos sens; cette bizarrerie de ne voir dans l'ivresse qu'une sorte d'exaltation poétique à laquelle une ravissante musique prête de nouveaux charmes, annonçaient encore l'homme d'un esprit supérieur, mais qui semblait devoir vivre seul dans le cercle qu'il s'était tracé, parce qu'il avait assez en lui pour vivre de lui-même.

» Mais que cet homme, qui paraissait donner de si larges développements à ses facultés morales et physiques, eût encore le temps, le vouloir et le besoin de s'égarer dans le tourbillon monotone du monde, c'est ce dont je ne pouvais me rendre compte. »

— Ni moi, je vous jure, — dit la comtesse toute pensive.

« Comme j'étais absorbé par ces réflexions, j'entendis hogner légèrement un chien à une porte; j'ouvris : c'était une chambre à coucher éclairée par un globe d'albâtre qui, perdu dans le plafond fait en dôme, apparaissait comme un faible foyer de lumière sans rayons.

» Les cris et les grattements du chien devenant plus distincts,

je m'approchai d'une porte masquée dans la tenture, je la poussai, et je vis sortir le plus ravissant petit lévrier qu'on puisse imaginer. Il était de cette espèce si rare qu'on ne trouve plus qu'à l'île de Candie, tout noir avec une marque blanche sur le front.

» Je vous avoue, madame, que je fus moins frappé de la gentillesse du prisonnier que je venais de délivrer que du singulier aspect de ce cabinet.

» C'était le cabinet de toilette de notre Inconnu, et je vous avoue que moi, qui croyais connaître à peu près tout ce que la recherche anglaise a imaginé en ce genre, je fus atterré à la vue de l'innombrable quantité de brosses, de limes, de pinces, de crochets, de boules, de ciseaux, de peignes, de pierres, de grattoirs, de flacons, de fioles d'essences, d'huiles, d'esprits, de pommades, qui composaient l'arsenal de toilette de notre Inconnu.

» Là, je vis aussi une foule innombrable de cannes en ivoire, en ébène, en corne, en baleine, en jonc, montées en argent, en or, en pierreries. C'était encore une série de cravaches, de cannes de cheval et de fouets de chasse à enrichir Palmer. Enfin, figurez-vous bien que là étaient rassemblées toutes ces inconcevables superfluités de luxe et de toilette dont un élégant désœuvré peut seul comprendre le mérite et l'utilité.

» Et encore, je ne vous parle pas d'une multitude de bagues, de boutons, d'épingles, de chaînes, à rendre des femmes jalouses, de ces frivolités ruineuses dont le prix est aussi exorbitant que leur vogue est rapide.

» Enfin, madame, je refermai la porte de ce cabinet presque avec indignation, pensant que je m'étais sans doute trompé dans mes conjectures, car il était impossible qu'un homme si grave, si sérieux, et d'un autre côté si insouciant et si artiste, eût, prononcés à ce point, ces goûts de la dissipation fainéante et ennuyée.

» La vue de la chambre à coucher me confirma dans ces idées : tout y était coquet, musqué, fardé; des fleurs et des glaces partout, des cassolettes à parfums, des ottomanes à dos brisé, une alcôve combinée avec tous les raffinements d'une lasciveté orientale; il y avait aussi je ne sais quel parfum dont

l'odeur chaude et forte énervait, et puis des tableaux de Boucher et de Vanloo... Quelques carraches remplis de passion et de volupté se reflétaient dans les glaces; et puis enfin se dressait sur un piédestal environné des plus beaux camélias, cet admirable groupe de Houdon, qui représente un jeune homme recevant dans ses bras le corps de sa maîtresse pâmée sous ses baisers.

» C'est impossible, me disais-je... il faut qu'ils soient ici deux frères, deux amis; car tout cela, tous ces goûts si divers d'amour, de savoir, de monde, de table, de chasse, d'art, tous ces goûts, encore une fois, ne peuvent pas se trouver réunis et développés à ce point chez un seul homme.

» C'est impossible! disais-je à haute voix.

» Le pauvre petit lévrier eut probablement peur, car il s'approcha timidement de moi en levant sa tête fine et spirituelle, où étincelaient deux grands yeux noirs. Je me baissai pour le caresser, et vis sur son collier... un nom. »

— Quel nom... docteur? — demanda vivement la comtesse.

— Oh! quant à ce nom, madame, — reprit le docteur... — ce n'est plus de la physiologie de l'appartement... c'est plutôt de la physiologie du mariage : et cet événement pourrait fournir un chapitre de plus à notre tant spirituel conteur.

— Mais quel nom, docteur; dites-le donc?

— Impossible, madame, c'est un nom trop connu... mais ce qu'il y a de plus affreux, c'est que sur l'ottomane où je m'étais assis un instant j'avais trouvé un mouchoir dont les initiales brodées ne se rapportaient nullement au nom qui se lisait sur le collier vermeil du joli lévrier.

— Mais c'était un monstre que cet homme-là, docteur!... ce ne peut pas être le même... Comment! ce serait aussi un homme à bonnes fortunes que votre savant, c'est-à-dire votre chasseur, votre voyageur... non... enfin, votre Inconnu; car, en vérité, on s'y perd. C'est impossible. Docteur, ce n'est plus le même.

— C'est ce que je pensais, madame, et pour m'en éclaircir, je sonnai un valet de chambre.

« — Votre maître ne revient pas?... Voici plus d'une heure que j'attends, — lui dis-je, — et je m'en vais.

» — Monsieur sera bien fâché, — reprit-il.

» — Ah çà, lequel monsieur? car votre maître n'habite pas seul ici?

» — Pardonnez-moi, monsieur.

» — Écoutez, mon ami, je suis médecin, et l'on m'a consulté pour votre maître; je serais donc fort content d'avoir quelques notions sur ses habitudes, son caractère qui me paraît assez inexplicable; car, à dire vrai, je ne comprends pas comment, avec les goûts que semble annoncer sa salle à manger, par exemple, il ait grand besoin d'une bibliothèque; de même qu'avec une bibliothèque aussi sérieuse il ait besoin de cette espèce de boudoir. Expliquez-moi cela.

» — Je vois ce qui vous étonne, monsieur, — me répondit ce valet; — plusieurs personnes en ont été étonnées comme vous; moi-même, monsieur, quoique je n'aie jamais quitté mon maître depuis son enfance, quoique je l'aie suivi dans tous ses voyages, je ne le connais pas encore. Tantôt il reste des jours enfermé seul dans la galerie, et alors personne au monde que moi ne peut le voir. Pendant ces moments son humeur est irascible, farouche et emportée; il mange à peine, reste cinq ou six jours avec une barbe à faire peur, lisant, écrivant, se promenant à grands pas... peignant un peu, et parfois aussi faisant de la musique sur sa harpe; mais quelle musique, monsieur!... triste, triste, à fendre l'âme! Et puis un beau jour, monsieur, qui s'était couché d'une humeur épouvantable, se lève gai comme un pinson... Je le coiffe, je le rase. Il fait venir son piqueur. Alors il arrange des parties de chasse; alors ce sont des chevaux à essayer, des attelages à appareiller; et puis, monsieur reçoit ses amis, va dans le monde. Quelquefois il dîne seul, et alors, pendant qu'on lui joue des airs tantôt gais, tantôt tristes, monsieur se grise, que c'est une bénédiction : il appelle ça *se mettre en poésie*. D'autres fois, monsieur ne dîne pas tout à fait seul, et alors comme alors, dit le valet avec un malin sourire en jetant un coup d'œil circulaire sur la chambre à coucher... Et puis un beau jour le noir revient... Alors les chevaux restent à l'écurie, les chiens au chenil, les voitures sous les remises... Tous les gens de la maison, cochers, cuisiniers, palefreniers, valets de pied, savent ce

que ça veut dire; et malgré les ordres du maître d'hôtel, tout ça prend sa volée, et c'est toujours à recommencer. Seulement, depuis quelque temps, je remarque que les séjours dans la bibliothèque deviennent plus fréquents et plus longs... et c'est peut-être pour cela que monsieur veut vous voir.

» A ce moment un valet entra avec une lettre.

» — C'est pour vous, monsieur Grosbois, — dit-il à mon interlocuteur.

» — Je demande bien pardon à monsieur, — me dit le laquais bien élevé en décachetant la lettre... Puis : — Mon Dieu ! monsieur... mon maître me dit de vous faire mille excuses... mais il est dans l'impossibilité de venir ce soir, et m'ordonne de faire les mêmes excuses à quelques amis qui devaient venir aussi le visiter.

» Je sortis donc, madame la comtesse, pas plus avancé qu'en entrant, et seulement j'avais le mot d'une charade à deviner.»

—C'est tout à fait cela, docteur, un logogriphe vivant!...

Tel fut le récit du docteur, et jamais ordonnance n'opéra de plus heureux résultats, car cette jolie femme était, je crois, comme il y en a beaucoup, difficile, rêveuse, ennuyée. Avant tout, le docteur avait voulu occuper son imagination, et il l'occupa; car elle fut bien longtemps à chercher, sans le trouver, le nom de cet homme universel...

Et ce, par une excellente raison!

# L'IDIOT

## 1824

---

Fatigué des plaisirs bruyants de Paris, j'étais venu chercher le calme au château de ***, situé à peu de distance de la forêt de Retz. Dans ce séjour que la beauté du site et l'aimable hospitalité de ses hôtes rendent enchanteur, on avait entièrement banni la gêne et la contrainte; pourvu qu'on fût réuni aux heures des repas, chacun pouvait à son gré disposer de l'emploi de sa journée. Une telle liberté était fort de mon goût; chaque matin j'allais promener mes rêveries solitaires sous les vieux chênes de la forêt.

Un jour, absorbé par une lecture attachante, j'avais laissé passer l'heure du dîner; je me trouvai, au coucher du soleil, devant les ruines de l'abbaye de Longpont. La soirée était magnifique; la lune, s'élevant lentement à l'horizon, colorait d'une lumière argentée les hautes cimes de ces vieux portiques échappés à la destruction; ses pâles rayons, se frayant un passage à travers les fenêtres dépourvues de vitraux, projetaient sur les murailles des ombres fantastiques que la superstition aurait prises pour les fantômes des religieux qui jadis peuplaient ces pieuses retraites. Le moment était trop favorable aux méditations, pour que je ne cédasse pas à l'impulsion qui me poussait au milieu de ces ruines imposantes. Ce ne fut pas sans un profond sentiment de respect que je pénétrai sous ces arceaux noirs et déserts, dans ce sanctuaire abandonné où les habitants du village ont placé leur cimetière. Le plus profond silence régnait autour de moi et n'était rompu que par le cri lugubre de l'orfraie ou par le bruit que faisait en tombant quelque pierre détachée du mur. Assis sur une tombe couverte de mousse, j'étais plongé dans les réflexions mélancoliques que faisaient naître dans mon esprit tous les objets qui m'entouraient, lorsque j'entendis marcher

près de moi; je levai la tête et je vis deux hommes chargés d'un cercueil. Derrière eux s'avançait un vieillard à cheveux blancs dont les traits vénérables étaient empreints d'une profonde tristesse. Les porteurs déposèrent leur fardeau dans une fosse creusée à peu de distance, le couvrirent de terre et se retirèrent. Le vieillard resta seul, les yeux attachés sur la terre qui venait de s'élever. Je m'approchai de lui pour le questionner; car ce convoi nocturne avait excité ma curiosité; il me regarda quelque temps sans me répondre :

— C'est une histoire bien triste, — me dit-il enfin; — mais il n'importe; si vous êtes curieux de l'entendre, je vous la dirai : à mon âge on aime à conter; et quand le chagrin vous accable, c'est une consolation que de trouver quelqu'un qui veuille bien supporter la moitié du fardeau.

En parlant ainsi, il vint s'asseoir près de moi; après avoir porté la main sur son front comme pour rappeler ses souvenirs, il commença le récit suivant :

« Il y a seize ans environ, par un triste soir d'automne, je revenais des champs à ma ferme; le tonnerre grondait sourdement dans la forêt, de larges gouttes de pluie commençaient à tomber, tout présageait un ouragan terrible, et je pressais la marche de mon troupeau pour arriver à l'étable avant que l'orage éclatât dans toute sa violence. Déjà j'étais parvenu à la lisière du bois, quand tout à coup des gémissements retentirent à mon oreille. Saisi de frayeur, j'allais fuir sans songer que peut-être quelque infortuné réclamait mon secours, lorsqu'à la lueur d'un éclair je distinguai à quelques pas de moi une femme étendue sans connaissance et tenant un jeune enfant serré contre son sein. La cabane du garde n'était pas loin, je courus y chercher du secours. On vint prendre la pauvre femme; on lui prodigua tous les soins; hélas! c'était en vain, son âme était allée dans un meilleur monde. Elle paraissait jeune encore; mais elle n'avait rien sur elle qui indiquât son nom et son état; seulement, nous remarquâmes que ses vêtements n'étaient pas ceux que l'on porte au village. Sans doute elle s'était mise en route sans consulter ses forces, et la fatigue et le besoin avaient terminé ses jours. Certains que nos efforts pour la rappeler à la vie étaient inutiles, toute notre sollicitude

se tourna vers l'enfant; c'était un petit garçon d'une grande beauté, il pouvait avoir trois ou quatre ans. Il avait aussi perdu connaissance; en revenant à lui, il appela sa mère à grands cris; je lui dis qu'elle reposait; alors il s'apaisa, mangea un peu et finit par s'endormir. De retour à Longpont, je racontai à M. le curé ce qui m'était arrivé. Le lendemain il vint à la cabane du forestier, fit enterrer la pauvre jeune mère dans le cimetière du village, et emmena l'enfant avec lui. J'aurais bien désiré garder avec moi cette innocente créature; mais j'étais trop pauvre pour cela. M. le curé, qui était un homme selon Dieu, ne voulut pas abandonner le petit orphelin. On le nomma Guillaume, et il fut résolu qu'il partagerait le pain des pauvres de la paroisse.

» Au bout de quelques années, on s'étonna de ne trouver en lui aucune lueur d'intelligence; envoyé à l'école avec les autres enfants, il fut impossible de lui rien faire apprendre, et bientôt il fut constaté que Guillaume était dans un état complet d'imbécillité, ce que M. le curé attribua aux secousses qu'il avait éprouvées dans son enfance. Cette triste infirmité ne l'empêcha pourtant pas de se faire aimer par la douceur inaltérable de son caractère. Jamais il ne parut comprendre les railleries de ses petits camarades; jamais non plus il ne lui vint dans l'idée d'abuser de sa force pour se venger des tours qu'on lui jouait. Insensiblement on s'habitua aux manières du pauvre idiot (c'est le surnom qu'on lui donna), et chacun se fit un plaisir de l'employer à de petits travaux dont il s'occupait toujours à merveille, pourvu qu'ils fussent à la portée de sa faible intelligence.

» Parmi les enfants de son âge, il en était un pour lequel Guillaume avait une affection toute particulière, c'était la petite Thérèse, fille de M. Gerval, un des plus riches fermiers du pays. Visiter chaque jour la tombe de sa mère, courir au-devant des moindres désirs de Thérèse, étaient des choses pour lesquelles on eût dit que Guillaume avait retrouvé toute sa raison. Les parents de Thérèse s'amusaient de l'attachement que le pauvre idiot semblait avoir conçu pour leur enfant, et la jeune fille elle-même lui souriait avec bonté quand il lui apportait un nid d'oiseaux ou un panier tressé avec les joncs du marais.

» En grandissant, Guillaume devint un fort beau garçon; mais son esprit resta toujours le même. Cependant, dans mainte occasion, il lui arriva de montrer un courage et un sang-froid dont on ne l'aurait pas cru capable. Une fois entre autres, Thérèse, en folâtrant au bord de l'étang avec ses compagnes, tomba dans l'eau. Le péril était imminent, car déjà le courant l'entraînait sous la grande roue du moulin : tout le monde la croyait perdue; mais Guillaume s'était jeté à la nage, et, avant même qu'on eût remarqué son action, il avait déposé la jeune fille dans les bras de ses parents éplorés. En ce moment ses yeux brillaient d'un feu nouveau, et l'on aurait pu croire qu'un heureux changement s'était opéré en lui. Mais peu à peu il retomba dans son apathie ordinaire, et parut n'avoir conservé aucun souvenir de l'événement qui venait de se passer.

» Cependant Thérèse croissait en grâces et en beauté; tous les garçons du village aspiraient à sa main; mais la fière demoiselle avait successivement éconduit tous les soupirants. Guillaume était le seul dont elle acceptât des bouquets; on le regardait comme un être sans conséquence. Les choses en étaient là, lorsqu'on vit arriver à Longpont le jeune Roger, fils du notaire; il revenait de l'armée, où sa belle conduite lui avait valu la croix d'honneur et les épaulettes de capitaine. Son brillant uniforme et ses manières distinguées tournèrent la tête à toutes nos jeunes filles; mais il n'eut des yeux que pour une seule, et ce fut pour Thérèse, qui, de son côté, ne put rester insensible aux attentions du beau capitaine. En peu de temps les deux familles furent d'accord, et le mariage des deux jeunes gens arrêté. Tous les préparatifs se firent sans que Guillaume donnât le moindre signe d'étonnement; il reçut avec la même indifférence les gants blancs et le bouquet dont la mariée lui fit présent. Mais avant-hier, jour de la célébration, au moment où on se disposait à partir pour la mairie, on fut bien surpris de voir Guillaume s'avancer avec son bouquet et ses gants blancs et prendre gravement la main de Thérèse; tout le monde se mit à rire; mais le capitaine, qui ne le connaissait pas, le repoussa rudement. Le pauvre garçon se retira plein de tristesse et vint me trouver, comme il avait l'habitude de le faire toutes les fois qu'il avait du chagrin. Je lui expliquai le mieux

que je pus que Thérèse allait épouser Roger, et qu'à dater de ce jour elle devait lui appartenir entièrement. Il me quitta d'un air rêveur. A l'église, je le vis à sa place accoutumée; et, au moment de la bénédiction nuptiale, je remarquai que son visage se couvrait d'une pâleur extraordinaire. Le soir on dansa à la ferme; mais Guillaume ne parut pas; chacun ne songeait qu'au plaisir, et moi seul je m'aperçus de son absence. Inquiet, je le cherchai longtemps sans pouvoir le trouver. Enfin, guidé par un instinct secret, j'allai au cimetière. Quel spectacle m'y attendait! Guillaume était là sans mouvement... sa main tenait fortement serrés contre son cœur les gants et le bouquet que lui avait donnés Thérèse... Tout fut éclairci... Consumé par une passion fatale qu'il ne comprenait pas lui-même et que personne que moi n'avait devinée, l'infortuné n'avait pu résister à l'idée de perdre Thérèse sans retour... Il était venu mourir sur la tombe de sa mère... Et vous venez de voir ensevelir sa dépouille mortelle. »

Le berger cessa de conter; au même instant une chèvre blanche s'approcha de lui et lui lécha les mains. — C'était la chèvre favorite de Thérèse, — me dit-il; — un jour Guillaume la sauva de la dent d'un loup furieux. Depuis ce temps, pleine de reconnaissance pour son libérateur, elle le suivait partout avec la fidélité d'un chien. Bon animal, — continua-t-il en la caressant, — tu l'aimais comme moi pendant sa vie, tu partages mes regrets après sa mort!...

Le pâtre offrit un morceau de pain à la chèvre; mais la pauvre bête détourna la tête en poussant un bêlement plaintif... J'étais ému; je regardais le vieillard; sa tête était penchée sur sa poitrine et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Je pressai sa main calleuse, et je m'éloignai sans qu'il parût s'apercevoir de mon départ. Arrivé à la porte de l'église, je me retournai, et je le vis de loin planter, à l'endroit où reposait son jeune ami, une croix de bois grossièrement façonnée : — O Sterne! — m'écriai-je alors, — que n'es-tu là! Ce tableau serait digne d'être décrit par toi! Comme moi tu donnerais une larme à la mémoire du pauvre idiot! Comme moi tu trouverais de l'éloquence dans le bêlement plaintif de la chèvre et dans le récit naïf du vieux berger!

# LES RÉCIFS DE SAINT-MANDRY

## 1825

J'ai toujours détesté les admirations de commande et le zèle officieux de ces gens qui s'épuisent à vous faire un pompeux éloge des monuments et des curiosités que vous allez rencontrer dans le cours de votre voyage. L'admiration, épuisée par des descriptions exagérées, s'éteint devant les objets qui devaient la faire naître, parce qu'il est rare qu'on ne s'en forme pas d'avance une idée bien au-dessus de la réalité. En revanche, j'aime les traditions populaires, les vieilles légendes qui, transmises de générations en générations, nous donnent une idée fidèle des mœurs et des croyances superstitieuses de nos pères. Grâce à cette espèce de mythologie du moyen âge, tout s'anime aux yeux de l'observateur; les objets les plus insignifiants deviennent pour lui des monuments historiques.

Pendant un séjour que je fis à Marseille, chaque jour j'allais dans une yole légère admirer en mer le coucher du soleil, qui dorait de ses chauds rayons les rivages riants et fertiles de la Méditerranée. Le patron qui me conduisait habituellement était un Marseillais appelé Joseph; il savait par cœur toutes les histoires merveilleuses de l'antique Provence; lorsqu'une brise rafraîchissante enflait la voile de son canot et rendait inutile le secours des avirons, je me plaisais à l'entendre raconter ses voyages lointains ou chanter dans son patois naïf les ballades du pays.

Un soir, nous avions poussé notre course plus loin que de coutume, nous nous trouvâmes en face d'une petite baie dont les bords étaient parsemés d'oliviers, d'orangers et de lauriers en fleurs, qui laissaient parvenir jusqu'à moi des émanations balsamiques et semblaient m'inviter à venir goûter un doux sommeil sous leurs délicieux ombrages. Séduit par la beauté du site, je ne pus résister à la tentation, et j'ordonnai

à Joseph de carguer la voile et de gouverner vers la baie. Il interrompit sa chanson et me regarda fixement. Je répétai mon ordre.

— Non, par saint Ferréol, — s'écria-t-il enfin, — je n'irai pas! Cet endroit est maudit du ciel, et malheur au patron qui, après le coucher du soleil, irait y chercher un abri protecteur contre le souffle du mistral.

— Pourquoi donc cette frayeur?

— Je vous le répète, cet endroit est dangereux; voyez à l'entrée du golfe ces roches noires qui paraissent à fleur d'eau; ce sont les récifs de Saint-Mandry... Mais je vous parle d'une histoire que vous ignorez; si vous voulez que nous gagnions le large sans essayer d'aller plus avant, je vous la conterai.

J'acceptai le traité, et Joseph, après avoir viré de bord, commença en ces termes :

« S'il faut en croire les anciens du pays, ce rivage qui vous a tant charmé ne fut pas toujours aussi désert. Autrefois, dit-on, il était habité par des pêcheurs; alors l'entrée de la baie n'était pas obstruée comme à présent par une chaîne de rochers, et l'on pouvait y pénétrer sans danger. C'était un abri sûr et commode pour les embarcations.

» Parmi tous les pêcheurs de cette paisible bourgade, Gandolphe était le plus jeune et le mieux fait. Il venait de s'unir à la belle Marthe, qui l'avait choisi entre vingt soupirants. Leur ménage était cité comme le plus uni et le mieux assorti qu'il y eût à dix lieues à la ronde.

» Or, à cette époque, il y avait dans les environs un ermite qui jouissait d'une haute réputation de sainteté; on disait même qu'il possédait le don des miracles; aussi venait-on de très-loin pour le consulter; ses paroles étaient regardées comme des oracles.

» Deux ans s'étaient écoulés depuis le mariage de Gandolphe, lorsque son unique enfant tomba dangereusement malade; après avoir en vain employé tous les remèdes, Marthe résolut d'aller consulter l'ermite de Saint-Mandry. Elle y alla en effet; mais au lieu des conseils et des consolations qu'elle en attendait, la pauvre mère n'entendit que des paroles qui la firent rougir de honte et d'indignation. Épris de ses char-

mes, l'ermite, qui n'était qu'un hypocrite adroit, ne craignit pas de lui avouer la passion criminelle dont il brûlait pour elle, et de lui tenir des propos outrageants pour sa vertu. Marthe lui témoigna tout le mépris qu'il lui inspirait et s'éloigna le cœur navré; mais, craignant d'exciter la colère de son époux, elle lui fit un mystère de cette entrevue.

» A quelque temps de là, on célébrait un joyeux roumevage [1] dans une bastide voisine. Tous les habitants du hameau y coururent parés de leurs habits de fête; Marthe seule resta chez elle pour soigner son enfant et attendre son époux, qui était allé à la pêche dès le matin et qui ne devait revenir que le soir. Assise à son rouet, elle jetait de temps en temps des regards impatients à la fenêtre. Tout à coup on frappe à la porte, Marthe s'élance avec empressement; mais au lieu de Gandolphe, quelle est sa surprise et sa frayeur en apercevant l'ermite de Saint-Mandry! — Vous m'avez traité bien durement l'autre jour, belle Marthe, — lui dit-il en entrant, — mais je ne me décourage pas si facilement; peut-être la réflexion vous aura-t-elle fait changer d'idée. J'ai su que vous étiez seule, et j'accours pour savoir vos dernières intentions.

» Stupéfaite de tant d'audace, Marthe ne trouvait pas une parole capable d'exprimer son indignation. L'odieux hypocrite, profitant de son trouble, employa toutes les subtilités de son esprit infernal pour séduire l'épouse de Gandolphe; mais ce fut en vain. Marthe fut inébranlable et continua à le repousser avec horreur. Changeant alors de langage, l'ermite oublia sa passion, et n'écoutant plus que sa fureur : — Eh bien! femme insensée, — s'écria-t-il, — puisque tu persistes dans ton obstination, apprends à connaître celui que tu dédaignes! Anathème sur cet époux que tu me préfères! anathème sur toi et sur ton enfant!... — En même temps, il s'élança vers le berceau du jeune enfant, et à peine l'eut-il touché que l'innocente créature poussa un faible cri et expira sur-le-champ. Puis, sortant de la chaumière, il prit une poignée de sable et la jeta dans la mer en proférant tout bas des paroles mystérieuses. Aussitôt l'onde

[1] Fête provençale.

s'agita, les vagues s'enflèrent en bouillonnant, et soudain l'entrée de la baie se trouva fermée par une chaîne de rochers qui s'éleva du fond de la mer... Et le soir, lorsque Gandolphe revint plein de confiance, sa barque fut brisée contre les nouveaux récifs, et lui-même, englouti par les vagues, ne fut rendu à la terre que lorsque son corps ne fut plus qu'un cadavre inanimé.

» Réduite au désespoir par tant d'affreux malheurs, la pauvre Marthe chercha la fin de ses souffrances dans les ondes perfides qui lui avaient ravi son époux... Quant à l'ermite, il ne tarda pas à subir le châtiment de ses crimes. Convaincu de sortiléges, il fut arrêté et condamné à expirer dans les flammes sur la place publique de Marseille.

» Depuis ce temps, chacun a déserté peu à peu ces rives malheureuses rendues désormais inabordables. Et maintenant encore, pas un pêcheur ne voudrait s'aventurer après le soleil couché dans ces parages dangereux; car on assure que les ombres de Gandolphe et de Marthe y reviennent chaque soir, et que l'ermite, sous la forme d'une flamme bleuâtre, attire au milieu des écueils les matelots assez téméraires pour se fier à ce fanal imposteur. »

Comme Joseph achevait son récit, nous rentrions dans le port de Marseille; je le quittai, et je courus m'enfermer chez moi pour écrire de suite l'histoire des récifs de Saint-Mandry.

# L'EMBUSCADE

## 1825

---

C'était à la fin d'une superbe journée d'août 1594, le soleil ne lançait plus que des rayons obliques sur les riantes clairières du petit bois de Barret [1]; les plantes, ranimées par une brise fraîche et vivifiante, relevaient leurs tiges inclinées vers le sol; et les oiseaux, prêts à se livrer au sommeil, s'agitaient sous leurs verts lambris, en saluant d'un bruyant et dernier concert le coucher de l'astre du jour.

A cette époque de troubles et de guerres intestines, il était rare qu'on osât s'aventurer hors des villes; et si quelque affaire vous y forçait, ce n'était que bien armé ou même avec une escorte, tant était grande la crainte des bandouliers et des hommes d'armes en déroute qui infestaient les campagnes en employant leurs loisirs à détrousser et rançonner les voyageurs.

Ce jour-là, pourtant, à l'heure où les ouvriers quittent le travail, deux hommes étaient partis de Bordeaux, et s'étaient acheminés vers le bois de Barret. Quoiqu'ils ne portassent ni cottes d'armes, ni cuirasse, ni buffleterie, ni dague, ni rien de ce qui constituait alors l'accoutrement militaire, le tromblon à canon de cuivre, à col évasé, dont chacun d'eux était muni, indiquait assez que leur excursion avait un tout autre but qu'une simple promenade.

Il y avait déjà quelque temps qu'ils étaient cachés dans un taillis qui bordait la route, vers laquelle ils jetaient souvent des regards impatients, lorsque l'un d'eux rompit enfin le silence.

— Rien encore, — s'écria-t-il avec un jurement énergique,

[1] Le bois de Barret, situé à très-peu de distance de Bordeaux, sur la route de Bayonne, servit souvent de repaire à des brigands qui désolaient la contrée. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une promenade fort agréable.

— et voilà huit heures qui sonnent à Saint-André. Conçois-tu quelque chose à ce retard, Bertrand?

— Tiens, Maurice, — répondit l'autre qui paraissait moins déterminé, — si tu m'en crois, nous abandonnerons la place; aussi bien tu t'es trompé de jour, et notre expédition est manquée.

— Manquée, dis-tu? non pas, je suis sûr de mon fait. Ne sommes-nous pas à la mi-août, et n'est-ce pas toujours à cette époque que le prieur de Saint-Dominique va recueillir ses dîmes? Le vieux chrétien est riche et la proie sera belle.

—Porter la main sur un homme d'église, — reprit Bertrand, — c'est un crime horrible!...

—Bah! nous gagnerons les indulgences au prochain jubilé... D'ailleurs, ne s'engraissent-ils pas à nos dépens, ces gens d'église? Et celui-ci a-t-il eu pitié de toi quand tu fus cité à l'official pour avoir tué des lapins sur les plaisirs de sa seigneurie!

— C'est vrai, mon dos attesterait encore le prix que me coûtèrent ces maudits lapins; mais aussi le prieur a plus d'une fois secouru mon père... mon pauvre père que ma mauvaise conduite a réduit à l'aumône : ce matin encore il est parti pour aller mendier sa vie dans les villages environnants; il doit revenir par cette route... S'il voyait le métier que je fais, il mourrait de douleur!...

— Toujours des scrupules, — interrompit Maurice; — pauvre sot! Ta probité t'empêchera-t-elle de mourir de faim? te fera-t-elle épouser ta mie Gertrude, la fille du messier Raimbaud?...

— Gertrude! pourquoi as-tu prononcé ce nom? Oui, il le faut... que mon sort s'accomplisse donc!

— Silence, — reprit Maurice en mettant l'oreille contre terre... — j'ai entendu du bruit... Vive Dieu! nous n'aurons rien perdu pour attendre... Allons! du courage, voici la fortune qui nous arrive.

En effet, comme il achevait ces mots, un nuage de poussière s'éleva à l'horizon, et, en se dissipant peu à peu, laissa voir le coche du prieur de Saint-Dominique qui s'avançait au trot pesant de quatre mules vigoureuses. De l'autre côté de la route, cheminait péniblement un vieillard à barbe blanche,

couvert de haillons et chargé d'une besace; mais la voiture le masquait entièrement. En ce moment, elle atteignit la lisière du bois; Maurice poussa du coude son compagnon.

— Voici l'instant, — dit-il à voix basse en ravivant la mèche de son espingole; — à moi le postillon! toi, vise au valet de pied; après, l'affaire sera facile... Attention!... feu!...

Et il exécuta lui-même son commandement; mais l'amorce seule s'enflamma et son tromblon ne partit point. Bertrand essuya la sueur glacée qui découlait de son front et lâcha aussi son coup en détournant la tête. La balle de fer siffla avec violence, et un sourd gémissement vin tretentir à leur oreille. Maurice s'élança sur la route et Bertrand le suivit machinalement; mais le coche du prieur était déjà bien loin, et le coup de feu, en effrayant les mules, n'avait fait que presser leur allure.

— Malédiction! — s'écria Maurice, — nous les avons manqués!... Qui donc as-tu frappé?... J'avais cru entendre...

Au même instant il aperçut, à quelques pas de lui, un vieillard étendu sur la terre et baigné dans son sang.

— Tiens, — continua-t-il froidement, — voilà ton gibier... Tu as fait là une belle expédition!...

Mais Bertrand ne l'entendait plus, d'un coup d'œil il avait reconnu le vieillard; il se précipita sur ce cadavre inanimé, en poussant des cris d'horreur... Le malheureux avait tué son père!

# BILLET D'AMOUR

FRAGMENT

1826

---

..... L'intérieur de cette maison annonce la plus profonde misère; les murs sont nus et décrépits, une lourde lampe de fer suspendue au plancher projette une clarté douteuse; ils sont quatre assis autour d'un vaste brasero rempli de verveine et de fougère. Le chapeau andalous couvre leurs têtes, et de longues tresses de cheveux noirs s'échappent d'une résille pourpre; une veste étroite, surchargée de petits boutons, dessine leur taille vigoureuse, et un long couteau dans sa gaîne traverse la ceinture qui entoure leurs reins. Le long du mur sont appuyés des fusils et des escopettes au canon large et évasé.

— Par saint Proco, Pepé, — dit l'un en ôtant un instant son cigare de sa bouche, — la nuit est mauvaise... quels coups de tonnerre! Sainte Carmen, ayez pitié de nous! — Et ils se précipitent tous les quatre à genoux... Leur front s'incline, et le mouvement de leurs lèvres annonce qu'ils prient avec ferveur.

Mais les coups de tonnerre deviennent plus rares; l'orage s'éloigne en grondant sourdement, et bientôt on n'entend plus qu'un roulement vague répété par les échos de la montagne.

— Mauvaise nuit! — répéta Pepé, — les lévriers de la Sierra se sont mis en quête de bonne heure, et ils n'ont rien dépisté... Car, par la Vierge, je ne compte pas ce communero que nous avons égorgé. Par Notre-Dame del Pilar! as-tu vu, Juan, quelle figure étonnée quand frère Pablo lui fit baiser le crucifix brûlant? J'entends encore le bruit rauque de ses membres criant sous notre scie, et les éclats de voix du frère, qui n'avait jamais tant ri depuis le dernier auto-da-fé... Par l'âme du Sauveur, onc charpentier de l'île de Léon n'a scié planche pareille!

Et de longs éclats de rire ébranlèrent la cabane.

Mais voici que la porte tremble sous deux vigoureux coups de poing... Les quatre hommes se regardent, l'un s'élance à une petite fenêtre... les autres saisissent leurs armes. Silence!

— Ouvrez à un Français égaré, il est seul.

— Français! — dit Pepé avec un sourire; — allons, par saint Duncar! les lévriers de la Sierra auront large curée cette nuit.

La porte s'ouvre, un Français entre, tenant une valise sous son bras :

— *Ave Maria,* — dit-il.

— *Purissima mater Dei,* — répètent, en se signant, les hôtes de la cabane.

Et l'étranger s'approcha du foyer, remua le feu presque éteint avec le fourreau de son sabre, jeta son manteau, mit sa valise sur ses genoux et regarda ses hôtes... Il était jeune et beau, et portait avec aisance un uniforme français; ses traits respiraient la franchise et la confiance, mais il ne quittait pas sa valise et pourtant Pepé la considérait avec une attention particulière.

— Vous me donnez un gîte pour cette nuit, n'est-il pas vrai, camarades? J'allais de la Caroline à la Pena, et je me suis égaré dans ces montagnes... Demain, au point du jour, je me remets en route.

— Soyez tranquille, — dit Pepé, — vous êtes chez de braves gens; voilà là-haut une soupente, vous y trouverez des peaux de bœuf; dormez-y bien, seigneur, et que Dieu vous aide... Mais quoi! vous emportez aussi cette valise? vous défieriez-vous?

— Du tout, nobles hôtes, mais je ne la quitte jamais; c'est sur elle que ma tête repose, car elle renferme mon bien le plus précieux... un bien que je préfère à tout, — dit le beau jeune homme en souriant; et sa figure s'embellit de je ne sais quelle expression de bonheur et d'amour qui faisait un étonnant contraste avec les traits bas et hideux des habitants de la cabane.

Et il se hissa dans la soupente, s'assit, prit sa valise avec précaution, la posa sous sa tête, et s'endormit en murmurant le nom de Rosita.

— Par saint Jacques! — dit Pepé, — il tient à sa valise comme un pavo à ses petits... et il nous confie qu'elle est pré-

cieuse... l'enfant! Mais attendons l'heure, fermons la porte et soupons. Que nous donnes-tu, Andrecito?

— Tenez.

— Quoi! — dit l'un en se signant, — de la viande... un vendredi! un jour où nous avons un meurtre à commettre!... Deux indulgences à obtenir le même jour... c'est trop... Donne-moi ces garbanzos, et aille au démon cette nourriture d'hérétiques.

Bientôt une outre au col allongé, au cuir noirci et aviné, circula parmi les convives; Pepé essuya ses lèvres, prit son couteau, en essaya la pointe sur le dos de sa main, fit un signe à ses compagnons, et d'un bond ils s'élancèrent dans le grenier où dormait l'étranger...

Le couteau en s'enfonçant fit jaillir un sang vermeil, mais l'acier plia et se rompit.

— Par l'âme du Sauveur! — dit Pepé, — le coup est manqué...

Et le Français, poussant un cri horrible, se contracta convulsivement; mais ses membres étaient tenus par des mains de fer.

Indécis, les brigands se regardaient en silence, et le Français ne criait plus, ses yeux étaient ternes, ses lèvres écumaient... Puis tout à coup un tremblement le saisit, il se roidit, ses yeux brillent de rage; mais ce dernier spasme de la douleur ne dure qu'un instant, il retombe bientôt dans l'anéantissement.

— Il faut en finir, — dit Pepé en passant le manche de son couteau dans un cordon de cheveux noirs qui entourait le cou de l'étranger... et il imprima au couteau un mouvement de rotation... le cordon de cheveux se serra sur lui-même... se tendit... rendit un son rauque...

Sur ce cadavre ils mettent la valise, coupent les courroies, huit mains sanglantes s'y précipitent : elle contenait... des lettres.

— Malédiction! — s'écrie Pepé, et ses doigts sanglants s'impriment sur le papier fin et parfumé. — Des lettres d'amour!!! Que l'âme de l'amant aille au grand gouffre... nous avons fait une fausse démarche... c'est une indulgence de perdue!...

Et tous les quatre ils s'agenouillèrent, et leurs larges poitrines résonnèrent sous des *mea culpa* réitérés...

# LE CADEAU

FRAGMENT

1827

---

« ..... Je suis à toi, » avait-elle dit enfin... et notre voiture roulait sur la route de Dieppe. Fatiguée des émotions de la journée, elle s'était appuyée sur moi; je pouvais compter les battements de son cœur, et les grosses boucles de ses cheveux bruns, soulevées par le vent du matin, venaient caresser mon front.

Bientôt une vapeur lumineuse éclairant l'horizon annonça le retour de l'aurore, les sommités des montagnes se colorèrent d'une teinte pourpre, et les rayons dorés du soleil de mai dissipèrent le brouillard qui étendait encore son voile léger sur la plaine. En s'éveillant, ses lèvres murmurèrent mon nom, elle regarda avec étonnement l'intérieur de la voiture; puis, semblant rappeler ses idées, elle rougit et cacha sa jolie figure dans mon sein.

J'assistais au réveil de la nature; en tenant dans mes bras une femme adorée, j'étais plongé dans je ne sais quelle vague extase, les idées d'amour et de printemps se confondaient dans ma tête, mon âme nageait dans la joie; je ne savais comment exprimer cette plénitude de félicité, cet épanouissement du cœur qui dispose aux sensations les plus douces, aux actions les plus touchantes.

Notre voiture s'arrêta pour relayer : il fallut attendre, tous les chevaux étaient pris.

Un vieux pauvre et son chien s'approchèrent, levèrent la tête d'un air suppliant et inquiet, tendant l'un son chapeau et l'autre sa tasse de fer-blanc. Elle me prévint, car, mettant délicatement le pouce et l'index dans une petite bourse de soie, elle en tira une pièce de monnaie qu'elle jeta dans le chapeau

du vieillard, en accompagnant son aumône d'un de ces sourires qui semblent dire aux malheureux : « Pardonnez-moi le bien que je vous fais. » Le pauvre la comprit, son regard reconnaissant disait : « Béni sois-tu, jeune couple ! que ton bonheur se prolonge, que tes plaisirs durent longues années !... » Elle entendit le regard du vieillard, car sa douce main pressa la mienne.

Le pauvre et son vieux chien furent s'asseoir sur un banc de pierre, à côté d'un soldat qui possédait aussi un chien, mais jeune, fier et regardant les passants avec assurance. Le soldat, accablé de fatigue, avait déposé ses armes et partageait son frugal repas avec son compagnon de voyage.

Un bruit sourd, d'abord éloigné, devenant distinct, nous vîmes arriver une brillante voiture précédée d'un courrier qui demandait des chevaux à grands cris. Il n'y avait pas de chevaux; les nouveaux venus attendirent comme nous.

Je jetai un coup d'œil dans cette brillante voiture : elle renfermait un homme jeune encore et une fort belle femme; mais à leurs traits contractés, à l'expression de leurs figures, je vis qu'ils se disputaient avec aigreur et emportement... Bientôt l'homme, tournant brusquement le dos à sa compagne, mit la tête à la portière. Le pauvre et son chien s'approchèrent alors, mais avec crainte et méfiance, implorèrent la pitié du voyageur, et n'en reçurent qu'une réponse brutale et humiliante; une larme brilla dans les yeux du vieillard, et il fut lentement se rasseoir sur sa borne.

On attela; les domestiques avaient jeté quelques débris de leur déjeuner; les chiens du pauvre et du soldat se précipitèrent dessus, les chevaux partirent... un chien fut écrasé... ce fut celui du pauvre; il jeta un cri... et son dernier regard fut pour son maître, pour son maître plongé dans un morne désespoir; son maître qui, agenouillé auprès de lui, ne pouvait trouver une larme...—Tenez, brave homme, —lui criai-je...— et deux pièces de monnaie roulèrent à côté de lui; il n'y fit pas attention... il regardait son chien.

Le soldat pleurait et paraissait combattu; enfin, semblant faire un effort sur lui-même, il s'approcha brusquement du vieillard, et lui mettant dans la main le lien qui attachait

son chien : — Tenez, mon brave, je vais bientôt atteindre la chaumière de mon père... je vous laisse mon fidèle Hector... Adieu ! — Et, essuyant ses yeux du revers de sa main mutilée, il prit son sac et s'en alla précipitamment.

Et le pauvre caressait son nouveau compagnon; mais ses regards étaient toujours fixés sur son vieux chien mort... Hélène me dit : — Ce soldat est plus heureux que nous, il donne un ami à cet infortuné... nous n'avons pu lui offrir que de l'argent...

# L'AVEUGLE DE TULLINS

## 1827

---

Tous les voyageurs qui ont parcouru la délicieuse vallée du Graisivaudan ont, sans doute, remarqué un vieil aveugle qui a établi son domicile sur la route de Saint-Marcellin à Grenoble; mais peu de personnes ont daigné s'arrêter pour causer un instant avec lui. Pourtant la conversation du père Roger est spirituelle et enjouée. Souvent il laisse échapper des saillies piquantes; et son inépuisable gaieté, sa philosophie douce et consolante, ajoutent un nouveau charme aux anecdotes curieuses dont il a pu recueillir une ample moisson pendant le cours de sa longue carrière. Pour moi, j'avoue que mes entretiens avec ce respectable doyen des aveugles ne sont pas classés dans mes souvenirs comme l'épisode le moins intéressant de mes courses vagabondes et romantiques. Voici donc comment je fis connaissance avec lui. Je m'étais arrêté quelque temps à Valence pour explorer plus à mon aise le site délicieux de cette belle partie de la France. Un jour que je m'étais levé avec les premières clartés de l'aurore, je dirigeai mes pas errants du côté de Tullins. Tout à coup je fus tiré de ma rêverie par l'aigre fausset d'un violon qui faisait retentir au loin l'écho de la montagne. Je levai la tête et j'aperçus le père Roger qui, assis à sa place accoutumée, saluait le lever du soleil en entonnant l'hymne du matin. Un épais noyer ombrageait sa tête; son visage riant et calme portait l'empreinte d'une conscience pure; une brise légère agitait sa barbe blanche, que l'acier avait respectée depuis longues années... — Vous êtes bien matinal, père Roger, — dis-je en m'arrêtant un instant pour contempler cette figure digne du pinceau de Rembrandt... — Eh! mon bon monsieur, il y a des voyageurs qui le sont encore plus que moi; et si j'étais paresseux je risquerais souvent de perdre de bonnes aubaines. — Je

m'assis à ses côtés, et la conversation s'engagea peu à peu. Le père Roger, qui d'abord s'était tenu sur la réserve, devint plus communicatif; et, soit qu'au son de ma voix il eût reconnu que je méritais sa confiance, soit qu'il trouvât du charme à se reporter en souvenir aux jours de sa jeunesse, il ne tarda pas, après quelques questions de ma part, à me faire, en ces termes, le récit des vicissitudes qui l'avaient conduit dans la chétive habitation de la route de Tullins :

« Je suis né au pied de ce clocher que vous voyez là-bas (en me parlant ainsi, il montra de la main le village de Tullins; ses yeux ne pouvaient le servir, mais le cœur guidait son bras). Je fus élevé avec Georgette. A seize ans, Georgette était la plus jolie fille du hameau; on disait que j'étais le garçon le mieux fait : j'aimais Georgette, et je lui plus. Nous étions pauvres tous deux, mais au village on ne calcule pas, et nos parents furent bientôt d'accord pour notre mariage. Cependant je venais d'atteindre ma vingtième année; la patrie était en danger, elle avait besoin de défenseurs. Le sort me désigna pour aller aux frontières repousser l'ennemi. Georgette pleura beaucoup; elle me promit de m'être fidèle, et moi je jurai de n'aimer jamais d'autre femme. Je partis le cœur gros; et pourtant je ne pus me défendre d'un sentiment d'enthousiasme à l'aspect de ces phalanges intrépides dont j'allais partager le sort et les glorieux travaux. A cette époque, les soldats d'antichambre ne faisaient pas fortune; l'avancement n'était le prix que du mérite et de la valeur, et je pouvais y prétendre comme un autre. Il était écrit là-haut que toutes mes espérances seraient déçues. A la première affaire à laquelle j'assistai, un coup de feu me ravit pour jamais la lumière. J'entendis bien autour de moi les cris de victoire, mais je ne pus voir la fuite des ennemis. Laissé pour mort sur le champ de bataille, je ne dus la vie qu'à la sollicitude de quelques camarades qui me transportèrent à l'hôpital. J'étais désormais incapable de servir. Ces braves gens donnèrent une larme à mon malheur, et lorsque je fus en état de marcher, ils me fournirent un guide et firent entre eux une collecte pour m'aider à retourner au pays...

» Je revins au village : mon vieux père était mort, et deux

ans d'absence avaient suffi pour me faire oublier de tous mes anciens amis. Georgette seule me reconnut; elle déplora ma catastrophe et me prodigua les soins les plus touchants. Dans ma triste situation, je n'osai plus lui parler de mariage; ce fut elle la première qui me rappela nos promesses mutuelles. Je lui témoignai mon étonnement. — Si j'étais devenue infirme, — me dit-elle, — m'auriez-vous abandonnée? — Oh! non, — m'écriai-je. — Eh bien! pourquoi voudriez-vous donc que j'agisse autrement? Vous avez reçu ma foi, vous serez mon mari. Ces paroles me firent oublier ma souffrance, et me rendirent le plus heureux des hommes. Hélas! ma joie ne devait pas être de longue durée! Un jour que j'étais assis contre la fenêtre, j'entendis causer près de moi; c'était Georgette, sans doute elle me croyait absent ou endormi. Un homme lui parlait avec feu, et je reconnus la voix de Justin, un des plus riches garçons du pays. — Vos refus ne sont pas raisonnables, Georgette, — lui disait-il; — vous êtes pauvre, vous ne serez pas toujours jeune et jolie, et vous devez songer à votre avenir. — Justin, — répondit-elle, — ne parlons plus de cela... J'avais donné ma foi à Roger avant de vous connaître. — Roger... Eh quoi! vous songez toujours à l'épouser? — Pourquoi pas! Il est malheureux, souffrant, seul au monde; à coup sûr je ne l'abandonnerai pas. — Nous pouvons assurer son existence. — Oui, mais personne ne me remplacerait près de lui. Je vous le répète, Justin, ne parlons plus de cela. — Et cependant vous m'aimez? — Je ne crois pas vous l'avoir dit, — reprit-elle d'une voix émue; mais si cela était, je tâcherais de vous oublier : car rien au monde ne m'empêchera d'accomplir un devoir que je regarde comme sacré.

» Un devoir!... ce mot me fit mal. J'en avais assez entendu; Georgette en aimait un autre! Mais chez elle la vertu, plus forte que l'amour, la faisait renoncer à ce qu'elle avait de plus cher pour remplir ses serments, pour devenir la compagne d'un pauvre aveugle. J'admirai la générosité de son sacrifice; mais je me serais cru le plus lâche des hommes si j'en avais profité. Je dissimulai ma douleur, et un matin, tandis que tout le monde reposait encore, je dis un dernier adieu au toit qui m'avait vu naître, à tout ce que j'aimais, et je m'éloignai... pour toujours... »

Ici le vieux Roger s'arrêta, un souvenir cruel parut l'oppresser, mais bientôt il se remit. « Que vous dirai-je de plus? — ajouta-t-il; —Georgette, après m'avoir fait chercher partout, se décida à épouser Justin, et leur union fut longtemps heureuse. Depuis ce temps, j'ai parcouru bien du pays; mon violon est mon gagne-pain, mon chien ma seule compagnie. Il y a quelques années, un homme qui venait du pays m'apprit que Justin avait éprouvé des malheurs : un incendie et une mauvaise année l'avaient complétement ruiné; il était tombé malade, et sa femme, toujours bonne et vertueuse, était devenue, par son travail, l'unique soutien de sa famille. Cette nouvelle me décida; je me faisais vieux, et je sentais le besoin de respirer encore l'air natal avant de mourir. Je revins dans nos montagnes; mais je ne pus me décider à retourner à Tullins. Je m'établis ici. J'avais fait quelques économies; je les fis passer à Georgette par une voie inconnue, elles ont servi à marier l'aînée de ses deux filles. Maintenant je chante encore pour doter l'autre; mais je serai plus long à amasser la même somme, car les aumônes deviennent moins abondantes. — D'où vient cela? — lui demandai-je. — Je l'ignore, répondit-il; seulement je me rappelle qu'autrefois je chantais la gloire et les triomphes de nos armées; chacun alors m'écoutait et me donnait quelque chose. Aujourd'hui je chante des cantiques... et tout le monde s'éloigne. — Mais pourquoi ne chantez-vous plus comme autrefois? — On a trouvé, reprit-il en baissant la voix, que mes vieux refrains étaient séditieux; on m'a menacé, et... Georgette a encore une fille à doter. »

La réponse du père Roger me fit sourire. Je glissai une pièce d'argent dans sa tasse, et je m'éloignai pour me dérober à l'expression de sa reconnaissance. De loin, je l'entendis saluer mon départ en raclant de toutes ses forces l'accompagnement d'un cantique, sur l'air de *Robin des Bois*.

Adieu, bon vieillard, tu occuperas toujours une place dans ma mémoire. Et vous, passants, que le hasard conduira sur la route de Tullins, allez entendre l'histoire du pauvre aveugle; apprenez de lui à être nobles et généreux, et surtout faites-lui l'aumône : songez que Georgette a encore une fille à doter.

# GANDRINI LE NOIR

## 1826

— Jeunes filles du Niolo, pourquoi vous hâtez-vous de rassembler vos troupeaux épars sur la colline? pourquoi les ramenez-vous dans la vallée avant le coucher du soleil, en jetant derrière vous des regards pleins d'épouvante?

— Vieille Maria, n'avez-vous pas entendu le pâtre Belino prononcer le nom de Gandrini le Noir? Il a paru, dit-on, dans la montagne à la tête de sa bande formidable, et cette nouvelle nous a glacées d'effroi.

— Jeunes filles, pourquoi le nom de Gandrini le Noir est-il donc pour vous un objet de terreur? Jamais il ne vint en ennemi dans nos paisibles contrées; jamais son apparition parmi nous ne fut le signal d'un malheur.

Quelquefois même, on l'a vu tromper la surveillance des sbires et braver tous les dangers pour venir dans les villages porter des secours à quelques malheureux ruinés par l'incendie ou par la chute de l'avalanche.

Jeunes filles, vos craintes sont dénuées de fondement, Gandrini le Noir n'est pas un brigand. Sous le poids d'une injuste sentence, il a dû mettre en sûreté sa tête promise au glaive du bourreau; mais ses mains sont pures du sang innocent; il n'emploie la force que pour repousser la force et pour se défendre contre les embûches de ses ennemis.

Si mes discours ne vous persuadent pas, venez ce soir à la veillée vous grouper autour de mon rouet. Mon âge me donne des droits à votre confiance, je vous conterai l'histoire toute récente de la jeune Volohé, et peut-être mon récit terminera-t-il la terreur que vous inspire le nom de Gandrini le Noir.

Ainsi parla la vieille Maria : chacun dans le canton l'écoutait comme un oracle; et le soir, à la veillée, après que les

troupeaux eurent été renfermés dans l'étable, toute la jeunesse, docile à sa voix, vint se grouper autour de son rouet pour entendre l'histoire de Volohé, qu'elle conta en ces termes :

« A dix-huit ans, Volohé était la merveille des bords du Liamone. Ses cheveux étaient noirs comme l'ébène, ses yeux bleus comme l'azur du firmament, ses dents blanches comme l'émail, sa taille droite et souple comme le jonc qui croît dans les marais.

» Il n'était bruit dans tout le canton que de la belle Volohé; on disait même qu'un châtelain des environs, le farouche baron de Vico, en était devenu amoureux; mais tous ces propos flattaient peu les oreilles de Volohé, parce qu'elle aimait son fiancé Ludovic, auquel ses parents devaient l'unir à la moisson prochaine.

» A cette époque, on reçut la nouvelle que Gandrini le Noir avait paru avec sa troupe non loin de Vico. Dès lors l'alarme fut dans les familles, et l'on défendit aux jeunes filles de jamais s'éloigner seules du village aux approches de la nuit.

» Un soir cependant, Volohé, plongée dans une rêverie profonde, porta ses pas jusqu'au bois de Vico; elle pensait à son fiancé, et la recommandation de ses parents ne revint à son esprit que lorsque les épaisses ténèbres qui l'environnaient l'eurent fait repentir de son imprudence.

» Alors la frayeur la saisit, et elle pressa le pas pour regagner le village. Déjà elle avait atteint la lisière du bois... Tout à coup un homme sort du taillis et vient se placer sur son passage. Un large manteau l'enveloppait; sa taille était gigantesque, et ses yeux, surmontés d'épais sourcils rouges, brillaient dans l'obscurité comme ceux du chacal qui guette sa proie.

» — Volohé, — dit-il d'une voix rauque à la jeune fille qui s'était arrêtée toute tremblante. — Volohé, je t'aime depuis longtemps; je ne sais pas faire de beaux discours, mais si tu consens à venir avec moi, je te donnerai plus d'or qu'il n'en faudrait pour acheter la baronnie de Vico.

» — Seigneur, — répondit Volohé, — tout l'or de la Corse ne pourrait me séduire; j'ai donné mon cœur et ma foi à mon

fiancé Ludovic, et l'automne ne se passera pas sans qu'un nœud indissoluble ne nous ait pour jamais enchaînés l'un à l'autre.

» — Je connais tes folles amours, — reprit le farouche étranger, — mais peu m'importe; j'ai juré de te posséder, je te tiens en ma puissance, et, de gré ou de force, tu seras à moi; réfléchis donc bien avant d'opposer une résistance inutile à celui qui n'en éprouva jamais. Tremble par tes dédains d'irriter ma colère, car je suis Gandrini le Noir.

» A ce nom redouté, la pauvre Volohé sentit ses forces l'abandonner; elle tomba à genoux en implorant la pitié du brigand; ses cris et ses prières furent inutiles : l'écho seul y répondit... L'infortunée s'évanouit, et l'infâme ravisseur, après avoir consommé le crime le plus affreux, abandonna sa victime et s'enfuit dans l'épaisseur du bois.

» Volohé revint à elle et se traîna péniblement jusqu'au village; son sein était meurtri, ses cheveux épars, son visage ensanglanté. En la voyant paraître dans cet état, ses parents furent saisis de frayeur; ils l'accablèrent de questions, et la malheureuse enfant raconta, en fondant en larmes, l'horrible attentat de Gandrini le Noir.

» Tout le monde frémit d'indignation, et tous les jeunes gens jurèrent, avec des serments terribles, d'aller chercher le brigand dans ses repaires les plus cachés et d'en tirer une vengeance éclatante. Armés de piques et d'arquebuses, ils allaient partir pour exécuter leur projet, lorsqu'un inconnu parut au milieu d'eux.

» Il comptait à peine cinq lustres; son visage était d'une beauté parfaite, et de longs cheveux noirs flottaient sur ses épaules : — Un grand crime a été commis, leur dit-il, et j'approuve votre soif de vengeance. Nommez-moi le coupable, et peut-être pourrai-je vous aider dans vos recherches.

» — C'est Gandrini le Noir qui a déshonoré ma fiancée! — s'écria le bouillant Ludovic; — tout son sang versé goutte à goutte n'assouvira pas ma vengeance. — Et tous ses compagnons répétèrent avec fureur : — Mort à Gandrini le Noir!

» A ce nom, le jeune inconnu ne put retenir un mouvement de surprise, et un léger sourire vint effleurer ses lèvres.

— Vous avez raison, — dit-il, — un pareil forfait mérite la mort; mais si vous m'en croyez, vous attendrez encore un jour avant de vous mettre à la recherche du coupable. D'ici là je promets de le livrer entre vos mains, et voici mon anneau pour gage de ma parole.

» En parlant ainsi, il jeta à leurs pieds un anneau d'or ciselé, et les jeunes gens, entraînés par l'ascendant irrésistible qu'il exerçait sur eux, consentirent à différer d'un jour leurs projets de vengeance.

» Le lendemain, en effet, on le vit revenir au village; quatre guerriers l'accompagnaient et portaient sur une civière un homme qui paraissait grièvement blessé, et dont la tête était couverte d'un voile noir. Le jeune inconnu fit écarter tout le monde et commanda qu'on lui amenât Volohé.

» — Jeune fille, — lui dit-il, — pourriez-vous reconnaître votre indigne ravisseur?

» — La nuit était bien sombre, — répondit la pauvre fille; — mais je crois que je le reconnaîtrais.

» — Regardez donc, — reprit l'étranger; en même temps il souleva le voile qui couvrait la tête de son prisonnier, et Volohé poussa un cri d'horreur. Elle avait reconnu cet œil étincelant dont le regard l'avait fascinée pendant la nuit fatale.

» — C'en est assez, — reprit le jeune inconnu, — qu'on aille chercher un prêtre et qu'on pare l'autel; jeune fille, il ne vous reste qu'un moyen d'échapper au déshonneur, c'est de devenir l'épouse de votre ravisseur. Hâtez-vous donc, car le temps presse, et bientôt peut-être il aura cessé de vivre.

» On s'empressa d'obéir aux ordres de l'étranger, car son air noble et plein de franchise lui avait gagné tous les cœurs. Volohé, pâle et tremblante, fut conduite à l'autel, et la cérémonie commença.

» Le prisonnier avait paru rassembler toutes ses forces pour répondre au prêtre consécrateur; mais à peine la bénédiction nuptiale fut-elle prononcée qu'il poussa un profond gémissement et qu'on le vit tomber inanimé sur les marches de l'autel.

» Alors le jeune inconnu s'élança et arracha le voile noir qui avait constamment couvert le visage du prisonnier, et

tout le monde fut glacé d'épouvante en reconnaissant le châtelain de Vico.

» — Habitants des bords du Liamone,— s'écria l'inconnu,— je vous avais promis vengeance et j'ai tenu ma parole. Voici le ravisseur de Volohé; surpris dans son château, il tenta de se défendre; je l'ai frappé d'un coup mortel. Avant d'expirer, son âme s'est ouverte aux remords; il a voulu réparer son crime et faire à sa victime une donation entière de ses biens.

» En voici l'acte authentique. Jeune Ludovic, tu aurais rougi d'épouser la jeune fille déshonorée par Gandrini le Noir, mais tu peux sans honte donner ton nom à la veuve du baron de Vico. Et vous, jeunes gens, apprenez à vous défier des apparences.

» Si vous n'aviez obéi qu'à votre aveugle fureur, celui dont on a emprunté le nom pour commettre un crime en eût porté la peine; vous auriez répandu le sang innocent, le sang de votre ami, de votre protecteur, car c'est moi qui suis Gandrini le Noir...

» En achevant ces mots il fit un signal, et en un instant une troupe nombreuse l'entoura comme par enchantement; puis, reprenant le chemin des montagnes, il se déroba aux actions de grâces et aux bénédictions des villageois. »

Tel fut le récit de la vieille Maria. Depuis longtemps elle avait cessé de parler, et toutes les jeunes filles groupées autour de son rouet semblaient encore l'écouter. On voyait des larmes couler silencieusement sur leurs joues, et chez elles l'attendrissement avait succédé à la terreur.

Depuis ce temps, le nom de Gandrini le Noir a cessé d'être un objet d'épouvante pour les vierges du Niolo. On dit même que quelques-unes d'entre elles ne peuvent retenir un mouvement de joie quand le bruit de son arrivée se répand dans le pays, et que plus d'un cœur est secrètement agité par l'espoir de toucher un jour le cœur du généreux vengeur de Volohé.

# CONCLUSION

Château de Saint-Brice, 15 août 1832.

Une fois son œuvre terminée, — il est, je crois, pour l'écrivain deux manières de relire son livre : — la première est de le lire avec son esprit, à lui; la seconde de le lire avec l'esprit du public, si l'on peut s'exprimer ainsi.

De ces deux lectures si opposées — résultent deux critiques bien distinctes.

La critique intime, personnelle de l'écrivain, qui est toujours, quoi qu'on puisse penser, la plus âcre, la plus incisive, la plus désolante.

Puis la critique qu'il suppose exercée par le public, — celle-ci moins amère, plus bienveillante, plus facile et plus juste.

Mais il arrive souvent que ces deux critiques diffèrent essentiellement dans leurs résultats; car la critique du public blesse ordinairement à mort ce qui était la joie, l'espérance, la conscience de l'écrivain.

Où il voyait, lui, un but utile et élevé, le public voit une pensée mauvaise et dangereuse.

Cette idée m'est venue hier, — en relisant ce recueil de contes, dans lequel la *morale,* — comme on dit, — ne paraîtra sans doute pas assez respectée.

Or, comme il n'est pas, — à mon avis, — de rôle plus abject, plus infâme que celui d'un homme qui spécule sur l'*immoralité,* — je dois, non m'en défendre, car je ne crois pas qu'on puisse m'attaquer sous ce rapport, — mais bien poser ce *que j'entends par la morale.*

A mon sens, — la condition première de toute œuvre *morale* est la vérité.

Des critiques, gens de goût, de conviction et de haut sa-

voir, m'ont reproché — de m'être attaché, — dans *la Salamandre,* — à prouver que le plus souvent il n'y avait que vice et infamie sur la terre, — et qui pis est, *vice heureux* et *vertu souffrante.* — Ils m'ont encore reproché de ne rien montrer de *consolant,* — et d'être *désespérant.*

Mais aucun n'a attaqué la *vérité* de ce que j'avançais.

Cela ne pouvait être autrement.

Maintenant que cette vérité a été adoptée, — me permettra-t-on d'essayer de démontrer que les conséquences que je tâche d'en tirer, en montrant la société telle que j'ai cru la voir, — que ces conséquences sont peut-être — *consolantes,* — au lieu d'être *désespérantes,* — ainsi qu'on l'a dit?

Il sera donc irrévocablement démontré... que, *dans tout état social ou barbare, la vertu est une rare et précieuse exception, une anomalie, un phénomène, tandis que tous les hommes naissent organiquement envieux et égoïstes.*

— Ceci est le *vrai.*

— Or, dès qu'un homme retrace avec naïveté le *vrai,* — on l'accuse d'émettre un système *désespérant.*

— Il s'est trouvé au contraire des philosophes qui, pénétrés de ce dicton — qu'on ne doit point parler d'échafaud devant un condamné, — ont voilé cette *vérité,* et l'ont remplacée par cette *fausseté* flagrante :

— *Dans notre état social les hommes, enfin rapprochés, polis par la civilisation, sont serviables, purs, généreux, dévoués; — le vice seul est une rare et odieuse exception. Nous sommes* régénérés.

— Ceci est le *faux.*

— Or, on a vanté, loué les philosophes qui émettaient un système si *consolant.*

A mon avis c'était à tort; — car ils agissaient, ce me semble, comme ces gens qui pour chasser la peste brûlent des parfums au lieu d'employer des sanifiants, dont l'âcreté pénétrante blesse l'odorat, mais rend l'air pur et viable au lieu de masquer sa corruption et sa fétidité.

Et ce qui m'a toujours paru fort singulier, — c'est que ces dangereuses utopies, ces rêves de perfectionnements antinaturels soient justement éclos de cette école philosophique du

dix-huitième siècle; — école fausse, athée, impie, régicide, dont les adeptes joignaient aux vices élégants de la cour les passions envieuses et brutales de la populace.

Or, ces systèmes sociaux et politiques basés sur la *perfectibilité* — ont, je crois, opéré l'effet tout contraire à celui qu'en attendaient les inventeurs.

Car il y a dans les sociétés qui déclinent des instants de vertige tels, que des rhéteurs, ne se contentant plus des systèmes faits pour les hommes, sont nécessairement obligés d'inventer des hommes pour les systèmes nouveaux qu'ils créent.

Oui, alors on *suppose* l'homme perfectionné, éclairé, dépouillé de son limon primitif, entraîné vers le bien, comme l'aiguille aimantée vers le pôle, — et l'on part de cette menteuse et déplorable théorie pour lui donner des droits, pour élever des codes politiques destinés à régir ces êtres *régénérés*, comme on les appelle.

Malheureusement il ne manque aux nouveaux Prométhées que le feu qui puisse animer ces produits fantastiques de leur imagination, autrement dit la *vérité*.

Aussi qu'arrive-t-il, — vous comptez sur des anges à conduire, et pour cela que faut-il, mon Dieu! une rêne d'or ou de soie, un sceptre d'ivoire... à peine quelques liens fragiles... et encore cachés sous des fleurs... et encore... doux anges, pourquoi les diriger? Leurs ailes nacrées ne tendront-elles pas à les porter vers un ciel d'azur, — leur âme immortelle ne s'élancera-t-elle pas vers l'infini! — livrons-les donc à la noble impulsion de leur nature; encore une fois, croyez aux anges... c'est si consolant, cela épanouit tant le cœur... il y a tant de poésie dans cette conviction.

— Et l'on croit aux anges.

Alors, comme on croit aux anges, on devient philanthrope, ami de l'homme, bienfaiteur de l'humanité, — apôtre de la liberté et de l'égalité.

Malheureusement il se trouve que les beaux anges sont des démons hideux, sordides, implacables, stupides, qui, d'un bond, brisent rênes d'or et chaînes de fleurs, incendient, pillent, égorgent, et, ivres de sang et de vin, se vautrent au milieu des

débris fumants d'une société tout entière, — jusqu'à ce qu'un mors de fer et un fouet sanglant tenus par une main rude et forte les ramènent à leur joug.

— Voilà ce qui est arrivé plus d'une fois, — et voilà ce qui m'a dégoûté de croire aux anges; — car, ainsi que tout homme d'âme généreuse, j'y ai longtemps cru, — mais je n'y crois plus.

Au contraire, maintenant, — rien ne me semble plus pernicieux, plus antisocial, que de faire voir l'homme en *beau*.

— Les hommes qui ont bien gouverné, — ou qui du moins ont exercé la plus grande influence sur les hommes, — car qui peut juger du bien ou du mal *gouverner?* — ceux-là, — dis-je, — qui ont agi le plus puissamment sur les hommes — sont ceux qui ont le mieux étudié, connu, approfondi leur nature, — qui se sont le plus rapprochés du vrai, — et se sont convaincus de cette maxime que je donnerais peut-être comme juste et simple si elle n'était pas mienne : — *que lorsqu'on gouverne des hommes, il ne faut jamais penser qu'à leurs vices.*

Parce qu'ainsi que nous l'avons dit, l'éducation, la civilisation la plus avancée, — ne modifieront jamais ces deux principes organiques et vitaux de notre existence physique et morale : — *l'envie et l'égoïsme.*

— Charlemagne, — Louis XI, — Richelieu, — Mazarin, — Louis XIV, — Bonaparte, — avaient d'abord commencé par apprendre l'algèbre des passions, — si l'on peut s'exprimer ainsi. — Puis ayant fait la somme des vices et des vertus, — ils avaient agi d'après le total.

Mais voici, encore, que pour justifier la pensée *morale* de quelques contes frivoles, je m'égare dans des questions d'un ordre bien élevé...

Pour redescendre à mon sujet, je ramènerai la discussion dans un cadre plus étroit. — Il ne s'agira plus de nations, mais du cercle de monde dans lequel nous vivons chaque jour.

Figurez-vous un homme agissant sous l'influence de la lecture d'un livre, — ce qui n'arrive ordinairement pas; — mais enfin, je l'admets.

— Cet homme aura lu un livre *consolant*, — dans lequel l'auteur ayant prouvé en phrases sonores que tout est parfait dans le monde, aura dit à notre homme en manière de résumé :

Allez, monsieur, la probité, la chasteté, le dévouement sont des plus communs ici-bas. — Si une femme vous sourit, — croyez à la femme ; — si un ami vous tend la main, — croyez à l'ami. — Si un homme politique vous dit : J'agis sans aucun intérêt passé, présent ou futur ; ce que je dis, c'est ma conscience qui me le dicte, — croyez à la conscience de l'homme politique, — monsieur, — croyez-y. — Allez, monsieur, ne vous défiez de rien, ne redoutez rien, sortez la tête haute, souriez à tout propos, épanouissez-vous *l'âme au soleil de la confiance*. Les hommes sont justes, les femmes chastes. — Ne fermez pas votre caisse, monsieur... Les verrous sont inventés par les pessimistes, — et si vous êtes député, monsieur, demandez bien fort l'abolition de la peine de mort. — Prenez en main, sans rougir, la cause de tout ce qu'il y a d'infâmes, de voleurs et de meurtriers dans le monde. — Les bagnes vous en sauront gré, monsieur, car vous débarrasserez ces braves gens du dernier dieu vengeur et de la dernière providence auxquels ils crussent encore. — Je veux dire le bourreau — et la guillotine.

— Allez, — encore une fois, monsieur, — nous sommes tous frères, et si on vous a volé votre mouchoir ou votre montre, — c'est un de vos frères qui, — voulant avoir un souvenir de vous, son frère, — se sera exagéré les devoirs de l'amitié, voilà tout.

De sorte que le croyant, le *consolé*, s'en ira tranquillement promener partout sa bonne et confiante figure, rira à chacun, comptera sur sa maîtresse, sur son ami ; — dira en parlant du peuple : ce bon, cet excellent peuple ; appellera les procureurs du roi, des buveurs de sang, — et se pâmera d'aise devant le flasque et mou bavardage des avocats.

Des avocats qui dans l'intérêt de l'humanité vous prouveront — qu'un homme arrêté, ayant encore le couteau dans la gorge de celui qu'il vient d'assassiner, que cet homme, — dis-je... — a bien tué si vous voulez, mais si peu, si peu, —

et puis c'était vraiment sans y penser, le brave homme... il n'y avait pas préméditation, je vous jure, c'était l'occasion, l'ivresse, la folie... — enfin, l'avocat termine en invoquant l'*humanité* à propos d'un assassin.

Je parle des avocats au criminel, qui plaident ayant la conviction intime de la culpabilité de leur client, — qui défendent l'auteur d'un meurtre flagrant. Je me hâte de déclarer que j'ai toujours admiré sans la comprendre cette sublime abnégation de l'avocat.

Mais, pour en revenir à notre *consolé*, voilà que le soir même du jour où il a lu ce beau livre si *consolant*, il court avant l'heure accoutumée chez sa maîtresse, pour lui dire comment il croit en elle, — de sorte qu'il trouve, chez cet ange descendu des cieux, un rival en train d'être heureux, et ce rival est un ami intime qu'il a obligé de son crédit et soutenu de son épée...

Le lendemain son bon vieux fidèle serviteur, qui tout à fait né pour le prix Monthyon, — et jusque-là, vrai modèle de vertu, — parce qu'il n'avait pas été tenté, — son fidèle serviteur s'approprie une bourse que son maître a laissé errer négligemment, depuis qu'il a foi aux hommes.

Et puis le surlendemain, cet *excellent* peuple, prenant notre consolé pour un empoisonneur, parce qu'il a l'air distrait et marche rêveur, pensant aux réalités peu consolantes qui viennent de l'accabler, cet *excellent* peuple le met dans la dure alternative d'être assommé, ou d'avaler un flacon de vinaigre anglais, trouvé sur lui, afin de prouver, en le buvant, que cet anticholérique n'était pas du poison destiné à éclaircir cette estimable population.

L'homme consolé, naturellement fort perplexe, se décide enfin pour le vinaigre, et en meurt, ou peu s'en faut.

Or, s'il en revient, — il me semble qu'il commencera d'abord par maudire l'écrivain consolant qui l'avait ainsi lancé nu, désarmé, souriant et crédule, — au milieu d'un monde armé de haine, de cupidité, de luxure, d'envie et cuirassé d'égoïsme. Il me semble qu'il aura le droit de haïr les hommes de toute la confiance qu'on lui avait inspirée à leur égard, — et que peut-être le but *consolant* du livre aura été manqué.

Que si, au contraire, on avait dit à notre désolé *consolé:* Défiez-vous des hommes, — monsieur, — ici-bas chacun joue pour soi, — on ne saurait trop vous le répéter, monsieur, — l'envie et l'égoïsme sont les deux grandes sources d'où découlent toutes nos passions, tous nos sentiments, et encore, monsieur, — il est inutile de diviser ce qui fait un tout, l'envie n'est que la manifestation de l'égoïsme, — car l'envie exprime ce que l'égoïsme pense.

Ainsi, monsieur, pénétrez-vous bien de ceci : — Ce qui vous bat dans la poitrine, — ce qui à chaque pulsation semble vous dire : Tu vis, — c'est l'*égoïsme,* — c'est le *moi.*

L'*égoïsme,* — admirable Protée qui prend toutes les formes, qui joue tous les sentiments, — semble se plier à toutes les abnégations, parce qu'au fond il y trouve sa pâture et sa vie, — comme ces hideux vampires qui savent revêtir les formes les plus séduisantes pour mieux pomper au cœur de leurs victimes le plus pur d'un sang chaud et vivifiant.

Quant au bien que fait l'égoïsme, monsieur, cela ressemble assez aux effets salutaires de la foudre, — qui, après avoir tué dix personnes, rendra par hasard le mouvement à un paralytique.

Ceci est triste, triste, je le conçois; — mais cela est. — Ne comptez donc jamais sur un sacrifice de la part des autres, — et attendez-vous à être sacrifié si vous tenez mal vos cartes dans cette partie où chacun tire à soi. — Je vous le répète, monsieur, ceci est triste, — et nos régénérateurs patentés n'ont obtenu aucune amélioration morale, — jusqu'à présent, — parce que les hommes ne seront vertueux que lorsqu'on leur prouvera qu'il est matériellement de leur *intérêt* d'être *vertueux.* — Or ici est la difficulté, monsieur, — car qui dit *vertu* dit dévouement aux autres; — et qui dit *intérêt,* dit dévouement à soi-même.

En fait d'amour et d'amitié, de relations sociales ou politiques, il faut donc choisir, être dupe ou fripon, — vous voilà prévenu, monsieur; maintenant mettez vos mains sur vos poches, et entrez dans le coupe-gorge.

Alors notre homme *désespéré,* comme on dit, par cette vérité brutale, — se hasardera dans le monde, mais avec défiance, calcul et soupçon. — Il examinera, il craindra et il

atteindra enfin ce point culminant de la sagesse, — *le doute.*

Une déception qu'il aura prévue, — une séduction intéressée à laquelle il aura échappé, — une arrière-pensée qu'il aura déjouée, — ne le consoleront pas, il est vrai, de la dégradation humaine, — mais lui donneront le moyen de lutter contre elle.

Chaque découverte qu'il fera dans le cœur social ne changera pas cet abîme noir et profond en prairie verte et riante, — mais au moins elle donnera au *désespéré* le moyen de se conduire à travers ses circuits ténébreux.

Ou bien, comme, après tout, l'égoïsme n'est pas toujours au vif, — comme, grâce à la civilisation, le vice a ses coudées franches, que le champ de la corruption est vaste; comme il y a mille manières, mille espèces de démoralisation, comme on en a fait un échange fort avantageux, comme il existe au fond du cœur des hommes une touchante sympathie qui les porte à s'unir pour tromper leurs semblables...

De ce que la collision des vices n'est pas inévitable; de ce que n'ayant par hasard — marché dans le soleil de personne; — de ce que les voleurs partagent scrupuleusement entre eux, voleurs, le butin qu'ils ont pillé; — de ce qu'ayant passé à côté du reptile sans le froisser, — le reptile ne l'aura pas mordu...

Notre désespéré — conclura peut-être que les serpents sont sans venin, — et les hommes sans cupidité, sans haine, sans égoïsme.

Alors les trouvant d'autant meilleurs qu'on les lui avait montrés plus méchants, ne sera-t-il pas plus véritablement *consolé* que celui qui les trouvera envieux et cupides, croyant les trouver bons et dévoués?

Me sera-t-il enfin permis de conclure... que le système qu'on attaque comme *désespérant* a pourtant, ce me semble, deux avantages réels?

Ou les faits reconnus — prouvent sa vérité, — et alors ils donnent l'avantage de pouvoir se tenir en garde contre une société qui vous est hostile, — par cela même que vous êtes un de ses membres; — ou les circonstances font que cette vérité ne s'aperçoit pas tout entière : — alors on a l'avantage de pouvoir accuser la vérité d'exagération, — on a foi aux hommes, —

et la croyance est d'autant plus douce que la méfiance a été plus amère.

Et puis d'ailleurs, pour dernière raison, — je dirai que je ne crois pas (quant à moi) qu'un écrivain puisse adopter, à son gré, tel ou tel système, consolant ou désespérant.

Il en est de cela comme du sentiment de la couleur chez un peintre.

C'est un phénomène tout organique chez le peintre, — tout intime chez le poëte.

Conformation d'optique chez l'un, — disposition d'âme chez l'autre; — mais chez tous deux — la réaction de ces influences est irréfragable.

Rubens voyait *blanc* et *rose*, — le Murillo voyait *jaune*, — Michel-Ange voyait *gris*; — et ces tons prédominent dans leurs œuvres.

Il est inutile de dire que je cite ces grands noms comme preuves, — et non comme points de comparaison; mais il est, je crois, une façon de voir dominante chez tout homme intelligent — qui imprime à ses pensées, à sa logique et à ses créations un caractère identique.

L'éducation, l'expérience, le savoir, pourront modifier ou exagérer, mais jamais changer ce cachet, — bon ou fatal pour l'écrivain.

Encore une fois, — l'on se tromperait, en pensant que c'est de gaieté de cœur, — par caprice d'imagination ou fantaisie d'artiste, qu'on se voue à telle croyance.

Non, non, ce n'est pas une *œuvre d'art*, comme on dit, — qu'une conviction profonde, ardente et douloureuse qui fait corps avec vous, qui se révèle dans vos joies et dans vos larmes, — qui vous tient sous son implacable obsession, et colore tout de son reflet puissant...

Non, non, ce n'est point une question de poésie, c'est une question vitale. — Oh ! si l'on pouvait se *choisir* une conviction, j'en sais de bien nobles, de bien poétiques, de bien consolantes, au sein desquelles j'irais oublier un doute affligeant, et qui, déployant leurs ailes d'or, m'entraîneraient avec joie dans un monde infini d'espérance et d'amour.

Mais, — je le répète, — quoique jeune, chaque pas que je

fais dans l'étude — du monde, — de l'histoire et de moi-même, — venant ajouter à ma conviction, — un fait, — une date — ou une preuve, — je ne fais pas de *système*, — je dis seulement ce que je vois, — ce que je sais, — ce que j'éprouve.

EUGÈNE SUE.

FIN DE LA COUCARATCHA